LA

GUERRE CIVILE

EN AMÉRIQUE

LA CAMPAGNE DU MARYLAND (1).

I. — HARPERS-FERRY.

L'émotion était extrême à Washington après la bataille de Manassas. On peut se figurer quelles devaient être alors les alarmes de ceux qui trois mois auparavant avaient déjà tremblé pour la sûreté de la capitale à la simple nouvelle de la défaite de Banks. Ils pensaient bien que cette fois les confédérés ne renouvelleraient pas la faute qu'ils étaient supposés avoir commise l'année précédente, et qu'ils poursuivraient l'armée vaincue jusque dans les jardins de la Maison-Blanche. En réalité, ces alarmes étaient vaines. Les grands ouvrages élevés par l'armée du Potomac mettaient Washington à l'abri d'un coup de main. Lee n'avait pu suivre, avec le gros de ses troupes, la retraite de Pope. Celui-ci en effet se repliait sur ses dépôts, tandis que l'armée confédérée avait absolument besoin de se ravitailler avant de reprendre l'offensive. Aussitôt que Lee sut l'ennemi campé sous le canon des forts de Washington, il porta ses re-

(1) L'intéressant récit qu'on va lire fait encore partie des deux nouveaux volumes de l'*Histoire de la guerre civile en Amérique* par M. le Comte de Paris, qui vont paraître incessamment chez l'éditeur Michel Lévy.

gards ailleurs et rappela les faibles avant-postes qui seuls avaient suivi la retraite des fédéraux. Sa victoire lui avait ouvert les portes du Maryland. Dès le 3 septembre 1862, il mit son armée en mouvement vers Leesburg et se prépara à passer le Potomac.

Ce passage était un grand événement pour la cause des confédérés. Ils abandonnaient la défensive pour prendre enfin le rôle offensif. Au point de vue strictement militaire, cette résolution était peut-être téméraire : elle pouvait compromettre les résultats de la brillante campagne qui venait de conduire l'armée de la Virginie septentrionale des bords du Rapidan à ceux du Potomac. Cette campagne l'avait laissée dans un état de dénûment qui semblait devoir lui imposer un temps d'arrêt. Vivres, équipemens, chaussures, munitions, tout lui manquait à la fois; les routes étaient couvertes d'éclopés, les vides faits par de sanglantes batailles n'avaient pu être remplis. Enfin, en portant la guerre sur le territoire ennemi, Lee allait se priver des grands avantages que la défensive avait jusqu'alors assurés à sa cause. Il est vrai qu'il ne regardait pas le Maryland comme un pays ennemi. État à esclaves, les hommes politiques du sud le considéraient comme appartenant de droit à leur confédération, et les militaires comptaient y rencontrer les mêmes sympathies qui les avaient si puissamment aidés en Virginie. Les émigrés du Maryland réfugiés dans les rangs de l'armée de Lee avaient fait croire à ce général, malgré sa perspicacité, que des milliers de volontaires se rangeraient autour de lui dès qu'il paraîtrait sur le sol de leur état, et que cette terre, encore vierge des horreurs de la guerre, ravitaillerait son armée beaucoup mieux que les dépôts lointains de Richmond. D'ailleurs, en présence de la grande armée qui se reformait à Washington, l'invasion du Maryland était peut-être le seul moyen de protéger la Virginie. En menaçant les états du nord, Lee empêchait le gouvernement fédéral de renforcer l'armée du Potomac, et les qualités dont ses généraux et ses soldats venaient de donner la preuve lui permettaient de tenter la fortune. S'il n'avait rencontré d'autres adversaires que ceux qu'il venait de vaincre, s'il n'avait eu à déjouer que la stratégie du général Halleck ou de M. Staunton, une grande victoire, le blocus et peut-être même la prise de Washington auraient pu couronner son audacieuse entreprise. D'autre part, pour soutenir le courage des populations du sud, qui commençaient à souffrir cruellement, il fallait transporter les charges de la guerre sur le territoire ennemi : il fallait que le nord vît, à son tour, ses moissons ravagées, ses bestiaux enlevés, ses fermes réduites en cendres; on croyait même que son ardeur belliqueuse ne résisterait pas à une telle épreuve. La voix unanime de l'armée réclamait cette invasion comme la récompense

de ses travaux. Enfin la situation des confédérés vis-à-vis de l'Europe leur conseillait de saisir l'occasion pour frapper un coup qui eût un grand retentissement au-delà de l'Atlantique. On n'a pas oublié qu'à cette époque le gouvernement français, répudiant toutes les traditions de la politique nationale, accordait ouvertement ses sympathies aux ennemis de l'Union américaine, et que, sous le nom tantôt de reconnaissance, tantôt de médiation, il avait déjà voulu plusieurs fois intervenir en leur faveur. La sagesse du gouvernement anglais, qui refusa de s'associer à ces démarches, avait empêché la France de s'engager dans une aussi funeste politique; mais les nombreux amis des confédérés ne désespéraient pas d'entraîner l'Angleterre dans cette voie, et de leur assurer ainsi l'appui de ces deux grandes puissances européennes. Ils ne demandaient pour cela à leurs cliens qu'un succès dont on pût habilement tirer parti : une victoire remportée au-delà du Potomac leur aurait permis d'affirmer que le nord, battu sur son propre sol, ne pourrait jamais conquérir les vastes états rebelles à ses lois.

Dès le 3 septembre, Lee tournait donc vers le Potomac ses têtes de colonne. Le pays où il allait porter la guerre, composé de presque tout le Maryland et d'une partie de la Pensylvanie, est compris entre le Potomac au sud et le Susquehannah au nord; il est borné à l'est par la baie de Chesapeake, qui reçoit les eaux de ces deux fleuves. Il se compose de deux contrées fort distinctes. La partie orientale, légèrement ondulée, fertile et bien cultivée, comprend pour un tiers les comtés méridionaux de la Pensylvanie; le reste forme le Bas-Maryland, pays riche en esclaves et par conséquent sympathique aux confédérés. La partie occidentale est montagneuse; les Alléghanies, après s'être abaissés pour laisser passer le Potomac, reprennent leur direction du sud-ouest au nord-est en longues arêtes parallèles. Les vallées qu'ils renferment de ce côté sont le pendant de celle du Shenandoah; les crêtes et les gorges qu'on y rencontre reproduisent exactement celles du Blue-Ridge. Le Maryland occidental est un triangle qui occupe la partie inférieure de cette région; il est étroitement lié à la Pensylvanie par ses intérêts et ses mœurs, et les habitans des montagnes, colons venus des états libres, demeuraient fidèles à l'Union, comme ceux de la Virginie occidentale.

Une marche sur Baltimore devait bien tenter le chef confédéré. Baltimore, la grande ville esclavagiste, n'était maintenue que par la force sous les lois fédérales. Elle avait presque seule fourni tous les volontaires qui prétendaient représenter le Maryland dans l'armée confédérée. Enfin la possession, même momentanée, de Baltimore, en interceptant tous les chemins de fer qui menaient à

Washington, isolait cette ville et pouvait peut-être la faire capituler. Quel immense effet, en-deçà et au-delà de l'Atlantique, si M. Lincoln, son ministère et son congrès s'étaient trouvés bloqués dans leur capitale et séparés du pays qu'ils gouvernaient! Mais Lee résista à cette tentation. Mac-Clellan, tenant à Washington la corde de l'arc que devaient décrire les confédérés, pouvait les devancer sur n'importe quel point entre le Bas-Potomac et Baltimore. En marchant sur cette ville, Lee lui donnait donc l'occasion de prendre position d'avance et de livrer une bataille défensive. Il préféra s'engager dans la partie montagneuse du pays. En suivant cette direction et en remontant le Potomac, il s'éloignait de l'armée fédérale, sans cesser cependant de menacer les états du nord : s'il renonçait à tenter un coup sur Baltimore, il se rapprochait de la Pensylvanie, de Harrisburg, capitale de cet état, des grands districts miniers qu'il possède et de son principal réseau ferré; il conservait de faciles communications par la vallée du Shenandoah, il était protégé par les arêtes parallèles des Alléghanies; il obligeait enfin son adversaire à le suivre et à prendre l'offensive. Attaqué par les fédéraux, s'il parvenait à les battre, il pouvait les ramener jusque sous les murs de Washington, et, l'armée du Potomac une fois isolée des états du nord, ces états étaient livrés sans défense sérieuse à l'invasion.

Jackson, après avoir donné un jour de repos à ses troupes, avait quitté Ox-Hill le 3 septembre. Le 5, il passait le Potomac au gué de Whites-Ford, non loin de Leesburg. Les soldats confédérés, réduits à une véritable misère par la campagne qu'ils venaient de faire, saluaient le sol du Maryland comme une terre promise. En atteignant la rive, leurs musiques jouaient l'air national du pays qu'ils croyaient venir délivrer : *Maryland! o my Maryland!* et tous y répondaient en chœur. Le silencieux Jackson lui-même cédait à l'enthousiasme général. Il voyait réaliser enfin le rêve qu'il avait formé depuis le début de la guerre. Jetant plus loin leurs regards, ses soldats et lui se représentaient les riches campagnes de la Pensylvanie, dont ils se croyaient déjà maîtres. Illusions de peu de durée! Dès le lendemain, il trouva dans la petite ville de Frederick, au lieu d'une ovation, l'accueil le plus froid. Situé sur le revers oriental du Blue-Ridge, Frederick est à la limite du Bas-Maryland. Non loin de là, le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio passe un affluent du Potomac, le Monocacy. Jackson occupa la rive droite de cette rivière avec ses trois divisions, de manière à couvrir la marche de l'armée contre les attaques qui pouvaient venir de Washington ou de Baltimore. Le 8, toute l'armée se trouvait sur la rive gauche du Potomac; Lee était venu à son tour mettre son quar-

tier-général à Frederick. Il adressait de là une proclamation au peuple du Maryland pour lui expliquer l'invasion d'un état qu'il voulait traiter en ami, quoiqu'il ne se fût pas légalement adjoint à la confédération, et pour obtenir, par un appel à ses sentimens, les secours en hommes et en matériel dont il avait un si grand besoin. Dans ce style noble et simple dont il avait le secret, et qui contrastait avec les violences de langage de M. Davis, il se présentait comme un libérateur, mais déclarait ne vouloir en rien contraindre les volontés de l'état souverain dont il foulait le sol. Le peuple du Maryland prit sa parole au pied de la lettre et ne bougea pas. Les familles des émigrés lui témoignèrent seules une bruyante sympathie. Si la majorité était indifférente, le parti unioniste était nombreux et ne cachait pas ses sentimens, tandis que les rares sécessionistes, peu enchantés de la visite de libérateurs affamés et prévoyant leur prochain départ, ne voulaient pas se compromettre par des démonstrations en leur faveur. Les confédérés, étonnés de cet accueil, accusèrent naturellement leurs frères du Maryland de lâcheté et de trahison.

Lee toutefois ne perdait pas son temps. Pour menacer la Pensylvanie, en s'éloignant de Washington, il fallait qu'il s'appuyât sur la vallée du Shenandoah, — cette route flanquée de deux gigantesques murailles parallèles, qui s'enfonce jusque dans le cœur de la Virginie. Au moment de la bataille de Manassas, elle était occupée à son extrémité septentrionale par 12,000 ou 13,000 fédéraux, dont 4,000 à Winchester, sous le général White, et le reste à Harpers-Ferry, sous le colonel Miles. Dès le 3 septembre, à la nouvelle de la marche de Lee sur le Potomac, White évacuait Winchester et se retirait à Martinsburg. Miles et lui s'étaient trouvés coupés de Washington par les troupes de Jackson, qui avaient passé le fleuve aux environs de Leesburg; mais ils n'avaient qu'à le traverser eux-mêmes et à entrer dans le Maryland pour éviter d'être enveloppés par l'ennemi et pour se joindre aux forces qui s'organisaient à son approche sur les frontières de la Pensylvanie. Une fois l'armée confédérée sur l'autre rive du Potomac, Martinsburg et Harpers-Ferry n'avaient plus aucune valeur et ne protégeaient plus rien. Toutes les troupes qui restaient sur la rive virginienne étaient donc sûres d'être coupées, bloquées et promptement faites prisonnières, sans autre avantage que d'inquiéter pendant quelques jours les communications de Lee : aussi les confédérés ne s'en occupaient-ils même pas, bien convaincus qu'elles ne seraient pas assez imprudentes pour s'attarder sur la rive droite du Potomac. Ils avaient compté sans le général Halleck. Celui-ci avait conservé son autorité directe sur les troupes de White et

de Miles, et il leur avait prescrit de défendre Harpers-Ferry à tout prix, quoi qu'il arrivât. Il attachait à la possession de ce point une importance difficile à expliquer. Il prétendait garder les clefs du Maryland, après que la porte avait été enfoncée. Dès que Lee apprit à Frederick que les fédéraux s'obstinaient à occuper Harpers-Ferry, il résolut de profiter de cette étrange imprudence. C'était le 9 septembre. Jusqu'alors l'armée du Potomac avait observé ses mouvemens sans les inquiéter sérieusement. Il avait le droit de la croire encore trop mal remise de la dernière campagne pour pouvoir prendre une vigoureuse offensive; placé entre elle et la garnison de Harpers-Ferry, cette dernière était complétement à sa merci. Au lieu de laisser, pour l'observer, un détachement, qui aurait affaibli son armée, il pouvait, en déployant des forces considérables, tenter de l'accabler avant que Mac-Clellan fût venu à son secours. Il résolut, pour atteindre ce grand résultat, de suspendre, pendant quelques jours, son mouvement vers le nord.

Toute l'armée reçut l'ordre de se mettre en marche le lendemain 10 dans la direction du Haut-Potomac : elle tournait ainsi le dos à Washington, abandonnant Frederick et la ligne du Monocacy. Lee entrait dans la partie montagneuse du Maryland. La chaîne du Blue-Ridge, qui se termine au-dessous du confluent du Shenandoah et du Potomac à Harpers-Ferry, est prolongée, au nord de ce dernier fleuve, par celle du South-Mountain; à l'ouest de cette chaîne se trouve une large vallée qui est la contre-partie de celle du Shenandoah, et dont les eaux, coulant en sens opposé, descendent aussi au Potomac et forment une petite rivière, l'Antietam, dont l'embouchure est un peu au-dessous de Sharpsburg. Le fleuve est aisément guéable près de ce bourg durant la belle saison. Au centre de la vallée se trouve la ville de Hagerstown, à la tête d'une ligne de chemin de fer qui appartient au réseau de la Pensylvanie. En s'engageant dans cette vallée, Lee mettait entre Mac-Clellan et lui les défilés du South-Mountain. Les deux principaux passages, dont le plus septentrional s'appelle Turners-Gap, et l'autre Cramptons-Gap, sont traversés par deux routes, qui partent du village de Middletown sur le versant oriental de la montagne. La première conduit par Boonesboro à Hagerstown, la seconde se bifurque à Rohrersville pour remonter d'un côté à Sharpsburg et descendre de l'autre à Harpers-Ferry par Pleasant-Valley. Une troisième route quitte Middletown, dans la direction du sud, longe le flanc oriental des montagnes et les contourne en serrant le cours du Potomac jusqu'à Harpers-Ferry. Entre le fleuve et les grands rochers qui le bordent se trouve un espace, de quelques mètres seulement, où serpentent ensemble un canal, un chemin de fer et une route. Une

poignée d'hommes suffit pour fermer cette gorge alpestre, tandis que quelques canons braqués sur la rive opposée peuvent tirer par-dessus les eaux bouillonnantes du fleuve et couvrir de mitraille toute la colonne qui se serait imprudemment engagée dans un pareil défilé.

A l'entrée de cette gorge, tandis que le Potomac se précipite dans le défilé en coupant à angle droit les montagnes qui semblent se dresser pour lui barrer le passage, le Shenandoah, longeant le pied de ces montagnes, vient mêler ses eaux aux siennes pour profiter de la même ouverture et franchir avec lui la barrière qu'il côtoie depuis sa source. Au-dessus du confluent, et dans une situation singulièrement pittoresque, la petite ville de Harpers-Ferry est assise en amphithéâtre sur les dernières pentes d'une colline dont le sommet se trouve à 2 ou 3 kilomètres de là, et qui, sous le nom de *Bolivar-Heights*, s'étend d'un fleuve à l'autre. Ces pentes sont entièrement dominées par les deux tronçons de la chaîne principale, qui, au sud et au nord de la brèche du Potomac, s'élèvent à plus de 600 mètres au-dessus des eaux du fleuve. Les hauteurs du nord, qui forment l'extrémité du South-Mountain, sont connues sous le nom de *Maryland-Heights*, et celles du sud, qui terminent le Blue-Ridge, sont appelées *Loudon-Heights*. Elles sont placées comme deux vigies, ayant à leurs pieds Harpers-Ferry, les mamelons de Bolivar, toutes les routes qui conduisent à la ville et les deux fleuves qui l'enserrent. La possession de ces hauteurs est donc indispensable à la défense de Harpers-Ferry, qui, par lui-même, n'est qu'une impasse, fatale à quiconque s'y laisse acculer. C'est dans cette impasse que Lee avait résolu de prendre Miles et sa petite armée.

Il prescrivit à Jackson de marcher sur Boonesboro, puis de se rabattre à gauche, de repasser le Potomac à Sharpsburg, et d'enlever Martinsburg et sa garnison, pour fermer de ce côté la retraite aux fédéraux. A Longstreet, qui le suivait, il enjoignit de s'arrêter près de Boonesboro et d'attendre, avec les bagages de toute l'armée, que la reddition de Harpers-Ferry permît de reprendre le mouvement vers la Pensylvanie. Les divisions d'Anderson et de Mac-Laws, sous la direction de ce dernier, reçurent l'ordre de quitter Middletown et de marcher rapidement par la route qui mène à Harpers-Ferry en longeant les Maryland-Heights, afin d'arriver à temps pour s'emparer de ces hauteurs. La division de Walker, passant le Potomac plus bas, devait se rendre maîtresse des Loudon-Heights et compléter ainsi l'investissement de Harpers-Ferry; enfin celle de Hill avait pour mission de fermer la marche de l'armée en se repliant sur Boonesboro par Turners-Gap. Ainsi Lee divisait son armée

en deux parties : la première, composée de six divisions, investissait Harpers-Ferry, tandis que la seconde, comprenant quatre autres divisions, marchait dans une direction opposée sur Boonesboro et Hagerstown; il comptait qu'un prompt succès lui permettrait de ne pas prolonger cette dangereuse séparation. Harpers-Ferry devait être entouré, le 12 au soir, par des forces si considérables qu'il espérait que Jackson s'en emparerait le lendemain 13, et, se mettant en marche immédiatement après, pourrait rejoindre le reste de l'armée dès le 14 à Hagerstown ou à Boonesboro.

L'état dans lequel la bataille de Manassas avait laissé l'armée fédérale justifiait la manœuvre hardie du général sudiste. En effet, en reprenant le 3 septembre le commandement de cette armée, Mac-Clellan avait entrepris une tâche immense. Il fallait donner confiance à une troupe découragée, rétablir son organisation, remettre la discipline en vigueur, récompenser les uns, retirer aux autres leurs commandemens, et accomplir cette transformation au milieu d'une campagne active et en présence d'un adversaire tel que Lee. Le nom seul de Mac-Clellan suffit presqu'à rendre du cœur à ses anciens soldats. Il obtint dès le premier instant cette franche coopération que Pope réclamait en vain de ses subordonnés. Le reste se fit en marchant, en combattant. Effectivement dès le 3 l'armée du Potomac, pour suivre de loin les mouvemens de l'ennemi, commençait, aux environs de Washington, à passer sur la rive gauche du fleuve. Comme nous l'avons dit, la marche des confédérés vers le nord ne lui permettait plus de se borner à couvrir la capitale, et l'obligeait à entreprendre une campagne offensive, afin de protéger Baltimore et de dégager le Maryland. Toutefois le plan des envahisseurs n'était pas assez nettement dessiné pour que Mac-Clellan fût libre de s'éloigner de Washington à leur suite, car ils pouvaient encore, à la rigueur, repasser le fleuve et en descendre brusquement la rive droite pour faire un retour imprévu sur la capitale fédérale. Une telle manœuvre était peu vraisemblable; mais M. Lincoln et le général Halleck croyaient fermement que l'invasion du Maryland n'était qu'une simple feinte de l'ennemi : ils recommandaient à Mac-Clellan de protéger le siége du gouvernement, et ils lui reprochaient déjà, comme une dangereuse imprudence, d'avoir fait avancer son armée de quelques kilomètres pour observer l'ennemi. Cependant cette armée, échelonnée sur la rive gauche du Potomac, ne suivait que de fort loin, et en faisant de petites étapes dans la direction du Monocacy, les confédérés, qui de leur côté semblaient menacer de moins en moins la capitale unioniste. Enfin le 7 septembre Mac-Clellan, reconnaissant la futilité des alarmes qui l'avaient retenu jusqu'alors, n'écouta plus ces timides con-

seils, et, se mettant définitivement en campagne, il porta son quartier-général à Rockville, sur la route de Frederick. La réorganisation de l'armée était à peu près accomplie. Les corps, réduits par la campagne précédente à la valeur de divisions ou même de simples brigades, avaient reçu de nouveaux régimens qui ramenaient leur effectif à un chiffre de 12,000 à 20,000 hommes chacun. Laissant dans Washington tous les régimens non embrigadés et les corps de Sigel, de Heintzelman, ainsi qu'une partie de ceux de Keyes et de Porter, qui avaient plus que les autres besoin de se refaire, Mac-Clellan prit avec lui cinq corps d'armée. Ses forces se trouvèrent ainsi divisées en deux portions. Il resta dans la capitale environ 72,000 hommes, dont la moitié au moins se composait d'anciens soldats; ce chiffre, qui doit paraître énorme, lorsque l'on songe que l'ennemi ne menaçait déjà plus Washington, était une concession nécessaire aux anxiétés du gouvernement. L'autre portion, l'armée active, se composait du 1er corps, enlevé à Mac-Dowell et donné à Hooker, du 2e et du 6e, toujours commandés par Sumner et par Franklin, du 9e sous Reno, du 12e, qui de Banks avait passé entre les mains du vieux général Mansfield, enfin des deux divisions Sykes et Couch, détachées des corps de Porter et de Keyes. Elle comptait 87,164 hommes de toutes armes. Mac-Clellan la partagea en trois : l'aile droite, comprenant le 1er et le 9e corps, fut donnée à Burnside; Sumner commanda le centre, composé du 2e et du 12e; enfin le 6e et les divisions Couch et Sykes formèrent la gauche sous Franklin.

La partie du Maryland que les fédéraux allaient traverser est très accidentée et boisée; mais les routes y sont nombreuses et praticables. Aussi chaque corps put suivre un chemin différent, la gauche le long du Potomac, le centre dans la direction de Frederick, et la droite plus au nord, de manière à se rapprocher de Baltimore. Le 9 septembre, au moment où Lee se préparait à investir Harpers-Ferry, l'armée du Potomac occupait, par sa gauche et son centre, la ligne du Seneca, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'à Middlebrook, et refusait sa droite vers Brookville. C'était le 10 que Lee avait ébranlé son armée dans la direction de Harpers-Ferry. Le lendemain 11, Mac-Clellan hâtait la marche de la sienne, et, rassuré désormais à l'endroit de Baltimore, il poussait en avant son aile droite; le 12, celle-ci entrait dans la ville de Frederick, après un léger engagement avec l'arrière-garde ennemie. Le 13, toute l'armée avait passé le Monocacy, et la plus grande partie se trouvait concentrée aux environs de Frederick. A ce moment, Lee, suivant les routes de Harpers-Ferry et de Hagerstown, avait déjà placé les défilés du South-Mountain entre son armée et celle de Mac-Clellan;

mais ce dernier ne pouvait encore pénétrer les desseins de son adversaire : voulait-il masquer derrière ces défilés une rapide invasion de la Pensylvanie, ou bien, selon le plan que lui prêtait le général Halleck, allait-il au contraire redescendre la rive droite du Potomac pour paraître inopinément sous les murs de Washington? Quelque improbable que fût la seconde supposition, les dépêches qu'il recevait de son chef hiérarchique lui prescrivaient si formellement de se préparer à cette éventualité, qu'il ne pouvait la négliger dans ses calculs. Pour qui n'était pas informé de l'imprudence commise par Miles en s'enfermant dans Harpers-Ferry, le brusque mouvement de Lee de l'est à l'ouest était inexplicable; mais en cet instant un heureux hasard vint subitement révéler à Mac-Clellan tous les desseins de son adversaire et lui marquer clairement la conduite à suivre. Arrivant le 13 au matin à Frederick, on lui remit un chiffon de papier ramassé sur le coin d'une table dans la maison qui avait servi de quartier-général au confédéré D. H. Hill. L'en-tête imprimé : *Quartier-général de l'armée de la Virginie septentrionale*, avait fortuitement attiré l'attention d'un officier qui, en dépliant cette feuille froissée, en avait bien vite reconnu l'importance capitale pour sa cause. Ce n'était en effet rien moins que l'ordre de marche détaillé du grand mouvement qui devait faire tomber Harpers-Ferry, ordre que Lee avait envoyé le 9 au soir à tous ses chefs de corps, et que, par une funeste négligence, Hill avait perdu en quittant Frederick. Mac-Clellan était maître de tous les plans de son adversaire, il avait vu dans son jeu, il le surprenait au moment où, comptant sur l'incertitude dont il se croyait entouré, il divisait son armée et risquait une manœuvre périlleuse pour atteindre un résultat important. L'occasion était belle, mais en même temps le danger était pressant, car il était évident que Miles, dont les fédéraux n'avaient plus de nouvelles, allait se laisser cerner sur la rive droite du Potomac. Il fallait donc d'une part prévenir la prise de Harpers-Ferry, et de l'autre attaquer l'armée confédérée avant qu'elle pût se réunir. Il était tard sans doute, puisque c'est ce jour-là même que Harpers-Ferry devait être attaqué; mais sa nombreuse garnison était en état de résister assez longtemps, et, pour peu qu'elle retardât ainsi l'exécution du plan de Lee, celui-ci était surpris au milieu de ce mouvement avec une armée divisée. Les troupes fédérales se mirent immédiatement en marche vers Middletown. De là Franklin, appuyant au sud-ouest avec la gauche, devait forcer le passage de Turners-Gap et descendre rapidement Pleasant-Valley sur les pas de Mac-Laws : sa grande supériorité numérique lui permettait d'attaquer vigoureusement ce dernier et de dégager la garnison de Harpers-Ferry, après quoi, sans perdre

un instant, il devait emmener cette garnison avec lui, pour venir par Rohrersville rallier le reste de l'armée. Pendant ce temps, Burnside, ouvrant la marche et se dirigeant au nord-ouest par la route de Middletown à Boonesboro, forcerait le col de Cramptons-Gap, suivi par le corps de Sumner et la division Sykes. Après avoir traversé la montagne, ces forces devaient attaquer Longstreet et D. H. Hill, que Mac-Clellan espérait surprendre ainsi loin de Jackson et des 30,000 hommes réunis autour de Harpers-Ferry. Le général fédéral n'avait pas cru pouvoir engager Franklin dans la route plus courte de Middletown à Harpers-Ferry par le bord du Potomac, car il savait qu'elle était bien défendue, et ne pouvait être forcée; mais il suffisait que la garnison de Harpers-Ferry fît une honorable résistance pour donner à ses lieutenans le temps d'exécuter son plan et en assurer le succès. En effet, Mac-Laws, seul sur la rive gauche du fleuve et séparé par ses eaux de Jackson et de Walker, ne pouvait résister à Franklin, et celui-ci, après avoir débloqué Harpers-Ferry, se trouvait placé de manière à interdire à Jackson le passage du Potomac, et à le devancer sur le champ de bataille où toute l'armée fédérale réunie devait attaquer Lee, privé de plus d'un tiers de ses forces.

Un critique qui ne tiendrait pas compte de l'état dans lequel Mac-Clellan avait trouvé les troupes dont Pope lui avait laissé le commandement pourrait lui reprocher peut-être d'avoir perdu dans l'exécution de ce plan quelques heures, auxquelles l'incapacité des défenseurs de Harpers-Ferry devait donner une importance décisive. Au lieu de blâmer un si mince retard, l'histoire impartiale rendra justice aux résultats vraiment extraordinaires qu'il avait obtenus par son activité, la lucidité de ses ordres et le prestige de son nom, en conduisant à la poursuite d'un ennemi vainqueur les bandes en déroute qu'il avait ralliées dix jours auparavant en vue de la capitale. Il ne pouvait les faire marcher avec la régularité de vétérans exercés, et il n'était pas toujours possible à ses lieutenans, malgré leur zèle, de se conformer ponctuellement aux ordres qu'il leur donnait. Il s'ensuivit que le 13 au soir Sumner n'avait pas quitté Frederick, qu'un seul corps de l'aile droite, celui de Reno, avait atteint Middletown, tandis que la plus grande partie de l'aile gauche était encore sur les rives du Monocacy. L'exécution du grand mouvement ne commença réellement que le 14 au matin. La marche des têtes de colonne de l'armée ennemie n'avait pas échappé à Lee, et leur arrivée, le 13 au soir, à Middletown lui fit sentir le danger qui le menaçait. Comptant sur la lenteur des fédéraux et sur le secret dont il croyait avoir entouré ses opérations, il n'avait pas voulu distraire une partie de ses troupes pour défendre les dé-

filés du South-Mountain, et de simples arrière-gardes avaient été laissées dans ces passages par les corps qui les avaient traversés dans leur marche divergente sur Harpers-Ferry et Hagerstown; mais le 14, dès le point du jour, le général confédéré s'empressait de les occuper de nouveau en force, et il avait la bonne fortune d'y devancer le gros de l'armée fédérale, qui manqua ainsi l'occasion de s'en emparer sans coup férir. Tandis que Mac-Laws, déjà arrivé sur les rives du Potomac, renvoyait en arrière la plus grande partie de sa division avec l'ordre de défendre à tout prix Cramptons-Gap jusqu'à ce que Harpers-Ferry eût capitulé, la division Hill, suivie par tout le corps de Longstreet, revenait en hâte à Turners-Gap.

Reno, parti de Middletown le 14 au point du jour, arrivait de bonne heure au pied de ce défilé, que Hill occupait seul encore avec moins de 6,000 hommes. Situé entre les deux villages de Middletown et de Boonesboro, à 5 kilomètres de l'un et à 3 de l'autre, Turners-Gap ou Frogs-Gap est une gorge profonde qui s'ouvre dans l'arête du South-Mountain. Après s'être élevée d'environ 200 mètres sur des pentes assez raides, la route s'engage dans la gorge, où elle serpente entre des côtes abruptes de 100 à 150 mètres de haut. Cette brèche étroite peut être défendue par une poignée d'hommes; mais, l'arête qu'elle traverse n'étant pas inaccessible, c'est sur celle-ci et non dans le défilé même que se trouve la véritable défense du passage. A 1,600 mètres au nord de la route, la crête du South-Mountain se relève et forme un mamelon escarpé qui domine tous les environs; puis elle se partage et enserre un vallon qui forme en se creusant un obstacle de plus en plus considérable entre les deux lignes de hauteurs. Deux routes, l'une au nord du défilé, dite de Hagerstown, l'autre au sud, dite de Sharpsburg, gravissent d'échelon en échelon l'arête orientale, s'élevant à travers des pentes pierreuses, des côtes boisées, de grandes clairières en pâturages, et permettent ainsi d'éviter la première partie de la gorge. La clé de toute la position est le mamelon situé au nord, car il domine également les deux arêtes, tandis que toute attaque par le sud oblige de les enlever successivement.

C'est cependant de ce côté que les fédéraux, mal renseignés, abordèrent l'ennemi. Entre neuf et dix heures, la division du général Cox, composée de troupes de l'Ohio, et dite du Kanawha parce qu'elle venait de la Virginie occidentale, arriva sur le terrain. C'était la tête de colonne du corps de Reno. La droite de Hill, qui défendait l'arête au sud du défilé, n'était formée que par la brigade Garland; mais son infériorité numérique était compensée par les avantages défensifs du terrain qu'elle occupait. Toutefois, après une assez longue et inutile canonnade, Cox l'attaqua vigoureusement,

en cherchant surtout à déborder sa droite. Les fédéraux escaladent sous un feu très vif des pentes découvertes, où ils font de grandes pertes. Ils atteignent, à gauche d'abord, puis au centre, sur le chemin de Sharpsburg, le sommet de la crête. Garland revient à la charge et leur en dispute la possession. Il est tué, et ses soldats sont rejetés en désordre dans le vallon qui sépare les deux arêtes. La seconde était alors à la merci des fédéraux, car Hill n'avait que bien peu de monde pour la défendre, et, s'ils avaient pu pousser leur succès, le défilé tombait dès lors entre leurs mains; mais Cox était encore seul sur le terrain : ses troupes avaient cruellement souffert, et il s'arrêta pour attendre du renfort. Il permit ainsi aux soldats de Garland de se reformer sur la crête opposée, et donna à une partie du corps de Longstreet, qui approchait en pressant le pas, le temps de venir renforcer la division Hill. Bientôt même les confédérés reprirent l'offensive, mais leurs tentatives contre Cox furent vaines.

Vers deux heures, Reno est arrivé sur le champ de bataille avec sa seconde division sous Wilcox. Le corps de Hooker le suit de près. Mac-Clellan et Burnside dirigent en personne les mouvemens de leurs soldats. Reno place Wilcox à la droite de Cox, à l'extrémité de l'arête, d'où il domine les profondeurs du défilé, et en même temps Mac-Clellan ordonne à Hooker de prendre au nord de la route et d'attaquer avec une de ses divisions la gauche ennemie, qui occupe la route de Hagerstown et le mamelon qui commande tout le champ de bataille. Néanmoins, avant que toutes les troupes aient pu prendre leurs positions, l'ennemi renouvelle le combat et attaque avec violence la division Wilcox, qui est en train de se déployer. Il ouvre le feu à 150 mètres, d'une manière si imprévue que la ligne fédérale est jetée un moment dans un grand désordre, et que même plusieurs canons sont abandonnés par leurs artilleurs. Pourtant, lorsque les confédérés s'avancent pour prendre ces pièces, le 79e New-York et le 17e Michigan reviennent à la charge et les culbutent. Ce retour offensif faisait d'autant plus d'honneur à ces deux régimens que le second était composé de soldats qui n'avaient qu'un mois de service. A la faveur de ce succès, Wilcox reforme sa division et s'empare du terrain disputé, non sans en payer cher la possession. Pendant ce temps, Hooker a conduit à l'ennemi la division Meade; la division Hatch se forme sur sa gauche; celle de Ricketts, qui suit à distance, s'étendra, si cela est nécessaire, à l'extrême droite. Il est quatre heures : Mac-Clellan donne le signal d'une attaque générale. Toute la ligne s'ébranle; mais elle rencontre une vigoureuse résistance, car Longstreet est arrivé avec une partie de son corps d'armée, et il veut à tout prix empêcher les assaillans de déboucher à l'ouest

du South-Mountain avant que Harpers-Ferry se soit rendu, avant que Lee ait pu rassembler son armée divisée. Cependant les fédéraux, plus nombreux, pleins d'ardeur et habilement conduits, l'emportent bientôt de toutes parts. A gauche, l'effort principal est fait par la division Wilcox, qui enlève les pentes au-dessus de la grande route; elle est soutenue par la division Sturgis, et plus tard par celle de Rodman, tous deux appartenant au corps de Reno. Toutefois de ce côté le succès des unionistes n'est pas décisif, car ils ne sont pas maîtres de la seconde arête, au pied de laquelle ils se battent encore aux approches de la nuit; mais le terrain qu'ils ont conquis au nord du champ de bataille les rend maîtres du passage. En effet, Meade, à droite, et Hatch, à gauche de la route de Hagerstown, ont tout enlevé devant eux. Le combat a été vif, on s'est fusillé de près, on a escaladé des pentes abruptes; longtemps arrêtée dans une clairière remplie de roches, derrière lesquelles s'abritent les tirailleurs ennemis, la division Hatch a enfin surmonté tous les obstacles. Au centre, Gibbon s'est élevé, par la grande route, jusqu'à l'entrée du défilé et a engagé un combat où il a fini par avoir l'avantage. Enfin la première arête a été conquise, ainsi que le mamelon qui la commande. La seconde arête, dominée aussi, est donc tournée, et avec elle toute la position de Longstreet. Quelques heures de jour encore, et Mac-Clellan, qui voit déjà arriver le corps de Sumner, pourrait passer la montagne et infliger à son adversaire un échec irréparable; malheureusement il est sept heures du soir, et nous sommes au 14 septembre : l'obscurité enveloppe bientôt les vallons et les crêtes du South-Mountain. On combat encore à gauche, et les fédéraux font en cet instant une perte sensible : Reno, officier brave et intelligent, est tué par un tirailleur ennemi. Peu à peu le feu s'éteint dans les ombres de la nuit, et de part et d'autre l'on ne peut plus gagner de terrain. Bientôt après Sumner, passant en première ligne, vient remplacer les troupes de Burnside sur le terrain qu'elles avaient conquis.

Le combat de Turners-Gap avait coûté aux fédéraux 312 hommes tués, 1,234 blessés et 22 prisonniers, aux confédérés à peu près autant de tués et de blessés, et de plus 1,500 ou 1,600 prisonniers. C'était pour Mac-Clellan un succès important, qui rendait confiance à ses soldats et lui ouvrait en même temps l'entrée de la vallée de l'Antietam, où il espérait atteindre son adversaire avant que Jackson fût revenu de Harpers-Ferry. S'il avait pu commencer plus tôt la bataille, il eût fait éprouver à Hill isolé un échec bien plus sérieux, et, maître avant la fin du jour des passages du South-Mountain, il aurait définitivement prévenu la jonction de ses adversaires; mais le général fédéral ne pouvait prévoir les défaillances qui

allaient amener la reddition prématurée de Harpers-Ferry, et il avait le droit de se féliciter sans réserve du résultat obtenu, de la victoire incontestable qu'il venait de remporter.

Franklin cependant, avec l'aile gauche de l'armée, avait eu aussi à forcer le passage des montagnes, et, à la même heure où la lutte était ardente autour de Turners-Gap, il avait livré à Cramptons-Gap un combat analogue. Il arrivait à midi au village de Burkettsville, au pied de ce défilé qu'il trouvait occupé par trois brigades de la division Mac-Laws, sous les ordres de Howell Cobb, ancien membre du congrès, bien connu dans les luttes politiques qui avaient précédé la guerre civile. Là aussi c'était par la crête praticable du South-Mountain qu'il fallait enlever le passage, que l'on ne pouvait aborder directement par la route. Les confédérés étaient établis sur cette crête, bien décidés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Franklin déploya les deux petites divisions qui seules étaient avec lui, Slocum à droite de la route et Smith à gauche. Un mur de pierre, qui s'étendait à la base des montagnes, servit d'abord de point d'appui à la ligne confédérée. Délogé de cet abri, Cobb reforme ses soldats sur la crête, où il est appuyé par son artillerie; pourtant celle-ci ne peut empêcher les fédéraux d'atteindre le sommet. La brigade Bartlett, de la division Slocum, soutient le principal effort et fait les pertes les plus sensibles. Les fédéraux finissent par s'emparer de toutes les positions ennemies; maîtres du passage de Cramptons-Gap, que Cobb a naturellement abandonné avec les hauteurs qui le commandent, ils débouchent dans Pleasant-Valley. Descendant rapidement cette vallée, leurs têtes de colonne bivouaquent à la nuit à 5 kilomètres seulement des Maryland-Heights, cette position dominante sur la rive gauche du Potomac que les défenseurs de Harpers-Ferry auraient dû conserver à tout prix et où Franklin avait le droit de s'attendre à leur donner la main. Cet espoir allait être bien cruellement déçu. Le brillant combat de Cramptons-Gap avait coûté aux deux faibles divisions Slocum et Smith 115 tués, 416 blessés et seulement 2 prisonniers. Les pertes des confédérés, qui s'étaient vaillamment défendus, étaient considérables aussi, de plus ils laissaient aux mains de leurs adversaires 400 prisonniers, 1 canon et 3 drapeaux. Comme à Turners-Gap, le succès des fédéraux eût sans doute été plus complet, s'il avait été remporté un peu plus tôt. Si, gagnant quelques kilomètres la veille au soir, Smith et Slocum étaient arrivés de bonne heure devant Cramptons-Gap, si Couch, les suivant de plus près, avait par son intervention abrégé le combat, Franklin serait peut-être parvenu, le soir même du 14, en vue de Harpers-Ferry, et sa présence à cet instant aurait bien changé le dénoûment du triste

drame qui s'y jouait; mais, nous l'avons déjà dit, l'expression de ce regret, au point de vue du succès de l'armée fédérale, ne saurait sans injustice devenir un reproche contre ses chefs, qui avaient sur les bras la double tâche de faire marcher et de réorganiser leurs bataillons. Les deux combats de Turners-Gap et de Cramptons-Gap, ayant été livrés le même jour et non loin l'un de l'autre, prirent le nom commun de bataille du South-Mountain. Le total des pertes de cette première rencontre sur le sol du Maryland était pour les fédéraux de 2,101 et pour les confédérés d'environ 4,000 hommes.

Pour faire comprendre les péripéties de la partie dont Harpers-Ferry était l'enjeu, il nous faut raconter en détail les mouvemens des confédérés, et pour cela revenir de quelques jours en arrière. Nous avons vu Lee former, le 9 septembre, ses plans pour l'investissement de cette place et ébranler toute son armée le 10 au matin. Tandis que Longstreet, suivi par les bagages, par les parcs de l'armée et par la division Hill, s'acheminait vers Boonesboro, Mac-Laws se dirigeait sur les Maryland-Heights, Walker passait le Potomac de manière à s'emparer des Loudon-Heights, enfin Jackson, faisant un grand détour, traversait le fleuve à Williamsport et le redescendait par la rive droite, pour fermer ainsi le cercle qui allait entourer Harpers-Ferry; mais ces mouvemens compliqués éprouvèrent un jour de retard malgré l'énergie des officiers chargés de les exécuter, et ce jour pouvait assurer le salut des unionistes. En effet, Jackson avait été obligé de déployer son armée sur la rive droite du Potomac, afin de couper toute retraite à la garnison de Martinsburg, qui sans cela se serait échappée vers l'ouest. Il avait ainsi organisé une sorte de grande battue à travers la basse vallée de Virginie, poussant devant lui tous les détachemens fédéraux, et les obligeant à s'entasser dans l'impasse de Harpers-Ferry; mais ce ne fut que le 13, à onze heures du matin, qu'il parut devant les pentes de Bolivar-Heights. La veille, Walker s'était établi sur les Loudon-Heights, qu'il avait trouvés inoccupés; Mac-Laws d'autre part était arrivé le 12 assez tard au pied des Maryland-Heights; il n'avait pu engager ce soir-là qu'une inutile fusillade avec les fédéraux qui y étaient postés, et avait été obligé de remettre l'attaque au lendemain. Le 13, jour où Mac-Clellan trouvait l'ordre de marche de Lee, les troupes fédérales, resserrées dans Harpers-Ferry, atteignaient le chiffre de 14,000 hommes, dont 2,000 cavaliers, avec soixante-treize canons. A l'approche de Jackson, le général White, qui avait rassemblé à Martinsburg tous les détachemens disséminés dans la vallée du Shenandoah, les avait ramenés à Harpers-Ferry, et s'était mis sous les ordres du colonel Miles, qui commandait ce poste. Avec cette petite armée, Miles n'a-

vait rien à craindre de ses adversaires, car, maître du pont de bateaux qui reliait Harpers-Ferry à la rive opposée, il pouvait concentrer toutes ses forces sur les Maryland-Heights et s'y maintenir presque indéfiniment. Il aurait pu même attaquer Mac-Laws avec une grande supériorité numérique et peut-être l'écraser avant que Jackson, séparé de son lieutenant par le fleuve, eût pu le secourir; mais dès l'abord l'incapacité de Miles et la faiblesse de ses subordonnés vinrent jeter le trouble dans la défense et le découragement dans tous les cœurs. A peu de distance des Maryland-Heights se trouve un défilé très difficile, appelé *Solomons-Gap*, où l'on aurait pu arrêter Mac-Laws fort longtemps. Miles ne voulut pas l'occuper. Il n'avait rien fait pour fortifier les Maryland-Heights, quoique, avant la campagne de la péninsule, des instructions spéciales de Mac-Clellan eussent déjà prescrit cette mesure; il ne fournit même pas les outils nécessaires pour improviser des parapets, et se contenta de laisser en ce lieu le colonel Ford avec 2,000 ou 3,000 hommes, sans lui donner aucune direction. Prenant au pied de la lettre les ordres de Halleck, il s'enferma obstinément dans la ville même de Harpers-Ferry, et, pour s'y mieux concentrer, il ne craignit pas de sacrifier les Maryland-Heights, qui en sont la citadelle.

Le samedi 13 au matin, Mac-Laws attaquait cette position. L'arête du South-Mountain, en s'abaissant vers le Potomac, forme des échelons successifs. Le dernier, qui commande le fleuve en face de Harpers-Ferry, porte seul le nom de Maryland-Heights. A une certaine distance en arrière se trouve une crête plus élevée, qui se prolonge au nord jusqu'à Solomons-Gap. Les fédéraux avaient coupé cette crête par un épaulement de bois construit à la hâte. L'extrémité septentrionale n'était occupée que par un poste insignifiant, que Mac-Laws culbuta en s'emparant du défilé. Il suivit la crête, rencontra les fédéraux accourus au-devant de lui, et les repoussa en désordre jusque dans leurs retranchemens. Après avoir reçu quelques renforts, il reprit l'attaque vers neuf heures du matin. Les unionistes, protégés par l'épaulement, infligent d'abord aux assaillans des pertes sensibles; mais bientôt ils cèdent à une honteuse panique et s'enfuient vers l'échelon inférieur, en livrant à l'ennemi la position qu'il leur était facile de défendre indéfiniment. Ford chercha en vain à la reprendre : ses soldats ne purent gravir, sous le feu de l'ennemi, les pentes que leurs camarades venaient de descendre si rapidement. Néanmoins il demeura maître des Maryland-Heights, et ses adversaires, ne profitant pas de l'avantage ainsi conquis, laissèrent passer le reste de la journée sans l'inquiéter sérieusement : Mac-Laws ne voulait pas s'avancer trop loin

avant d'être sûr que Jackson était devant Bolivar. Bien lui en prit, car, durant la nuit, il reçut de Lee l'avis de la marche de Mac-Clellan et l'ordre de disputer aux fédéraux le passage des montagnes. Il envoya donc Cobb avec une grande partie de ses forces à Cramptons-Gap, où nous l'avons vu combattre Franklin dans la journée du 14, et il resta lui-même pour observer Harpers-Ferry avec le nombre de troupes strictement nécessaire pour occuper les hauteurs dont il s'était si facilement emparé la veille. Cependant, par une étrange coïncidence, au moment même où l'approche de Mac-Clellan empêchait Mac-Laws de saisir la proie qu'il tenait presque dans ses mains, les Maryland-Heights étaient spontanément abandonnés par leurs défenseurs. Durant la nuit du 13 au 14, tandis que des ordres supérieurs arrêtaient le mouvement de Mac-Laws, Ford de son côté ramenait à Harpers-Ferry ses soldats, étonnés et humiliés d'une aussi funeste retraite. La plus grande partie de la journée du 14 se passa néanmoins sans que Mac-Laws sortît de la position conquise la veille. Les Maryland-Heights restèrent ainsi inoccupés entre les deux armées, et quelques soldats fédéraux purent les gravir impunément pour ramener les quatre canons qui avaient été abandonnés au moment de la retraite. Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que Mac-Laws se décida enfin à s'établir sur la hauteur; il y plaça quelques pièces légères, moins pour prendre part au combat engagé sur l'autre rive que pour pouvoir annoncer sa présence à Jackson.

Celui-ci en effet attendait depuis le 13, pour commencer le combat, que l'investissement de Harpers-Ferry fût complet, et que toute issue fût fermée à ses défenseurs. Ses officiers du corps des signaux avaient jusque-là agité en vain leurs petits drapeaux : aucune réponse n'était venue des Maryland-Heights. Dès que Mac-Laws se fut montré, Jackson donna l'ordre de tâter l'extrême gauche des ouvrages de Bolivar; mais, avant qu'on pût tenter un assaut décisif, il fallait que Walker eût hissé ses canons sur les sommets escarpés des Loudon-Heights. Cette première attaque ne fut donc pas poussée à fond. Cependant, vers le coucher du soleil, Jackson, profitant de ce que la ligne de défense établie par l'ennemi sur la crête des Bolivar-Heights était fort étendue et par conséquent assez faible, enleva une grande partie de ces hauteurs. Durant la nuit, il y plaça lui-même la plupart de ses canons de campagne; le reste, traversant le Shenandoah, s'établissait au pied des Loudon-Heights de manière à prendre à revers les fédéraux que l'infanterie allait aborder de front entre les deux rivières. Lorsque le soir vint étendre sur les défenseurs de Harpers-Ferry ses ombres protectrices, la situation était, on le voit, bien périlleuse; pourtant il leur restait

encore une chance de salut, car ils pouvaient prolonger leur résistance au moins pendant une partie de la matinée du lendemain, et au prix de quelques sacrifices ils auraient ainsi assuré leur délivrance. Par malheur un ennemi invincible était dans leurs rangs : le désordre et le découragement ôtaient toute présence d'esprit aux chefs, toute force à cette troupe encore nombreuse; elle était vaincue avant d'avoir combattu. Durant la soirée, Walker avait réussi à placer ses batteries sur les Loudon-Heights, et, dès que le jour parut, il ouvrit en même temps que Mac-Laws un feu plongeant sur Harpers-Ferry, dont l'amphithéâtre semblait disposé exprès pour leur servir de cible; Jackson de son côté canonnait les batteries fédérales des Bolivar-Heights. Il n'en fallait pas davantage pour mettre fin à une lutte si mollement soutenue. Le bombardement n'avait pas duré une heure que Miles assemblait déjà ses chefs de corps et annonçait la résolution de capituler. Tous l'approuvèrent. Cependant la situation était si loin d'être désespérée que la veille au soir toute la cavalerie fédérale avait pu sortir tranquillement de la place par la rive gauche du fleuve. Passant entre Mac-Laws et le reste de l'armée confédérée, elle avait gagné la Pensylvanie en enlevant même sur son chemin un convoi du corps de Longstreet. Si les 11,500 hommes qui après son départ étaient encore réunis à Harpers-Ferry avaient suivi la même route, Mac-Laws n'aurait pu leur barrer le passage, et il leur eût suffi de faire quelques pas pour donner la main à Franklin. Celui-ci en effet n'était plus séparé d'eux que par 4 ou 5 kilomètres, et il ne cessait de tirer le canon d'alarme afin de leur annoncer son approche.

L'écho lointain de cette voix amie était étouffé sous les éclats de l'artillerie confédérée, qui redoublait d'ardeur afin de décider la capitulation de Harpers-Ferry avant l'arrivée des secours dont elle connaissait l'approche. Il y eut là une de ces questions d'heures, de minutes même, auxquelles parfois est suspendue l'issue des plus grands événemens. Si Miles eût tenu la parole donnée à Mac-Clellan le 13 au soir, si, comme il le lui avait fait dire par un officier qui traversa les lignes ennemies, il avait tenu jusqu'au 15 au soir, il aurait vu paraître sur les Maryland-Heights les têtes de colonne de Franklin, chassant devant elles la faible troupe de Mac-Laws, et les défenseurs de Harpers-Ferry, se joignant à ce corps d'armée, auraient augmenté son effectif de plus de 10,000 hommes; mais Miles semblait avoir hâte de consommer lui-même son désastre, et avant huit heures du matin il hissait le drapeau blanc. Heureusement pour lui, il ne survécut pas à cette honte. Les confédérés, ne voyant pas le signal de la reddition, tirèrent encore quelques boulets, et le dernier vint frapper à mort ce malheureux officier.

Jackson, appuyé contre un arbre, dormait profondément quand A. P. Hill, s'approchant de lui, le secoua pour lui présenter le général fédéral White, qui venait traiter de la capitulation. « Sans conditions, » murmura Jackson, et il reprit immédiatement son sommeil à peine interrompu. Les fédéraux étaient tellement désorganisés et découragés que cette réponse était pour eux un ordre qui ne se pouvait discuter. Avant midi, les confédérés entraient dans Harpers-Ferry et recevaient comme prisonniers de guerre 11,583 hommes avec leurs armes et soixante-treize canons.

II. — L'ANTIETAM.

Le 15 septembre au matin, tandis que Franklin reprenait sa marche vers Harpers-Ferry, ignorant le désastre que nous venons de raconter, Mac-Clellan pressait le pas des longues colonnes qui franchissaient les gorges ensanglantées du Turners-Gap. L'ennemi avait abandonné durant la nuit les positions que l'obscurité seule lui avait permis de conserver la veille, et D. H. Hill, précédé par Longstreet, se repliait à la hâte vers Boonesboro. Ce village est situé au point où la route de Middletown, après être descendue de Turners-Gap, se divise en quatre branches : l'une la prolonge à l'ouest-nord-ouest, vers Williamsport, sur le Potomac; une autre, se dirigeant au sud-ouest, atteint le fleuve près de Sharpsburg; la troisième au nord-ouest conduit à Hagerstown; la dernière au sud-est est celle de Rohrersville. Les trois premières traversent l'Antietam, qui, de Hagerstown au Potomac, coule directement vers le midi; les collines qui bordent cette petite rivière sont parallèles aux arêtes du South-Mountain; elles n'ont ni la hauteur ni les pentes abruptes de cette chaîne, mais la défense en est d'autant plus facile que l'Antietam, lent et profond, n'a qu'un petit nombre de gués presque impraticables. N'ayant pu défendre le South-Mountain, c'est derrière ce cours d'eau que Lee devait s'arrêter pour tenir tête à Mac-Clellan et attendre Jackson. La marche rapide de l'armée fédérale l'obligeait à livrer bataille avant de reprendre son projet d'invasion de la Pensylvanie. En continuant à se diriger sur Hagerstown, comme il l'avait voulu dans ses premiers plans, il offrait à Mac-Clellan l'occasion de se placer entre lui et les vainqueurs de Harpers-Ferry. Il fallait avant tout se rapprocher d'eux : il était donc obligé de serrer le Potomac, et ses têtes de colonne, tournant à gauche à Boonesboro, avaient pris la direction de Sharpsburg. Il se trouvait ainsi dans l'angle aigu formé par le Potomac et l'Antietam et n'était plus qu'à 19 kilomètres de Harpers-Ferry. Son front était couvert par un ruisseau difficile, et il pouvait repasser le fleuve

qu'il avait à dos, s'il était vaincu dans la bataille défensive qu'il se préparait à livrer, ou si Jackson avait besoin de son secours. Vainqueur, il pouvait à son gré entrer en Pensylvanie ou rejeter Mac-Clellan sur le South-Mountain et Washington. Le 15, dans la matinée, il s'établissait dans cette excellente position. Cependant Mac-Clellan, déployant une grande activité, le suivait de très près. Une brillante escarmouche marqua l'entrée de sa cavalerie à Boonesboro. Il espérait pouvoir attaquer les confédérés dans cette même journée du 15, car il savait que Lee n'avait avec lui que D. H. Hill et Longstreet, et que le reste de son armée ne pouvait pas encore l'avoir rejoint; mais il savait aussi, d'une manière presque certaine, que Harpers-Ferry venait de capituler, que par conséquent l'infatigable Jackson devait déjà être en marche pour rejoindre son chef : en effet, Franklin lui annonçait que ce jour-là à huit heures la canonnade autour de Harpers-Ferry avait subitement cessé, et que peu de temps après il avait rencontré dans Pleasant-Valley des forces ennemies très considérables. En présence de ces forces, il s'était arrêté, jugeant avec raison qu'il était trop tard pour tenter de délivrer les troupes de Miles et imprudent de s'aventurer plus loin de ce côté. Sur cette nouvelle, Mac-Clellan avait immédiatement rappelé à lui son lieutenant en lui indiquant la route de Brownsville, et la distance que celui-ci avait à parcourir permettait d'espérer qu'il aurait rallié le gros de l'armée avant que Jackson eût de son côté rejoint l'ennemi. Toutefois le mouvement de Lee sur Sharpsburg rendait la partie presque égale dans la course qui allait s'établir entre Jackson et Franklin, et la jonction de ces deux corps avec leurs armées respectives était le but de toutes les manœuvres qui devaient aboutir à une grande lutte sur les rives de l'Antietam. Lee le savait aussi bien que son adversaire : il attendait donc avec une vive impatience des nouvelles de Jackson. Enfin l'on apprit à Sharpsburg la capitulation de Harpers-Ferry et de ses 12,000 défenseurs; l'armée confédérée vit dans ce succès la preuve de sa bonne fortune, et y puisa une nouvelle confiance dans sa supériorité sur des adversaires qui s'étaient si mollement défendus. Quant à son chef, il y vit avant tout la garantie de la prochaine arrivée de Jackson, sans laquelle il eût sans doute été obligé de repasser immédiatement le Potomac. Il lui envoya l'ordre de revenir en toute hâte, et Jackson, laissant à A. P. Hill le soin de faire exécuter la capitulation, partit le jour même avec ses deux autres divisions sous Lawton et Starke. Le reste des troupes qui avaient été réunies sous son commandement, les divisions Anderson, Mac-Law et Walker, devaient le suivre et le rejoindre le plus tôt possible à Sharpsburg. Pénétré de la nécessité de renforcer promptement le

gros de l'armée, il laissait derrière lui près de 15,000 hommes, pour prendre lui-même les devans avec environ 8,000 ou 9,000, et, faisant faire à ces soldats éprouvés une pénible marche de nuit, il atteignit Sharpsburg le 16 de grand matin. Il arrivait à temps, car Mac-Clellan n'avait pu attaquer la veille les positions de Lee. Deux semaines seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait pris le commandement de cette armée ou plutôt de cette foule désorganisée. Il n'avait pu la transformer au point d'obtenir d'elle cette régularité et cette continuité dans la marche qui, plus encore que la solidité sous le feu, font la supériorité des vieilles troupes. Lorsqu'il arriva le 15 dans l'après-midi sur les bords de l'Antietam, il n'avait avec lui que deux divisions, celles de Sykes et de Richardson, appartenant au corps de Sumner. L'encombrement des routes, la fatigue des soldats, l'inexactitude de quelques chefs, l'insouciance des autres, avaient retardé tout le reste de l'armée, qui s'allongeait en colonnes interminables entre Boonesboro et l'Antietam. Avec deux divisions, il ne pouvait attaquer une vingtaine de mille hommes fortement établis derrière une rivière. Il fallut bien remettre la bataille au lendemain et se borner à reconnaître les positions de l'ennemi, à déterminer celles qu'il ferait occuper à ses troupes à mesure qu'elles arriveraient. Le 16 au matin, la ligne fédérale n'était pas encore complétement formée.

Lee de son côté, ainsi que nous l'avons dit, n'avait pas bougé, et, au moment où les unionistes se déployaient en face de lui au milieu des riches moissons qui descendaient jusqu'aux berges escarpées de l'Antietam, Jackson lui apportait l'appui moral de sa présence et le renfort de deux divisions. Cependant la situation de l'armée confédérée était grave, et il fallait qu'elle eût pour chef un homme bien résolu pour n'avoir pas repassé le Potomac à la faveur de la nuit et cherché une position plus sûre dans la vallée de Virginie. En effet, l'invasion qu'elle avait entreprise avec tant de confiance était interrompue : acculée à la frontière du Maryland, elle se trouvait réduite à la défensive et obligée de combattre, avec un fleuve à dos, un adversaire qui avait sur elle une très grande supériorité numérique; puis ces mouvemens rapides qui l'avaient amenée depuis le Rapidan jusqu'au Potomac ne s'étaient pas faits sans de grands sacrifices : le gros de l'armée avait marché en avant; comme ces comètes qui sèment, dit-on, dans l'espace une partie de leur substance, elle avait laissé derrière elle une nuée de retardataires qui s'était augmentée à chaque étape. C'étaient des malades, des hommes fourbus, boiteux ou épuisés par le manque de vivres, mais encore animés du désir, soutenus par l'espoir de rejoindre leurs camarades plus valides pour prendre part à leurs glorieux travaux. Toute armée est

suivie d'une pareille queue; cependant Lee, à cet égard, avait en Virginie un immense avantage sur Mac-Clellan. Tandis que ce dernier voyait ses traînards repoussés partout, traqués, enlevés par les partisans et parfois même traîtreusement assassinés, ceux de l'armée confédérée trouvaient à chaque pas l'abri, la nourriture, les soins, les encouragemens, qui leur rendaient des forces. Leur uniforme était un passeport qui leur assurait les sympathies de tous les habitans et les moyens de rejoindre leur corps. Aussi les vit-on bientôt se presser en foule au bord du Potomac; ce ne fut que pour apprendre l'entrée de leurs camarades dans le Maryland. Ils ne pouvaient les y suivre, car le fleuve était pour eux un obstacle insurmontable; l'armée confédérée avait disparu de l'autre côté, et les avant-postes fédéraux avaient repris possession de la rive opposée, qu'ils gardaient avec soin. Mais Lee leur avait laissé, dans toutes les habitations voisines du lieu où il avait passé, un mot d'ordre qui leur prescrivait de se rassembler à Winchester, dont il voulait faire sa base d'opérations. Pendant quelques jours, les défilés du Blue-Ridge furent tous remplis de ces hommes, au nombre de 20,000 ou 30,000, dit-on, qui gagnaient péniblement le rendez-vous qui leur avait été assigné. Le bruit du canon de Harpers-Ferry, répété au loin par l'écho dans les gorges profondes des Alléghanies, hâtait leur allure incertaine, car, si leur troupe ne formait plus une armée, elle comptait encore beaucoup de vaillans soldats. Cependant ils étaient perdus pour Lee tant que la campagne se ferait dans le Maryland. A leur nombre, il fallait ajouter celui des tués, des blessés, des malades, si bien que l'armée confédérée, réduite de moitié lorsqu'elle passa le Potomac, avait alors moins de 40,000 combattans (1). Enfin les longues marches, les fréquentes privations avaient affaibli ces combattans eux-mêmes : par suite de l'insuffisance des moyens de transport, du peu de ressources que les états du sud pouvaient leur faire parvenir, et du système défectueux de l'administration militaire, ils manquaient à la fois de vivres et de munitions. Ces dernières surtout, qu'il fallait faire venir de Richmond sans le secours d'une voie ferrée, étaient devenues d'un prix inestimable pour Lee, et la rareté des munitions pouvait suffire à entraver tous ses mouvemens.

Il résolut néanmoins d'accepter le combat sur le territoire qu'il avait envahi. Les motifs politiques qui avaient commandé cette invasion ne permettaient pas d'y renoncer avant d'avoir tenté une fois la fortune des armes. D'ailleurs la position avantageuse que

(1) Le général Lee, dans son rapport, donne le chiffre de 33,000; mais d'autres documens permettent de croire que, selon l'habitude des confédérés, le chiffre qu'il indique est inférieur à la vérité.

Lee avait choisie compensait en partie sa grande infériorité numérique. Obligé, par les manœuvres rapides de Mac-Clellan, de s'arrêter avant d'avoir pénétré en force dans la Pensylvanie, il avait abandonné Hagerstown et le cours supérieur de l'Antietam. Nous avons montré ce ruisseau formant un angle aigu avec la direction générale du Potomac; la péninsule comprise entre ces deux cours d'eau est étranglée par un large coude du second, qui, inclinant à l'est avant leur confluent, se rapproche jusqu'à 4 kilomètres de la vallée de l'Antietam. C'est dans cette péninsule que Lee attendait l'attaque de Mac-Clellan. Le centre en est occupé par la petite ville de Sharpsburg; le terrain est fortement ondulé, hérissé de rochers, couvert à peu près également de bois et de cultures, parsemé de nombreuses fermes et de cabanes. Quatre routes principales sortent de Sharpsburg. L'une au nord, passant par l'isthme compris entre l'Antietam et le Potomac, se dirige sur Hagerstown. La seconde, au sud-ouest, conduit à Sheppardstown, sur la rive droite du fleuve, par un gué excellent en temps de sécheresse. La troisième, au sud-est, menant à Rohrersville, traverse l'Antietam sur un pont de pierre, à 1,600 mètres de Sharpsburg. La quatrième, au nord-est, mène à Boonesboro par Keedysville, village situé de l'autre côté de l'Antietam, et passe ce ruisseau à 1,600 mètres au-dessus de la précédente. C'est par celle-ci que les deux premières divisions de l'armée du Potomac avaient débouché le 15 au soir devant les positions ennemies. Parmi les nombreux chemins de moindre importance qui sillonnent la péninsule, il faut en citer deux : celui de Harpers-Ferry, qui serpente le long de la rive gauche du Potomac et passe l'Antietam près de son embouchure, et celui qui relie Williamsport, gros bourg assis plus haut sur le Potomac, à ce même village de Keedysville. Avant de croiser la route de Hagerstown, ce chemin passe l'Antietam à 4 kilomètres en amont du pont de la route de Sharpsburg à Keedysville, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du commencement de l'isthme. L'Antietam est ainsi traversé par quatre ponts de pierre. Ceux des chemins de Boonesboro par Keedysville, de Rohrersville et de Harpers-Ferry, sont jetés sur la rivière dans la partie de son cours où elle cesse d'être guéable : ils offrent donc les seuls passages praticables pour franchir cet obstacle; ils sont fort étroits, d'un accès difficile et entièrement commandés par les hauteurs de la rive droite. Négligeant le plus inférieur des trois, trop éloigné pour être dangereux, Lee n'avait à garder que les deux autres pour couvrir efficacement son front de ce côté. En amont du pont de la route de Sharpsburg à Keedysville se trouvent au contraire plusieurs gués assez bons à cette époque de l'année. Aussi, au lieu de chercher à défendre cette partie du cours de l'Antietam

et de prolonger pour cela sa gauche d'une manière dangereuse, Lee avait-il replié celle-ci en potence dans la direction du Potomac : il fermait ainsi l'isthme et appuyait au fleuve l'extrémité de sa ligne. Le 15 au soir, il n'avait encore pu placer de ce côté que deux brigades du corps de Longstreet, commandées par Hood, car, comme on l'a vu, il n'avait alors que 20,000 hommes avec lui, et il était resté avec le gros de ses forces en face des positions que Mac-Clellan commençait à occuper. Longstreet et Hill s'étaient déployés sur les hauteurs qui bordent l'Antietam, le premier à droite et le second à gauche de la route de Boonesboro; le terrain qu'ils avaient choisi se prêtait merveilleusement à la défensive. Du haut des coteaux qui s'élèvent sur l'autre rive de l'Antietam, d'où Mac-Clellan l'examinait, il semblait uni et assez ouvert; mais il était en réalité fort accidenté, et rendait difficile toute manœuvre d'ensemble. Le centre des positions confédérées était marqué par une modeste église de bois, destinée à voir un carnage égal à celui qui avait donné une si terrible célébrité au temple de Shiloh. Situé à égale distance, environ 1,600 ou 1,800 mètres, du Potomac, de l'Antietam et de la ville de Sharpsburg, Dunker-Church s'élève à l'ouest de la route de Hagerstown, près de la jonction d'une traverse importante qui se dirige au nord-est et d'un bois épais qui vient en cet endroit border la route. Au-delà, dans la direction de Hagerstown, la route rencontre une vaste clairière ovale, longue d'à peu près 1,300 mètres. Le bois l'enveloppe presque de toutes parts : à l'ouest, la lisière s'écarte seulement de 300 ou 400 mètres de la route, pour s'en rapprocher de nouveau et la suivre pendant quelque temps; à l'est, cette même lisière décrit un grand arc de cercle et coupe la traverse à environ 1 kilomètre de Dunker-Church. C'est dans cette clairière et dans les deux bois qui s'étendent l'un à l'ouest de la route, l'autre entre la route et la traverse, que la lutte devait être le plus acharnée. Les deux bois sont parsemés de rochers qui offrent un abri facile aux tirailleurs; mais au-delà, au nord et à l'ouest on rencontre entre ces bois et le Potomac une ligne de collines, dont les pentes découvertes les commandent et les prennent complétement à revers. Entre Dunker-Church et l'Antietam, le terrain est également difficile; mais, aussitôt que l'on sort du bois qui coupe la traverse, on se trouve en vue des collines de la rive gauche de l'Antietam et dominé par elles. A 400 ou 500 mètres de Dunker-Church, un chemin creux s'embranche à l'est sur la traverse en se dirigeant au sud-est, et vient, après plusieurs zigzags, se rattacher à la route de Sharpsburg à Keedysville. Tel était le terrain choisi par Lee. On voit que, si le 15 au soir il semblait négliger sa gauche, il pouvait, avec des troupes prises à sa droite,

devancer sur ce point Mac-Clellan, qui était obligé de faire un grand détour pour gagner les gués de l'Antietam. Puis, n'ayant à droite que deux ponts, à gauche qu'un isthme étroit à défendre, il était toujours libre, en cas de revers, de repasser le Potomac au gué de Sheppardstown.

Le 16 au matin, toute l'armée fédérale était rassemblée sur les bords de l'Antietam, à l'exception des deux divisions du 6e corps et de celles de Couch et de Morell. Depuis le 15 au matin en effet Franklin, avec les trois premières, s'était laissé tromper par Mac-Laws. Lorsque la canonnade, cessant à Harpers-Ferry, lui avait révélé la reddition de la place, il avait remonté fort lentement Pleasant-Valley et s'était arrêté à Brownsville. Mac-Laws, malgré son infériorité numérique, l'avait suivi pas à pas, et Franklin, se croyant toujours en présence de forces supérieures aux siennes, passa toute la journée du 16 à observer l'ennemi dans une funeste immobilité. Quant à la division Morell, elle avait quitté le 16 au matin Boonesboro, sous la direction immédiate de Porter, pour marcher vers l'Antietam. Durant cette même matinée, Jackson arrivait à Sharpsburg par Sheppardstown avec les deux divisions Starke et Lawton ou plutôt les restes de ces deux divisions : elles ne comptaient pas ensemble plus de 4,000 hommes. L'avantage de la concentration était donc toujours en faveur de Mac-Clellan, car les divisions Mac-Laws, Anderson et A. P. Hill, c'est-à-dire plus du tiers de l'armée de Lee, étaient encore sur la rive droite du Potomac; l'occasion de faire une attaque brusque et décisive, perdue la veille, s'offrait de nouveau au général fédéral, et les élémens eux-mêmes semblaient conspirer en sa faveur. La journée brûlante du 15 avait été suivie d'une de ces nuits claires et fraîches qui, dans ce climat toujours extrême, annoncent les approches de l'automne, et le 16, dès le point du jour, un brouillard épais, s'élevant des prairies humides qui bordent le Potomac et l'Antietam, vint envelopper les deux armées d'un voile impénétrable. Cette brume aurait pu cacher les mouvemens de Mac-Clellan, s'il avait été prêt, et lui permettre de masser toutes ses forces sur le point de la ligne ennemie qu'il lui conviendrait d'attaquer : elle ne fut que la cause de nouveaux retards pour l'armée fédérale. Celle-ci en effet n'avait pris ses positions de combat qu'après l'arrivée fort tardive des convois de munitions, et, une fois prête à marcher, elle fut obligée d'attendre que le soleil, dissipant la brume, vînt éclairer les passages de l'Antietam, qu'elle n'avait pu reconnaître la veille. Un temps précieux fut ainsi perdu, et la journée s'était déjà à moitié écoulée avant que Mac-Clellan eût pu arrêter son plan de bataille. Cependant ses divers corps s'étaient déployés sur les hauteurs qui bordent à l'est la vallée de l'Antie-

tam, et avaient engagé avec les confédérés un vif combat d'artillerie. Burnside, avec le 9e corps, occupait les collines qui s'élèvent au sud du chemin de Rohrersville. Sur celles que gravit la route de Keedysville se trouvaient, en première ligne, les divisions Sykes à gauche de la route, et Richardson à droite, dans les positions qu'elles avaient prises la veille. Les deux autres divisions du corps de Sumner étaient massées derrière Richardson. Plus à droite, Hooker s'était établi aussi, la veille au soir, avec les têtes de colonne de sa première division, sur les hauteurs d'où la route de Keedysville à Williamsport descend vers l'Antietam en inclinant à droite : le reste de son corps d'armée l'avait rejoint pendant la nuit. Il était suivi de près par le petit corps de Mansfield, qui s'était arrêté derrière lui. Enfin Pleasonton, avec sa cavalerie, occupait déjà les gués et le pont supérieur de l'Antietam. Ainsi Mac-Clellan avait alors sous la main treize divisions d'infanterie et une de cavalerie, dont l'effectif nominal s'élevait à 66,000 hommes, et qui certainement ne pouvaient en compter moins de 45,000 à 50,000 prêts au combat.

Lee, qui n'avait guère plus de 25,000 hommes à lui opposer, s'était borné à rectifier sa ligne. Longstreet formait sa droite et D. H. Hill son centre; tous les deux occupaient les collines qui dominent les routes de Keedysville et de Rohrersville; le général en chef avait concentré presque toute son artillerie sur leur front, de manière à couvrir de ce côté contre toute attaque les passages de l'Antietam. Hood, à la tête de deux brigades, gardait à l'extrême gauche l'importante position de Dunker-Church. Enfin Jackson, avec ses deux petites divisions, avait été placé dans le vaste espace qui séparait la droite de Hood à Dunker-Church de la gauche de Hill sur l'Antietam, de manière à les relier autant qu'il était possible.

Depuis le point du jour, on s'attend de part et d'autre au combat, et chaque fois qu'une éclaircie du brouillard le permet, les batteries hostiles, placées sur les rives opposées, échangent leurs saluts meurtriers. Enfin, vers deux heures, le plan de Mac-Clellan est fait; les positions sont reconnues, les ordres donnés, et Hooker se met en marche. Il doit passer l'Antietam aux gués et au pont supérieur, qui sont déjà au pouvoir de la cavalerie fédérale, et venir attaquer par l'isthme le flanc gauche de l'ennemi; mais il ne doit pas être seul dans ce mouvement, car c'est de ce côté que Mac-Clellan porte son principal effort. Reconnaissant la difficulté d'aborder de front les positions ennemies et d'enlever les passages de l'Antietam, il a résolu de les tourner. Burnside, avec le 9e corps, restera seul à cheval sur la route de Rohrersville, la division Sykes en face du pont de celle de Keedysville; enfin toutes les autres troupes présentes sur le terrain, c'est-à-dire les deux corps de

Mansfield et de Sumner, commandés par ce dernier, se tiendront prêts à passer l'Antietam à la suite de Hooker et à l'appuyer dans son attaque. Celui-ci rencontre, à 3 kilomètres au-delà de l'Antietam, sur la traverse dont nous avons parlé plus haut, les avant-postes de Jackson. Les tirailleurs confédérés sont promptement soutenus par Hood, accouru de Dunker-Church, et le combat s'engage dans les bois qui enveloppent, au nord et à l'est, la grande clairière voisine de cette église; mais presque toute la journée ayant été consacrée aux préparatifs de la bataille, ce premier engagement a commencé fort tard, et l'obscurité vient bientôt séparer les combattans. Grâce aux facilités offertes par le terrain, la résistance opposée à Hooker a été vive, et l'allongement des colonnes fédérales, à la suite d'une marche rapide, n'a pas permis aux assaillans d'engager tout leur monde.

Durant la nuit, le corps de Mansfield passe l'Antietam et vient se placer à 2 kilomètres derrière celui de Hooker; Sumner doit le suivre au point du jour à la tête du 2e corps. Franklin, avec les divisions Smith et Slocum, quittera à six heures du matin ses bivouacs de Pleasant-Valley; prenant la route de Keedysville, il pourra donc arriver vers dix heures sur le champ de bataille. Porter avec sa seconde division, celle de Morell, l'atteindra aussi dans la matinée. Toute l'armée fédérale, sauf la division Couch, sera dès lors concentrée sur l'Antietam, et l'occasion d'écraser un ennemi divisé, occasion qu'elle n'a pu saisir ni le 15 au soir, ni pendant toute la journée du 16, s'offrira peut-être encore à elle durant les premières heures de celle du 17. En effet, Mac-Laws, A. P. Hill et Anderson sont encore loin de Sharpsburg, sur la rive droite du Potomac. Lee, qui a facilement deviné le plan de son adversaire, renforce son aile gauche. Jackson, se séparant du centre, vient relever les brigades de Hood dans les bois qu'elles ont défendus avec tant de ténacité la veille au soir, et où elles ont fait de grandes pertes. Le centre, formé par D. H. Hill, le soutiendra au besoin.

Sans perdre un instant, Hooker reprend l'attaque contre l'ennemi qu'il a tâté la veille, et communique à ses soldats cet entrain qui fait de lui un si bon divisionnaire. Mac-Clellan veut attirer toutes les forces ennemies aux environs de Dunker-Church, et le forcer ainsi d'affaiblir son centre et sa droite, puis en profiter pour faire enlever par Burnside le pont de la route de Rohrersville sur l'Antietam. Maîtres de ce passage, les fédéraux, qui menacent Sharpsburg et le gué de Williamsport, obligeront les confédérés à une prompte retraite. La supériorité numérique de son armée permet à Mac-Clellan de tenter cette manœuvre; mais pour que l'attaque de sa gauche réussisse, pour qu'il puisse recueillir de ce côté

les fruits du combat livré à l'extrême droite, il faudrait, dans tous les mouvemens de ses troupes, une précision sur laquelle il ne saurait compter.

Le 17 au matin, un soleil éclatant et que n'obscurcit aucune brume vient inonder de lumière les bois qui séparent l'Antietam du Potomac. Hooker a déployé ses trois divisions, Doubleday à droite, Ricketts à gauche et Meade au centre. Celui-ci rencontre le premier la petite division Starke, qui a relevé Hood, et qui, s'abritant derrière les arbres, les rochers et les murs de clôture, oppose une résistance désespérée à l'attaque énergique des fédéraux. Les Pensylvaniens de Meade, aguerris par les rudes épreuves de Beaverdam, de Gaines-Mill, de Glendale et de Manassas, abordent l'ennemi avec impétuosité. La possession du bois est vivement disputée; l'acharnement est égal, les pertes sont énormes des deux côtés; presque tous les chefs sont moissonnés, et, au dire des soldats qui prirent part à cette lutte, elle fut plus sanglante que toutes celles dont ils avaient été témoins jusqu'alors. Cependant aux efforts des trois divisions de Hooker, qui ont bientôt été toutes engagées, se joint le feu des batteries fédérales placées sur la rive gauche de l'Antietam, et qui prennent d'enfilade la faible ligne des soldats de Jackson. Ce feu lointain ne pouvait leur faire un mal comparable à l'incessante fusillade à laquelle ils étaient exposés; mais dans toutes les guerres le moindre danger sur leur flanc suffit souvent pour troubler des combattans épuisés et excités par la lutte, et il en était surtout ainsi dans la guerre que nous racontons, où les armées manquaient de cet élément de stabilité que fournissent ailleurs les anciens soldats. Au bout d'une heure, les confédérés étaient chassés du bois, et, traversant la grande clairière, ils se jetaient dans la forêt qui la borde à l'est, au-delà de la route de Hagerstown, pour y chercher un abri.

Hooker les suit de près et débouche derrière eux, dans l'espace ouvert qui est jonché de morts, de blessés et de débris de toute sorte; mais, dans cette marche victorieuse, il compte sur un trop facile succès. Cette confiance qui est dans son caractère et qui lui donne tant d'élan le trompe sur l'importance de l'avantage qu'il vient de remporter. Il n'appelle pas à lui Mansfield, laissé en réserve dans les positions qu'il a occupées pendant la nuit. Ne songeant qu'à pousser en avant, il néglige de s'emparer des hauteurs qui s'éloignent graduellement de la route de Hagerstown. Il ne tardera pas à le regretter, car ces hauteurs, limitant à l'ouest la ceinture de bois qui enveloppe la clairière de Dunker-Church, dominent les positions nouvelles dans lesquelles les confédérés ont cherché un refuge. L'artillerie à cheval de Stuart en occupe bientôt les pre-

mières pentes, et suffit à tenir en échec la division Doubleday. A gauche, Ricketts a rencontré trois brigades de D. H. Hill, que celui-ci a détachées du centre confédéré pour soutenir Jackson. Dans la clairière même, Meade, demeuré seul et fort affaibli par les pertes qu'il a faites et par le désordre qui s'est introduit dans la plupart de ses régimens, reçoit aux approches de la route de Hagerstown une violente fusillade. En effet, Jackson a fait avancer, au secours de Starke, Lawton, avec la division qu'il tenait en réserve près de Dunker-Church; postées à la lisière du bois, ces troupes fraîches ouvrent un feu meurtrier sur les fédéraux, qui, n'ayant aucun abri, s'arrêtent et reculent. Bientôt, voyant quelque hésitation dans leurs rangs éclaircis, Lawton reprend l'offensive. Les soldats de Starke se reforment et l'appuient. La première ligne fédérale est rompue; heureusement pour elle, Mansfield arrive en cet instant à son secours. Appelé par Hooker, lorsque celui-ci avait trouvé près de Dunker-Church une résistance inattendue, ce vigoureux vieillard était accouru en toute hâte à la tête de ses troupes. Il est sept heures du matin. Le renfort est opportun, car le corps de Hooker fond à vue d'œil. Son chef ne veut pas cependant renoncer à la victoire. Il reforme sa ligne ébranlée, rappelle au centre Hartsuff avec la meilleure brigade de Doubleday, et revient à la charge. Il atteint de nouveau la lisière du bois; mais là encore se brisent tous les efforts des fédéraux. Mansfield reprend l'offensive et déploie ses deux divisions en demi-cercle au milieu de la clairière. A gauche, dans les bois qui la bordent à l'est, Green, avec l'une de ses divisions, attaque les soldats de Hill, qui soutiennent le combat contre Ricketts. A droite, Williams s'appuie à la route de Hagerstown, et, la traversant bientôt, il cherche à enlever les bois et la colline qui s'étendent à l'ouest, pour déborder et prendre ainsi à revers les défenseurs de Dunker-Church. Les troupes de Jackson plient devant ce nouvel effort. Elles ont vu tomber leurs deux divisionnaires, Starke et Lawton, récemment appelés à ce poste d'honneur et de danger où l'on se succède si rapidement. Le premier est tué, le second blessé; plusieurs autres généraux, presque tous les colonels, ont été atteints. Certaines brigades ont laissé un tiers, d'autres la moitié de leur effectif sur le terrain. Le corps de Jackson est anéanti pour le moment.

Mais les fédéraux ont fait des pertes égales. Mansfield a été tué au début de l'action. Ses deux faibles divisions, composées en partie de soldats enrôlés depuis peu de jours seulement, avaient déjà perdu par la marche une partie considérable de leur effectif. Exposées à un feu très violent, elles ont été fortement ébranlées malgré leur succès. A droite, sur les pentes de la colline qui domine

le bois, Williams rencontre des murs de clôture, et, dans le bois même, des arêtes rocheuses, qui offrent un facile abri aux tirailleurs ennemis, et entravent sa marche. Cependant Lee, sentant toute l'importance de la lutte engagée de ce côté et voulant à tout prix soutenir sa gauche, n'hésite pas à dégarnir entièrement son centre et envoie D. H. Hill avec le reste de sa division au secours de Jackson. Hood, demeuré en réserve depuis la veille, se joint à lui, et ces deux généraux reprennent l'offensive, Hood contre Williams, Hill contre Green.

Les débris du corps de Hooker combattent en ligne avec les deux divisions de Mansfield; mais, devant cette nouvelle attaque, les fédéraux sont obligés d'abandonner le terrain découvert qu'ils occupent : ils reculent jusqu'au bois d'où peu d'heures auparavant ils avaient délogé la division Starke. Hooker est grièvement blessé et emporté du champ de bataille où il a si vaillamment combattu. Hartsuff et Crawford sont tombés comme lui. Les soldats, privés de presque tous leurs chefs, se groupent au hasard pour reprendre, derrière les arbres, la fusillade contre l'ennemi. L'artillerie, cette arme pour laquelle les volontaires du nord ont toujours montré une aptitude particulière, soutient le combat avec obstination : il y eut un moment où une seule batterie suffit à couvrir tout le centre de Hooker. A gauche cependant, Green n'a pas lâché prise, et se maintient dans les bois qui s'étendent de ce côté jusqu'à Dunker-Church; mais, de part et d'autre, les combattans épuisés attendent des renforts pour reprendre l'offensive, car c'est sur ce terrain resserré que le sort de la bataille semble devoir se décider.

Du côté des fédéraux, Sumner a passé la rivière au point du jour, à la suite de Hooker, et marche rapidement en se dirigeant sur le bruit du canon. Lee n'a laissé que deux divisions du corps de Longstreet, c'est-à-dire 9,000 ou 10,000 hommes, pour garder toute la ligne de l'Antietam, et il ne peut plus en distraire un seul homme. Heureusement pour lui, Mac-Laws, devançant Franklin, vient le rejoindre après avoir passé deux fois le Potomac, et ce renfort opportun est aussitôt dirigé sur Dunker-Church. Sumner arrive pourtant avant lui sur le champ de bataille, et la présence du 2e corps ramènera la victoire du côté des fédéraux. Il est neuf heures : l'occasion est favorable pour attaquer de front les positions des confédérés sur l'Antietam, que Lee a dégarnies pour porter à gauche une partie de leurs défenseurs. Porter avec Morell rejoint la division Sykes et forme ainsi le centre de la ligne fédérale, tandis que Burnside, avec le 9e corps, fort de 13,000 hommes, en occupe la gauche. Mac-Clellan, qui d'un point dominant embrasse tout le front de son armée sur les deux rives de l'Antietam, a, dès huit

heures du matin, c'est-à-dire au moment de la reprise de l'offensive par Hood, expédié à Burnside l'ordre de commencer le combat, d'enlever le pont et d'attaquer Longstreet sur l'autre rive. Malheureusement Burnside, au lieu de se conformer à cet ordre en exécutant une attaque générale, se contente d'envoyer contre les défenseurs du pont la petite brigade Crook. Ce mouvement n'est appuyé que par deux régimens de la division Sturgis. Crook, accueilli par une vigoureuse fusillade, est promptement repoussé; la brigade Rodman, qui devait passer un gué au-dessous du pont, ne réussit pas mieux. Sturgis renvoie alors à la charge ses deux régimens; mais, malgré sa persévérance, il ne peut même atteindre le pont. Deux heures se passent en efforts faits successivement par de trop faibles détachemens, efforts sanglans et infructueux. Ainsi, tandis que la lutte grandit à droite, la gauche demeure toujours immobile. En vain Mac-Clellan a-t-il adressé à Burnside messager sur messager, avec l'ordre de plus en plus pressant de tenter une attaque générale. Il est midi, et ce général, avec ses quatre divisions, n'a encore engagé que trois brigades et n'a lancé que deux ou trois régimens à la fois contre le pont, autour duquel sont concentrés tous les moyens de défense de l'ennemi. Un temps précieux se perd ainsi en faibles et impuissantes tentatives.

Cependant Sumner, avec le 2e corps, a repris à droite le combat un moment suspendu. Sedgwick est en tête, French le suit de près. Richardson, qui était la veille en première ligne, se trouve en queue, et passe l'Antietam à neuf heures et demie. Formant sa division en colonne par brigades déployées, Sedgwick entre dans la grande clairière du côté de l'est, dépasse d'abord les soldats de Green, qui n'avaient pas abandonné la lutte, puis la ligne de Williams, et, traversant diagonalement la clairière, il balaie devant lui les deux brigades de Hood. Il atteint ainsi la route de Hagerstown, la franchit en marchant toujours à l'ouest, et entre enfin dans les bois devant lesquels s'étaient brisés avant lui tous les efforts de Hooker et de Mansfield. Dans cette vigoureuse attaque, Sumner précède naturellement ses soldats. Seul en avant de sa ligne, la tête nue et hâtant le pas au bruit des balles qui coupent les branches autour de lui, le « vieux taureau des bois » se montre aussi énergique qu'à Fair-Oaks.

Rien ne peut arrêter Sedgwick, ni l'épaisseur du bois, ni les rochers qui forment sous les arbres des fortifications naturelles, et il atteint rapidement la lisière opposée du côté de Sharpsburg; Dunker-Church est occupé, ainsi que le carrefour des deux routes, et les confédérés sont jetés en désordre dans les grands champs ouverts qui s'étendent au-delà. Le succès des fédéraux semblait dé-

cisif : la position qu'ils venaient de conquérir était la clé du champ de bataille, mais elle se trouve fort en avant du reste de la ligne fédérale, et Sedgwick en l'occupant a exposé ses flancs. A droite, il est quelque peu couvert par les bois et par Doubleday, mais à gauche un grand espace le sépare de Green, dont la division, réduite à une poignée d'hommes, ne peut lui offrir un appui bien solide. Les deux autres divisions de Sumner n'ont pas encore paru sur le champ de bataille. Ce sont les confédérés au contraire qui cette fois reçoivent les premiers renforts. Mac-Laws, avec sa division et la brigade Walker, en tout 5,000 ou 5,500 hommes, arrive enfin de Sharpsburg par la grande route de Hagerstown. Avant d'approcher de Dunker-Church, il rencontre des groupes épars, des fuyards, des blessés. Ce sont les débris des divisions de Jackson et de Hood que Sedgwick vient de pousser hors du bois. Mac-Laws ne perd pas un instant, lance la brigade Kershaw dans l'espace inoccupé qui, nous venons de le dire, sépare les positions de Sedgwick de celles de Green, et soutient cette attaque avec tout son monde. Sa droite rencontre le second de ces deux généraux et lui fait bientôt perdre du terrain; sa gauche se jette sur le flanc de Sedgwick et le prend presqu'à revers. Celui-ci fait faire volte-face à sa troisième brigade commandée par Howard, mais il est trop tard. Avant d'avoir accompli ce mouvement dangereux, les soldats de Howard sont accueillis par un feu terrible qui les met en désordre. La première brigade de la division Williams, qui était commandée par Crawford avant sa blessure, avait été placée de manière à soutenir Howard : elle est entraînée avec lui. Le désordre gagne rapidement les deux autres brigades de Sedgwick, qui se croient déjà tournées et enveloppées. Malgré les efforts de ce dernier, qui est blessé trois fois sans vouloir quitter son poste, ces troupes abandonnent Dunker-Church et les bois voisins qui avaient été si chèrement achetés peu de temps auparavant. La seconde brigade de Williams, sous Gordon, revient à la charge, et pénètre de nouveau dans ces bois à la faveur d'une éclaircie dans l'épaisse fumée qui enveloppe les combattans; mais elle se voit aussitôt exposée à un feu concentrique, et obligée de se replier à la hâte pour n'être pas enlevée. Les fédéraux en retraite traversent encore une fois la grande clairière qui a déjà été arrosée de tant de sang. Mac-Laws veut les suivre, il est accueilli par un feu d'artillerie qui l'arrête à son tour.

Le combat s'est étendu. Pour détourner le désastre qui menace Sedgwick, Sumner a envoyé à ses deux autres divisions l'ordre de hâter le pas, de se former sur sa gauche et d'attaquer l'ennemi sans délai; mais ces divisions marchaient à grands intervalles. Si French et Richardson avaient paru sur le champ de bataille en même temps

que Sedgwick, ils auraient changé son premier succès en une victoire décisive : ils ne peuvent plus désormais qu'arrêter sa défaite. French marche sur trois colonnes : celle de gauche formée par la brigade Max Weber, celle du centre par les nouvelles recrues de Morris, celle de droite par la brigade Kimball. Parvenu sur la traverse qui conduit à Dunker-Church, et près de laquelle Green vient d'être repoussé, il leur fait faire à chacune à gauche en bataille, et, ainsi formé sur trois lignes, il attaque la droite de Mac-Laws. La première ligne s'avance bravement, mais, pendant qu'elle gagne du terrain, la seconde est exposée à un feu d'enfilade qui met en désordre les soldats inexpérimentés de Morris. Kimball les dépasse et se déploie sur la gauche de Weber. Richardson arrive promptement à la suite de French, et prolonge sa ligne encore plus à gauche avec la brigade irlandaise de Meagher, soutenue à petite distance par celles de Caldwell et de Brooks.

Le terrain sur lequel ces deux divisions allaient combattre est parsemé d'obstacles naturels et artificiels. Il est coupé par le chemin creux qui rattache la traverse venant de Dunker-Church à la route de Sharpsburg à Keedysville. Au nord-est de ce chemin, c'est-à-dire du côté des fédéraux, se trouve la ferme Roulette, entourée de champs cultivés ; de l'autre côté, la maison du docteur Piper, qui n'est qu'à quelques centaines de mètres de la route de Hagerstown et plus près de Sharpsburg que de Dunker-Church. Cette maison, solidement construite, est située dans une position dominante, qui devait lui donner une grande importance dans une pareille lutte. Entre la ferme Roulette et la maison Piper s'étend une suite de mamelons, couverts, les uns de bois, les autres de champs de maïs clos de haies, et que séparent des ravins assez profonds. C'est entre ces mamelons et parfois sur leurs flancs que serpentait le chemin creux.

French et Richardson rencontrent bientôt les soldats de Hill près de la traverse et sur la ferme Roulette. Il est dix heures et demie. C'est le moment où Sedgwick supporte à Dunker-Church l'effort de Mac-Laws. La bataille a donc repris sur toute la droite fédérale. A gauche, toujours le même silence : Burnside n'a pas bougé. Sumner prête en vain l'oreille, espérant à chaque instant entendre de ce côté le bruit de l'attaque qui doit détourner l'attention de l'ennemi. Mac-Clellan envoie inutilement à son lieutenant des ordres de plus en plus précis, en lui prescrivant d'agir sur-le-champ et avec toutes ses forces. Le combat reste toujours limité à la droite. Lee en profite pour détacher encore une division du corps de Longstreet et oppose R. H. Anderson à French et à Richardson, dont les progrès deviennent menaçans. Longstreet reste ainsi chargé de

défendre toute la ligne de l'Antietam avec une seule division, celle de Jones, forte de 4,000 à 5,000 hommes au plus.

Tandis qu'Anderson se joint aux troupes déjà fatiguées de Hill pour attaquer Richardson, Mac-Laws, renonçant à chercher Sedgwick dans le bois où il s'est replié, et ne pouvant se maintenir dans la clairière, où ses soldats sont trop exposés, se jette sur le flanc droit de French, qui a été découvert par la retraite de Sedgwick et de Green; mais il ne peut l'entamer. Plus loin, sur la gauche fédérale, la brigade irlandaise résiste avec une rare énergie à tous les assauts des confédérés. Son chef, le général Meagher, est blessé : il est remplacé par le colonel Burke, qui conduit ses compatriotes avec autant de courage que de sang-froid. Suivant leur tactique habituelle, les confédérés réunissent toutes leurs forces, pour faire une brusque attaque, tantôt sur un point de la ligne ennemie, tantôt sur un autre, en profitant des intervalles que le combat ouvre entre les diverses brigades qui la composent; partout on est prêt à les recevoir, et ce sont les fédéraux qui bientôt reprennent l'avantage. La ferme Roulette est occupée, la ligne de mamelons est conquise, et le combat s'engage près du chemin creux, qui offre encore aux confédérés un abri et un excellent moyen de défense. French ne peut les en déloger; mais à sa gauche Richardson poursuit son succès. La brigade de Caldwell, par un passage de ligne exécuté avec précision, a pris la place des Irlandais. Deux de ses régimens, commandés par un jeune officier d'avenir, on pourrait presque dire un adolescent, le colonel Barlow, prennent de flanc le chemin creux, qui n'a pu être enlevé de front, et obligent l'ennemi à l'abandonner en y laissant 300 prisonniers et trois drapeaux. Les brigades confédérées G. B. Anderson et Rodes, de la division D. H. Hill, sont poussées, l'épée dans les reins, par Richardson à travers un vaste champ qui s'étend jusqu'à la maison Piper. R. H. Anderson cherche à réparer cet échec en attaquant son flanc gauche, mais Barlow prévient ce mouvement, le rejette dans les vergers, et s'empare enfin de la maison Piper. Il est environ midi. Comme nous l'avons indiqué, Richardson n'est plus qu'à quelques centaines de mètres de la route de Hagerstown, presqu'à portée de canon des premières maisons de Sharpsburg. En s'avançant ainsi, il a tourné Dunker-Church; pour peu qu'il continue, il obligera les confédérés à laisser le champ libre à Sedgwick et à lui livrer, avec la clairière, les bois tant de fois disputés depuis le matin. A sa gauche, Pleasonton suit son mouvement avec trois batteries d'artillerie à cheval, couvre son flanc, et, occupant le terrain qui le sépare de l'Antietam, déloge les détachemens laissés par Lee à la garde du pont de la route de Keedysville. Ce passage est donc libre, et Porter peut désormais franchir sans difficulté l'Antietam avec ses deux divisions.

Mais Richardson ne saurait poursuivre tout seul son avantage. A droite, la division Sedgwick est confondue avec les débris des corps de Hooker et de Mansfield. French est arrêté par les batteries ennemies, qui, placées près de Dunker-Church, le prennent d'enfilade toutes les fois qu'il veut s'avancer. Porter reste en réserve au moment où il aurait fallu qu'il vînt prendre à revers les troupes opposées à Burnside. Enfin ce dernier n'est pas encore sorti de sa funeste immobilité. Toutefois un renfort opportun arrive aux fédéraux; c'est Franklin avec les deux divisions du 6e corps. Dès dix heures du matin, ses têtes de colonne avaient paru sur les rives de l'Antietam. Mac-Clellan l'avait bientôt envoyé au secours de la droite, et vers midi et demi il entrait en ligne.

Voici quelle était alors la situation des fédéraux. Six divisions, comptant le matin 31,000 hommes, avaient tellement souffert, qu'elles ne pouvaient reprendre la lutte. Le combat n'était soutenu que par deux divisions et l'artillerie de Pleasonton, environ 13,000 hommes et vingt bouches à feu. Enfin huit divisions, fortes le matin de 39,000 hommes, étaient sous les armes près du champ de bataille, et, sauf quelques régimens engagés par Burnside près du pont, n'avaient pas encore brûlé une amorce.

De son côté, Lee avait vu les deux divisions de Jackson et celle de Hood décimées et désorganisées; elles ne pouvaient, pas plus que leurs adversaires, reprendre l'offensive. Mac-Laws et Walker avaient fait à leur tour des pertes énormes dans la fatale clairière : ils étaient épuisés. Après une lutte prolongée, D. H. Hill avait été rejeté en désordre au-delà de la maison Piper, R. H. Anderson n'avait pu entamer French et avait été obligé de se replier devant le feu bien nourri de l'artillerie de Pleasonton. Longstreet avait déployé les quatre brigades qui lui restaient pour couvrir toute la droite confédérée, et il ne pouvait opposer plus de 2,000 hommes à Burnside. Lee n'avait donc pas un seul combattant disponible, pas un bataillon en réserve, et, loin de pouvoir profiter de l'épuisement de quelques divisions fédérales pour enfoncer la ligne ennemie, il avait la plus grande peine à maintenir la sienne. Aussi, pour la resserrer, avait-il abandonné le terrain si chaudement disputé dans la matinée : son aile gauche avait quitté Dunker-Church, dont une brigade de Smith, envoyée de ce côté par Franklin, s'empara sans combat. La brigade de droite de la même division était venue tirer d'affaire une batterie qui se trouvait fort aventurée sur la route d'Hagerstown : la troisième à gauche avait porté secours à French, qui manquait de munitions. Poussant en avant, Smith rencontre enfin les soldats de Mac-Laws dans les bois qui avoisinent Dunker-Church, et les premières troupes qu'il envoie pour les déloger sont repoussées. Franklin, jugeant alors qu'un grand coup peut et doit être porté de ce

côté pour entraîner définitivement la victoire, masse derrière Dunker-Church toute la division Slocum et se prépare à attaquer vigoureusement l'aile gauche confédérée. Il est une heure. Les divisions de French et de Richardson, sans quitter leurs positions, occupent l'ennemi par une vive fusillade au milieu de laquelle le second de ces deux généraux tombe mortellement frappé : perte cruelle à cette heure surtout, car, malgré ses manières un peu rudes, Richardson savait se faire aimer des soldats, et son courage intrépide les entraînait au moment difficile. L'appui de l'artillerie manque de ce côté, où quelques pièces seulement ont réussi à se mettre en batterie. Plus à gauche, le feu de Pleasonton a permis à Porter de s'emparer du pont de la route de Keedysville et d'y faire passer six bataillons d'infanterie régulière, qui viennent soutenir les batteries de la division de cavalerie. Burnside, pressé de nouveau par Mac-Clellan, qui a envoyé près de lui un officier supérieur chargé de veiller à la stricte exécution de ses ordres, sort enfin de son inaction. Nous insistons sur ce retard, non-seulement parce qu'il fit perdre à Mac-Clellan tous les fruits de sa victoire, mais surtout parce qu'il peint les difficultés que, dans ces armées improvisées, un général en chef rencontrait pour faire réussir ses combinaisons : exemple d'autant plus frappant que Burnside était un ami personnel de Mac-Clellan, un officier très brave, loyal, et qui avait même montré à Roanoke une véritable capacité militaire.

C'est donc vers une heure qu'il se décida enfin à faire un grand effort pour enlever les passages de l'Antietam. Le pont était dominé, du côté de la rive confédérée, par une pente sur laquelle des murs de clôture parallèles formaient pour ses défenseurs d'excellens parapets. Le feu de toute l'artillerie de Longstreet était concentré sur ce point : les attaques partielles faites pour en forcer le passage avaient invariablement échoué ; lorsqu'enfin Burnside fit avancer à la fois les quatre beaux régimens du général Ferrero, soutenus par des forces considérables, la petite brigade confédérée de Toombs ne put leur résister. Les assaillans laissent 200 hommes sur le carreau, mais le pont est enlevé et le passage ouvert. Au même moment, la division Rodman traverse l'Antietam à un gué qui vient d'être découvert plus bas, et le 9e corps, dirigé par Cox et Burnside, qui s'exposent vaillamment tous les deux, occupe les hauteurs sur lesquelles la route de Rohrersville s'élève entre Sharpsburg et la rivière. Il n'y a plus qu'à avancer pour tirer parti de ce succès. Si Franklin à droite, Porter au centre, Burnside à gauche attaquent à la fois l'ennemi, celui-ci sera poussé dans Sharpsburg, et son désastre sera complet; mais en cet instant critique l'esprit de décision manque aux chefs fédéraux. Burnside s'arrête pour reformer sa ligne et pour faire passer la rivière au

reste de son corps : il perd ainsi deux heures précieuses. A droite, Sumner arrive à Dunker-Church, et, frappé de la désorganisation des troupes de Sedgwick, il prend sur lui d'interdire à Franklin la grande attaque que celui-ci allait commencer. En vain Franklin lui en montre-t-il l'urgence; le vieux soldat, qui était aussi obstiné que brave, le retient en place avec tout son monde pour repousser une attaque présumée de l'ennemi, qui n'y songeait guère cependant. Enfin au centre Mac-Clellan, trompé, comme devant Richmond, par les exagérations des espions et des déserteurs, sur le nombre de ses ennemis (1), garde en réserve la plus grande partie du corps de Porter, afin de parer à un retour offensif des confédérés. Deux corps, c'est-à-dire près de 25,000 hommes, restent ainsi sans être sérieusement engagés dans un moment où Lee a envoyé au feu jusqu'à son dernier homme.

Néanmoins, si Burnside avait suivi plus exactement les instructions de son chef, s'il avait dès le matin fait une attaque générale, et si, après avoir passé l'Antietam, il n'avait pas tardé deux heures à reprendre l'offensive, il aurait certainement placé Lee dans une situation fort périlleuse; mais ces deux heures ont donné à A. P. Hill, qui arrive de Harpers-Ferry avec sa belle et nombreuse division, le temps de passer le Potomac et de venir prendre part au combat. Il est trois heures. Burnside pousse déjà devant lui la faible brigade de Toombs et gagne rapidement du terrain. Il a gravi les collines qui séparent l'Antietam du plateau de Sharpsburg : l'artillerie ennemie va tomber entre ses mains, il est déjà presque dans la ville, au sud de laquelle Longstreet s'efforce de reformer son monde, quand A. P. Hill tombe subitement sur son flanc gauche. Le combat change aussitôt de face : la lutte sur ces collines devient des plus violentes, et les fédéraux, surpris de cette résistance nouvelle, s'arrêtent, pour reculer bientôt après.

Cependant aucune diversion ne se fait à la droite, qui à son tour demeure immobile. Voyant l'état dans lequel se trouvent les corps de Hooker, de Mansfield, de Sumner, Mac-Clellan se range à l'avis de ce dernier, et, contremandant toute attaque de ce côté, il n'emploie les troupes de Franklin qu'à rectifier et à consolider sa ligne. C'est donc à gauche, sur Burnside, que porte maintenant tout l'effort de l'ennemi. Les quatre petites divisions de ce corps, qui ne comptaient guère plus de 3,000 hommes chacune, sont ainsi placées : Wilcox à droite, Rodman à gauche de la route, Cox en seconde ligne de manière à les soutenir tous deux, enfin Sturgis près du pont.

(1) Le général Mac-Clellan, dans son rapport, évalue l'armée confédérée au chiffre de 97,445 hommes. Si Lee avait eu réellement une pareille force sous ses ordres, les dispositions de son adversaire, loin d'être trop prudentes, eussent pu à bon droit être taxées de témérité.

L'attaque de Hill tombe sur Rodman, qui est contraint de faire face à gauche. Il laisse ainsi entre sa droite et la gauche de Wilcox un espace vide, dans lequel la brigade Archer, suivie par Branch et Pender, pénètre aussitôt. Cette attaque de front est soutenue par Toombs, qui se joint à Hill pour presser le flanc gauche des fédéraux. Exposée à un feu concentrique, la division Rodman fait des pertes cruelles, voit son chef mortellement blessé et cède du terrain. Le désordre la gagne bientôt. Heureusement pour elle, la brigade Scammon, de la division Cox, faisant à son tour un changement de front à gauche, arrive à propos pour la soutenir et interrompre le succès de Hill; mais les confédérés reviennent à la charge, voulant à tout prix arrêter la marche du 9e corps. Celui-ci se trouve, comme tout à l'heure Sedgwick, compromis par les progrès mêmes qu'il a faits. Obligé de combattre à la fois sur sa gauche et sur son front, il voit sa droite non moins exposée. Une seule brigade, celle de Warren, du corps de Porter, a été envoyée pour le soutenir de ce côté; le reste de l'armée ne s'est pas ébranlé. Cox, qui a le commandement du 9e corps, appelle à lui la division Sturgis et soutient encore quelque temps le combat; mais ses pertes augmentent, la nuit approche, il est évident que l'ennemi ne lui permettra pas d'atteindre Sharpsburg. Isolé, de plus en plus pressé, il est forcé de se replier sur la ligne des collines qui bordent l'Antietam, et dominent les passages conquis quelques heures auparavant.

Les confédérés se bornent à le suivre à distance en soutenant le feu avec leur artillerie, et bientôt l'obscurité vient mettre un terme au combat. La bataille de l'Antietam était terminée. C'était la plus sanglante de toutes celles qui eussent encore été livrées dans cette guerre. Les pertes des fédéraux s'élevaient à 2,010 tués, 9,416 blessés et 1,043 prisonniers, soit en tout 12,469 hommes, parmi lesquels se trouvaient 8 généraux, dont 2 chefs de corps et 3 divisionnaires. Celles de Lee étaient, relativement au nombre de ses troupes, plus grandes encore. Il comptait près de 1,600 tués, parmi lesquels 2 généraux : Starke et Branch. Ses blessés étaient au nombre de près de 7,000, sans y comprendre ceux qui étaient tombés aux mains de l'ennemi. Sa petite armée avait donc été réduite de 10,000 hommes au moins dans cette seule journée. Il avoua une perte totale de 1,567 tués et 8,724 blessés pour les combats de Cramptons-Gap, Turners-Gap, Harpers-Ferry, et pour la bataille de l'Antietam. Ces chiffres ne concordent pas exactement avec ceux de ses subordonnés, qui sont, pour la plupart, un peu plus élevés. Il ne donne pas le nombre des prisonniers valides qu'il laissa aux mains des fédéraux; mais Longstreet en accuse 1,310 pour son corps, et D. H. Hill 925 pour sa division; Mac-Clellan parle de 5,000 : on peut sans exagération les

estimer à 3,500, ce qui, d'après le compte même du général en chef de l'armée confédérée, porterait ses pertes dans les cinq jours à 14,000 hommes, dont les quatre cinquièmes au moins appartiennent à la dernière journée.

Ces pertes matérielles étaient cependant plus faciles à réparer que le dommage moral que l'échec de l'armée de Lee fit éprouver à la cause confédérée. Elle avait sans doute, par son courage et sa ténacité, évité un grand désastre; mais elle n'avait pu maintenir la victoire sous ses drapeaux. La bataille du 17 était pour elle une défaite au triple point de vue de la tactique, de la stratégie et de la politique. Sur le champ de bataille, elle avait fini par perdre dans toute l'étendue de sa ligne, depuis Dunker-Church jusqu'au dernier pont de l'Antietam, un terrain considérable; elle y avait laissé des canons, des drapeaux et plusieurs milliers de prisonniers. Le soir du 17, elle était tellement éprouvée qu'elle ne pouvait songer à reprendre l'offensive : le retour en Virginie était devenu une nécessité. Enfin les résultats politiques de la bataille de l'Antietam n'étaient pas moindres : les confédérés étaient obligés d'abandonner le dernier pouce de terrain qu'ils occupaient dans le Maryland, ils cessaient de menacer la Pensylvanie, et, au lieu d'avoir obtenu par un coup d'éclat la reconnaissance des neutres, ils avaient prouvé qu'ils perdaient leur principale force en prenant l'offensive.

L'erreur que Lee expia par cette grande défaite est évidente, et on peut en suivre les conséquences à travers les événemens que nous venons de raconter. Cette erreur fut de diviser son armée pour prendre Harpers-Ferry en présence de Mac-Clellan, et de trop compter sur les lenteurs de son adversaire. S'il n'avait pas ainsi partagé ses forces, il aurait eu le choix, ou de livrer la bataille décisive dans des conditions bien plus favorables sur les pentes escarpées de South-Mountain, ou de continuer avec tout son monde la campagne sur le Haut-Potomac. Les fautes de ses ennemis réparèrent en partie les siennes. A la faveur de la honteuse capitulation de Miles, des retards de Franklin le 14 et le 15, et des délais qui ne permirent pas à Mac-Clellan de l'attaquer le 16, il put réunir tout son monde le 17 sur le champ de bataille. Cependant l'issue du combat eût peut-être été différente, si, au lieu d'arriver à trois heures de l'après-midi, A. P. Hill avait pu prendre part à la lutte dès le matin et joindre ses efforts à ceux qui continrent si longtemps la droite fédérale. Si Mac-Clellan n'obtint pas une victoire plus décisive, s'il ne profita pas de cette occasion pour porter à Lee un coup irréparable, on peut attribuer à plusieurs causes ce non-succès relatif. La première se trouve dans l'état moral de ses troupes. L'armée qu'on venait de lui confier se composait en partie des vaincus de Manassas, et pour le reste de soldats levés depuis une ou deux semaines

seulement, qui n'avaient jamais marché, jamais vu le feu, qui ne connaissaient ni leurs chefs ni leurs camarades. Ils se battirent avec une grande bravoure, mais on ne pouvait demander à ces hommes ce que Lee obtenait des siens. Leurs rangs n'avaient pas cette cohésion qui permet de profiter sans retard d'un premier succès. On peut reprocher aux généraux unionistes d'avoir divisé leurs efforts sur la droite en attaques successives et d'en avoir ainsi affaibli l'efficacité. Les corps de Hooker, de Mansfield et de Sumner, c'est-à-dire une force de 40,000 à 44,000 hommes, au lieu d'être engagés l'un après l'autre durant l'espace de quatre heures, auraient pu se réunir pour frapper ensemble la gauche confédérée, qu'ils auraient sans doute écrasée. Mac-Clellan et plusieurs de ses lieutenans s'exagérèrent aussi, nous le répétons, le nombre de leurs adversaires, et cette erreur arrêta Franklin et Porter, dont l'intervention à la fin de la bataille eût été irrésistible. Enfin Burnside, par sa longue inaction, renversa tous les plans de Mac-Clellan, permit à Lee de porter toutes ses forces à sa gauche, et priva ainsi les fédéraux des principaux avantages qu'une conduite plus énergique de sa part leur aurait certainement assurés.

Le soleil du 18 septembre vint éclairer une de ces scènes de souffrances et d'angoisses qui confondent l'orgueil de l'homme par le spectacle de sa faiblesse et de sa cruauté; 20,000 hommes, tués ou blessés la veille, gisaient sur cet étroit champ de bataille. Leurs camarades étaient épuisés par la lutte, la fatigue, la privation de sommeil et de nourriture.

Mac-Clellan avait bien songé à reprendre l'offensive ce même jour, à faire de nouveaux et peut-être de plus grands sacrifices pour compléter la victoire si chèrement achetée la veille. Plusieurs généraux, Franklin entre autres, le lui demandaient. D'autres, comme Sumner, le détournaient d'une résolution aussi hardie. Cette attaque offrait des chances sérieuses de succès; mais avec des troupes novices les paniques, les accidens imprévus, étaient toujours à craindre et pouvaient compromettre tous les résultats déjà obtenus : la Pensylvanie protégée, Washington dégagé, l'invasion définitivement repoussée. Le général unioniste ne voulut pas courir ce risque. Son devoir, comme chef et comme citoyen, lui commandait de ne frapper désormais qu'à coup sûr, « car, dit-il lui-même, une bataille perdue aurait tout perdu. » L'armée du Potomac était fort réduite, non-seulement par l'absence des soldats tués, blessés ou pris, mais surtout par la désorganisation des corps qui avaient le plus souffert dans la bataille. Ainsi celui de Hooker, qui, sur 14,856 hommes, en avait eu 2,619 mis hors de combat, n'en comptait, le 18 au matin, que 6,729 sous les drapeaux. D'importans

renforts allaient d'ailleurs arriver, il fallait les attendre. Les deux divisions de Couch et de Humphreys rejoignirent l'armée dans la matinée. Dès qu'elles parurent, Mac-Clellan, désormais assuré du succès, donna tous les ordres pour attaquer, le lendemain 19, les confédérés dans les positions qu'ils occupaient depuis la bataille.

Son prudent adversaire ne l'y attendit pas. Il avait reçu aussi un renfort dans la journée du 18, celui de la dernière division laissée à Harpers-Ferry; toutefois ces troupes fraîches ne suffisaient pas à compenser ses pertes. La campagne sur la rive gauche du Potomac était finie et ne pouvait se reprendre. Dès lors il était inutile de persister à se maintenir dans l'angle de ce fleuve et de l'Antietam, où tant de sang avait déjà été versé inutilement pour la cause confédérée : c'était s'exposer sans objet à une attaque qui aurait pu dégénérer en désastre. Dans la nuit du 18 au 19, toute l'armée de Lee, profitant de ce que les eaux du Potomac étaient très basses alors, repassait silencieusement en Virginie. Elle laissait derrière elle, sur le sol du Maryland, avec nombre de ses meilleurs soldats tués ou blessés, bien des espérances déçues, bien des illusions détruites; mais les confédérés quittèrent en vaillans soldats le sol qui leur avait été si funeste, en n'abandonnant à l'ennemi aucun trophée de leur retraite nocturne. Le lendemain matin, une partie du corps de Porter traversa le fleuve à leur suite, repoussant devant elle la brigade Lawton, qui lui disputa mollement le gué de Sheppardstown et qui perdit quelques canons dans cette affaire. L'armée confédérée se retirait sur Martinsburg et la partie occidentale de la vallée de Virginie. Jackson devait former l'arrière-garde et défendre la ligne de l'Opequan, affluent du Potomac. Craignant d'être trop pressé par les fédéraux, il se décida à faire contre eux un retour offensif. Le 20 au matin, à la tête de deux divisions, il surprit Porter, qui n'avait encore fait passer le Potomac qu'à une partie de ses troupes. Se formant sur deux lignes, A. P. Hill les attaque de front, tandis qu'Early s'embusque dans les bois qui avoisinent les hauteurs où les fédéraux sont postés. Une charge de Hill, que l'artillerie ennemie ne peut arrêter, ébranle les soldats de Porter; Early achève de les mettre en désordre, et ils gagnent à la hâte l'autre rive du Potomac, en laissant derrière eux un bon nombre de tués et de blessés, ainsi que 200 prisonniers. Jackson revint, avant la nuit, prendre position sur l'Opequan. Mac-Clellan de son côté occupa quelques jours après Harpers-Ferry. La campagne du Maryland était terminée.

COMTE DE PARIS.

LE

LIVRE A SERRURE

A Mme OCTAVE FEUILLET.

I.

La nuit était splendide. Le ciel, noir et profond, ressemblait à une immense draperie de velours semée de clous d'or; cependant, comme on était au plein cœur des plus grands jours de l'année, un reste de clarté traînait encore au sommet des collines du côté où le soleil se couche. On entendait à quelque distance le gémissement de la mer sur la grève, et par une échancrure, entre les cimes arrondies de deux bouquets de pins, le regard en apercevait la surface lumineuse et lisse, toute pleine de scintillemens. Esther courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et s'y pencha, offrant son visage au souffle de vent léger qui passait dans l'air. Au milieu du silence, des murmures sortaient du feuillage. C'était comme des voix étouffées qui s'appelaient et se répondaient. Elle semblait en écouter le langage mystérieux et doux, les yeux au loin, perdus dans le vide, les lèvres entr'ouvertes et frémissantes comme si elle eût demandé quelque chose à l'espace que la brise ne lui apportait pas. Tout à coup elle se jeta sur la porte de sa chambre, en tira le verrou, revint à la fenêtre, plongea un regard dans l'obscurité du jardin, et, sûre de n'être point dérangée, prit dans une armoire un livre fermé par une serrure dont elle se hâta de faire jouer le ressort, s'assit devant une table, et, sautant sur une plume avec une sorte d'impatience, la trempa dans l'encre. Presque aussitôt sa main volait sur les pages blanches.

« Je sens que le sommeil ne viendra pas;... j'ai comme du feu dans les veines. Que faire, sinon ce que j'ai fait si souvent : me confier à ce livre où je mets tout sans ordre, les menus événemens de chaque jour, — et Dieu sait cependant s'ils ont la monotonie d'une eau qui coule sans bruit sur un lit d'herbes molles, — les pensées qui me viennent tout à coup, mes espérances, que font naître le gazouillement d'un oiseau, la chanson d'un enfant qui pousse deux chèvres sur un sentier, un rayon sur un brin de mousse, les craintes que m'inspire un avenir inconnu, mes tristesses vagues, mes souvenirs, tout enfin! C'est mon confident, mon ami, et sans lui il y a des heures où je serais bien triste.

« J'ai là sous ma main une lettre qui m'a donné la fièvre. Je n'en ai rien laissé voir. Comme on peut être seul quelquefois au sein d'une famille! A qui s'ouvrir? Quand cette lettre est arrivée, c'est ma sœur Hortense qui en a déployé les larges feuilles. — Ah! voilà Blanche qui se marie! a-t-elle dit. — Que Dieu l'assiste! a répondu ma mère. — Ma sœur Charlotte n'a pas remué; rien sur son visage, rien dans son attitude; il m'a semblé seulement qu'elle était moins active à tirer l'aiguille. Moi, je n'ai rien dit. Je savais toute l'histoire depuis un mois, Blanche m'en ayant écrit la nouvelle en secret. J'avais sa lettre dans ma poche; mes doigts en faisaient crier le papier. Quelle lettre! Je l'avais lue et relue! « Comprends-tu? me disait-elle, je l'épouse, lui, Edmond,... cet Edmond qui sera à moi; les deux familles sont d'accord, le mariage se fera dans six semaines, on n'en parle pas encore, à cause d'un oncle qu'il faut amener à le vouloir; mais, si je n'en parlais pas à quelqu'un, mon bonheur m'étoufferait, il faut qu'il s'épanche,... j'en ai le cœur plein. » Il y en avait quatre pages écrites sur ce ton-là; elle était folle! Cette lecture m'a fait perdre l'esprit, je n'en dormais plus; j'en savais tous les passages par cœur. Il m'arrivait, quand j'étais seule dans les champs, ou la nuit avant de fermer les yeux, de me les réciter à moi-même. Des mots me semblaient écrits avec du feu. J'en ai vécu; je n'avais plus aucune autre idée. — Qu'as-tu? me disait-on quelquefois. — J'avais cette lettre. Il y a donc des bonheurs qui rendent fou, et ces bonheurs viennent d'un autre! Quand je pense à ces choses, mon cœur bat à se rompre. Il y avait une ligne à la fin qui m'a fait monter le rouge au visage : « tu verras, ajoutait Blanche, un jour ce sera ton tour, tu aimeras, tu seras aimée. »

« Je traverse des heures d'une détresse morale telle dans mon abandon que partout je cherche un secours, un appui; mais à qui m'adresser? et qui me comprendra? Ce n'est pas le curé, à qui j'en ai demandé. Le pauvre homme est accoutumé à confesser de bonnes femmes qui s'accusent de minuties et se croient perdues pour une

gorgée de bouillon avalée un vendredi, ou de jeunes paysannes robustes qui ne se font pas faute de commettre de gros péchés. Moi, il n'entend rien à ce que je lui dis. Il m'écoute, dodelinant de la tête, hume une prise de tabac, et, lorsqu'il devine au tremblement de ma voix que des sanglots me montent à la gorge, un bredouillement de mots sans suite m'interrompt. — Des imaginations que tout cela, ma fille, ça passera, ça passera! me dit-il. — Et après quelques exhortations banales où il m'invite à la soumission, il se hâte de s'éloigner en répétant : — Ça passera, ma fille, ça passera! — Et rien ne passe, hélas!

« L'abbé Camelot est bon, il fait du bien au-delà de ses forces et de ses ressources, il donne ce qu'il a et ce qu'il arrache à la parcimonie et à l'égoïsme de ses paroissiens; mais il a l'esprit court, et au-delà d'un certain horizon où il a cantonné sa vie et son intelligence, tout le reste est lettre morte pour lui. Quelquefois je le rencontre trottant le long d'un sentier, son bréviaire à la main. Je ralentis mon pas et marche à côté de lui. Des confessions sans ordre sont prêtes à m'échapper, un besoin inassouvi d'épanchement me dévore, déjà mes lèvres remuent, et soudain je m'arrête. Mes regards sont tombés sur ses mains; il les a mal soignées, les ongles sont noirs, et je ne sais quelle répugnance dont je suis saisie me glace. La soutane de l'abbé répond à ses mains : elle est effiloquée, luisante, grasse; rapiécée, ce ne serait rien, mais des taches! J'abrége la promenade et je rentre au Courtil avec le même poids sur le cœur, le même trouble dans l'esprit.

« Ce soir, nous étions réunies au salon, ma mère et mes deux sœurs, comme c'est notre habitude chaque jour à l'issue du dîner. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes, laissant entrer la lumière à flots. Le vent gonflait nos rideaux comme des voiles et chassait jusqu'à nous l'odeur des jasmins et des orangers. J'ai regardé autour de moi. J'avais un besoin extraordinaire de dire à quelqu'un ce que j'éprouvais; mais comment faire? Ma sœur Hortense, la plume à la main, le nez dans ses livres, examinait les comptes de la semaine. Au froncement de ses sourcils, j'ai bien vu qu'elle n'était pas contente. Quelque vingt francs de trop qu'on aura dépensés! Charlotte brodait ce devant d'autel auquel elle travaille depuis cinq ou six mois. Quel ouvrage! Elle ne le quittait pas des yeux, et ses mains allaient toujours avec un mouvement tranquille et régulier qui me donne des irritations ou quelquefois des envies de pleurer. Son visage avait la couleur de la toile; il est tout blanc. Je n'ai jamais vu à personne de visage pareil; il me fait peur ou il me fait pitié. Éclairé par la lueur jaune qui vient du couchant, il prend des tons de vieil ivoire. Ses lèvres sont pâles;

sa respiration insensible ne dérange pas un pli de son corsage. Cependant, comme Charlotte est plus jeune qu'Hortense, j'ai parfois envie de me jeter dans ses bras et de lui crier : — Écoute-moi, je t'en prie; — mais, quand je m'approche, elle m'enveloppe d'un regard qui me décourage. Ma mère, assise dans ce fauteuil de bois gris à tapisserie qu'aucun événement n'écartera jamais de sa place au coin de la cheminée, sommeillait, un livre à la main. Pas un bruit, pas un murmure. Le vieux chien frisé qui trotte partout sur les pas de ma sœur aînée, roulé en boule, restait immobile sur une chaise basse qu'il affectionne et qu'on lui disputerait en vain. On entendait le froissement des rameaux verts contre la muraille et les cris des hirondelles qui ont bâti leurs nids sous le toit de la maison. J'avais froid dans ce salon, que le soleil chauffe toute la journée. Le chien tout à coup s'est dressé sur ses quatre pattes et a poussé des aboiemens sonores. — C'est M. le curé, — a dit ma sœur Hortense. Ma mère a fermé son livre. Le parquet a crié dans la pièce voisine sous le poids d'un pas lourd. Nous nous sommes levées, le chien s'est précipité en bas de sa chaise, la porte s'est ouverte, et sur le seuil l'abbé Camelot, s'inclinant, son chapeau à la main, nous a dit : — Madame et mesdemoiselles, je vous salue.

« Le chien d'Hortense lui sautait aux jambes; il a tiré de sa poche un morceau de biscuit, le lui a donné, puis s'est assis en s'essuyant le front. Jamais il ne m'avait paru ni si rouge, ni si gros dans sa taille courte. Son mouchoir à carreaux jaunes et bleus posé sur ses genoux, sa tabatière ouverte sur un petit guéridon que ma mère a toujours à côté de son fauteuil, la conversation s'est éveillée. — Le vent marin souffle, dit le curé; il pourrait bien pleuvoir cette nuit. — Tant mieux pour les regains, répond Hortense. — Malheureusement, s'il tombe de l'eau, le mistral viendra. — Tant pis pour les olives, réplique ma mère. — On parle des biens de la terre et de l'apparence des récoltes. Des silences coupent la conversation, puis elle glisse sur le terrain de la médisance, où elle s'étale à l'aise. Tout le pays est passé en revue. Le bourdonnement de ces petites méchancetés que je connais par le menu, et qui possèdent le don d'arracher Hortense à ses calculs, me rappelle le susurrement monotone de ces insectes qui tournent incessamment autour de leur victime endormie. Le curé et ma mère cependant ont pris des cartes et jouent. Les mains de Charlotte vont toujours. Leur activité me fatigue, moi qui ne fais rien. Je m'approche de la fenêtre, je me glisse sous le rideau, j'aspire la fraîcheur de la nuit, je regarde les lumières qui brillent au loin, et mon rêve se perd dans les étoiles. Neuf heures ont sonné au clocher du village. Hortense a dit : — Il est tard ! — Ma mère a répondu : — Il faut se

coucher. — Le curé s'est levé, nous a saluées en commençant par la maîtresse de la maison, et en descendant jusqu'à moi, la cadette par rang d'âge, et mettant son mouchoir à carreaux dans sa poche : — A demain, a-t-il dit.

« Demain! Je sais ce que ce mot renferme de menaces dans ses courtes syllabes. Demain sera comme aujourd'hui, aujourd'hui a été comme hier. Les heures n'en seront ni moins pesantes ni moins décolorées. Hier j'ai passé ma matinée à ranger le linge dans les armoires, et, comme je négligeais de placer une étiquette entre les serviettes à liteaux bleus et celles à liteaux rouges, Charlotte m'a secouée et m'a dit : — A quoi penses-tu donc? — Aujourd'hui Hortense m'a employée à transcrire sur un registre le relevé des dépenses du dernier trimestre, qui doivent être divisées en chapitres suivant leur nature. Elle en est arrivée aux minuties, et cela l'intéresse. Y a-t-il eu un temps où mes deux sœurs ont été jeunes comme je le suis encore, et dois-je croire qu'un moment viendra où je serais vieille comme elles le sont déjà, vieille par les goûts et le caractère, les habitudes et les préoccupations? Pauvres sœurs! le chêne qu'on voit au bout du jardin a une vie plus animée que la leur. Il chante avec le vent qui caresse son feuillage. Au plein soleil de midi, il reluit et semble heureux de porter fièrement sa tête dans la lumière; au réveil du jour, il est plein de frissons et de murmures. Il a sa part des joies et des peines de la création;... mais elles? Elles s'étiolent, elles se fanent, elles s'éteignent... Que tout est beau cependant autour de nous!.. La saison est en fête, le ciel est en feu!.. »

Le lendemain, à la même heure, Esther reprenait la plume, et de nouveau ouvrant son livre à serrure :

« Un événement est arrivé qui a fait pousser un cri de joie à ma mère... Une lettre de mon jeune frère nous annonce qu'il sera bientôt ici... Il a passé brillamment ses examens et vient se reposer parmi nous, dans la maison où il est né. Ma mère, qui n'est pas tendre, en a eu des larmes dans les yeux. — Jacques, mon enfant, je vais donc l'embrasser! a-t-elle dit. — Le curé, qui l'a baptisé et lui a fait faire sa première communion, s'est mouché bruyamment; moi, j'ai battu des mains. Je pourrai donc rire avec quelqu'un, et rire c'est si bon!

« Il y avait un *post-scriptum* à la lettre, qui a fait chuchoter mes sœurs. « Je vous amène mon ami Raoul, qui est enseigne de vaisseau. Il a un congé de convalescence, et, comme on lui a recommandé l'air du midi, je lui ai proposé de m'accompagner. Hortense trouvera bien une chambre pour M. de Mauplas au Courtil. Mon ami n'est pas malade; mais il s'est battu et a reçu un grand coup d'épée qui l'a mis à deux doigts de la mort. Ce duel est toute

une histoire que je vous raconterai là-bas. A présent le médecin répond de lui; un peu de repos dans un air salubre et chaud, et il n'y paraîtra plus. Apprêtez-vous à le recevoir comme un autre frère que la Providence vous enverrait... »

« Un duel, un grand coup d'épée!.. cela fait trembler... Ces garçons ne redoutent rien; mais pourquoi ce duel? Étant petite fille, un matin que je considérais le portrait d'une de mes aïeules que le peintre a représentée les bras nus, pinçant de la guitare à côté d'un singe assis sur un fauteuil, une vieille servante qui avait vu naître ma mère me dit : — Cette belle dame en robe rose que vous regardez là a été cause qu'un officier du roi est mort dans un jardin d'un coup d'épée, ce qui n'a pas empêché Mme la baronne, votre tante, de s'attifer comme vous voyez. — Je ne sais pourquoi cette histoire m'est revenue à la mémoire subitement en entendant parler de l'ami de mon frère et de son duel. Est-ce aussi une personne comme la baronne, ma tante, qui en a été cause? »

La plume glissa des doigts d'Esther, et, la tête dans sa main, elle s'oublia en des rêves confus.

Deux ou trois jours après la réception de la lettre qui annonçait la prochaine arrivée de Jacques et de M. de Mauplas, et tandis que tout était en l'air dans la maison, Mme de Carnavon, un matin, fit prier Esther de monter chez elle. Cette invitation éveilla un vague sentiment de frayeur dans l'esprit de la jeune fille. Esther savait par expérience que ce n'était jamais que dans les circonstances graves qu'on en agissait ainsi. Elle tremblait donc un peu en entrant chez sa mère. — Asseyez-vous là, ma fille, dit celle-ci en posant sur un guéridon à vieille galerie de cuivre un papier qu'elle tenait à la main.

Ce début ne rassura point Esther. Mme de Carnavon avait-elle découvert le fameux livre à serrure auquel sa rêveuse fille tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux? Quelle homélie alors! Il y eut un instant de silence, après quoi, arrêtant son regard froid sur Esther qui restait immobile et presque en équilibre sur le rebord de sa chaise : — Une personne qui est d'une naissance honnête a demandé votre main, ma fille, reprit Mme de Carnavon.

— Ah! fit Esther, qui rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

Elle pensa aux confidences qu'elle avait écrites sur les pages de son livre, aux songes qu'elle avait faits tout éveillée, et ses yeux firent le tour de la chambre comme si elle se fût attendue à voir sortir de derrière quelque meuble l'être mystérieux qui voulait unir sa vie à la sienne. Son cœur battait à coups pressés. — Vous ne répondez pas, ma fille, reprit la mère.

— Et que vous répondrai-je, ma mère? J'attends pour vous exprimer ma pensée que vous m'ayez fait connaître le nom de la personne qui vous a adressé cette demande.

— Il n'est pas nécessaire qu'une fille bien née sache le nom de l'homme qu'elle doit épouser avant que la chose ne soit décidée, et celle-ci ne l'est pas. Qu'il vous suffise de savoir que cette alliance, en supposant qu'elle soit acceptée, vous laisserait au rang que votre famille, bien qu'appauvrie, occupe dans le pays. Celle où il vous est loisible d'entrer est honorablement posée, et celui de ses membres de qui vient la proposition que je vous communique a du mérite et du bien au soleil. Il vous a vue à l'église, et la personne discrète qu'il a chargée de m'informer de sa recherche m'assure que tout en lui témoigne de l'éducation pieuse qu'il a reçue. Il le prouve en ne voulant paraître dans les maisons où il pourrait vous rencontrer qu'après avoir obtenu mon agrément.

— Mais, si les choses sont ainsi, pourquoi m'interroger? C'est à vous de répondre.

— Je voulais savoir tout d'abord si votre inclination vous pousse vers le mariage, ou si, comme vos sœurs Hortense et Charlotte, vous êtes résolue à vivre dans le célibat.

— Puisque vous voulez bien me demander mon avis, je vous avouerai que je n'ai aucune objection contre le mariage, qui est un état honnête vers lequel toute femme se sent appelée.

— C'est me dire que vous voulez entrer dans la voie où il est le plus difficile de faire son salut, ma fille; je ne m'y oppose pas... Reste à présent la question de la dot.

— La dot? répéta Esther.

— Il est rare qu'on épouse une fille pour ses beaux yeux. Le jeune homme dont on m'a parlé dépend d'un grand-père qui a des idées arrêtées là-dessus. Vous avez en propre, sans parler de ce qui vous reviendra après mon décès...

— Ma mère!

— Pourquoi s'effaroucher des mots quand la chose est inévitable? Je disais donc que vous teniez de votre père une somme de quarante mille francs à peu près, laquelle est hypothéquée sur cette terre, qui est un bien de famille et qui en vaut, à ce que prétend mon notaire, quatre cent mille environ. Vos sœurs ont droit à une part égale, ainsi que votre jeune frère. Le surplus constitue mon avoir personnel.

— Je le sais, ma mère, et vous n'avez pas pu croire qu'il entrerait jamais dans ma pensée de rien faire qui pût diminuer votre bien-être.

— J'en suis convaincue; mais là n'est pas la difficulté. Pour présenter au contrat en argent liquide cette somme de quarante mille francs qui vous appartient, il faudrait vendre une portion de cette terre, sur laquelle nous vivons tous, et que j'ai pu sauver d'une

ruine vers laquelle nous courions; or quelle portion vendre, les prés, les vignobles ou les bois? Et cette vente ne diminuerait-elle pas la valeur totale de l'immeuble, sans parler du déplaisir que me causerait le morcellement d'un domaine où je suis née?

— Mais alors que faire? car pour rien au monde je ne voudrais vous causer aucun déplaisir.

— Je savais bien que votre bon cœur ne voudrait pas attrister mes derniers jours par une vente qui atteindrait le Courtil. Ce serait comme une amputation dont je souffrirais à un âge où l'on a bien le droit de mourir tranquille. Dans de telles conditions, et en vous remerciant de l'honnête résolution à laquelle vous vous êtes arrêtée, si vous persistez dans la pensée du mariage, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner,... adressez-vous à votre sœur.

— A Mme d'Équemaure?

— Elle-même. Je l'attends aujourd'hui. Elle a quitté Cannes pour nous rendre visite. Mes chevaux avec la calèche l'attendent à la gare voisine, et c'est pour qu'ils fussent en état de l'amener plus vite que j'ai pris soin de ne pas m'en servir hier.

— Mais les siens, ma mère, n'en a-t-elle pas de fort beaux?

— C'est bien pour cela! Des chevaux de prix,... y pensez-vous? Elle n'entend pas qu'ils se fatiguent, et elle a raison. C'est bien le moins, quand elle abandonne la compagnie brillante qui l'entoure pour nous consacrer quelques heures, que notre seul souci soit de lui être agréable! Parlez-lui de votre projet,... elle est riche; peut-être, si son mari l'y autorise, consentira-t-elle à vous faire l'avance de cette somme sur l'abandon de votre part d'héritage. Votre sœur aînée, Hortense, a déjà disposé de la sienne en faveur de votre frère, en qui repose l'espoir du nom. J'ai tout lieu d'espérer que votre autre sœur Charlotte fera de même, ce qui le mettra plus tard en état de s'établir.

Mme de Carnavon se leva là-dessus; la conférence était close. Esther l'imita et sortit.

Un peu troublée du tour qu'avait pris l'entretien, elle descendit au jardin. C'était un enclos irrégulier assez vaste qu'un saut de loup séparait d'un bois voisin. On y arrivait par une porte à claire-voie disposée sur un perron de quatre ou cinq marches qui le mettait en communication avec une espèce de terrain vague en contre-bas dont la surface inégale servait de cour à la maison.

Lorsque Esther pénétra dans le jardin, elle y fut accueillie par des pigeons familiers qui s'abattirent autour d'elle, faisant luire leur gorge irisée et les tons de moire de leurs ailes sur le sable fin des allées. Des arbres fruitiers de toute nature y mêlaient leurs branches, croissant à la diable entre des carrés de légumes. Des papillons blancs voletaient partout, et des abeilles, pareilles à des

étincelles d'or, remplissaient les plates-bandes de leurs bourdonnemens. La jeune fille n'était pas en humeur de répondre aux agaceries des belles colombes qui roucoulaient sur ses pas, et prit une allée bordée de buis qui conduisait à un épais massif de pins et de chênes verts. Elle y trouva à l'ombre, sur un banc de bois vermoulu, sa sœur Charlotte, qui tirait l'aiguille. Sans arrêter plus d'une seconde le mouvement de ses doigts, celle-ci ramena autour de ses jambes les pans de sa robe de laine, et par un geste muet l'invita à s'asseoir à son côté. Esther obéit machinalement. Alors, sans lever les yeux de sa broderie : — Dans cette conversation que tu viens d'avoir avec notre mère, dit Charlotte, n'est-ce pas une question de mariage qui s'est débattue entre elle et toi?

— Comment sais-tu?

— Je sais que quelqu'un a demandé ta main. Hortense et moi en avons été informées hier.

— Avant moi?

— Avant toi, parce que, n'étant pas intéressées personnellement dans cette affaire, nous pouvions avoir une opinion plus claire et plus saine à émettre.

— Je ne comprends pas bien.

— Tu me comprendras plus tard; passons. Ma mère ne t'a-t-elle point parlé d'une dot?

— Oui, et c'est là le point difficile.

— Et à ce propos ne t'a-t-elle point engagée à t'adresser à notre sœur, Mme d'Équemaure?

— Qui pourrait peut-être m'avancer la somme dont j'ai besoin pour devenir Mme X ou Mme Y, car ce qu'il y a de plus singulier dans tout ceci, c'est que je ne sais même pas le nom de cette personne qui m'a remarquée. Le sais-tu, toi?

— Certainement.

— Alors tu vas me le dire.

— A quoi bon, puisque tu ne l'épouseras jamais?

Esther regarda Charlotte. Celle-ci plia soigneusement son ouvrage, et posant une main froide sur le bras d'Esther : — J'entends les grelots de nos chevaux qui ramènent Clotilde... Allons la recevoir avec autant d'empressement que de reconnaissance, comme il convient à des filles pauvres qui ont l'honneur d'avoir une sœur millionnaire... Tu pourras causer librement avec elle aujourd'hui.

II.

Mme d'Équemaure venait en effet de descendre à l'entrée de la cour. C'était une femme élancée, blonde et blanche, qui avait dans la physionomie un mélange singulier de coquetterie et de hauteur.

Déjà Mme de Carnavon se précipitait au-devant d'elle, étonnée de ne pas voir ses deux filles cadettes, mais suivie d'Hortense. Le cocher, endimanché et raide sur son siége, regardait avec un air de tristesse et de fierté les deux chevaux tout blancs d'écume qu'il avait poussés pour faire honneur à sa maîtresse. Esther et Charlotte apparurent alors au sommet du petit perron. — Hâtez-vous, voici votre sœur! leur cria Mme de Carnavon, presque irritée, — et elle entraîna Mme d'Équemaure dans le salon, où une collation avait été préparée.

Clotilde était de ces personnes à qui la nature et le hasard ont tout prodigué, et auxquelles par conséquent on accorde tout. C'est comme un droit qu'elles tiennent de leur bonheur. Elle était née jolie et heureuse. Jamais de maladie, ce qui faisait que, lorsqu'elle avait une indisposition passagère, il semblait que ce fût une injustice dont elle était victime. Certains êtres naissent privilégiés, comme si les fées de la légende s'étaient réunies autour de leur berceau pour leur aplanir la vie; ils ne connaissent point les larmes et ne se déchirent pas aux épines. Destinée à n'avoir qu'une mince dot engagée dans une terre qui la gardait comme un avare son trésor, Clotilde s'était tout à coup trouvée riche par la grâce d'un souvenir *in extremis*, un parrain opulent, qui l'avait à peine vue trois ou quatre fois en dix ans, l'ayant instituée sa légataire universelle. Un homme élégant, encore jeune, qui avait passé par la diplomatie, se présenta à point nommé pour associer une grosse fortune à sa fortune naissante et la tirer du Courtil. Elle prit sa volée vers Paris, nullement surprise de ce coup du sort qui lui ouvrait à deux battans les portes d'un monde où ses sœurs ne devaient point entrer. Plus tard, il lui sembla naturel qu'elles restassent dans l'ombre, comme il lui avait paru légitime qu'elle prît sa place dans la lumière. Cependant, polie et bien élevée, elle ne cessa pas d'entretenir avec elles une correspondance intermittente où elle les aimait en jolies phrases bien tournées; Mme de Carnavon en prenait texte pour s'extasier sur sa bonté.

— Mon Dieu, que je suis lasse! s'écria Mme d'Équemaure en se laissant tomber sur le grand fauteuil que sa mère avait poussé vers elle. Dans la même semaine, deux bals, un concert, trois ou quatre sauteries, un déjeuner dansant, et je ne sais combien de promenades, sans parler des dîners auxquels on m'invite tous les soirs... Cannes me tuera!

— Pauvre chère! comment as-tu fait pour nous venir voir? Vite, Esther, un coussin sous les pieds de ta sœur!

Esther prit le coussin et se courba pour le glisser sous les pieds finement chaussés de Clotilde. — Merci, petite, murmura Mme d'Équemaure, à qui sa mère présentait de beaux fruits et des gâteaux sur une assiette.

Mme d'Équemaure les repoussa d'un geste de lassitude sans y toucher, et s'adressant à Hortense, qui s'empressait autour d'elle : — Tu dois avoir liquidé les comptes de la dernière récolte. Est-ce qu'il ne me revient pas quelque petite chose pour ma part? Pourras-tu me remettre cela tout à l'heure?

— Certainement; la somme qui t'appartient est en or dans mon tiroir. Voici mes clés, Charlotte, va la chercher.

— Êtes-vous heureuses d'avoir ainsi toujours de l'argent prêt! s'écria Clotilde. Il n'y a peut-être pas deux louis dans ma bourse... Ai-je bien fait de venir! Si vous saviez ce que c'est qu'un château, — une villa qu'on loue pour sa santé, cinq ou six chevaux, un domestique nombreux, des voyages, le monde qui vous impose une dépense effroyable en toilettes, les réceptions de l'hiver,... que sais-je, moi? On a beau être riche, c'est comme si on était pauvre. Ah! j'ai bien souvent envié le repos dont vous jouissez au Courtil!

Elle soupira. — Veux-tu changer? dit Charlotte, qui revenait, une petite bourse à la main.

— Pauvre sœur! répondit Clotilde d'un air doux, ta santé n'y résisterait pas.

Charlotte s'approcha d'Esther, et, se penchant à son oreille : — Tu sais qu'elle partira avant le coucher du soleil; donc, si tu veux parler, ne perds pas trop de temps.

Esther profita d'un moment où Mme d'Équemaure, rafraîchie et reposée, se promenait à pas lents sous une treille, pour s'ouvrir à elle du projet qui la concernait. Aux premiers mots, sa sœur l'arrêta, et, ralentissant sa marche paresseuse : — Que me dis-tu là?.. Une dot?.. Alors ce monsieur qui te veut pour femme ne te prend donc que pour ton argent?

Elle se tourna vers sa mère, qui la suivait, faisant admirer à Hortense la grâce et le bon goût de ses ajustemens, et l'interpellant avant même qu'Esther eût pu lui répondre : — Je croyais à cette chère enfant plus de fierté, reprit-elle. Comment! elle écoute les propositions d'un homme qui parle de dot avant même de s'être présenté?.. Mais jamais, quant à moi, je n'aurais consenti à épouser M. d'Équemaure, s'il avait soulevé une pareille question! — Ah! ma chère, réfléchis... C'est une injure qu'il te fait!

Esther, interdite, essaya de répliquer; Clotilde l'interrompit : — J'aurais cette somme de quarante mille francs à ma disposition, — et je n'en ai pas le premier centime, — que M. d'Équemaure, qui a le sentiment de toutes les délicatesses, s'opposerait formellement à ce que je t'en fisse l'abandon.

— Je n'ai pas cru devoir faire aucune observation à Esther, je l'ai laissée à son libre jugement, dit Mme de Carnavon.

— Alors il t'a mal inspirée, ma mignonne. Ne parlons plus de

cela, veux-tu? Dans ton propre intérêt, par respect pour ta dignité, c'est par un refus catégorique que tu dois répondre... Il est de ces procédés qui dévoilent un homme.

— Que te disais-je? murmura Charlotte à l'oreille d'Esther.

Mme d'Équemaure, embrassée, choyée, bien enveloppée d'un manteau dont on dépouilla Hortense pour la couvrir, accablée de remercîmens pour la peine qu'elle s'était donnée, repartit bientôt dans la calèche qu'on avait bourrée de paniers de fruits choisis parmi les meilleurs et les plus beaux. Il ne fut plus question du mariage d'Esther.

Dans la soirée, et contrairement aux habitudes de la maison, Esther et Charlotte, qui avaient eu la même pensée sans se la communiquer, se rencontrèrent dans le jardin, où quelques heures auparavant une conversation les avait réunies déjà. Elles se dirigèrent vers le petit banc où l'ombre des chênes les protégeait et d'où leur voix ne pouvait être entendue. — Commences-tu à comprendre? dit Charlotte, dont le visage pâle apparaissait tout blanc aux clartés de la lune.

— Oui, répondit Esther, et je le regrette.

— Pourquoi? Il faut s'habituer à regarder les choses bien en face et les bien voir telles qu'elles sont, soit qu'on incline du côté de la révolte, soit qu'on penche vers la soumission. La révolte demande une énergie que je n'ai pas; je me suis soumise.

— Tu avais donc une expérience personnelle de l'entretien que je viens d'avoir?

— Hélas, oui! Un projet de mariage avorté m'avait laissé le cœur meurtri, et en cela j'étais plus atteinte que tu ne peux l'être, puisque, ne connaissant pas celui qui pensait à toi, tu ne perds rien en le perdant; une impatience douloureuse me dévorait. Je sentais par une première épreuve que je n'arracherais jamais une parcelle de cette maigre dot enclavée dans l'enceinte du Courtil; notre mère a ses idées là-dessus, et des idées qu'on a longtemps caressées se pétrifient et deviennent indestructibles. Une situation me fut offerte dans une famille russe que j'avais eu occasion de rencontrer à Hyères. La femme était aimable, le mari distingué et bon, les jeunes filles qu'on voulait confier à ma direction charmantes et gaies, tout me prouvait que j'aurais été accueillie comme une amie de la maison; de longs voyages, la vie animée, et dans un avenir certain l'assurance d'être à l'abri de toute inquiétude. J'y voyais surtout le moyen d'échapper au milieu où j'étouffais, la possibilité de reprendre à l'espoir par l'oubli.

— Eh bien?

— Et Mme d'Équemaure? Mes confidences faites à notre mère, Clotilde fut consultée. Elle se redressa. Cela l'étonnait qu'on pût songer

à quitter le Courtil, où, Hortense devenant malade, tout le poids de l'administration retomberait sur une mère âgée qui avait usé ses forces à nous soigner. Je n'avais donc pas le sentiment de la reconnaissance? Et puis on n'avait jamais ouï parler d'une Carnavon en condition. Cela frisait le scandale. Moi, sa sœur, institutrice ou demoiselle de compagnie! il fallait que je fisse bien bon marché du nom que je portais pour descendre jusque-là!.. L'indignation lui faisait monter le rouge au visage. Elle parla sur ce ton pendant un quart d'heure. Ma mère hochait la tête en signe d'assentiment.

— Et toi?

— Moi, j'écoutais. Je ne me croyais ni si ingrate ni si coupable; mais devant cette réprobation générale je cédai. Oh! je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Ce ne fut pas une pensée de dévoûment qui m'inspira, ce fut surtout un sentiment de lassitude, une fatigue morale insurmontable. Une sorte d'usure s'était faite en moi par une trop longue suite d'espérances avortées, de légitimes aspirations transformées sous le souffle desséchant des circonstances en chimères irréalisables... Mon âme découragée n'avait plus de ressort. — Eh bien! dis-je, j'écrirai à la princesse T... qu'elle n'ait plus à compter sur moi. — Mme d'Équemaure m'embrassa. — A présent je te retrouve, me dit-elle... La place d'une fille bien née n'est-elle pas sous le toit qui abrite sa mère, son devoir de se dévouer aux siens? — Mme de Carnavon avait des larmes dans les yeux, et, regardant Clotilde, disait : — C'est un ange du bon Dieu! — Le lendemain on m'avait mise à la tête de la lingerie.

— Et depuis?

— Depuis j'y suis restée. Je ne pense plus, je couds.

Charlotte étouffa un soupir, et, prenant la main d'Esther entre les siennes : — Il y eut en moi pendant les premiers jours quelques tressaillemens comme on en voit sur une chair écorchée, puis cette sensation première s'émoussa, et l'année ne touchait pas encore à son terme que j'en étais arrivée au renoncement.

Elle pressa doucement la main de sa sœur. — Dieu fasse que tu ne connaisses jamais la pesanteur de ce mot! J'en porte le poids, et c'est pour cela que tu me vois toujours pliée sur mon aiguille.

Une ombre de rougeur se répandit sur ses joues; elle resta un instant silencieuse, puis de nouveau ouvrant ses lèvres décolorées : — Au fond de moi, il y a de l'engourdissement, au-dessus de cet engourdissement de l'indifférence... Tout glisse. Si tu arrives un jour à l'état où je suis tombée, je te plains;... mais pour réagir, pour lutter, je te l'ai dit, la force me manque.

Esther émue l'entoura de ses bras. Une larme presque aussitôt séchée mouilla les paupières de Charlotte. — Voici la première fois depuis de longs jours que mon cœur bat, dit-elle en se laissant aller

dans les bras qui l'entouraient; un cœur qui bat dans le vide, cela fait mal... Mieux vaut le comprimer jusqu'à l'écrasement.

Des sanglots soulevaient sa poitrine comme si elle eût vainement essayé d'en étouffer la violence; sa force d'inertie semblait vaincue, et tout ce qu'il y avait en elle d'émotions contenues débordait; puis enfin l'apaisement se fit. Bientôt elle écarta Esther par un mouvement d'une douceur extrême, et, l'ayant embrassée tendrement, elle rentra dans son attitude résignée. — Laisse-moi dans cette mort volontaire qui me permet de ne rien regretter, reprit-elle, on n'accepte qu'à ce prix.

Toutes deux rentrèrent au Courtil sans plus parler, Esther oppressée, Charlotte encore palpitante. Le curé était à sa place, son mouchoir à carreaux sur ses jambes replètes, jouant au piquet avec Mme de Carnavon.

— Vous vous êtes oubliées à causer, mesdemoiselles, dit la mère en jetant sur ses filles un regard froid par-dessus ses cartes.

— C'est la jeunesse, répondit le curé; il faut bien un peu de bon temps à cet âge.

Charlotte s'assit devant la nappe d'autel, et, sans répondre, en continua les broderies. Esther se glissa derrière les rideaux, et silencieuse regarda par la fenêtre ouverte. Plus tard, retirée dans sa chambre, et, la porte close, elle sauta sur son livre à serrure :

« J'ai froid jusques au fond des os! Est-ce vraiment cela qui m'attend?.. J'ai vingt ans,... le feu de la vie bouillonne dans mes veines, et c'est à cette mort lente, à cette mort de tous les jours, que je serai amenée! mais alors pourquoi ces fleurs, pourquoi ces étoiles, pourquoi cette lumière, pourquoi ces parfums que mes lèvres aspirent, pourquoi ces rayons du matin où je me baigne, pourquoi ce chant du rossignol qui me berce, pourquoi la jeunesse?.. Elle m'enivre de promesses qui ne seraient donc que des mensonges! Et que de choses cependant dans la transparence de cette nuit, dans les senteurs fraîches de ces herbes trempées de rosée, dans ce bruit harmonieux de la mer qui monte dans le silence! Il s'échappe de toutes ces merveilles un souffle qni embrase et gonfle mon cœur... Ah! rompre avec l'espérance m'est impossible... Je l'ai conservée dans la solitude, je la conserverai dans l'impuissance, et s'il faut qu'un jour elle m'échappe, c'est qu'une blessure m'aura frappée à laquelle je ne survivrai pas!

« Charlotte ne m'a pas tout dit;... mais certaines réticences, des mots échappés à ma mère dans le mouvement d'une conversation, ses aveux même à peine déguisés, m'ont fait deviner la vérité navrante. Mme de Carnavon, — hélas! n'est-ce pas le nom que je devrais lui donner toujours, — a quatre filles et un garçon; elle n'a que deux enfans, Mme d'Équemaure et mon frère Jacques. Elle est

reconnaissante à Clotilde de ce que tout lui a réussi. Elle est flattée dans son orgueil de patricienne déchue d'avoir une fille riche et baronne, qui va de pair avec les plus brillantes. On lui doit tout parce qu'elle a tout. A qui possède le superflu ne faut-il pas l'inutile? L'autre part de son amour va à celui qui sera ici dans quelques jours. Jacques a le nom, et n'est-ce pas la coutume dans les vieilles familles du pays qu'on avantage les fils aux dépens des filles? Pour que le nom, qui sans lui s'éteindrait, revive dans des conditions qui puissent lui rendre une partie de l'éclat perdu, pourquoi ne serions-nous pas dépouillées? Déjà Hortense a consenti au sacrifice, et si j'ai bien compris ma mère, Charlotte penche vers une semblable résolution. Renfermée dans son travail et ses mornes méditations, un jour elle se laissera pousser vers le cloître; elle ne fera que changer de silence. Ce mot de renoncement, dont elle désire que je ne mesure pas la profondeur et ne savoure point l'amertume, et qu'elle a prononcé tout à l'heure, n'est-il pas comme le son de la cloche qui annonce qu'une tombe va s'ouvrir? Une circonstance se présentera, — un mariage peut-être, — où, en l'accablant de flatteries, on obtiendra de l'opulente Clotilde qu'elle renonce en faveur de Jacques à sa part dans l'héritage commun. Il en aura quatre alors en comptant la sienne. Circonvenue, à bout d'espoir, lasse d'attendre, à mon tour ne céderai-je pas la cinquième, la dernière? A quoi bon d'ailleurs la défendre, si je n'en tire aucune force, si cette dot inutile est pareille à ces trésors que gardait un dragon fabuleux? Ce n'est plus une chose, c'est un mot! Et mon triste lot sera-t-il semblable à celui d'Hortense avec son indifférence plate ou tel que celui de Charlotte, qui s'éteint dans un marasme muet voisin de la mort?.. »

La main d'Esther s'arrêta; elle releva son front. Une glace posée en face d'elle lui renvoya son image. Elle vit deux grands yeux bruns tendres et profonds, doux et lumineux qu'ombrageait une frange de longs cils; sur un front pur, une forêt de longs cheveux châtains à reflets d'or dont les ondes épaisses s'enflaient autour des tempes, un nez fin aux narines frémissantes, un visage couvert partout d'une pâleur d'ambre; peut-être pouvait-on lui reprocher, au point de vue sculptural, la plénitude des courbes, les rondeurs grasses du menton et du cou, la ligne somptueuse des lèvres qui s'entr'ouvraient dans un sourire vermeil, mais la tristesse momentanée qui en éteignait les ardeurs et les voilait d'une ombre ne parvenait pas à en effacer la vie débordante.

Elle reprit la plume, et au bas de la page où l'encre séchait à peine : « Ah! rien n'y fait! écrivit-elle; le souffle de la jeunesse me soutient, et malgré le cri de ma raison j'attends encore et toujours j'espère! »

III.

On touchait au moment de l'arrivée de Jacques et de son ami. Chaque jour pouvait les amener au Courtil. Un matin, Esther s'était rendue à pied chez l'humble vicaire d'un hameau, à qui elle portait de petites aumônes qu'elle le chargeait de distribuer à de pauvres voisins. Elle aimait ces promenades que Mme de Carnavon lui permettait d'entreprendre seule. Qui ne connaissait les hôtes du Courtil à quatre ou cinq lieues à la ronde? Quand elle allait ainsi par la campagne, le long des sentiers tapissés de lavande et de thym, ou à travers champs, avec la légèreté d'une alouette qui court dans le chaume, la tristesse n'avait plus de prise sur sa jeunesse, elle avait le cœur content et gai.

Les aumônes faites, et un bout de conversation achevé avec le vicaire, elle avait pris par le plus long pour revenir. Enfoncée dans les bois, où l'ombre l'enveloppait de fraîcheur, Esther ralentit sa marche, s'amusant à cueillir des fleurettes, puis s'arrêtant comme pour écouter ce que lui disaient ses pensées. Un homme vint à passer qui boitait légèrement; il jetait dans un sac qui pendait sur son épaule des champignons qu'il ramassait dans la mousse. C'était une sorte de mendiant bien connu dans le pays, qui allait de ci, de là, couchant dans les granges et vivant de quelques croûtes de pain qu'on lui donnait, par crainte plus que par amitié. On l'appelait *l'homme à la jambe qui traîne*, et il passait pour jeter des sorts. A son aspect, la gaîté d'Esther s'envola. — Voilà le Ronquier, se dit-elle, il m'arrivera quelque malheur aujourd'hui, bien sûr! — L'homme à la jambe qui traîne traversait en ce moment le sentier qu'elle suivait; il la salua. Elle se signa à la dérobée. — Une belle matinée, dit-il, et agréable pour les jolies filles qui cherchent des bouquets; mais il faut prendre garde tout de même : il y a des vipères dans le bois!

Esther prit à travers le fourré sans répondre et se dirigea vers un chemin dont les sinuosités blanches dévalaient au creux d'un vallon, non loin de là. Le soleil commençait à être haut sur l'horizon, la chaleur était venue. Elle avisa une charrette qui, bien abritée d'une tente arrondie sur des cerceaux, filait devant elle. Elle eut bientôt fait de la rejoindre, et le conducteur, qui était des environs, la fit asseoir à l'ombre, sur une botte de paille. — Nous serons au Courtil sur le coup de midi, et vous y arriverez fraîche comme un brugnon, dit-il.

Le voisin, tout en parlant, s'était assis sur le brancard, jambes pendantes, et le cheval, émoustillé par une caresse du fouet, prit une allure plus vive.

Un jeune homme parut en ce moment sur un sentier de chèvre tracé au flanc de la colline au bas de laquelle passait la route. Le soleil frappait d'aplomb sur les rochers nus, et l'air embrasé par tous les feux du ciel desséchait les lèvres qui le respiraient. Le voyageur jeta un regard d'envie sur la charrette, vers laquelle sa marche oblique le dirigeait. De la place qu'il occupait, il apercevait le bord d'une robe de toile à bouquets de fleurs bleues et deux bottines qui luisaient au soleil; ses regards s'arrêtaient avec complaisance sur les deux petits pieds que l'ombre de la tente ne protégeait pas. Bravement exposés à la lumière, ils avaient l'air jeune. Coquettement couchés l'un à côté de l'autre, ils étaient parfois immobiles comme s'ils eussent voulu faire admirer leur fine cambrure et la grâce de leurs formes élégantes, et parfois ils frétillaient comme s'ils avaient été pris par une envie subite de danser. L'inconnu, qui trottait à travers les ronces, tout en les lorgnant du coin de l'œil, avait grande hâte d'atteindre la charrette avant qu'elle eût tourné l'angle de la colline. Il y parvint au moment précis où le cheval, qui secouait gaîment les grosses boules de laine rouge suspendues à son collier, présentait sa tête au détour du chemin.

— Eh! l'ami! cria-t-il au conducteur, qui faisait claquer son fouet.

Esther pencha la tête hors de son abri et montra son joli visage à la vive lumière du jour; c'était ce que le voyageur espérait. Le traître ôta lestement son chapeau, et d'un air de politesse : — Pardon, mademoiselle, s'écria-t-il, je ne vous avais point aperçue.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

— J'ose à peine à présent le demander... Je suis étranger, j'ai perdu mon chemin, et la fatigue commence à se faire sentir.

— C'est-à-dire que vous ne seriez point fâché de faire un bout de chemin en voiture?

— Si le chemin que vous suivez mène au Courtil, je l'avoue.

— J'y vais moi-même.

La charrette venait de s'arrêter, comme si le bon gros cheval qui la traînait eût compris de lui-même de quoi il s'agissait; le mouvement de la personne qui souriait sous son ombrelle indiquait au piéton qu'il pouvait monter; il sauta prestement sur le marchepied et s'assit sur la botte de paille, tête nue; le vent qui le frappait au visage le rafraîchissait. — Il fait bon ici, dit-il, on irait ainsi jusqu'au bout du monde.

Esther examinait son compagnon à la dérobée. Il était jeune, d'une physionomie avenante, avec des yeux qui riaient malgré un certain air de souffrance. Son frère lui avait parlé d'un ami qu'il amenait. Si c'était lui? mais alors Jacques ne pouvait être loin. Elle regarda rapidement de tous côtés, la colline et le vallon étaient dé-

serts. — C'est impossible! pensa-t-elle, par quelle aventure Jacques arriverait-il à pied et seul?

Soudain, à la sortie d'un creux, derrière un amas de rochers qui s'avançaient comme un cap sur un champ de vignes et d'oliviers, on vit la mer étincelante, qui semblait rouler des diamans en fusion dans ses lames. Une aigrette de palmiers perdus dans l'azur frissonnait au sommet d'une pointe d'où, par longues files, des bouquets de pins parasols descendaient vers le rivage. Une lumière éclatante inondait l'espace. — Mon Dieu! que c'est beau! s'écria le voyageur, et ce ciel est-il pur, est-il bleu!

— Si pur et si bleu qu'on regrette parfois de n'y point voir de nuages.

Étonné, il regarda sa voisine : — Eh! mademoiselle, je suis d'un métier où l'on rencontre des nuages plus qu'on ne veut, et ils ne sont pas toujours d'une humeur plaisante!

— Marin, peut-être?

— Justement.

M. Raoul de Mauplas, l'ami de Jacques, n'était-il pas enseigne de vaisseau? Esther allait l'interroger; le voyageur ne lui en laissa pas le temps. — Un marin qui trotte à pied, ce n'est pas l'usage, reprit-il, c'est une sotte aventure qui en est cause. Un ami que j'accompagne ne s'est-il pas avisé, à peine hors du wagon qui nous a déposés à quelques kilomètres d'ici, de me planter là et de s'enfuir dans les terres pour rendre visite à un bon vieux curé qui a été son premier maître! — Va toujours droit devant toi, me dit-il, dans une demi-heure je t'aurai rattrapé. Il me quitte là-dessus et je pars. Il faut croire que je n'ai pas toujours suivi la ligne droite, ou que les lignes de ce pays s'allongent en zigzags. Au bout d'une heure, et marchant toujours, je me trouve en plein désert, des collines et des bois; personne à l'horizon. C'est alors que j'ai entendu le grincement des roues de cette charrette sur le chemin; ç'a été pour moi le salut.

Il n'en fallait plus douter, c'était bien le jeune homme à qui les médecins avaient recommandé l'air du midi; Jacques était certainement au Courtil. Désireuse de le rejoindre au plus vite, Esther pria leur conducteur de presser l'allure du cheval, qui prit le grand trot.

— Si vous allez au Courtil, c'est qu'apparemment vous connaissez ceux qui l'habitent? reprit le marin. Moi, c'est ma première visite, et, tout bas je vous en ferai l'aveu,... j'ai un peu peur.

— Pourquoi?

— Comprenez donc, mademoiselle, une maison où il y a quatre femmes qu'on n'a jamais vues, une mère et trois filles;... c'est terrible!

— Mais vous portez l'épée, vous êtes brave, et vous vous êtes risqué...

— Vous riez, mais je vous jure que je ne suis pas rassuré du tout. Comment faire pour plaire à tout ce monde?.. Ce qui me tranquillise à demi, c'est que j'arrive sous l'égide d'un fils et d'un frère qu'on adore.

— Ah! oui, dit Esther.

La charrette du voisin s'arrêta subitement. On était à l'entrée d'une avenue de vieux arbres entre lesquels poussaient pêle-mêle des buissons de toute sorte, où l'aubépine et l'arbousier confondaient leur feuillage. — C'est ici, dit Esther en sautant légèrement à terre. — Ses petits pieds rebondirent sur le gazon sans y laisser de trace, et, saluant leur conducteur d'un grand merci et d'un sourire, elle invita le jeune marin à la suivre. Elle ne marchait pas, elle volait. Bientôt elle se jeta en plein taillis, gagna un sentier qui filait à travers les noisetiers, les lilas et les houx, et poussa droit devant elle d'un pas rapide et dégagé. — Mais vraiment, mademoiselle, on dirait que vous êtes chez vous! s'écria le marin, que le vent des rameaux écartés par sa course fouettait au passage.

— Je crois bien que oui, monsieur de Mauplas, répondit-elle gaîment.

Un grand bruit de voix joyeuses arriva jusqu'à eux à travers un rideau de verdure; Esther en fendit d'un élan l'obstacle léger et parut dans la cour, où toute la famille s'empressait autour de Jacques, à peine descendu d'une méchante carriole qu'on voyait dans un coin. — Jacques! cria Esther. Il se retourna, et elle se trouva dans ses bras.

— Enfin! dit-il en lui rendant ses baisers coup sur coup.

Il aperçut Raoul, qui osait à peine s'avancer. — Ah! te voilà! cria-t-il, par où diable as-tu passé? Tu peux te vanter de m'avoir fait courir. — Et, sans attendre une explication, le prenant par la main : — Petite sœur, mon ami Raoul de Mauplas, dit-il en le lui présentant.

— Je sais, murmura-t-elle; j'ai recueilli M. de Mauplas chemin faisant; la connaissance est faite.

Mme de Carnavon avait des larmes dans les yeux en contemplant son fils. Il lui paraissait plus grand, plus fort, plus beau surtout.— Tu nous restes longtemps, très longtemps? reprit-elle en l'attirant de nouveau sur son cœur.

— Le plus longtemps que je pourrai. D'abord mon ami a besoin de reprendre des forces; il lui faut de grands soins. Je vous le confie.

— Nous le garderons pour te garder, répondit Mme de Carnavon. La chambre de M. de Mauplas est auprès de la tienne, ce qui fait que vous ne vous quitterez pas, et il me semblera que j'ai deux fils.

— Elle sait donc être mère quand elle veut? pensa Esther.

Des traces de souffrance se voyaient encore sur le visage du marin, qui à la dérobée examinait toute la famille. Lorsqu'ils en avaient fait le tour, ses regards se reportaient sur celle des trois sœurs qui l'avait tiré d'embarras. Esther avait dans la physionomie un rayonnement de gaîté qui l'attirait. Les petits pieds qu'il avait aperçus dans un rayon de soleil lui trottaient dans l'esprit. Esther, qui le voyait sans le regarder, remarqua la pâleur de son front et se rappela qu'il avait été blessé; elle devint sérieuse. Hortense, qui avait disparu depuis un instant, revint tout à coup, et d'une voix qui dominait le murmure des conversations cria : Le déjeuner est servi!

— Tu parles comme Minerve! répliqua Jacques. Je meurs de faim. — Et, prenant Esther par la taille, il l'entraîna vers la maison en courant.

Dès la fin de cette première journée, la glace était rompue entre les hôtes du Courtil. La réserve même de Mme de Carnavon n'avait pas tenu contre la belle humeur de M. de Mauplas, en qui s'épanouissaient toute la séve et toutes les séductions d'une jeunesse exubérante à peine voilée par un reste de fatigue qui en augmentait le charme. Le frère et les sœurs avaient fait la visite de la maison et le tour du jardin en se racontant mille histoires qui soulevaient des fusées d'éclats de rire et où revenaient sans cesse ces trois jolis mots si doux : te rappelles-tu?.. Raoul, qui ne perdait pas un mot de ces confidences rétrospectives baignées de toutes les fraîcheurs de l'enfance, entrait ainsi dans l'intimité de la famille. Les souvenirs s'envolaient de tous les arbres et de tous les buissons comme des nichées d'oiseaux jaseurs. Des sourires erraient sur les lèvres blanches de Charlotte, Mme de Carnavon écoutait son fils, et l'attendrissement donnait à son visage l'expression de la bonté. Elle ne se ressemblait plus.

Quelques jours après son arrivée, la nuit surprenait Raoul devant une table, à l'heure même où si souvent Esther ouvrait son livre à serrure, et sa plume courait sur le papier.

« Qu'ai-je fait depuis que j'ai quitté Paris, mon vieil ami? Cent lieues à peine, et j'habite un coin de terre où rien ne pénètre de ce qui agite le boulevard. Je suis entré dans cette Thébaïde un jour d'été, vers midi, par un grand soleil qui brillait insolemment au plus haut du ciel. Que cela ressemble peu aux villages et aux cottages des environs de Paris! Une vieille maison couverte de plantes grimpantes en si grande profusion que feuilles et fleurs semblent monter à l'assaut du toit; cela s'appelle un château! Une baraque tapissée de mousse est dans un coin, à l'angle d'une cour où vont et viennent, avec toute l'effronterie d'une liberté qui ne connaît ni règle ni discipline, des bandes de canards et de poules entre les-

quelles se promènent majestueusement des oies hautaines et paresseuses. Voilà pour l'extérieur. Le perron franchi, c'est bien une autre affaire! On a devant soi un large escalier de pierres mal dégrossies qui monte tout droit, et tout en haut, au fond d'un corridor où flotte une vague odeur de feuilles de roses, s'ouvrent un grand salon et un autre plus petit, comme un père et son fils qui se tiennent par la main, où s'étale contre les murs une collection nombreuse de portraits de famille peints au hasard par des artistes inconnus. De belles dames mignardes et furieusement décolletées font les yeux doux dans le vide. Toutes ont à la main des instrumens de musique de formes bizarres, luths, mandolines, guitares, sur lesquels leurs bras mignons promènent des doigts potelés. Leurs regards tendres qui vous poursuivent me font rêver à de belles histoires d'amour oubliées. Quelques vieux meubles en bois doré d'un bon style garnissent ces deux pièces séparées par des portières en lampas cramoisi. Des glaces coupées à cadres fleuris avec trumeaux achèvent de donner un air d'élégance à ces salons, où tout parle de choses mortes. Des parfums d'un autre âge sortent des boiseries; ils m'enivrent doucement.

« Je te vois sourire, et déjà ta voix railleuse me demande : — Et la femme? — Il y en a quatre, mon ami, mais il n'y en a qu'une, c'est vrai. Est-elle jolie?.. Je ne sais; je ne vois que ses yeux. Ah! quels yeux! Des fleurs lumineuses qui ont toutes les innocences, toutes les flammes, toutes les tendresses... Et gais avec cela, le rire y pétille! Puis tout à coup des pensées viennent qui les assombrissent d'une expression désolée. Ils paraissent si peu faits pour être malheureux que volontiers dans ces momens-là on embrasserait celle qui les possède en lui disant : Mademoiselle, je vous en prie, ne soyez pas triste!

« C'est en effet à une jeune fille que ces yeux appartiennent. Elle a vingt ans, bien que par l'expression de son visage et l'épanouissement de son sourire elle ne paraisse pas en avoir plus de seize. Et il y a des heures cependant où, par je ne sais quel réveil subit de sa pensée, c'est une femme qu'on a devant soi.

« Je l'ai surprise l'autre jour accoudée à la balustrade d'une terrasse d'où la vue domine un pli de la route qui court de Toulon à Nice. Par là passent tous ces heureux de la terre qui cherchent les stations enchantées de Saint-Raphaël, d'Hyères, de Cannes, de Monaco, et plus loin l'Italie. C'est le grand chemin de la jeunesse, de l'amour, du luxe, de toutes les oisivetés élégantes de la vie. Ses yeux en voient le mouvement, ses oreilles en entendent le bruit, et le bruit et le mouvement disparaissent comme ces oiseaux qu'un souffle du printemps amène pour un jour dans le ciel du midi. Je me suis approché. Esther a tressailli et a tourné vers moi un visage

où se réfléchissait comme dans une glace le trouble intérieur qui la tourmentait. Un coup de sifflet strident s'est fait entendre suivi d'un grondement sourd, et j'ai vu passer entre deux bouquets de pins le panache de vapeur blanche d'une locomotive; des wagons sautaient l'un après l'autre par l'échancrure ouverte au creux de deux collines. — C'est l'*express* de Nice, dit la voix douce d'Esther.

« — Il me semble plein de voyageurs.

« — Oui, c'est comme cela tous les jours; on dirait un fleuve qui coule;... ici nous ne bougeons jamais.

« Un soupir passa sur sa bouche. Il y avait comme des battemens d'aile dans ce soupir. Elle a quitté lentement la terrasse. Je n'ai pu m'empêcher de penser à ces hirondelles que des enfans emprisonnent dans des cages, et dont les jolies têtes inquiètes et la gorge haletante se froissent contre d'impitoyables barreaux.

« De nouveau tu souris, et te voilà prêt à me lancer un sarcasme en plein visage. Amoureux? Eh! je voudrais l'être! On n'a pas toujours l'occasion de sentir son cœur battre pour des personnes qui ressemblent à Mlle de Carnavon; mais, vois-tu, ce qui manque au mien comme à tant d'autres, c'est la naïveté. On n'a plus le loisir d'être jeune en ce temps-ci. Trop de personnes aimables cheminent dans tous les mondes de Paris, et les chansonnettes qu'elles fredonnent ne permettent pas d'entendre les gazouillemens des rêves qui berçaient les vingt ans de nos pères. On ne suit plus la pente du sentiment, tout au plus est-on fidèle à celle de l'occasion. On scrute, on analyse ce qu'on éprouve, on en veut connaître le pourquoi et le comment, la cause et l'effet; rien de frais, rien de spontané, rien de candide, tout au plus un désir, une curiosité. On était hier encore sur les bancs de l'école, et on se vante d'une expérience hâtive qui pousse dans l'esprit comme un champignon dans de la mousse. Que dire de la fierté d'un oiseau qui se montrerait heureux de ne savoir plus ni chanter, ni voler? Et voilà pourquoi je ne suis pas amoureux d'Esther.

« Ah! que je l'aimerais cependant, si le matin de ma vie m'avait laissé plus de jeunesse; mais le moyen d'être naïf quand on a reçu trois pouces de fer dans le flanc pour une coquette qui n'a pas même attendu votre convalescence pour s'en aller outre frontière égayer sa sensibilité! On a la rancune de sa duperie. Et cependant il me semble que le bonheur serait facile ici, dans cette nature embaumée, sous ce ciel clément.

« Deux coups secs qu'une pendule a sonnés dans le silence de ma chambre comme un avertissement m'ont appris qu'il se faisait tard... Je laisse là ma plume et mes confidences. Ce n'est pas le sommeil ou la fatigue qui me gagne, c'est l'incertitude de mes pensées. Elles n'ont pas plus de forme et de contour qu'un nuage flottant dans le

crépuscule d'un ciel gris. Bonsoir. Demain à la clarté du jour peut-être viendrai-je plus aisément à bout d'en débrouiller l'écheveau... »

Il était impossible que Raoul, malgré cette absence de naïveté dont il parlait à son ami, n'éprouvât point l'influence pénétrante du milieu où le hasard l'avait jeté. Comme une odeur s'évapore au contact de l'air, ce parfum de scepticisme et de raillerie dont les caractères s'imprègnent aisément à Paris s'usait et disparaissait dans cette vie lumineuse qu'il menait au milieu d'une campagne toute remplie d'une végétation exubérante. Après un petit nombre de jours, Raoul était déjà sous le charme.

Une chose extraordinaire arriva, qui fit que la famille de ses hôtes tout entière abandonna le Courtil pour vingt-quatre heures. Un ami de Mme de Carnavon, qui demeurait dans une partie écartée du Var, à quelque distance de Draguignan, l'invita, ainsi que tous les siens, à la pêche d'un étang. Mme de Carnavon n'était point accoutumée à ces déplacemens qui la faisaient sortir de ses habitudes, et qui étaient une occasion de dépenses contre lesquelles protestait l'économie d'Hortense. Elle céda pour faire plaisir à son fils, à qui elle ne savait rien refuser. Le lendemain de leur arrivée, on se mit en campagne de bonne heure. L'étang qu'il s'agissait de vider était situé dans une plaine inculte dont les ondulations légères couvraient un grand espace semé de bruyères et de pins. Le paysage avait un caractère de mélancolie qui contrastait singulièrement avec la nature ensoleillée et plantureuse qu'on venait de quitter. Pour augmenter encore cette impression de tristesse qui se dégageait de l'aplatissement des rives dont l'ourlet de sable et de joncs contournait les eaux dormantes de l'étang, et de l'étendue fauve de cette solitude où le vent courait avec de longs murmures, un brouillard léger rampait à la surface du sol et mêlait au gris du ciel les perspectives grises de l'horizon. Les arbres faisaient des taches noires dans la masse flottante de ces vapeurs dont les draperies balayaient le tapis rouge des bruyères. Une chaussée côtoyait le bord de l'étang, plantée de grands chênes dont la ramure épaisse esquissait une ombre dans cette brume.

Si la lumière qui tombe à flots d'un ciel éclatant a sa splendeur, la transparente obscurité des voiles que le brouillard étend sur la campagne a sa poésie. Elle mêle on ne sait quelle grâce à l'incertitude des lignes. Le mouvement de la pêche avait dispersé tout le monde autour de l'étang; des barques y glissaient lentement avec des formes indécises et se perdaient dans un éloignement vague. Raoul et Esther marchaient à l'écart, ils regardaient partout et peut-être ne voyaient qu'eux. Un vol de corbeaux s'éleva d'un champ voisin, sur leur droite, battit de l'aile lourdement, raya de

lignes noires l'opacité du ciel et s'enfonça dans le vide. — Croyez-vous aux présages? dit Esther, qui prêtait l'oreille aux croassemens rauques dont le bruit fendait la nue.

M. de Mauplas sourit. — Je crois aux sympathies subites, dit-il, je crois aux sentimens, à tout ce qui fait battre le cœur et l'agite, mais pourquoi voulez-vous que ma crédulité prête à certaines manifestations de la nature, à des bruits, à des mouvemens dont les êtres ou les choses qui les causent n'ont pas conscience, un sens défini et une action sur ma destinée?

Esther l'écoutait, la tête à demi penchée. — Je ne sais pas, reprit-elle, il se peut que ce soit une faiblesse ou une folie; j'ai toujours eu l'esprit disposé aux pressentimens, et c'est ce qui fait qu'une feuille qui tombe ou le cri d'un oiseau m'incline à la tristesse ou à la joie. Des riens prennent des proportions étranges quand on vit seule. Ces corbeaux, quand ils se sont envolés, sont partis sur la droite, ils étaient en nombre impair; c'est d'un heureux présage.

— Ainsi il faudra marquer cette journée d'une pierre blanche?

— Peut-être!

Parlant ainsi, ils arrivèrent à un endroit où l'étang enfonçait une langue d'eau dans l'intérieur des terres. Un bateau se balançait sur le bord, retenu par une corde au tronc d'un vieux saule. Au loin, sur l'autre rive, des formes vagues s'agitaient autour des vannes et des écluses. Un appel joyeux dans lequel Esther reconnut la voix de son frère traversa le brouillard. — Voulez-vous que nous passions? dit Raoul.

Il détacha la barque et y fit entrer Mlle de Carnavon. En un instant, ils furent en pleine eau, une traînée de brume glissa sur la surface de l'étang et les enveloppa de ses voiles diaphanes. Tout disparut à leurs yeux. M. de Mauplas ramait doucement, et la barque, qui fendait l'onde sans bruit, semblait flotter dans un nuage comme un oiseau, avec un mouvement paresseux qui la berçait. Quand un souffle de vent déchirait le réseau de vapeur, Esther apercevait par éclaircies la chaussée plantée de chênes, les grands pins de la rive, des pans de bruyères, puis de nouveau tout s'effaçait. Des sarcelles surprises dans leurs nids d'herbes flottantes s'envolaient à tire-d'aile et passaient à côté d'eux. Mollement bercée, Esther ne voyait ni la terre ni le ciel; le bateau qui la portait était comme un point dans l'espace, et devant elle souriait un jeune visage qui la regardait. Elle sourit à son tour. — On irait ainsi jusqu'au bout du monde, dit-elle.

Raoul laissa pendre les rames dans le sillage du bateau. — C'est ce que je disais il y a quelque temps dans cette charrette où vous m'avez reçu... Écririez-vous ce mot sur le calepin que voilà?

— Pourquoi pas? — Elle tira de sa poche un petit porte-crayon en or, et sur la page blanche écrivit et signa de son nom.

— Esther! répéta Raoul en regardant le papier... C'est un joli nom, un nom biblique; il ne rappelle à l'esprit que des souvenirs tendres et doux; il vous va bien.

Mlle de Carnavon écoutait ravie; c'étaient moins des paroles qu'elle entendait que des sons. Il lui semblait qu'elle vivait dans un rêve. La proue de la barque toucha le sable de la rive entre deux touffes de joncs. Elle posa une main fine sur l'épaule de Raoul, et sauta. Personne n'était plus là. Le rideau pâle du brouillard s'ouvrit, un rayon de soleil tomba du ciel et en éclaira les vagues blanches qui montaient dans l'air attiédi comme de gros paquets de ouate. La grande nappe grise de l'étang se mit à étinceler par plaques. Esther et M. de Mauplas marchèrent le long de la plage, allant du côté où l'on entendait un bruit de voix, mais sans se hâter. Quelquefois il lui tendait la main pour l'aider à franchir un ruisseau ou le talus d'un chemin creux. Elle était heureuse, et promenait ses regards partout comme si elle eût voulu emporter l'empreinte de ce paysage dans un coin secret de sa mémoire. Tout à coup elle poussa un cri, et portant la main à sa poche : — Mon crayon! j'ai perdu mon crayon! dit-elle.

Esther fit quelques pas au hasard d'un air effaré, les yeux à terre. — Ne m'accusez pas d'enfantillage, reprit-elle, je tenais beaucoup à ce petit bijou; il m'avait été donné par un vieil ami de la famille, un des seuls êtres qui m'aient aimée... C'est alors qu'il faudrait marquer cette journée d'une pierre noire!

Leurs courses à travers les joncs et les sables du rivage les écartèrent l'un de l'autre. Malgré lui, cette obstination de sa compagne à voir partout des présages avait fini par influencer Raoul; mais ce qui l'occupait surtout, c'était le chagrin d'Esther qu'il voyait sincère; ce chagrin lui pesait. Soudain son regard fut saisi au vol par l'éclair d'un objet luisant qui brillait au bord d'une flaque d'eau. C'était le crayon perdu! Il éprouva la sensation d'un homme qui a découvert un trésor. D'une voix gaie, il appela Mlle de Carnavon; elle accourut, et il lui fit voir le précieux bijou qu'elle aimait couché sous un brin d'écume qui riait au soleil. Une joie d'enfant parut sur son visage, et ses yeux ravis s'arrêtèrent sur ceux de Raoul. — Êtes-vous contente? lui dit-il.

Il se baissa pour ramasser le crayon, et, le tirant de la flaque d'eau qui était en contre-bas, se trouva à genoux devant elle. Il y resta, et lui tendit le petit objet. Leurs doigts se rencontrèrent, il prit sa main, la garda; troublée, elle la lui laissa. — Esther! s'écria-t-il. — Elle rougit, respirant à peine, puis, faisant un effort, se dégagea et se sauva en courant.

Le marin demeura quelques minutes à la même place, la suivant des yeux, tandis que les pans de sa robe balayaient la tige des bruyères. Un flot de jeunesse gonflait son cœur, et il ne cherchait pas à se rendre compte de ce qui se passait en lui. Il se leva bientôt et marcha derrière elle, lentement, dans ce sentier fleuri que sa course avait tracé au milieu des lavandes et des bruyères. Il lui semblait que le doux parfum qui s'en échappait venait d'elle. Peu d'instans après, il la rejoignait auprès d'un groupe de pêcheurs qui s'étaient rassemblés autour des vannes. Jacques était là, les bras nus jusqu'aux coudes et plongeant ses mains dans l'eau agitée par la fuite des poissons. Esther, les joues en feu, se pressait contre lui et haletait; mais c'était moins la rapidité de sa fuite que l'émotion qui l'oppressait. Un sourire errait sur ses lèvres qui n'était pas celui de la tristesse. Raoul se glissa vers elle; sans retourner la tête, elle le vit venir. Quand il fut à son côté, sans qu'elle en eût conscience, l'expression d'un bonheur innocent, profond, radieux, se répandit sur son visage. La présence de son frère lui donnant du courage, elle leva les yeux sur M. de Mauplas; s'il ne l'eût pas aimée déjà, il l'eût adorée en ce moment. Il y avait comme le don d'une âme dans ce regard.

Un vieux pêcheur qui cherchait dans les fossés d'écoulement mis à sec les anguilles et les tanches, pour lesquelles des douzaines de paniers avaient été préparés, frappa du pied avec violence à la vue du maigre butin qu'il retirait de la vase. — Misérable pêche! s'écria-t-il; mais comment en être surpris, voici l'homme à la jambe qui traîne!

Esther tressaillit et chercha partout. Le Ronquier passait en effet sur la chaussée, sa besace sur l'épaule, traînant le pied. Un instant il s'arrêta, et, s'adressant au groupe qui s'agitait au bord de l'étang : — Ça ne va donc pas fort? cria-t-il. Dame! l'homme n'est pas fait pour être content tous les jours!

Il s'éloigna lentement, frappant du bout ferré de son bâton sur les cailloux de la chaussée. Toute joie s'était effacée du visage d'Esther. Elle se rappela le jour où elle l'avait rencontré cueillant des champignons dans ce bois où elle marchait à l'aventure, peu de minutes avant l'heure où M. de Mauplas s'était présenté devant elle. Par quelle influence mystérieuse était-il ramené dans son voisinage en un moment où un flot de sensations inconnues venait tout à coup de la pénétrer? Et à défaut de cette influence contre laquelle sa raison protestait, n'y avait-il pas une coïncidence au moins étrange dans cette double rencontre où sa pensée s'obstinait à voir un présage? Le retour se fit silencieusement; elle était mal à l'aise, et cependant eût-il été en son pouvoir de le faire, elle n'eût rien changé aux instans qui venaient de s'écouler, et en caressait le souvenir

dans son cœur. Raoul, qui l'observait, était plein d'une joie intérieure que sa jeunesse réveillée savourait délicieusement. En arrivant au sommet d'une côte d'où le regard, par-delà les collines et les champs, embrassait la mer au loin, la nuit qui était venue fut tout à coup éclairée par la lune, qui leva son disque élargi sur la transparence de l'horizon. Sa lumière envahit l'espace et fit tout à coup étinceler les flots, prêtant à l'étendue de ce paysage la magie de sa clarté flottante. Le char où tous deux étaient assis sur la première banquette, non loin d'Hortense assoupie et de Charlotte rêveuse, descendait une pente sur la lisière d'un bois. Quand on fut au creux d'un vallon, où ce chemin, serré entre deux croupes, faisait un coude, les yeux de Raoul indiquèrent l'endroit où un sentier de chèvre tracé parmi les rochers et les buissons s'y perdait, et d'une voix qui avait la douceur d'un soupir il dit : — C'est là. — Esther sourit, et ses craintes, le présage et le Ronquier, tout fut oublié.

IV.

Les jours n'avaient plus de mesure pour Mlle de Carnavon ; tous lui paraissaient radieux dans leur vol quotidien, qui, aux mêmes heures, lui versait les mêmes troubles délicieux et les mêmes joies intimes. Des rencontres, des promenades, des conversations le long des allées bordées de buis du petit jardin, des stations au bord de la mer, où l'on s'attardait sur le sable fin à regarder trembler les étoiles dans l'eau ou palpiter au vent les voiles latines des barques de pêcheurs, en marquaient les étapes. Il ne lui semblait pas qu'il en pût être de plus heureuses.

Un soir Esther et M. de Mauplas s'étaient rendus avec toute la famille au sommet d'une petite colline qui faisait une gibbosité dans la plaine. Des enfans à grand bruit les accompagnaient, courant et sautant comme des chevreaux parmi les broussailles qui en couvraient les pentes. C'était une époque où toute la jeunesse du pays s'amusait à célébrer une fête locale par des feux allumés sur les hauteurs. On en voyait qui déjà flambaient çà et là. Des voisins, précédés par des bandes de petits garçons et de petites filles, s'étaient joints à Mme de Carnavon et à ses filles. Chacun avait choisi une place à sa guise sur un lit de bruyères que parfumaient les senteurs du thym et de la lavande, du romarin et du fenouil. A la clarté de cette nuit splendide et transparente, Esther et Raoul s'étaient assis l'un à côté de l'autre. Les étoiles avaient des scintillemens de feu ; des lumières tremblaient au loin dans la campagne. Cependant les enfans, dirigés par Jacques, avaient réussi à élever sur le point culminant de la colline un gros bûcher de fagots secs, de branches mortes, de vieilles planches, de barriques de goudron défoncées et

remplies de pommes de pin, et y avaient mis le feu. Bientôt la flamme jaillit impétueusement de ce monceau de matières résineuses et fit monter vers le ciel un jet de clartés vives qui traçaient un cercle éblouissant dans la nuit. Les garçons se mirent à sauter par-dessus l'énorme brasier croulant avec de grands cris joyeux. On voyait coup sur coup leurs silhouettes noires passer au travers de la flamme rouge, retomber de l'autre côté, puis s'effacer dans l'ombre. Et sans cesse, s'appelant et s'excitant, ils recommençaient.

Étendue sur son lit d'herbes aromatiques, Esther savourait les douceurs de cette nuit tiède. D'une main distraite, elle arrachait des tiges de lavande dont l'arome pénétrant restait à ses doigts. Ses yeux se perdaient dans les étoiles; elle échangeait avec Raoul quelques paroles à demi-voix, lentement. Les mots avaient pour elle une signification que la langue ne leur donne pas, une signification en quelque sorte musicale qui s'exprimait par des sons en dehors du sens précis qu'ils pouvaient avoir et que son cœur entendait. Tout la charmait dans cette heure enchantée, la vie et la nature, qui l'enveloppaient de jeunesse et de parfums.

Tout à coup sur sa main elle sentit la chaleur de deux lèvres qui s'y posaient doucement; un frisson la prit, elle voulut la retirer, mais sa main resta prisonnière entre deux mains qui la retenaient. Le baiser dont elle était troublée avait la tendresse et la douceur d'une prière; c'était comme une supplication muette, une adoration. Esther n'eut plus la force de se dérober à cette étreinte et ferma les yeux à demi. Les jeux de la flamme qui dansaient sur l'herbe, les longs reflets rouges qu'elle projetait dans la nuit et qui s'étendaient au loin parmi les ombres noires des collines, le grand silence de l'espace plein de vagues et flottantes rumeurs, tout contribuait à la plonger dans une sorte d'enivrement placide qui avait le charme du rêve. — Que la nuit est belle! dit une voix à son oreille; on voudrait qu'elle ne finît jamais.

— Oh! non, jamais! répondit-elle si bas qu'elle s'entendait à peine.

Un baiser plus long s'appuya sur sa main. La sensation d'un bonheur intense la pénétra si profondément que des larmes lui vinrent aux yeux. La voix de son frère la tira subitement de cette extase où elle était comme anéantie. — Le froid vient; réveille-toi, belle endormie, cria-t-il en s'approchant.

Réveillée, non pas du sommeil, mais de l'ivresse, Esther se leva tout éperdue.

Quelques voisins s'arrêtèrent au Courtil. Hortense alluma une douzaine de bougies qui dormaient dans leurs vieilles bobèches à pandeloques; les deux petits salons où s'étalaient les portraits de famille prirent un air de fête, et Mme de Carnavon ordonna qu'on

servît le thé. Esther allait de ci de là, versant le liquide brûlant dans les tasses. Des pâleurs et des rougeurs subites passaient sur son visage, et sa main mal assurée faisait tinter le goulot de l'antique théière contre la porcelaine. — Qu'as-tu donc ce soir? es-tu malade? lui demanda Hortense.

— Moi! au contraire, répliqua-t-elle étourdiment.

Elle rencontra les yeux de Raoul et sentit que tout tournait autour d'elle. Quand elle remonta dans sa chambre, ses jambes ne la portaient plus; elle croyait à toute seconde que la respiration allait lui manquer. Elle tomba à genoux, et les mains jointes, cria : — Mon Dieu! mon Dieu! — C'était un ravissement, et si la mort l'eût prise en ce moment, elle eût été contente.

Un instant après, elle était devant son livre à serrure et sa plume glissait sur le papier.

« Il y a des heures où l'on est si profondément heureuse que le cœur déborde et qu'on a des envies de pleurer. Ah! ce 15 juillet... voilà une date que je me rappellerai. On dirait qu'un sillon de lumière a traversé ma vie. C'est donc vrai ce que Blanche m'écrivait? Il y a des bonheurs qui rendent fou, et ces bonheurs nous viennent d'un autre.

« Des riens remplissent ma vie et lui suffisent... L'autre soir, j'étais accoudée à la balustrade d'une petite terrasse d'où la vue s'étend au loin. Il était auprès de moi. Je ne sais ce qu'il me disait. Je regardai un ver luisant qui brillait comme une émeraude sur un brin d'herbe. Un convoi vint à passer, faisant flotter son panache de fumée et traînant après lui son tonnerre. Je me rappelai avec étonnement qu'autrefois j'avais toujours envie de le suivre : pourquoi tant d'agitation, et que va-t-on chercher au loin qu'on ne puisse trouver à côté de soi?

« L'autre jour, nous revenions d'une course où Jacques nous avait entraînés. J'avais à la main une gerbe de fleurs des champs ramassées un peu partout; mes cheveux, dérangés par l'ardeur de cette marche à travers bois et vallons, flottaient en désordre sur mes épaules, où pendait un chapeau de paille retenu par un bout de ruban. Au détour d'une allée, à deux pas du Courtil, ma sœur Charlotte vient à moi, pose sa main amaigrie et pâle sur mon bras, me regarde et dit : — Pauvre petite! — Ce fut tout. Elle passa, me laissant tout interdite. Pourquoi pauvre petite? que veut-elle dire par là? qu'ai-je à redouter? Elle m'a gâté mon bonheur... La moitié de ma gerbe s'est répandue sur mes pieds. Mes mains en effeuillaient le reste tristement lorsqu'un tourbillon de notes a éclaté au-dessus de ma tête. C'était comme un torrent de sons joyeux qui sautaient par la fenêtre en cascade. J'ai franchi l'escalier d'un seul élan. M. de Mauplas était devant le piano, jouant une valse endiablée qui eût

fait bondir un cercle de douairières. J'ai pris ma sœur Hortense par la taille et j'ai valsé avec elle, malgré elle; son chien, effaré, jappait autour de nous, et moi, je tournais toujours, balayant de mes cheveux au passage le visage du pianiste. — Es-tu folle! m'a dit Hortense, qui a fini par tomber épuisée dans un fauteuil. — Folle, je le crois bien!

« Je ne sais comment finira ce roman... Il est clair que, si M. de Mauplas m'aime, il ne peut avoir qu'un seul désir : passer sa vie avec moi. Ma mère cette fois sera-t-elle plus accommodante? Je prévois des luttes qu'il me faudra subir; mais, j'y suis déterminée, je ne céderai pas comme ma sœur Charlotte. Je combattrai pour moi, pour lui, et rien ne me fera plier. Il me semble, est-ce une illusion? que j'ai surpris dans les yeux de Mme de Carnavon une nuance d'attendrissement. Elle n'a plus cette même austérité froide d'autrefois; elle me regarde avec plus de douceur. Aurait-elle deviné, et consentirait-elle déjà au fond de son cœur? Mon Dieu! si c'était vrai, aucun obstacle ne me séparerait plus de ce bonheur, que Blanche a connu... »

L'intensité de la vie d'Esther se traduisait alors par la quantité des pages qu'elle noircissait. Elle avait cent choses à se dire qu'elle se racontait le soir, et c'était une manière de repasser encore par les sentiers qui l'avaient le plus charmée.

M. de Mauplas, de son côté, ne se faisait pas faute d'écrire, et l'ami qu'il avait laissé en congé à Paris était bombardé de lettres où les confidences remplissaient quatre pages de caractères serrés, menus. M. de Baurepert, de quelques années plus âgé que Raoul et un peu son parent, servait dans la même arme, où la supériorité de son grade et son expérience lui donnaient sur le jeune enseigne, qu'en riant il appelait son filleul, l'autorité d'un tuteur, mais une autorité mitigée par l'esprit et la familiarité. Un matin, et au plus fort de cette expansion sans cesse renouvelée, le facteur rural remit à M. de Mauplas une lettre ainsi conçue :

« Il ne te manque, mon cher Raoul, que de mettre des rimes à ta correspondance pour en faire des pastorales. Il s'en dégage une odeur de foin coupé. Ce ne sont que chants d'oiseau, murmures de la brise dans le feuillage, et clairs de lune qu'on n'est point accoutumé à trouver sous la plume d'un marin. A te dire franchement les choses, tu me parais tombé dans un guêpier. Tu es couché en joue par deux beaux yeux qui veulent faire de toi, mon garçon, un mari, ce qui est terrible, et, ce qui est pis encore, un homme de terre ferme; mais, grâce au ciel, je suis là, et je ne permettrai pas qu'on t'assassine. Mon congé expire dans une semaine. Vingt-quatre heures après je suis à Toulon. — Le lendemain, je tombe au Courtil, et, si je ne me suis pas trompé, gare au branle-bas! Tu verras

alors de quel bois se chauffe un capitaine de frégate qui a l'honneur et la surprise de compter un poète dans sa famille. Dussé-je appeler tout l'équipage de l'*Aréthuse* à mon aide, je t'enlève et je t'embarque... »

Les plaisanteries venaient après les menaces; il y en avait deux ou trois pages sur ce ton, mêlées de remontrances et d'objurgations. La lettre lue, Raoul la mit dans sa poche et courut rejoindre Mlle de Carnavon, qui était en promenade avec Jacques chez un voisin.

V.

A peu de jours de là, tout le pays était en mouvement pour le dépiquage du blé; de toutes parts la moisson dorée était étendue sur l'aire, au plein soleil de l'été. C'est un temps de fêtes, où l'on se visite et où les soirées se passent à sauter sur la paille foulée par les pieds des mulets qui tournent en rond. Les enfans grimpent sur les meules et se culbutent à grands cris, les jeunes filles sautent sur quelque coin de terre battue, bien déblayée, et si la nuit surprend tout ce monde à la belle étoile, en pleine gaîté, quelquefois on prolonge la veillée bien après l'heure du sommeil.

A la prière de Jacques, un petit bal avait été improvisé sur l'aire voisine du Courtil. Il menait la valse avec Raoul, tandis que les enfans, accourus de tous les côtés, faisaient des montagnes de paille et s'y roulaient. Un moment vint où la fatigue dispersa la compagnie. Comme les perles d'un collier qui s'égrène, les danseuses, une à une, s'éloignaient, et la farandole dénouée se rompait en chaînons épars qui s'effaçaient dans l'ombre. Çà et là, des jeunes filles prises par le sommeil se couchaient sur la paille, ou, immobiles, elles faisaient des taches noires sur le fond jaune de la moisson. Esther, lasse comme elles, s'était assise sur des gerbes et, s'inclinant, s'était fait un oreiller d'épis sur lesquels sa tête reposait. Bientôt assoupie par la chaleur d'une nuit d'été sans vent, elle ferma les yeux. Raoul, qui la regardait, comprit, à la respiration égale et douce qui soulevait sa poitrine, qu'elle s'était endormie. Il prit une mante légère faite d'une étoffe algérienne et l'étendit au-dessus de son front, attachée à quatre bâtons. Placé à son côté et la couvant d'une muette adoration, il veillait sur son repos. Mme de Carnavon causait à l'écart avec un gros propriétaire du voisinage. Hortense allait et venait dans la transparence de la nuit, ramassant les épis encore pleins chassés de l'aire par le trot des mulets. Charlotte, les mains croisées sur ses genoux, promenait ses regards tristes au hasard dans l'espace, et les arrêtait quelquefois sur l'abri mobile qui protégeait sa sœur. Quelques rires confus éclataient dans l'ombre et marquaient la place où des garçons étaient tombés

pêle-mêle. Une heure se passa dans ce silence à peine interrompu par le chuchotement des feuilles caressées par les haleines de la nuit. Tout à coup Esther s'éveilla, et son premier regard rencontra deux yeux passionnés et lumineux qui la contemplaient. Encore prise à demi par le sommeil, elle ne pouvait détourner ses regards des yeux qui brillaient entre elle et le ciel. Elle en était fascinée. Un sourire dont elle n'avait pas conscience éclaira son visage. Il lui semblait qu'elle vivait d'une vie immatérielle, et que son âme flottait dans l'éther rempli de rayonnemens. Quant à Raoul, dont le visage lui apparaissait dans une ombre claire, il avait pour elle tout le charme d'une vision. — Savez-vous que je vous aime? lui dit-il en se penchant vers elle doucement.

— Oui, je le sais, répondit-elle.

Elle sentit passer un souffle sur sa bouche et ferma les yeux. Si en ce moment il lui avait dit : — Levez-vous et suivez-moi, — elle se serait levée et l'aurait suivi.

Lorsqu'elle prit le chemin du Courtil, accompagnée de Hortense et de Charlotte, Esther marchait la dernière, lentement, heureuse d'avoir à son côté quelqu'un qui disposait de sa vie et de son cœur.

Si Jacques avait été moins occupé de pêche et de chasse, il aurait pu la surprendre le lendemain, errant avec M. de Mauplas sur la lisière d'un bois dont les derniers arbres faisaient un panache verdoyant à l'extrémité d'un promontoire voisin. Une confiance sans bornes était née de cet amour, et s'épanchait du cœur d'Esther comme l'eau pure d'une source ouverte par un coup de sonde. Elle lui parlait de son enfance austère, qui s'était écoulée dans un couvent, près de La Ciotat, et d'où sa mère, tout habillée de noir, l'avait tirée à l'âge de quatorze ans. Le père était mort, et l'on vivait sur le Courtil. Le travail toujours, et jamais de ces caresses dont l'adolescence a soif. On ne voyait personne. Elle avait compris vaguement, dès la seconde année, que dans cet intérieur morne il fallait mourir ou se dessécher. Hortense avait pris le parti de rester insensible à tout; Charlotte s'en allait vers la mort; mais elle s'était cramponnée à la vie et luttait. — C'est bien triste, allez, bien sévère, ajouta-t-elle, et j'ai passé bien des nuits blanches malgré ma jeunesse; j'attendais je ne sais quoi, et j'attendais toujours. J'étais comme cette princesse des contes de fée qui, dans sa détresse, criait : Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir! Et pendant des années, je n'ai rien vu! A présent je n'attends plus. J'ai une sœur qu'un jour vous connaîtrez, Mme la baronne d'Équemaure; elle est à Cannes. Elle a tout à profusion, la fortune, les amitiés, les belles choses, des voitures, des chevaux, et jolie comme un ange avec cela. Elle est si heureuse qu'elle n'a pas le temps de penser aux autres. Je n'ai pu quelquefois, en songeant à elle, me défendre du

péché d'envie. Que devenir entre une mère qui oublie qu'elle a trois filles encore à côté de cette fille préférée? Seule le matin, seule le soir, seule toujours! Ce qui m'a soutenue, c'est un ami, un livre auquel je disais tout; sans lui, je serais tombée.

Esther parla ainsi jusqu'au bout de leur promenade, mêlant tous ses souvenirs, et ne voulant rien garder de ce qui avait été dans son cœur, comme si c'eût été un bien qui appartenait à Raoul et qu'elle était tenue de lui rendre. Quand elle fut à l'extrémité du promontoire, en face de la mer, elle s'arrêta sous l'ombre mouvante des pins. — A présent vous savez tout, dit-elle.

— Si vous croyez que je vous écoute, je vous regarde et je vous admire, répondit Raoul.

— Eh! dit une voix dure et lente qui partait de la lisière du bois, il y a là quelqu'un qui s'essouffle à courir après vous et qui vous hèle.

Mlle de Carnavon se retourna vivement et aperçut le Ronquier, qui, son bâton à la main, se frayait un passage parmi les buissons. — Ah! l'homme à la jambe qui traîne! fit-elle.

Un homme qui courait apparut derrière lui et apprit à M. de Mauplas qu'un étranger était au Courtil qui l'attendait. — Il a dit qu'il s'appelait M. de Baurepert et que vous le connaissiez.

— Je le crois bien, c'est mon ami! s'écria Raoul, qui déjà tournait les talons.

— Est-ce qu'il vient pour vous emmener? demanda Esther.

— Quelle folie!

Elle hâta le pas pour le suivre, évitant de regarder du côté où marchait le Ronquier. — Comme il est pressé, se disait-elle; nous étions si bien ici cependant!

C'était en effet le tuteur de M. de Mauplas qu'un convoi pris à Toulon venait de jeter au Courtil, où Mme de Carnavon l'avait reçu. Il dîna au logis et fut invité à y coucher. Il passa la soirée à tout observer, en homme qui veut tout voir et tout comprendre. Esther avait les timidités inquiètes d'une personne qui pressent un danger. Effarouchée à la vue de ce capitaine qui avait le regard clair et la réplique prompte, elle se dérobait à la conversation. Vers minuit, et sous prétexte de fumer un cigare au grand air, il prit Raoul à part et se trouva bientôt avec lui dans la campagne. — Te souviens-tu de ce que je t'écrivais dernièrement? dit-il tout en lançant une spirale de fumée dans l'espace.

— Parfaitement, répondit Raoul.

— Eh bien! ce qui n'était chez moi qu'un pressentiment est aujourd'hui une conviction. Tu es dans la nasse, mon garçon!

— Comment l'entends-tu?

— Cela s'entend de reste. Je croyais ne trouver ici qu'une petite provinciale, assez bien tournée, avec de jolis yeux et le teint frais d'une écolière, et c'est une charmante fille que je rencontre, faite à ravir, élégante, avec quelque chose de fin et d'attrayant qui forcerait à la remarquer entre mille...

— Eh bien?

— C'est bien pis! Avec la première, ce n'était qu'une amourette dont tu courrais le risque; avec l'autre, c'est un amour, et de l'amour au mariage il n'y a que la distance qui sépare une imprudence d'une folie, un accident d'une catastrophe.

— Il serait donc bien malheureux, à ton sens, l'homme qui épouserait Mlle de Carnavon?

— Tu me fais trembler! Tu es comme un voyageur qui regarde au fond d'un abîme et que le vertige attire. Vas-tu donner ta démission et vivre au Courtil? Fort bien! T'imagines-tu par hasard qu'avec Esther tu n'auras qu'une femme? Tu épouseras la mère, mon ami, et avec la mère les deux sœurs, toute une famille. Tu feras les commissions de l'une et dévideras les écheveaux de l'autre. Tu auras soixante ans avant six mois... Il poussera de la mousse tout autour de toi!..

— Mais...

— Ne m'interromps pas! Vas-tu au contraire reprendre la mer, battre les océans du nord au sud et du ponant à l'orient et laisser Mme de Mauplas au rivage, sans autre protection que sa jeunesse et sa beauté? Peste! voilà une confiance qui t'honore, mais qui frise l'impertinence. Si la rage du mariage te possède, ne saurais-tu trouver une femme qui, avec moins de séductions, ait plus de dot? Tes goûts et ta fortune, quatre ou cinq mille livres de rentes, je crois, en ont besoin. Le mieux, si tu es vraiment un homme, un marin, serait de t'en passer. Donc laisse là ta pastorale, qui a eu ta convalescence et la belle saison pour complices, et viens me tenir compagnie en attendant l'heure de mon embarquement. Je prendrai soin qu'elle sonne bientôt.

Raoul soupira; il comprenait que sous une forme brusque M. de Baurepert disait des choses marquées au coin du bon sens; tout en achevant une cigarette à côté de lui, il tourna les yeux vers le Courtil, dont la façade blanche se voyait derrière le rideau des arbres. Une lumière tremblait dans l'ombre et indiquait la place d'une fenêtre qu'il connaissait à l'angle de la maison et où grimpait un jasmin d'Espagne. Le capitaine suivit la direction de ce regard et sourit. — Ah! oui, reprit-il, la lampe d'Héro, et tu te souviens du sort de Léandre.

Il y eut un silence. — Viendras-tu à Toulon? reprit le capitaine.

— Y resteras-tu longtemps?

— Vas-tu marchander à ton tuteur les jours que tu lui donnes?

— Eh bien! j'irai.

Le lendemain dans la matinée, Esther fut informée du départ subit de Raoul. Elle devint toute blanche; l'air de désolation candide qui parut sur son visage bouleversa M. de Mauplas; il eut le désir de revenir sur sa résolution, mais le sourire de raillerie par lequel M. de Baurepert accueillit son regard suppliant lui fit refouler sa pensée au fond du cœur. Il chercha cependant à profiter des derniers instans qu'il devait passer auprès d'Esther pour lui parler secrètement, et il y réussit. — Votre pâleur me fait mal, lui dit-il; doutez-vous de ma sincérité? Tout ce que je vous ai dit, je le sens;... mon cœur ne forme qu'un souhait, celui de vous appartenir, de pouvoir vous répéter sans cesse ce qu'un soir vous m'avez permis de vous avouer. Il y a des choses qu'on ne refuse pas à l'ami qui a veillé sur une adolescence isolée; mais avant quinze jours il sera parti,... alors je reviendrai. Vous aurez eu le temps de voir clair en vous-même, de consulter Mme de Carnavon. Si en arrivant j'aperçois sur votre fenêtre un bouquet de roses dans un vase, je comprendrai que quelqu'un m'attend ici, et je monterai l'escalier du Courtil comme on monte à l'assaut.

Les yeux d'Esther se remplissaient de larmes tandis qu'il parlait ainsi, et ses mains tremblantes détachaient une rose de sa tige.

Les jours qui suivirent le départ de l'enseigne de vaisseau furent lents et lourds. Jacques chassait et pêchait. Charlotte brodait, toujours silencieuse, tournant parfois un regard triste et caressant vers Esther, qui rêvait. Chaque matin, elle cueillait un bouquet de roses fraîches qu'elle mettait sur sa fenêtre dans un vase où elles achevaient de s'épanouir. Elle choisissait les plus belles et les plus odorantes et les effleurait d'un baiser tour à tour. Hortense, selon sa coutume, allait et venait par la maison. On n'avait pas revu Mme d'Équemaure, on savait seulement qu'elle s'amusait beaucoup à Cannes. — Cela la tuera, disait Mme de Carnavon attendrie. — Les nouvelles de M. de Mauplas n'arrivaient pas non plus. Quelques mots seulement écrits à la hâte, et où il exprimait tous ses remercîmens, apprenaient qu'il venait de suivre M. de Baurepert dans une excursion sur le littoral. Les jours apportaient à Esther un mélange d'espérances et d'inquiétudes dont le livre à serrure recevait la confidence. L'espoir dominait encore et lui faisait tout accepter, même l'attente, avec des joies secrètes.

Un soir, au soleil couchant, elle était en promenade dans une partie sauvage de cette forêt de l'Esterelle qui court de Toulon à Cannes dans un pays de collines où se tordent des vallons étroits

parsemés de quartiers de rocs dont les angles et les saillies déchirent la terre. Les touristes qui cherchent la santé sur cette côte hospitalière en connaissent tous les recoins, comme on connaît le port de Vénasque à Luchon et le cirque de Gavarni à Cauterets. Esther, depuis le départ de Raoul, avait repris ses habitudes de solitaires excursions. Elle allait à pas lents au revers d'un coteau dont la pente était coupée de bouquets de chênes-liége et de pins entre lesquels erraient à l'aventure quelques chèvres. Elle pensait à ce jour lumineux où, au détour d'un chemin, M. de Mauplas lui était apparu tout à coup, dans le libre épanouissement de sa jeunesse et de sa gaîté.

En ce moment, elle entendit une voix qui la fit tressaillir; ravie, elle tourna la tête du côté où cette voix s'était fait entendre. Si c'était lui qui la cherchait? C'était en effet Raoul qu'elle apercevait à quelque distance marchant d'un pied léger parmi les buissons verts. Elle allait courir à lui lorsqu'une femme parut à l'angle d'un petit bois qu'il venait d'atteindre, et passa familièrement son bras sous le sien. Esther reconnut sa sœur et s'arrêta. Vêtue d'un costume d'étoffe claire, un chapeau léger sur la tête d'où pendait un voile de gaze, des bottines de cuir fauve aux pieds, une ombrelle à la main, Mme d'Équemaure avait la physionomie éclairée par l'expression du plaisir. Un froid mortel se répandit dans les veines d'Esther; en un instant, elle la détesta. Le sentier que les deux promeneurs suivaient au bras l'un de l'autre passait non loin de la place où elle restait immobile, pétrifiée par l'étonnement et un vague effroi; elle se jeta derrière un massif d'arbres et attendit. Bientôt ils furent en face d'elle. La baronne et Raoul marchaient à petits pas, comme s'ils eussent éprouvé à un égal degré le désir de prolonger leur promenade. Elle souriait et il écartait avec un soin vigilant les rameaux qui auraient pu embarrasser sa marche. — Mais depuis combien de temps se connaissent-ils donc? pensa Esther.

— Ainsi vous partez toujours bientôt? dit Raoul.

— Oui, bientôt.

— Et vous allez?

— Je vous l'ai dit, à Florence d'abord, puis à Naples. Qui vous empêche d'y venir?..

Ils passèrent, et Esther n'entendit pas ce que répondit M. de Mauplas. Elle avait le cœur serré, elle écarta un pan de verdure pour les mieux voir. De la même allure paresseuse qu'ils avaient tout à l'heure, ils arrivèrent au pied de la colline; une calèche qu'Esther n'avait point encore remarquée vint à leur rencontre, suivie d'un break habité par sept ou huit personnes, et d'une cavalcade qui emplissait le vallon d'un bruit joyeux d'éclats de rire. — Mais

arrivez donc! leur cria-t-on de toutes parts, vous avez pris le chemin des écoliers!..

— Rien qui allonge plus que les sentiers qui raccourcissent! dit un cavalier en qui elle reconnut M. de Baurepert.

Sans se presser, Raoul et Clotilde atteignirent la calèche; tout en marchant, l'enseigne de vaisseau avait cueilli un bouquet de fleurs des champs artistement entourées d'une collerette de lavandes et de fougères que nouait un bout de ruban. Il le lui présenta, elle le prit, et il sembla à Esther qu'au moment où il s'emparait de sa main pour l'aider à sauter dans la voiture il l'effleurait d'un baiser.

Le break, la cavalcade et la calèche partirent de compagnie, et tout disparut dans un poudroiement de lumière au milieu duquel palpitaient la gaze flottante des voiles et l'éclat soyeux des ombrelles.

Lorsque Esther sortit de sa cachette, elle avait le cœur plein d'angoisses et les yeux pleins de larmes. Rentrée au Courtil, elle prit prétexte d'une migraine pour se retirer chez elle. Une pensée l'obsédait. M. de Mauplas et Mme d'Équemaure ensemble! Quoi! ce bonheur d'être avec lui à Clotilde, qui avait tous les bonheurs, et la solitude à elle, qui n'avait rien! Le poids de cette injustice l'écrasait. Si Raoul l'aimait, comme il le lui avait dit, pourquoi était-il avec une autre? Une bonne odeur de rose qui entrait dans sa chambre par la fenêtre la tira de sa rêverie douloureuse. Elle leva la tête, et vit partout des pétales flétris que le vent avait arrachés au bouquet qu'elle avait mis dans un vase sur l'appui de cette fenêtre. Qu'importait à présent que les roses fussent effeuillées? Elle resta à sa place à les regarder, les mains sur ses genoux, immobile.

Quelques jours se passèrent dans ce désenchantement. Elle n'osait interroger son frère. Les fleurs desséchées par le vent et brûlées par le soleil achevaient de mourir dans le vase. A quoi bon les remplacer? Vers la fin de la semaine, errant à quelques centaines de pas du Courtil dans un endroit solitaire où ses pieds l'avaient portée à son insu, elle vit venir à elle un petit pâtre qui regardait de tous côtés comme quelqu'un qui ne veut pas être aperçu. Il s'approcha vivement, et tirant de sa poche une lettre : — Voici un papier qu'on m'a dit de vous remettre, dit-il, prenez vite.

— A moi ce papier?

— Eh! oui, n'êtes-vous pas mademoiselle de Carnavon, mademoiselle Esther, la plus jeune?.. Oh! je vous connais bien,... et mes chèvres aussi vous connaissent! Vous leur donnez du pain quand vous les rencontrez, comme vous donnez des bonbons aux enfans.

Esther tournait et retournait le billet entre ses doigts, le regar-

dait à la dérobée et se sentait rougir. — C'est un grand jeune homme qui me l'a donné pour vous, reprit l'enfant, il a l'air vif et gai... il vous accompagnait un jour que vous m'avez trouvé au pied d'un arbre où je pleurais parce que j'avais perdu une de mes chèvres. — Ne pleure pas, me dit-il, nous allons la chercher ensemble, et, si nous ne la découvrons pas, je te donnerai de quoi en acheter une autre. — Vous comprenez si je me suis mis à courir quand il m'a chargé de cette commission!

Mlle de Carnavon vida son porte-monnaie dans la main du petit berger, qui s'essuyait le front, et s'en alla au plus vite, tenant le papier serré entre ses doigts. Quand elle fut sous le couvert d'un petit bois, elle l'ouvrit, et lut ces quelques mots écrits au crayon : « Je n'attends plus que le départ de mon ami pour retourner où vous êtes... Si tôt que ce soit, ce sera toujours trop tard. Ce que je pensais quand je vous ai quittée, je le pense toujours; ce que vous étiez alors, l'êtes-vous encore? Moi, je ne vis que pour vous. »

Peu s'en fallut qu'Esther ne portât ce billet à ses lèvres; elle reprit sa course et monta dans sa chambre pour le relire encore. — Ah! mes roses! s'écria-t-elle tout à coup. — Elle descendit au jardin, en cueillit une botte, les embrassa à pleine bouche et les mit dans le vase.

Le jour même, dans la soirée, Mme de Carnavon lui annonça qu'elle avait reçu des nouvelles de M. de Mauplas et qu'il ne tarderait pas à revenir. — Je sais, répondit-elle avec vivacité.

La mère devint sérieuse, et, sous le prétexte d'un ordre à donner, l'emmena dehors. — Je crois que M. de Mauplas t'a remarquée, dit-elle d'une voix grave. Toi-même peut-être songes-tu à l'épouser? Je n'ai rien à dire contre ce jeune homme, qui est bien né et qui a un aimable caractère; mais as-tu bien réfléchi? Un marin, et si jeune! et une fortune modeste qui lui suffit à peine. Je me reproche presque de lui avoir ouvert ma maison.

— Ah! ma mère.

— Oui, je vois bien que ton choix est fait,... et moi, je tremble.

— Laissez-moi être heureuse, je vous en prie, mon cœur déborde!

Le reflet d'un attendrissement subit adoucit le visage de Mme de Carnavon, et quelque chose comme une larme parut dans ses yeux tandis qu'elle recevait sa fille dans ses bras. — Oui, ce que j'étais, je ne le suis plus, dit-elle. Un jour, je t'ai vue à côté de M. de Mauplas; il te regardait d'un air qui m'a fait penser à Jacques. N'aura-t-il pas ce même regard pour une autre femme quelque jour, lui aussi? N'attachera-t-il pas le bonheur de sa vie à s'unir à elle indissolublement, et quelle souffrance serait la sienne, quel coup si on la lui

refusait! J'ai reporté les yeux sur toi, émue d'une crainte indéfinissable comme si trop de sévérité devait porter malheur à mon fils bien-aimé. J'ai donc pris la résolution de me rendre à ta prière. — Laissez-moi être heureuse, — m'as-tu dit. Puisses-tu l'être, ma fille, et que Dieu te garde! Ce n'est pas moi qui tromperai ton espoir!

— Ah! rien ne le trompera plus maintenant, s'écria Esther, qui cachait son visage rayonnant sur le cœur de sa mère.

A la même heure, et sous le même ciel, mais séparés par quelques lieues de collines et de vallons, M. de Baurepert retenait M. de Mauplas sur le sable ferme et fin d'une plage où le flot indolent allongeait une frange d'écume. A quelques pas du rivage, derrière un rideau de lauriers-roses et d'arbres exotiques, on voyait resplendir la façade étincelante d'une villa. Les sons d'une valse d'un rhythme vif s'en échappaient. — Voilà Mme d'Équemaure qui nous envoie ses adieux, dit le capitaine. Tu sais qu'elle part demain.

— Je le sais.

— Or c'est à Naples qu'elle va. Moi, c'est dans quatre ou cinq jours que je m'embarque sur l'*Aréthuse*.

— Et c'est vers Naples aussi que tu diriges la proue de ta corvette?

— Oui, l'Italie d'abord, l'Orient après. Et toi?

— Moi? Je reste.

— Ah! oui, le Courtil, toujours le Courtil! c'est une maladie! — Il lança un jet de fumée dans l'air tiède, et, continuant sa promenade au bord du flot : — Ce qui est écrit est écrit, disent les Arabes, reprit-il. Tu épouseras Mlle Esther de Carnavon, et tu marcheras dans la vie entre trois ou quatre enfans et de maigres revenus qui te maintiendront dans une besoigneuse médiocrité, voisine de la gêne. Tu seras père de famille, puisque c'est ta vocation, et tout, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'à l'aïeule, pèsera sur tes épaules à un âge où d'autres ont pour maîtresses l'indépendance et l'aventure. Il est vrai qu'à dix pas d'ici je sais une charmante femme qui ne serait point fâchée peut-être d'achever à Naples le roman commencé à Cannes. Elle est jolie, élégante et gaie, avec un grain de coquetterie qui prend toutes les formes et joue de l'ironie non moins que de la tristesse. Question de toilette qui consolide l'harmonie entre l'humeur et les ajustemens! On pourrait la retrouver au pied du Vésuve et s'y attarder quelque temps, et des jardins de Sorente, si elle est envieuse de voyager, passer aux jardins de Constantinople ou de Beyrouth; mais non! On a poussé des soupirs au clair de lune et, qui sait? rimé des vers sous l'ombrage des pins en face de

la mer bleue, et l'on dit adieu à la jeunesse!.. D'autres ont rêvé de glorieuses navigations en lointains pays, de périlleuses entreprises, de ces choses enfin, combats ou découvertes, qui mettent l'homme en présence des seules ambitions qui le relèvent dans sa conscience, le devoir à accomplir, la mort à braver... Ce langage te surprend dans la bouche d'un marin que tu as vu ardent au plaisir, peu enclin à se travestir en pédagogue pour courtiser platement une morale de convention. C'est qu'il me sourit assez qu'on ait l'amour des belles et grandes choses avec le goût de celles qui sont agréables seulement. A mon sens, les bergeries n'égarent pas moins que les extravagances, et du premier coup, parce qu'on a rencontré une jolie fille dans un sentier fleuri, s'embobiner dans le mariage me paraît une insigne folie. Si donc tu étais mon fils ou seulement mon frère, je te dirais : Laisse là ton idylle et pars avec moi. L'horizon est large, et je sais deux beaux yeux qui te serviront d'étoiles pour diriger ta course. Suis la pente de ta jeunesse, qui est bonne conseillère quand elle t'engage à te réjouir en attendant l'occasion de faire des choses utiles et nobles. Le printemps mort, tu jetteras l'ancre, si tu veux,... et je t'imiterai, s'il le faut.

Il s'arrêta pour reprendre haleine après cette belle homélie, qui lui paraissait sans réplique, et frappant sur l'épaule de son compagnon : — Viendras-tu? reprit-il.

— Je verrai, répliqua Raoul.

Ils revenaient sur leurs pas, Raoul silencieux, le capitaine fumant toujours, lorsqu'une femme enveloppée d'un fin burnous de laine blanche leur barra le passage; un éclat de rire partit du capuchon qui couvrait sa tête, et, celle qui le portait l'ayant rejeté en arrière, le gai visage de Mme d'Équemaure parut à leurs yeux. — Oui, c'est moi, dit-elle avec un soupir; il m'a pris fantaisie de vous dire adieu comme si déjà je ne l'avais pas fait. J'ai ri tout à l'heure en vous tendant la main, mais au fond je suis plus triste que vous ne le croyez.

Elle glissa son bras doucement sous celui de M. de Mauplas. — Je ne sais quelle idée a eue M. d'Équemaure de me conduire à Naples, reprit-elle; je vais être bien seule là-bas. Si un ami de France venait m'y surprendre, je crois que je lui sauterais au cou.

— Prenez garde, dit M. de Baurepert, si cette nouvelle se répandait, il y aurait foule!

— La foule, je n'y crois pas, et ce serait trop...

Il parut à M. de Baurepert qu'en prononçant le premier mot de cette phrase, le regard de Clotilde s'était arrêté sur Raoul. Il sourit et s'écarta pour allumer un nouveau cigare. On fit quelques pas en silence. Mme d'Équemaure exposait son visage à la brise qui ve-

nait de la mer et en aspirait la senteur vive. — Je ne sais, reprit-elle, si le ciel tant vanté de Naples m'offrira des nuits plus belles; je me contenterais d'en trouver de pareilles...

On arriva ainsi devant la porte de la villa encore tout illuminée. Mme d'Équemaure ramena le capuchon de son burnous autour de son visage, et, brusquement, ouvrant la porte du petit jardin qui la séparait de la plage : — Au revoir! cria-t-elle.

Le capitaine la regarda jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la voûte du vestibule. — Est-ce que ton congé n'a pas encore cinq ou six semaines à courir? dit-il en se tournant vers Raoul.

— Non, trois mois.

— Peste!

Deux ou trois jours après cette conversation, à l'heure où les hôtes du Courtil sortaient de table après le déjeuner, le facteur remit une lettre à Jacques. — Ah! c'est de mon ami Raoul, dit-il; certainement il m'annonce son retour.

Esther tendit l'oreille. — Tiens! c'est le contraire, poursuivit Jacques, qui venait de rompre le cachet. Raoul part, et il me charge de toutes ses excuses en regrettant de ne pouvoir vous faire ses adieux. Il s'embarque demain à Toulon avec le commandant de l'*Aréthuse*, qui l'emmène à Naples.

Esther venait de se lever toute droite, les yeux fixes. Mme de Carnavon marcha vers elle, et, lui touchant l'épaule de sa main : — Ferme, ma fille, lui dit-elle; hélas! je savais bien que l'obstacle ne viendrait pas de moi.

Elle l'embrassa furtivement. — L'heureux coquin! quel voyage! reprit Jacques, qui venait de mettre la lettre dans sa poche et roulait une cigarette, tandis que sa sœur s'éloignait en chancelant.

Esther s'accrocha à la rampe de l'escalier pour remonter chez elle; là ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba dans un fauteuil. Elle voyait par la fenêtre, par-dessus les roses fraîches cueillies le matin, le ciel tout bleu qui brillait, et tout au loin la mer étincelante. Une lumière d'or couvrait tout. — C'est impossible! se dit-elle. Jacques se trompe; c'est une épreuve, ce soir, demain, il arrivera. Est-ce que je n'ai pas là, dans mon tiroir, ce billet où il me le dit?

Elle l'ouvrit vivement et relut les quelques lignes écrites au crayon. — C'est bien clair, reprit-elle; pourquoi mentirait-il?

Tout à coup elle redescendit et chercha son frère : il y avait peut-être dans cette lettre qu'il avait reçue un passage qu'il n'avait pas compris, un mot qui était pour elle. Sur sa prière faite d'un air d'enjouement, non sans rire de sa curiosité, Jacques la lui montra. Elle rentra dans sa chambre accablée, l'espérance morte, le cœur

lourd. Point de phrase oubliée, pas de *post-scriptum*, rien qu'un adieu. Elle vit les roses sur l'appui de la fenêtre et fondit en larmes.

Esther était depuis quelques minutes plongée dans cet accablement, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans le corridor, et le frôlement d'une robe qui s'approchait discrètement. Elle se leva avec vivacité et plongea son visage dans l'eau fraîche pour faire disparaître les traces des larmes dont son visage était couvert. Presque aussitôt un léger coup fut frappé contre sa porte, et Charlotte parut, un petit calepin de cuir de Russie à la main. — Ne reconnais-tu pas cet objet? dit-elle en le lui présentant; il me semble qu'il a appartenu à M. de Mauplas.

— Oui, je le crois, répondit Esther, qui avait devant elle ce calepin dont Raoul s'était servi le jour de la pêche à l'étang, où l'as-tu trouvé?

— Dans sa chambre, où il traînait parmi quelques papiers déchirés. Ces garçons, cela oublie toujours quelque chose.

Charlotte laissa le calepin sur le coin d'une table, et, après avoir embrassé Esther longuement, à deux reprises, se retira silencieusement. La porte de la chambre n'était pas refermée que déjà Esther avait ouvert l'objet perdu par le marin. A la première page, ses regards tombèrent sur les deux lignes qu'elle avait écrites à sa prière et signées de son nom : « On irait ainsi jusqu'au bout du monde! » Qu'il avait été court le voyage qu'il avait fait avec elle! Elle comprit alors pourquoi Charlotte, aux plus beaux jours de ses espérances, en posant sa main amaigrie sur son épaule, avait dit : — Pauvre petite! — Ah! oui, bien malheureuse, murmura-t-elle.

De nouveau les larmes la gagnèrent, et elle se mit à sangloter.

Dans la soirée, assise devant cette petite table où tant d'heures de sa vie s'étaient écoulées, elle ouvrit son livre à serrure. Les yeux humides, elle en relut les dernières feuilles, écrites dans la fièvre. Quel délire et quelle joie! Sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle prit une plume, et, sous une date nouvelle, acheva la page commencée.

« Ce qui se passe en moi n'a pas de nom... C'est comme si je ne sentais rien. Je revois tout mon passé, un passé de quelques jours qui se résument en quelques heures; déjà l'ombre l'envahit, et je pleure! Je me souviens, je vois la place sur la bruyère, au sommet de la colline, puis sur les gerbes chaudes, dans l'aire où tombait la clarté des étoiles; j'entends sa voix, je regarde ses yeux, ces yeux tendres qu'il avait au bord de l'étang, et des larmes coulent le long de mes joues... Elles glissent lentement sur mes doigts comme des gouttes d'eau. Les rêves que je faisais auprès de lui me sui-

vaient dans mon sommeil. A mon réveil, je me répétais tout bas ce qu'il m'avait dit; mon cœur n'en était jamais rassasié,... et je pleure... Que s'est-il donc passé? pourquoi? qu'ai-je fait?.. Il avait bien vu que je l'aimais sincèrement et que cet amour était toute ma vie! »

Le jour la surprit, pâle, épuisée, écrivant toujours, les paupières toutes mouillées. Les bougies achevaient de crépiter dans la bobèche. Elle déchira une page qui portait une date et la présenta à la flamme, qui la mordit. Bientôt elle ouvrit les doigts, et une pincée de cendres noires où courait un frisson de feu s'en échappa. Un souffle de vent prit ce qui restait de cette page et l'emporta. — Je sais à présent, murmura-t-elle, à quoi il m'a servi d'aimer et pourquoi Charlotte ne lutte plus.

Quand la lumière rose du matin entra dans sa chambre, elle se jeta tout habillée sur son lit et s'assoupit. Deux ou trois heures après, une voix la tira brusquement de son sommeil agité. C'était Jacques qui l'appelait. Elle courut à la fenêtre. — Viens voir! lui dit-il.

Elle descendit, et son frère lui montrant au loin un navire qui filait à toute vapeur, gagnant la haute mer : — Regarde, reprit-il, c'est l'*Aréthuse* qui vient de sortir de Toulon. J'ai lu son nom, avec cette longue-vue, sur la flamme qui flotte à son grand mât. Raoul est là-dessus.

Il y avait à quelque distance de la côte une frégate cuirassée au mouillage qui portait le pavillon d'un contre-amiral. Soudain, quand elle fut par le travers de cette frégate, l'*Aréthuse* se couvrit d'un nuage de fumée dont les vagues blanches coururent sur l'eau, et bientôt après le roulement d'un coup de canon enveloppa le Courtil. — Voilà M. de Baurepert qui salue son amiral, poursuivit Jacques. Que c'est beau, ce bruit du canon, et que voilà une musique qui fait battre le cœur!..

L'*Aréthuse*, laissant derrière elle une traînée de vapeur qui se tordait dans le vent, s'enfonçait dans l'horizon. Jacques en détacha son regard, et du doigt indiquant à sa sœur un lièvre et trois perdrix rouges qu'il avait couchés dans l'herbe : — Voilà ma chasse de ce matin pendant que tu dormais, paresseuse, reprit-il; n'est-ce pas que la vie est gaie?

— Très gaie, répondit Esther.

AMÉDÉE ACHARD.

DÉFINITION DE LA VIE

I.

Dès la plus haute antiquité, des philosophes ou des médecins célèbres ont regardé les phénomènes qui se déroulent dans les êtres vivans comme émanés d'un principe supérieur et immatériel agissant sur la matière inerte et obéissante. Telle est la pensée de Pythagore, de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, acceptée plus tard par les philosophes et les savans mystiques du moyen âge, Paracelse, Van-Helmont et par les scolastiques. Cette conception atteignit dans le cours du XVIIIe siècle son apogée de faveur et d'influence avec le célèbre médecin Stahl, qui lui donna une forme plus nette en créant l'*animisme*. L'animisme a été l'expression outrée de la spiritualité de la vie; Stahl fut le partisan déterminé et le plus dogmatique de ces idées perpétuées depuis Aristote. On peut ajouter qu'il en fut le dernier représentant; l'esprit moderne n'a pas accueilli une doctrine dont la contradiction avec la science était devenue trop manifeste.

D'un autre côté, et par opposition aux idées qui précèdent, nous voyons, avant même que la physique et la chimie fussent constituées, et que l'on connût les phénomènes de la matière brute, les tendances philosophiques, en avance sur les faits, essayer d'établir l'identité entre les phénomènes des corps inorganiques et ceux des corps vivans. Cette conception est le fond de l'atomisme de Démocrite et d'Épicure. Les atomistes ne reconnaissent pas d'intelligence motrice, le monde se meut par lui-même éternellement. Ils ne considèrent qu'une seule espèce de matière, dont les élémens, grâce à leurs figures, jouissent de la propriété de former, en s'attachant les uns aux autres, les combinaisons les plus diverses, et de constituer les corps inorganiques et sans vie, aussi bien que les êtres organisés qui vivent et sentent comme les animaux, qui sont raisonnables et libres comme l'homme.

Cette seconde hypothèse affecta ainsi dès son début une forme exclusivement matérialiste; mais, chose remarquable, les philosophes les plus convaincus de la spiritualité de l'âme, tels que Descartes et Leibniz, ne devaient pas tarder d'adopter une façon de voir analogue qui attribuait au jeu des forces brutes toutes les manifestations saisissables de l'activité vitale. La raison de cette apparente contradiction réside dans la séparation presque absolue qu'ils établirent entre l'âme et le corps. Descartes a donné une définition métaphysique de l'âme et une définition physique de la vie. L'âme est le principe supérieur qui se manifeste par la pensée, la vie n'est qu'un effet supérieur des lois de la mécanique. Le corps humain est une machine formée de ressorts, de leviers, de canaux, de filtres, de cribles, de pressoirs. Cette machine est faite pour elle-même; l'âme s'y ajoute pour contempler en simple spectatrice ce qui se passe dans le corps, mais elle n'intervient en rien dans le fonctionnement vital. Les idées de Leibniz, au point de vue physiologique, ont beaucoup d'analogie avec celles de Descartes. Comme lui, il sépare l'âme du corps, et, quoiqu'il admette entre eux une concordance préétablie par Dieu, il leur refuse toute espèce d'action réciproque. « Le corps, dit-il, se développe mécaniquement, et les lois mécaniques ne sont jamais violées dans les mouvemens naturels; tout se fait dans les âmes comme s'il n'y avait pas de corps, et tout se fait dans le corps comme s'il n'y avait pas d'âme. »

Stahl comprit tout autrement la nature des phénomènes de la vie et les rapports de l'âme et du corps. Dans les actes vitaux, il rejette toutes les explications qui leur seraient communes avec les phénomènes mécaniques, physiques et chimiques de la matière brute. Célèbre chimiste lui-même, il combat avec beaucoup de puissance et d'autorité surtout les exagérations des médecins-chimistes ou iatro-chimistes, tels que Sylvius de Le Boë, Willis, etc., qui expliquaient tous les phénomènes de la vie par des actions chimiques : fermentations, alcalinités, acidités, effervescences. Il soutient que non-seulement les forces chimiques sont différentes des forces qui régissent les phénomènes de la vie, mais qu'elles sont en antagonisme avec elles, et qu'elles tendent à détruire le corps vivant au lieu de le conserver. Il faut donc, suivant Stahl, une force vitale qui conserve le corps contre l'action des forces chimiques extérieures qui tendent sans cesse à l'envahir et à le détruire; la vie est le triomphe de celles-ci sur celles-là. Par ces idées, Stahl fonda le *vitalisme*; mais il ne s'arrêta pas à ce terme : ce n'était qu'un premier pas dans la voie qui devait le conduire à l'animisme. Cette force vitale, dit-il, qui sans cesse lutte contre les forces physiques, agit avec intelligence, dans un dessein calculé, pour la

conservation de l'organisme. Or, si la force vitale est intelligente, pourquoi la distinguer de l'âme raisonnable? Basile Valentin et son disciple Paracelse avaient multiplié sans mesure l'existence de principes immatériels intelligens, les *archées*, qui réglaient les phénomènes du corps vivant. Van-Helmont, le plus célèbre représentant de ces doctrines archéiques, qui allia avec le génie expérimental l'imagination la plus déréglée dans ses écarts, avait conçu toute une hiérarchie de ces principes immatériels. Au premier rang se trouvait l'âme raisonnable et immortelle se confondant en Dieu, ensuite l'âme sensitive et mortelle, ayant pour agent un autre archée principal, qui lui-même commandait à une foule d'archées subalternes, *les blas*. Stahl, qui à un siècle de distance est le continuateur de Van-Helmont, simplifie toutes ces conceptions de principes intelligens, d'esprits recteurs ou d'archées. Il n'admet qu'une seule âme, l'âme immortelle, chargée en même temps du gouvernement corporel. L'âme est pour lui le principe même de la vie. La vie est un des modes de fonctionnement de l'âme, c'est son *acte vivifique*. L'âme immortelle, force intelligente et raisonnable, gouverne directement la matière du corps, la met en œuvre, la dirige vers sa fin. C'est elle qui non-seulement dicte nos actes volontaires, mais c'est elle qui fait battre le cœur, circuler le sang, respirer le poumon, sécréter les glandes. Si l'harmonie de ces phénomènes est troublée, si la maladie survient, c'est que l'âme n'a pas rempli ses fonctions, ou n'a pu résister efficacement aux causes extérieures de destruction. Une semblable doctrine avait quelque chose d'étrange et de contradictoire, car l'action d'une âme raisonnable sur les actes vitaux semble supposer une direction consciente, et l'observation la plus simple nous apprend que toutes les fonctions de nutrition, — circulation, sécrétions, digestion, etc., — sont inconscientes et involontaires, comme si, selon l'expression d'un physiologiste philosophe, la nature avait voulu par prudence soustraire ces importans phénomènes aux caprices d'une volonté ignorante. L'animisme de Stahl était donc empreint d'une exagération qui porta ses successeurs, sinon à l'abandonner, au moins à le modifier profondément.

Les idées de Descartes et celles de Stahl avaient fait dans la science une impression profonde et créé deux courans qui devaient arriver jusqu'à nous. Descartes avait posé les premiers principes et appliqué les lois mécaniques au jeu de la machine du corps de l'homme; ses adeptes étendirent et précisèrent les explications mécaniques des divers phénomènes vitaux. Parmi les plus célèbres de ces iatro-mécaniciens, il faut citer au premier rang Borelli, ensuite Pitcairn, Hales, Keil, surtout Boerhaave, dont l'influence fut prépondérante. De son côté, l'iatro-chimie, qui n'est qu'une face de

la doctrine cartésienne, poursuivit sa marche et fut définitivement fondée à l'avénement de la chimie moderne. Descartes et Leibniz avaient posé en principe que partout les lois de la mécanique sont identiques; qu'il n'y a pas deux mécaniques, l'une pour les corps bruts, l'autre pour les corps vivans. A la fin du siècle dernier, Lavoisier et Laplace vinrent démontrer qu'il n'y a pas non plus deux chimies, l'une pour les corps bruts, l'autre pour les êtres vivans. Ils prouvèrent expérimentalement que la respiration et la production de chaleur ont lieu dans le corps de l'homme et des animaux par des phénomènes de combustion tout à fait semblables à ceux qui se produisent pendant la calcination des métaux.

C'est vers la même époque que Bordeu, Barthez, Grimaud, brillaient dans l'école de Montpellier. Ils étaient les successeurs de Stahl; néanmoins ils ne conservèrent que la première partie de la doctrine du maître, le vitalisme, et en répudièrent la seconde, l'animisme. Contrairement à Stahl, ils veulent que le principe de la vie soit distinct de l'âme; mais avec lui ils admettent une force vitale, un principe vital recteur dont l'unité donne la raison de l'harmonie des manifestations vitales, et qui agit en dehors des lois de la mécanique, de la physique et de la chimie.

Cependant le vitalisme se modifia peu à peu dans sa forme; la *doctrine des propriétés vitales* marqua une époque importante dans l'histoire de la physiologie. Au lieu de conceptions métaphysiques qui avaient régné jusque-là, voici une conception physiologique qui cherche à expliquer les manifestations vitales par les propriétés mêmes de la matière des tissus ou des organes. Déjà à la fin du XVIIe siècle Glisson avait désigné *l'irritabilité* comme cause immédiate des mouvemens de la fibre vivante. Bordeu, Grimaud et Barthez avaient entrevu plus ou moins vaguement la même idée. Haller attacha son nom à la découverte de cette faculté motrice en nous faisant connaître ses mémorables expériences sur l'irritabilité et la sensibilité des diverses parties du corps. Toutefois c'est seulement au commencement de ce siècle que Xavier Bichat, par une illumination du génie, comprit que la raison des phénomènes vitaux devait être cherchée non pas dans un principe d'ordre supérieur immatériel, mais au contraire dans les propriétés de la matière, au sein de laquelle s'accomplissent ces phénomènes. Sans doute Bichat n'a pas défini les propriétés vitales, il leur donne des caractères vagues et obscurs; son génie, comme il arrive souvent, n'est pas d'avoir découvert les faits, c'est d'en avoir compris le sens en émettant le premier cette idée générale, lumineuse et féconde, qu'en physiologie comme en physique les phénomènes doivent être rattachés à des propriétés comme à leur cause. « Le rapport des propriétés comme

causes avec les phénomènes comme effets, dit-il dans la préface de son *Anatomie générale*, est un axiome presque fastidieux à répéter aujourd'hui en physique et en chimie; si mon livre établit un axiome analogue dans les sciences physiologiques, il aura rempli son but. » Puis, continuant, il ajoute : « Il y a dans la nature deux classes d'êtres, deux classes de propriétés, deux classes de sciences. Les êtres sont organiques ou inorganiques; les propriétés sont vitales ou non vitales, les sciences sont physiques ou physiologiques... »

Il importe ici et dès l'abord de bien comprendre la pensée de Bichat. On pourrait croire qu'il va se rapprocher des physiciens et des chimistes, puisqu'il place comme eux la cause des phénomènes dans les propriétés de la matière; c'est le contraire qui arrive, et Bichat s'en éloigne et s'en sépare d'une manière aussi complète que possible. En effet, le but poursuivi dans tous les temps par les iatro-mécaniciens, physiciens ou chimistes, a été d'établir une ressemblance, une identité entre les phénomènes des corps vivans et ceux des corps inorganiques. A l'encontre de ceux-ci, Bichat pose en principe que les propriétés vitales sont absolument opposées aux propriétés physiques, de sorte qu'au lieu de passer dans le camp des physiciens et des chimistes, il reste vitaliste avec Stahl et l'école de Montpellier. Comme eux, il considère que la vie est une lutte entre des actions opposées; il admet que les propriétés vitales conservent le corps vivant en entravant les propriétés physiques qui tendent à le détruire. Quand la mort survient, ce n'est que le triomphe des propriétés physiques sur leurs antagonistes. Bichat d'ailleurs résume complétement ses idées dans la définition qu'il donne de la vie : *la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*, ce qui signifie en d'autres termes : la vie est l'ensemble des propriétés vitales qui résistent aux propriétés physiques.

Cette vue qui consiste à considérer les propriétés vitales comme des espèces d'entités métaphysiques qu'on ne définit pas clairement, mais qu'on oppose aux propriétés physiques ordinaires, a entraîné sans doute la recherche dans les mêmes erreurs que les autres théories vitalistes. Cependant la conception de Bichat, dégagée des erreurs presque inévitables à son époque, n'en reste pas moins une conception de génie sur laquelle s'est fondée la physiologie moderne. Avant lui, les doctrines philosophiques, animistes ou vitalistes, planaient de trop haut et de trop loin sur la réalité pour pouvoir devenir les initiatrices fécondes de la science de la vie; elles n'étaient capables que de l'engourdir en jouant le rôle de ces sophismes paresseux qui régnaient jadis dans l'école. Bichat au contraire, en décentralisant la vie, en l'incarnant dans les tissus, et

en rattachant ses manifestations aux propriétés de ces mêmes tissus, les a, si l'on veut, placés sous la dépendance d'un principe encore métaphysique, mais moins élevé en dignité philosophique, et pouvant devenir une base scientifique plus accessible à l'esprit de recherche et de progrès. Bichat, en un mot, s'est trompé, comme les vitalistes ses prédécesseurs, sur la théorie de la vie; mais il ne s'est pas trompé sur la méthode physiologique. C'est sa gloire de l'avoir fondée en plaçant dans les propriétés des tissus et des organes les causes immédiates des phénomènes de la vie.

Les idées de Bichat produisirent en physiologie et en médecine une révolution profonde et universelle. L'école anatomique en sortit, poursuivant avec ardeur dans les propriétés vitales des tissus sains et altérés l'explication des phénomènes de la santé et de maladie. D'un autre côté les progrès des méthodes physiques, les découvertes brillantes de la chimie moderne, jetant une vive lumière sur les fonctions vitales, venaient chaque jour protester contre la séparation et l'opposition radicales que Bichat, ainsi que les vitalistes, avait cru voir entre les phénomènes organiques et les phénomènes inorganiques de la nature.

C'est ainsi que nous trouvons encore près de nous dans Bichat et dans Lavoisier les représentans des deux grandes tendances philosophiques opposées que nous avons démêlées dès l'antiquité, à l'origine même de la science, l'une cherchant à réduire les phénomènes de la vie aux lois de la chimie, de la physique, de la mécanique, l'autre voulant au contraire les distinguer et les placer sous la dépendance d'un principe particulier, d'une puissance spéciale, quel que soit le nom qu'on lui donne, d'âme, d'archée, de psyché, de médiateur plastique, d'esprit recteur, de force vitale ou de propriétés vitales. Cette lutte, déjà si vieille, n'est donc pas encore finie; mais comment devra-t-elle finir? L'une des doctrines arrivera-t-elle à triompher de l'autre et à dominer sans partage? Je ne le pense pas. Les progrès des sciences ont pour résultat d'affaiblir graduellement, et dans une égale mesure, ces premières conceptions exclusives nées de notre ignorance. L'inconnu faisant seul leur force, à mesure qu'il disparaît, les luttes doivent cesser, les doctrines opposées s'évanouir, et la vérité scientifique qui les remplace régner sans rivale.

II.

Nous pouvons dire de Bichat, comme de la plupart des grands promoteurs de la science, qu'il a eu le mérite de trouver la formule pour les conceptions flottantes de son temps. Toutes les idées de

ses contemporains sur la vie, toutes leurs tentatives pour la définir ne sont en quelque sorte que l'écho ou la paraphrase de sa doctrine. Un chirurgien de l'école de Paris, Pelletan, enseigne que la vie est la résistance opposée par la matière organisée aux causes qui tendent sans cesse à la détruire. Cuvier lui-même développe la même pensée, que la vie est une force qui résiste aux lois qui régissent la matière brute; la mort ne serait que le retour de la matière vivante sous l'empire de ces lois. Ce qui distingue le cadavre du corps vivant, c'est ce principe de résistance qui soutient ou qui abandonne la matière organisée, et pour donner une forme plus saisissante à son idée, Cuvier nous représente le corps d'une femme dans l'éclat de la jeunesse et de la santé subitement atteinte par la mort. « Voyez, dit-il, ces formes arrondies et voluptueuses, cette souplesse gracieuse des mouvemens, cette douce chaleur, ces joues teintes de roses, ces yeux brillans de l'étincelle de l'amour ou du feu du génie, cette physionomie égayée par les saillies de l'esprit ou animée par le feu des passions; tout semble se réunir pour en faire un être enchanteur. Un instant suffit pour détruire ce prestige : souvent, sans cause apparente, le mouvement et le sentiment viennent à cesser, le corps perd sa chaleur, les muscles s'affaissent et laissent paraître les saillies anguleuses des os; les yeux deviennent ternes, les joues et les lèvres livides. Ce ne sont là que les préludes de changemens plus horribles : les chairs passent au bleu, au vert, au noir; elles attirent l'humidité, et pendant qu'une portion s'évapore en émanations infectes, une autre s'écoule en sanie putride qui ne tarde pas à se dissiper aussi; en un mot, au bout d'un petit nombre de jours, il ne reste plus que quelques principes terreux et salins; les autres élémens se sont dispersés dans les airs et dans les eaux pour entrer dans d'autres combinaisons. » « Il est clair, ajoute Cuvier, que cette séparation est l'effet naturel de l'action de l'air, de l'humidité, de la chaleur, en un mot de tous les agens extérieurs sur le corps mort, et qu'elle a sa cause dans l'attraction élective des divers agens pour les élémens qui le composaient. Cependant ce corps en était également entouré pendant la vie; leurs affinités pour ses molécules étaient les mêmes, et celles-ci y eussent cédé également, si elles n'avaient pas été retenues ensemble par une force supérieure à ces affinités, qui n'a cessé d'agir sur elles qu'à l'instant de la mort. »

Ces idées de contraste et d'opposition entre les forces vitales et les forces extérieures physico-chimiques, que nous retrouvons dans la doctrine des propriétés vitales, avaient déjà été exprimées par Stahl, mais en un langage obscur et presque barbare; exposées par Bichat avec une lumineuse simplicité et un grand charme de style,

ces mêmes idées séduisirent et entraînèrent tous les esprits. Bichat ne se contente point d'affirmer l'antagonisme des deux ordres de propriété qui se partagent la nature; mais en les caractérisant les unes et les autres il les oppose d'une manière saisissante. « Les propriétés physiques des corps, dit-il, sont éternelles. A la création, ces propriétés s'emparèrent de la matière, qui en restera constamment pénétrée dans l'immense série des siècles. Les propriétés vitales sont au contraire essentiellement temporaires; la matière brute en passant par les corps vivans s'y pénètre de ces propriétés qui se trouvent alors unies aux propriétés physiques; mais ce n'est pas là une alliance durable, car il est de la nature des propriétés vitales de s'épuiser; le temps les use dans le même corps. Exaltées dans le premier âge, restées comme stationnaires dans l'âge adulte, elles s'affaiblissent et deviennent nulles dans les derniers temps. On dit que Prométhée, ayant formé quelques statues d'hommes, déroba le feu du ciel pour les animer. Ce feu est l'emblème des propriétés vitales : tant qu'il brûle la vie se soutient; elle s'anéantit quand il s'éteint. »

C'est uniquement de ce contraste dans la nature et dans la durée des propriétés physiques et des propriétés vitales que Bichat déduit tous les caractères distinctifs des êtres vivans et des corps bruts, toutes les différences entre les sciences qui les étudient. Les propriétés physiques étant éternelles, dit-il, les corps bruts n'ont ni commencement ni fin nécessaires, ni âge, ni évolution; ils n'ont de limites que celles que le hasard leur assigne. Les propriétés vitales étant au contraire changeantes et d'une durée limitée, les corps vivans sont mobiles et périssables; ils ont un commencement, une naissance, une mort, des âges, en un mot une évolution qu'ils doivent parcourir. Les propriétés vitales se trouvant constamment en lutte avec les propriétés physiques, le corps vivant, théâtre de cette lutte, en subit les alternatives. La maladie et la santé ne sont autre chose que les péripéties de ce combat : si les propriétés physiques triomphent définitivement, la mort en est la conséquence; si au contraire les propriétés vitales reprennent leur empire, l'être vivant guérit de sa maladie, cicatrise ses plaies, répare son organisme et rentre dans l'harmonie de ses fonctions. Dans les corps bruts, rien de semblable ne s'observe; ces corps restent immuables comme la mort dont ils sont l'image. De là une distinction profonde entre les sciences qu'il nomme vitales et celles qu'il appelle non vitales. Les propriétés physico-chimiques étant fixes, constantes, les lois des sciences qui en traitent sont également constantes et invariables; on peut les prévoir, les calculer avec certitude. Les propriétés vitales ayant pour caractère essentiel l'instabilité, toutes les

fonctions vitales étant susceptibles d'une foule de variétés, on ne peut rien prévoir, rien calculer dans leurs phénomènes. D'où il faut conclure, dit Bichat, « que des lois absolument différentes président à l'une et à l'autre classe de phénomènes. »

Telle est, dans ses grands traits et avec ses conséquences, la doctrine des propriétés vitales, qui a longtemps dominé dans l'école malgré les justes critiques dont elle est passible. Nous allons examiner brièvement si la division des phénomènes en deux grands groupes, telle que l'établit la doctrine dont Bichat s'est fait l'éloquent défenseur, est bien fondée, et si elle ne serait pas plutôt une conception systématique que l'expression de la vérité. D'abord est-il vrai que les corps de la nature inorganique soient éternels et que les corps vivans seuls soient périssables; n'y aurait-il pas entre eux de simples différences de degrés qui nous font illusion par leur grande disproportion? Il est certain par exemple que la vie d'un éléphant peut paraître l'éternité par rapport à la vie d'un éphémère, et quand nous considérons la vie de l'homme relativement à la durée du milieu cosmique qu'il habite, elle doit nous paraître un instant dans l'infini du temps. Les anciens ont pensé ainsi : ils opposaient le monde vivant, où tout est sujet au changement et à la mort, au monde sidéral, immuable et incorruptible. Cette doctrine de l'incorruptibilité des cieux a régné jusqu'au XVIIe siècle. Les premières lunettes permirent alors de constater l'apparition d'une nouvelle étoile dans la constellation du Serpentaire; ce changement dans le ciel, accompli pour ainsi dire sous les yeux de l'observateur, commença d'ébranler la croyance des anciens : *materiam cœli esse inalterabilem.* Aujourd'hui l'esprit des astronomes est familiarisé avec l'idée d'une mobilité et d'une évolution continuelle du monde sidéral. « Les astres n'ont pas toujours existé, dit M. Faye; ils ont eu une période de formation; ils auront pareillement une période de déclin, suivie d'une extinction finale. » L'éternité des corps sidéraux invoquée par Bichat n'est donc pas réelle; ils ont une évolution comme les corps vivans, évolution lente, si on la compare à notre vie pressée, évolution qui embrasse une durée hors de proportion avec celle que nous sommes habitués à considérer autour de nous. D'un autre côté, les astronomes, avant de connaître les lois des mouvemens des corps célestes, avaient imaginé des puissances, des forces sidérales, comme les physiologistes reconnaissaient des forces et des puissances vitales. Kepler lui-même admettait un *esprit recteur sidéral* par l'influence duquel « les planètes suivent dans l'espace des courbes savantes sans heurter les astres qui fournissent d'autres carrières, sans troubler l'harmonie réglée par le divin géomètre.

Si les corps vivans ne sont pas seuls soumis à la loi d'évolution, la faculté de se régénérer, de se cicatriser, ne leur est pas non plus exclusive, quoique ce soit sur eux qu'elle se manifeste plus activement. Chacun sait qu'un organisme vivant, quand il a été mutilé, tend à se refaire suivant les lois de sa morphologie spéciale : la blessure se cicatrise dans l'animal et dans la plante, la perte de substance se comble, et l'être se rétablit dans sa forme et son unité. Ce phénomène de reconstitution, de *rédintégration*, a profondément frappé les philosophes naturalistes, et ils ont beaucoup insisté sur cette tendance de la vie à l'individualité, qui fait de l'être vivant un tout harmonique, une sorte de petit monde dans le grand. Quand l'harmonie de l'édifice organique est troublée, elle tend à se rétablir; mais il n'est pas nécessaire d'invoquer, pour expliquer ces faits, une force, une propriété vitale en contradiction avec la physique. Les corps minéraux en effet se montrent doués de cette même unité morphologique, de cette même tendance à la rétablir. Les cristaux comme les êtres vivans ont leurs formes, leur plan particulier, et ils sont susceptibles d'éprouver les actions perturbatrices du milieu ambiant. La force physique qui range les particules cristallines suivant les lois d'une savante géométrie a des résultats analogues à celle qui range la substance organisée sous la forme d'un animal ou d'une plante. M. Pasteur a signalé des faits de cicatrisation, de rédintégration cristalline, qui méritent toute notre attention. Il étudia certains cristaux et les soumit à des mutilations qu'il a vues se réparer très rapidement et très régulièrement. Il résulte de l'ensemble de ses recherches que « lorsqu'un cristal a été brisé sur l'une quelconque de ses parties et qu'on le replace dans son eau-mère, on voit, en même temps que le cristal s'agrandit dans tous les sens par un dépôt de particules cristallines, un travail très actif avoir lieu sur la partie brisée ou déformée, et en quelques heures il a satisfait, non-seulement à la régularité du travail général sur toutes les parties du cristal, mais au rétablissement de la régularité dans la partie mutilée. » Ces faits remarquables de rédintégration cristalline se rapprochent complétement de ceux que présentent les êtres vivans lorsqu'on leur fait une plaie plus ou moins profonde. Dans le cristal comme dans l'animal, la partie endommagée se cicatrise, reprend peu à peu sa forme primitive, et dans les deux cas le travail de reformation des tissus est en cet endroit bien plus actif que dans les conditions évolutives ordinaires.

Les brèves considérations que nous venons d'exposer et que nous pourrions développer à l'infini nous semblent suffisantes pour montrer que la ligne profonde de démarcation que les vitalistes ont voulu établir entre les corps bruts au point de vue de leur durée, de leur

évolution et de leur rédintégration formative, n'est pas fondée. Quant à la lutte qu'ils ont supposée entre les forces ou les propriétés physiques et les forces ou les propriétés vitales, elle est l'expression d'une erreur profonde.

La doctrine des propriétés vitales enseigne qu'on ne trouve dans les corps bruts qu'un seul ordre de propriétés, les propriétés physiques, et que dans les corps vivans on en rencontre deux espèces, les propriétés physiques et les propriétés vitales, constamment en lutte, en antagonisme et tendant à prédominer les unes sur les autres. « Pendant la vie, dit Bichat, les propriétés physiques, enchaînées par les propriétés vitales, sont sans cesse retenues dans les phénomènes qu'elles tendraient à produire. » Il résultera logiquement de cet antagonisme que plus les propriétés vitales auront d'empire et domineront dans un organisme vivant, plus les propriétés physico-chimiques y seront vaincues et atténuées, et que, réciproquement, les propriétés vitales s'y montreront d'autant plus affaiblies que les propriétés physiques acquerront plus de puissance. C'est précisément la proposition contraire qui exprime la vérité, et cette vérité a été surabondamment démontrée par les travaux de Lavoisier et de ses successeurs. La vie est au fond l'image d'une combustion, et la combustion n'est elle-même qu'une série de phénomènes chimiques, auxquels sont reliées d'une manière directe des manifestations calorifiques lumineuses et vitales. Qu'on supprime de l'atmosphère l'oxygène, l'agent des combustions, aussitôt la flamme s'éteint, aussitôt la vie s'arrête. Si l'on vient à diminuer ou à augmenter la quantité du gaz comburant, les phénomènes vitaux aussi bien que les phénomènes chimiques de combustion seront exaltés ou atténués dans la même proportion. Ce n'est donc pas un antagonisme qu'il faut voir entre les phénomènes chimiques et les manifestations vitales; c'est au contraire un parallélisme parfait, une liaison harmonique et nécessaire. Dans toute la série des êtres organisés, l'intensité des manifestations vitales est dans un rapport direct avec l'activité des manifestations chimiques organiques. De tous côtés, les preuves se présentent d'elles-mêmes. Quand l'homme ou l'animal est saisi par le froid, les phénomènes chimiques de combustion organique s'abaissent d'abord; puis les mouvemens se ralentissent, la sensibilité, l'intelligence, s'émoussent et disparaissent, l'engourdissement est complet. Au réveil de cette léthargie, les fonctions vitales reprennent, mais toujours parallèlement à la réapparition des phénomènes chimiques. Quand la vie se suspend chez un infusoire desséché et qu'elle se rétablit sous l'influence de quelques gouttes d'eau, ce n'est pas que la dessiccation ait attaqué la vie ou les propriétés vitales, c'est parce que l'eau nécessaire à la réalisa-

tion des phénomènes physiques et chimiques fait défaut à l'organisme. Quand Spallanzani a ressuscité, en les humectant, des rotifères desséchés depuis trente ans, il a simplement fait reparaître dans leur corps les phénomènes physiques et chimiques qui s'y étaient arrêtés pendant trente années. L'eau n'a apporté rien autre chose, ni force ni principe.

Comment pourrions-nous comprendre un antagonisme, une opposition entre les propriétés des corps vivans et celles des corps bruts, puisque les élémens constituans de ces deux ordres de corps sont les mêmes? Buffon, voulant s'expliquer la différence des êtres organisés et des êtres inorganiques, avait été logique en supposant chez les premiers une substance organique élémentaire spéciale dont seraient dépourvus les seconds. La chimie a complétement renversé cette hypothèse en prouvant que tous les corps vivans sont exclusivement formés d'élémens minéraux empruntés au milieu cosmique. Le corps de l'homme, le plus complexe des corps vivans, est matériellement constitué par quatorze de ces élémens. On comprend bien que ces quatorze corps simples puissent, en s'unissant, en se combinant de toutes les manières, engendrer des combinaisons infinies et former des composés doués des propriétés les plus variées; mais ce qu'on ne concevrait pas, c'est que ces propriétés fussent d'un autre ordre ou d'une autre essence que ces combinaisons elles-mêmes.

En résumé, l'opposition, l'antagonisme, la lutte admise entre les phénomènes vitaux et les phénomènes physico-chimiques par l'école vitaliste est une erreur dont les découvertes de la physique et de la chimie modernes ont fait amplement justice.

Il y a plus, la doctrine vitaliste ne repose pas seulement sur des hypothèses fausses, sur des faits erronés; elle est par sa nature contraire à l'esprit scientifique. En voulant créer deux ordres de sciences, les unes pour les corps bruts, les autres pour les corps vivans, cette doctrine aboutit purement et simplement à nier la science elle-même. Bichat, nous le savons déjà, pose en principe que les lois des sciences physiques sont absolument opposées aux lois des sciences vitales. Dans les premières, tout serait fixe et invariable; dans les secondes, tout serait variable et inconstant. La divergence entre ces deux ordres de sciences doit les laisser étrangères les unes aux autres et les rendre incapables de se prêter aucun secours. C'est la conclusion à laquelle arrive nécessairement Bichat. « Comme les sciences physiques et chimiques, dit-il, ont été perfectionnées avant les physiologiques, on a cru éclaircir les unes en y associant les autres; on les a embrouillées. C'était inévitable, car appliquer les sciences physiques à la physiologie, c'est expliquer

par les lois des corps inertes les phénomènes des corps vivans. Or voilà un principe faux; donc toutes les conséquences doivent être marquées au même coin. » Si maintenant nous demandons quels sont les caractères propres à cette science des êtres vivans, Bichat nous répond : « C'est une science dont les lois sont, comme les fonctions vitales elles-mêmes, susceptibles d'une foule de variétés, qui échappe à toute espèce de calcul, dans laquelle on ne peut rien prévoir ou prédire, dans laquelle nous n'avons que des approximations le plus souvent incertaines. » Ce sont là des hérésies scientifiques d'une énormité telle qu'on aurait de la peine à les comprendre, si l'on ne voyait comment la logique d'un système a dû fatalement y conduire. Reconnaître que les phénomènes vitaux ne sauraient être soumis à aucune loi précise, à aucune condition fixe et déterminée, et admettre que ces phénomènes ainsi définis constituent une science vitale qui elle-même a pour caractère d'être vague et incertaine, c'est abuser étrangement du mot *science*. Il semble qu'il n'y ait rien à répondre à de pareils raisonnemens, parce qu'ils ne sont eux-mêmes que la négation et l'absence de tou esprit scientifique.

Cependant que de fois n'a-t-on pas reproduit des argumens analogues, combien de médecins ont professé que la physiologie et la médecine ne seraient jamais que des demi-sciences, des sciences conjecturales, parce qu'on ne pourrait jamais saisir le principe de la vie ou le génie secret des maladies! Ces affirmations, qui viennent encore retentir à nos oreilles comme des échos lointains de doctrines surannées, ne sauraient plus nous arrêter. Descartes, Leibniz, Lavoisier, nous ont appris que la matière et ses lois ne diffèrent pas dans les corps vivans et dans les corps bruts; ils nous ont montré qu'il n'y a au monde qu'une seule mécanique, une seule physique, une seule chimie, communes à tous les êtres de la nature. Il n'y a donc pas deux ordres de sciences. Toute science digne de ce nom est celle qui, connaissant les lois précises des phénomènes, les prédit sûrement et les maîtrise quand ils sont à sa portée. Tout ce qui reste en dehors de ce caractère n'est qu'empirisme ou ignorance, car il ne saurait y avoir des demi-sciences ni des sciences conjecturales. C'est une erreur profonde de croire que dans les corps vivans nous ayons à nous préoccuper de l'essence même et du principe de la vie. Nous ne pouvons remonter au principe de rien, et le physiologiste n'a pas plus affaire avec le principe de la vie que le chimiste avec le principe de l'affinité des corps. Les causes premières nous échappent partout, et partout également nous ne pouvons atteindre que les causes immédiates des phénomènes. Or ces causes immédiates, qui ne sont que les conditions mêmes des phé-

nomènes, sont susceptibles d'un déterminisme aussi rigoureux dans les sciences des corps vivans que dans les sciences des corps bruts. Il n'y a aucune différence scientifique dans tous les phénomènes de la nature, si ce n'est la complexité ou la délicatesse des conditions de leur manifestation qui les rendent plus ou moins difficiles à distinguer et à préciser. Tels sont les principes qui doivent nous diriger. Aussi conclurons-nous sans hésiter que la dualité établie par l'école vitaliste dans les sciences des corps bruts et des corps vivans est absolument contraire à la science elle-même. L'unité règne dans tout son domaine. Les sciences des corps vivans et celles des corps bruts ont pour base les mêmes principes et pour moyens d'études les mêmes méthodes d'investigation.

III.

Si les doctrines vitalistes ont succombé par l'erreur essentielle de leur principe de dualisme ou d'antagonisme entre la nature vivante et la nature inorganique, le problème subsiste toujours. Nous avons à répondre à cette question séculaire : qu'est-ce que la vie? ou encore à cette autre : qu'est-ce que la mort? car ces deux questions sont étroitement liées et ne sauraient être séparées l'une de l'autre.

L'être vivant est essentiellement caractérisé par *la nutrition*. L'édifice organique est le siége d'un perpétuel mouvement nutritif, mouvement intestin qui ne laisse de repos à aucune partie; chacune, sans cesse ni trêve, s'alimente dans le milieu qui l'entoure et y rejette ses déchets et ses produits. Cette rénovation moléculaire est insaisissable pour le regard direct; mais, comme nous voyons le début et la fin, l'entrée et la sortie des substances, nous en concevons les phases intermédiaires, et nous nous représentons un courant de matières qui traverse continuellement l'organisme et le renouvelle dans sa substance en le maintenant dans sa forme. Ce mouvement, qu'on a appelé le *tourbillon vital*, le *circulus matériel* entre le monde organique et le monde inorganique, existe chez la plante aussi bien que chez l'animal, ne s'interrompt jamais et devient la condition et en même temps la cause immédiate de toutes les autres manifestations vitales. L'universalité d'un tel phénomène, la constance qu'il présente, sa nécessité, en font le caractère fondamental de l'être vivant, le signe plus général de la vie. On ne sera donc pas étonné que quelques physiologistes aient été tentés de le prendre pour définir la vie elle-même.

Toutefois ce phénomène n'est pas simple; il importe de l'analyser, d'en pénétrer plus profondément le mécanisme, afin de préciser l'idée que son examen superficiel peut nous donner de la vie. Le

mouvement nutritif comprend deux opérations distinctes, mais connexes et inséparables : l'une par laquelle la matière inorganique est fixée ou incorporée aux tissus vivans comme partie intégrante, l'autre par laquelle elle s'en sépare et les abandonne. Ce double mouvement incessant n'est en définitive qu'une alternative perpétuelle de *vie* et de *mort*, c'est-à-dire de destruction et de renaissance des parties constituantes de l'organisme. Les vitalistes n'ont point compris la nutrition. Les uns, imbus de l'idée que la vie a pour essence de résister à la mort, c'est-à-dire aux forces physiques et chimiques, devaient croire naturellement que l'être vivant, arrivé à son plein développement, n'avait plus qu'à se maintenir dans l'équilibre le plus stable possible en neutralisant l'influence destructive des agens extérieurs; les autres, comprenant mieux le phénomène et appréciant la perpétuelle mutation de l'organisme, ont refusé d'admettre que ce mouvement de rénovation moléculaire fût produit par les forces générales de la nature, et ils l'ont attribué à une force vitale. Ni les uns ni les autres n'ont vu que c'était précisément la destruction organique, opérée sous l'influence des forces physiques et chimiques générales, qui provoque le mouvement incessant d'échange et devient ainsi la cause de la réorganisation.

Les actes de destruction organique ou de désorganisation se révèlent immédiatement à nous; les signes en sont évidens, ils éclatent au dehors et se répètent à chaque manifestation vitale. Les actes d'assimilation ou d'organisation au contraire restent tout intérieurs et n'ont presque point d'expression phénoménale; ils président à une synthèse organique qui rassemble d'une manière silencieuse et cachée les matériaux qui seront dépensés plus tard dans les manifestations bruyantes de la vie. C'est une vérité bien remarquable et bien essentielle à saisir que ces deux phases du circulus nutritif se traduisent si différemment, l'organisation restant latente et la désorganisation ayant pour signe sensible tous les phénomènes de la vie. Ici l'apparence nous trompe, comme presque toujours; ce que nous appelons phénomène de vie est au fond un phénomène de mort organique.

Les deux facteurs de la nutrition sont donc l'assimilation et la désassimilation, autrement dit l'*organisation* et la *désorganisation*. La désassimilation accompagne toujours la manifestation vitale. Quand chez l'homme et chez l'animal un mouvement survient, une partie de la substance active du muscle se détruit et se brûle; quand la sensibilité et la volonté se manifestent, les nerfs s'usent, quand la pensée s'exerce, le cerveau se consume, etc. On peut ainsi dire que jamais la même matière ne sert deux fois à la vie. Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi

à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui lui a prêté son concours. L'usure moléculaire est toujours proportionnée à l'intensité des manifestations vitales. L'altération matérielle est d'autant plus profonde ou considérable que la vie se montre plus active. La désassimilation rejette de la profondeur de l'organisme des substances d'autant plus oxydées par la combustion vitale que le fonctionnement des organes a été plus énergique. Ces oxydations ou combustions engendrent la chaleur animale, donnent naissance à l'acide carbonique qui s'exhale par le poumon, et à différens produits qui s'éliminent par les autres émonctoires de l'économie. Le corps s'use, éprouve une consomption et une perte de poids qui traduisent et mesurent l'intensité de ses fonctions. Partout, en un mot, la destruction physico-chimique est unie à l'activité fonctionnelle, et nous pouvons regarder comme un axiome physiologique la proposition suivante : *toute manifestation d'un phénomène dans l'être vivant est nécessairement liée à une destruction organique.*

Une telle loi, qui enchaîne le phénomène qui se produit à la matière qui se détruit, ou, pour mieux dire, à la substance qui se transforme, n'a rien qui soit spécial au monde vivant; la nature physique obéit à la même règle.

Un être vivant qui est dans la plénitude de son activité fonctionnelle ne nous manifeste donc pas l'énergie plus grande d'une force vitale mystérieuse; il nous offre simplement dans son organisme la pleine activité des phénomènes chimiques de combustion et de destruction organique. Quand Cuvier nous dépeint la vie s'épanouissant dans le corps d'une jeune femme, il a tort de croire avec les vitalistes que les forces ou les propriétés physiques et chimiques sont alors domptées ou maintenues par la force vitale. Au contraire, toutes les forces physiques sont déchaînées, l'organisme brûle et se consume plus vivement, et c'est pour cela même que la vie brille de tout son éclat.

Stahl a dit avec raison que les phénomènes physiques et chimiques détruisent le corps vivant et le conduisent à la mort; mais la vérité lui a échappé pour ne pas avoir vu que les phénomènes de destruction vitale sont eux-mêmes les instigateurs et les précurseurs de la rénovation matérielle qui se dérobe à nos yeux dans l'intimité des tissus. En même temps en effet que les phénomènes de combustion se traduisent avec éclat par les manifestations vitales extérieures, le processus formatif s'opère dans le silence de la vie végétative. Il n'a d'autre expression que lui-même, c'est-à-dire qu'il ne se révèle que par l'organisation et la réparation de l'édifice vivant. On a dès l'antiquité comparé la vie à un flambeau. Cette mé-

taphore est devenue de nos jours, grâce à Lavoisier, une vérité. L'être qui vit est comme le flambeau qui brûle; le corps s'use, la matière du flambeau se détruit; l'un brille de la flamme physique, l'autre brille de la flamme vitale. Toutefois, pour que la comparaison fût rigoureuse, il faudrait concevoir un flambeau physique capable de durer, qui se renouvelât et se régénérât comme le flambeau vital. La combustion physique est un phénomène isolé, en quelque sorte accidentel, n'ayant dans la nature de liaisons harmoniques qu'avec lui-même. La combustion vitale au contraire suppose une régénération corrélative, phénomène de la plus haute importance dont il nous reste à tracer les caractères principaux.

Le mouvement de régénération ou de synthèse organique nous offre deux modes principaux. Tantôt la synthèse assimile la substance ambiante pour en faire des principes nutritifs, tantôt elle en forme directement les élémens des tissus. C'est ainsi que nous voyons, à côté de la formation des produits immédiats de la synthèse chimique, apparaître des phénomènes de mues ou de rénovations histologiques, tantôt continues, tantôt périodiques. Les phénomènes de régénération, de rédintégration, de réparation, qui se montrent chez l'individu adulte sont de la même nature que les phénomènes de génération et d'évolution par lesquels l'embryon constitue à l'origine ses organes et ses élémens anatomiques. L'être vivant est donc caractérisé à la fois par la génération et par la nutrition; il faut réunir et confondre ces deux ordres de phénomènes, et, au lieu d'en créer deux catégories distinctes, nous en faisons un acte unique dont l'essence et les mécanismes sont tout pareils. C'est dans cette pensée que l'on a pu dire avec raison que *la nutrition n'était qu'une génération continuée*. Synthèse organique, génération, régénération, rédintégration et même cicatrisation sont des aspects du même phénomène, des manifestations variées d'un même agent, le *germe*.

Le germe est l'agent d'organisation et de nutrition par excellence; il attire autour de lui la matière cosmique et l'organise pour constituer l'être nouveau. Toutefois le germe ne peut manifester sa puissance organisatrice qu'en opérant lui-même des combustions, des destructions organiques. C'est pourquoi il s'enferme dès son origine dans une cellule, la cellule de l'œuf, et s'y entoure de matériaux nutritifs élaborés qu'on appelle le *vitellus*.

La cellule-œuf, ainsi constituée par le germe et le vitellus, développe l'organisme nouveau en se segmentant et se divisant à l'infini en une quantité innombrable de cellules pourvues elles-mêmes d'un germe de nutrition. Ce germe cellulaire, qu'on appelle le *noyau* de la cellule, attire et élabore autour de lui les matériaux nutritifs

spéciaux destinés aux combustions fonctionnelles de chacun des élémens de nos tissus ou de nos organes. Lorsque des phénomènes de rédintégration naturels ou accidentels surviennent, lorsqu'un nerf coupé par exemple se régénère et reprend ses fonctions, ce sont encore ces noyaux cellulaires qui, à l'instar du germe primordial dont ils dérivent, se divisent, se multiplient, pour reconstituer chez l'adulte les tissus nouveaux en répétant identiquement les procédés de la formation embryonnaire.

Tous les phénomènes si variés de régénération et de synthèse organiques ont pour caractère distinctif, nous l'avons déjà dit, d'être en quelque sorte invisibles à l'extérieur. Au silence qui se fait dans un œuf en incubation on ne pourrait soupçonner l'activité qui s'y déploie et l'importance des phénomènes qui s'y accomplissent; c'est l'être nouveau qui en sortant nous dévoilera par ses manifestations vitales les merveilles de ce travail lent et caché.

Il en est de même de toutes nos fonctions; chacune a pour ainsi dire son incubation organisatrice. Quand un acte vital se produit extérieurement, ses conditions s'étaient dès longtemps rassemblées dans cette élaboration silencieuse et profonde qui prépare les causes de tous les phénomènes. Il importe de ne pas perdre de vue ces deux phases du travail physiologique. Quand on veut modifier les actions vitales, c'est dans leur évolution cachée qu'il faut les atteindre; lorsque le phénomène éclate, il est trop tard. Ici, comme partout, rien n'arrive par un brusque hasard; les événemens les plus soudains en apparence ont eu leurs causes latentes. L'objet de la science est précisément de découvrir ces causes élémentaires afin de pouvoir les modifier et maîtriser ainsi l'apparition ultérieure des phénomènes.

En résumé, nous distinguerons dans le corps vivant deux grands groupes de phénomènes inverses : les phénomènes *fonctionnels* ou de dépense vitale, les phénomènes *organiques* ou de concentration vitale. La vie se maintient par deux ordres d'actes entièrement opposés dans leur nature : la combustion désassimilatrice, qui use la matière vivante dans les organes en fonction, la synthèse assimilatrice, qui régénère les tissus dans les organes en repos. Les agens de ces deux genres de phénomènes ne sont pas moins différens. La combustion vitale emprunte à l'extérieur l'agent général des combustions, l'oxygène, et à son défaut les *fermens* dont l'action désassimilatrice peut intervenir dans les profondeurs de l'organisme où l'air ne pénètre pas. La synthèse organisatrice au contraire possède un agent spécial, le germe proprement dit, ou les noyaux de cellules, germes secondaires qui en sont des émanations et qui se trouvent répandus dans toutes les parties élémentaires du

corps vivant. Les conditions de la désassimilation fonctionnelle et celles de l'assimilation organique sont également séparées. Les mêmes agens de combustion qui usent l'édifice organique pendant la vie continuent à le détruire après la mort lorsque les phénomènes de régénération se sont éteints dans l'organisme. Il en résulte que tous les phénomènes fonctionnels accompagnés de combustion, de fermentation ou de dissociation organique peuvent s'accomplir aussi bien au dehors qu'au dedans des corps vivans. Grâce à cette circonstance, le physiologiste peut analyser les mécanismes vitaux à l'aide de l'expérimentation. Dans un organisme mutilé, il entretient artificiellement la respiration, la circulation, la digestion, etc., et il étudie les propriétés des tissus vivans séparés du corps. Dans ces parties disloquées, le muscle se contracte, la glande sécrète, le nerf conduit les excitations absolument comme pendant la vie; toutefois, si les tissus isolés de l'ensemble de leurs conditions organiques peuvent s'user et fonctionner encore, ils ne peuvent plus se régénérer; c'est pourquoi leur mort définitive devient alors inévitable. Les phénomènes de rénovation organique, contrairement aux phénomènes de combustion fonctionnelle, ne peuvent se manifester que dans le corps vivant, et chacun dans un lieu spécial; aucun artifice n'a pu jusqu'à présent suppléer à ces conditions essentielles de l'activité des germes, d'être en leur place dans l'édifice du corps vivant.

Si on se fondait sur les différences profondes que nous venons d'indiquer pour assigner dans l'économie un rôle vital indépendant à la combustion et à la régénération organique, on se tromperait grandement, car les deux ordres de phénomènes sont tellement solidaires dans l'acte de la nutrition, qu'ils ne sont pour ainsi dire distincts que dans l'esprit; dans la nature, ils sont inséparables. Tout être vivant, animal ou végétal, ne peut manifester ses fonctions que par l'exercice simultané de la combustion vitale et de la synthèse organique. C'est sur ce terrain que devront se réunir et se concilier les écoles chimiques et anatomiques, car la solution du problème physiologique de la vie exige leur double concours.

IV.

Nous avons poursuivi le phénomène caractéristique de la vie, la nutrition, jusque dans ses manifestations intimes; voyons quelle conclusion cette étude peut nous fournir relativement à la solution du problème tant de fois essayé de la *définition de la vie*. Si nous voulions exprimer que toutes les fonctions vitales sont la conséquence nécessaire d'une combustion organique, nous répéterions ce que nous avons déjà énoncé : *la vie c'est la mort*, la destruction des

tissus, ou bien nous dirions avec Buffon : la vie est un minotaure, elle dévore l'organisme. Si au contraire nous voulions insister sur cette seconde face du phénomène de la nutrition, que la vie ne se maintient qu'à la condition d'une constante régénération des tissus, nous regarderions la vie comme une *création* exécutée au moyen d'un acte plastique et régénérateur opposé aux manifestations vitales. Enfin, si nous voulions comprendre les deux faces du phénomène, l'organisation et la désorganisation, nous nous rapprocherions de la définition de la vie donnée par de Blainville : « la vie est un double mouvement interne de décomposition à la fois général et continu. » Plus récemment Herbert-Spencer a proposé la définition suivante : « la vie est la combinaison définie de changemens hétérogènes à la fois simultanés et successifs; » sous cette définition abstraite, le philosophe anglais veut surtout indiquer l'idée d'évolution et de succession qu'on observe dans les phénomènes vitaux. De telles définitions, tout incomplètes qu'elles soient, auraient au moins le mérite d'exprimer un aspect de la vie : elles ne seraient point purement verbales, comme celle de l'*Encyclopédie* : « la vie est le contraire de la mort, » ou encore celle de Béclard : « la vie est l'organisation en action, » celle de Dugès : « la vie est l'activité spéciale des êtres organisés, » ce qui revient à dire : la vie, c'est la vie. Kant a défini la vie : « un principe intérieur d'action. » Cette définition, qui rappelle l'idée d'Hippocrate, a été adoptée par Tiedemann et par d'autres physiologistes. Il n'y a en réalité pas plus de principe intérieur d'activité dans la matière vivante que dans la matière brute. Les phénomènes qui se passent dans les minéraux sont certainement sous la dépendance des conditions atmosphériques extérieures; mais il en est de même de l'activité des plantes et des animaux à sang froid. Si l'homme et les animaux à sang chaud paraissent libres et indépendans dans leurs manifestations vitales, cela tient à ce que leur corps présente un mécanisme plus parfait qui lui permet de produire de la chaleur en quantité telle qu'il n'a pas besoin de l'emprunter nécessairement au milieu ambiant. En un mot, la spontanéité de la matière vivante n'est qu'une fausse apparence. Il y a constamment des principes extérieurs, des stimulans étrangers qui viennent provoquer la manifestation des propriétés d'une matière toujours également inerte par elle-même.

Nous bornerons ici ces citations, que nous pourrions multiplier à l'infini sans trouver une seule définition complétement satisfaisante de la vie. Pourquoi en est-il ainsi? C'est qu'à propos de la vie il faut distinguer le mot de la chose elle-même. Pascal, qui a si bien connu toutes les faiblesses et toutes les illusions de l'esprit humain, fait remarquer qu'en réalité les vraies définitions ne sont que des créations de notre esprit, c'est-à-dire des *définitions de noms* ou

des conventions pour abréger le discours; mais il reconnaît des mots primitifs que l'on comprend sans qu'il soit besoin de les définir.

Or le mot *vie* est dans ce cas. Tout le monde s'entend quand on parle de la vie et de la mort. Il serait d'ailleurs impossible de séparer ces deux termes ou ces deux idées corrélatives, car ce qui vit, c'est ce qui mourra, ce qui est mort, c'est ce qui a vécu. Quand il s'agit d'un phénomène de la vie comme de tout phénomène de la nature, la première condition est de le connaître; la définition ne peut être donnée qu'*a posteriori*, comme conclusion résumée d'une étude préalable; mais ce n'est plus là, à proprement parler, une définition; c'est une vue, une conception. Il s'agira donc pour nous de savoir quelle conception nous devons nous former des phénomènes de la vie aujourd'hui dans l'état actuel de nos connaissances physiologiques.

Cette conception a varié nécessairement avec les époques et suivant les progrès de la science. Au commencement de ce siècle, un physiologiste français, Le Gallois, publiait encore un volume d'expériences : *sur le Principe de la vie et sur le siége de ce principe*. On ne cherche plus maintenant le siége de la vie; on sait qu'elle réside partout dans toutes les molécules de la matière organisée. Les propriétés vitales ne sont en réalité que dans les cellules vivantes, tout le reste n'est qu'arrangement et mécanisme. Les manifestations si variées de la vie sont des expressions mille et mille fois combinées et diversifiées de propriétés organiques élémentaires fixes et invariables. Il importe donc moins de connaître l'immense variété des manifestations vitales que la nature semble ne pouvoir jamais épuiser que de déterminer rigoureusement les propriétés de tissus qui leur donnent naissance. C'est pourquoi aujourd'hui tous les efforts de la science sont dirigés vers l'étude histologique de ces infiniment petits qui recèlent le véritable secret de la vie.

Aussi loin que nous descendions aujourd'hui dans l'intimité des phénomènes propres aux êtres vivans, la question qui se présente à nous est toujours la même. C'est la question qui a été posée dès l'antiquité au début même de la science : la vie est-elle due à une puissance, à une force particulière, ou n'est-elle qu'une modalité des forces générales de la nature? en d'autres termes, existe-t-il dans les êtres vivans une force spéciale qui soit distincte des forces physiques, chimiques ou mécaniques? Les vitalistes se sont toujours retranchés dans l'impossibilité d'expliquer physiquement ou mécaniquement tous les phénomènes de la vie; leurs adversaires ont toujours répondu en réduisant un plus grand nombre de manifestations vitales à des explications physico-chimiques bien démontrées. Il faut avouer que ces derniers ont constamment gagné du

terrain et qu'à notre époque surtout ils en gagnent chaque jour de plus en plus. Arriveront-ils ainsi à tout ramener à leurs théories et ne restera-t-il pas malgré leurs efforts un *quid proprium* de la vie qui sera irréductible? C'est le point qu'il s'agit d'examiner. En analysant avec soin tous les phénomènes vitaux dont l'explication appartient aux forces physiques et chimiques, nous refoulerons le vitalisme dans un domaine plus circonscrit et dès lors plus facile à déterminer.

Des deux ordres de phénomènes nutritifs qui constituent essentiellement la vie et qui sont l'origine de toutes ses manifestations sans exception, il en est un, celui de la destruction, de la désassimilation organique, qui rentre complétement dès maintenant dans les actions chimiques; ces décompositions dans les êtres vivans n'ont rien de plus ou moins mystérieux que celles qui nous sont offertes par les corps inorganiques. Quant aux phénomènes de genèse organisatrice et de régénération nutritive, ils paraissent au premier abord d'une nature vitale tout à fait spéciale, irréductibles aux actions chimiques générales; mais ce n'est encore là qu'une apparence, et pour bien s'en rendre compte il faut considérer ces phénomènes sous le double aspect qu'ils présentent d'une synthèse chimique ordinaire et d'une évolution organique qui s'accomplit. En effet, la genèse vitale comprend des phénomènes de synthèse chimique arrangés, développés suivant un ordre particulier qui constitue leur évolution. Il importe de séparer les phénomènes chimiques en eux-mêmes de leur évolution, car ce sont deux choses tout à fait distinctes. En tant qu'actions synthétiques, il est évident que ces phénomènes ne relèvent que des forces chimiques générales; en les examinant successivement un à un, on le démontre clairement. Les matières calcaires qu'on rencontre dans les coquilles des mollusques, dans les œufs des oiseaux, dans les os des mammifères, sont bien certainement formées selon les lois de la chimie ordinaire pendant l'évolution de l'embryon. Les matières grasses et huileuses sont dans le même cas, et déjà la chimie est parvenue à reproduire artificiellement dans les laboratoires un grand nombre de principes immédiats et d'huiles essentielles, qui sont naturellement l'apanage du règne animal ou végétal. De même les matières amylacées, qui se développent dans les animaux et qui se produisent par l'union du carbone et de l'eau sous l'influence du soleil dans les feuilles vertes des plantes, sont bien des phénomènes chimiques les mieux caractérisés. Si pour les matières azotées ou albuminoïdes les procédés de synthèse sont beaucoup plus obscurs, cela tient à ce que la chimie organique est encore trop peu avancée; mais il est bien certain néanmoins que ces substances se forment par les procédés chimiques dans les organismes des êtres

vivans. A la vérité, on peut dire que les agens des synthèses organiques, les germes et les cellules, constituent des agens tout à fait exceptionnels. On pourrait dire de même pour les phénomènes de désorganisation que les fermens sont aussi des agens particuliers aux êtres vivans. Je pense quant à moi que c'est là une loi générale et que les phénomènes chimiques dans l'organisme sont exécutés par des agens ou des procédés spéciaux; mais cela ne change rien à la nature purement chimique des phénomènes qui s'accomplissent et des produits qui en sont la conséquence.

Après avoir examiné la synthèse chimique, arrivons à l'évolution organique. Les agens des phénomènes chimiques dans les corps vivans ne se bornent pas à produire des synthèses chimiques de matières extrêmement variées, mais ils les organisent et les approprient à l'édification morphologique de l'être nouveau. Parmi ces agens de la chimie vivante, le plus puissant et le plus merveilleux est sans contredit l'œuf, la cellule primordiale qui contient le germe, principe organisateur de tout le corps. Nous n'assistons pas à la création de l'œuf *ex nihilo*, il vient des parens, et l'origine de sa virtualité évolutive nous est cachée; mais chaque jour la science remonte plus haut vers ce mystère. C'est par le germe, et en vertu de cette sorte de puissance évolutive qu'il possède, que s'établissent la perpétuité des espèces et la descendance des êtres; c'est par lui que nous comprenons les rapports nécessaires qui existent entre les phénomènes de la nutrition et ceux du développement. Il nous explique la durée limitée de l'être vivant, car la mort doit arriver quand la nutrition s'arrête, non parce que les alimens font défaut, mais parce que l'enchaînement évolutif de l'être est parvenu à son terme, et que l'impulsion cellulaire organisatrice a épuisé sa vertu.

Le germe préside encore à l'organisation de l'être en formant, à l'aide des matières ambiantes, la substance vivante et en lui donnant les caractères d'instabilité chimique qui deviennent la cause des mouvemens vitaux incessans qui se passent en elle. Les cellules, germes secondaires, président de la même façon à l'organisation cellulaire nutritive. Il est bien évident que ce sont des actions purement chimiques; mais il est non moins clair que ces actions chimiques en vertu desquelles l'organisme s'accroît et s'édifie s'enchaînent et se succèdent en vue de ce résultat qui est l'organisation et l'accroissement de l'individu animal ou végétal. Il y a comme un dessin vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe, en sorte que, si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générales de la nature, pris dans leur succession et dans leur ensemble, ils paraissent révéler un lien spécial; ils semblent dirigés par quelque condition invisible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne. Ainsi les

actions chimiques synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but et mettant en présence les réactifs aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même. Cette puissance d'évolution immanente à l'ovule qui doit reproduire un être vivant embrasse à la fois, ainsi que nous le savons déjà, les phénomènes de génération et de nutrition; les uns et les autres ont donc un caractère évolutif qui en est le fond et l'essence.

C'est cette puissance ou propriété évolutive que nous nous bornons à énoncer ici qui seule constituerait le *quid proprium* de la vie, car il est clair que cette propriété évolutive de l'œuf, qui produira un mammifère, un oiseau ou un poisson, n'est ni de la physique, ni de la chimie. Les conceptions vitalistes ne peuvent plus aujourd'hui planer sur l'ensemble de la physiologie. La force évolutive de l'œuf et des cellules est donc le dernier rempart du vitalisme; mais en s'y réfugiant, il est aisé de voir que le vitalisme se transforme en une conception métaphysique et brise le dernier lien qui le rattache au monde physique, à la science physiologique. En disant que la vie est l'idée directrice ou *la force évolutive de l'être*, nous exprimons simplement l'idée d'une unité dans la succession de tous les changemens morphologiques et chimiques accomplis par le germe depuis l'origine jusqu'à la fin de la vie. Notre esprit saisit cette unité comme une conception qui s'impose à lui, et il l'explique par une force; mais l'erreur serait de croire que cette force métaphysique est active à la façon d'une force physique. Cette conception ne sort pas du domaine intellectuel pour venir réagir sur les phénomènes pour l'explication desquels l'esprit l'a créée; quoique émanée du monde physique, elle n'a pas d'effet rétroactif sur lui. En un mot, la force métaphysique évolutive par laquelle nous pouvons caractériser la vie est inutile à la science, parce qu'étant en dehors des forces physiques elle ne peut exercer aucune influence sur elles. Il faut donc ici séparer le monde métaphysique du monde physique phénoménal qui lui sert de base, mais qui n'a rien à lui emprunter. Leibniz a exprimé cette délimitation dans des paroles que nous rappelions au début de cette étude; la science la consacre aujourd'hui.

En résumé, si nous pouvons définir la vie à l'aide d'une conception métaphysique spéciale, il n'en reste pas moins vrai que les forces mécaniques, physiques et chimiques sont seules les agens effectifs de l'organisme vivant, et que le physiologiste ne peut avoir à tenir compte que de leur action. Nous dirons avec Descartes : on pense métaphysiquement, mais on vit et on agit physiquement.

CLAUDE BERNARD.

LE MARIAGE

DE VALÉRIEN KOCHANSKI

I.

C'était un vrai ménage polonais que la seigneurie de Baratine, avec ses bâtimens de ferme aux toits croulans, déjetés par la bourrasque, son petit château élevé d'un seul étage et dont les vitres cassées, retenues par des papiers de toutes couleurs, rendaient à chaque coup de vent une musique bizarre, sa cour infectée par une mare noire d'où les canards devaient sortir teints plutôt que lavés, ses étables mal tenues, ses chambres tapissées de toiles d'araignée, ses meubles poudreux, ses tentures flétries et son jardin, où les colimaçons se traînaient en paix sur la mauvaise herbe des allées, au milieu de dahlias et d'asters, d'orties et de plantain, familièrement confondus. Le pigeonnier logeait des moineaux, et les souris se livraient à des courses folles dans les divers appartemens qui leur étaient abandonnés. Cependant le propriétaire Valérien Kochanski, chaussé de bottes en maroquin jaune, vêtu d'une robe de chambre de velours vert en loques, le bonnet carré sur la tête, sa longue pipe turque à couvercle grillé entre ses dents blanches, savourait avec complaisance le café matinal, un journal ouvert auprès de lui, tandis que le vieux Basile s'évertuait à brosser l'habit de son maître, accroché à une statue de Flore en plâtre. Outre ces deux personnages, il y avait encore là un chien de chasse endormi sous le grand poêle.

M. Kochanski, l'unique et heureux propriétaire de Baratine, était un homme jeune encore, de belle taille et de figure aristocratique; le dessin correct de ses lèvres était relevé plutôt que caché par une moustache toute sarmate, épaisse et noire comme sa chevelure, et ses yeux sombres avaient cette expression à la fois douce et hardie

à laquelle les femmes ne résistent guère; les nombreux portraits qui ornaient sa chambre en faisaient foi : on voyait dans cette galerie de nobles dames orgueilleusement parées, l'une d'elles portait même aux épaules l'hermine princière; mais il y avait aussi une reine de théâtre sous les blanches draperies de Norma, une Juive en caftan, le front ceint d'un bandeau, et certaine paysanne polonaise avec la peau de mouton, de grosses perles de corail autour de son cou hâlé. Cette galerie racontait au spectateur l'histoire d'une joyeuse jeunesse, tout en attestant le caractère léger et la vaniteuse hâblerie d'un fat. A ces travers près, des travers nationaux pour ainsi dire, le seigneur de Baratine était aimable et bien accueilli partout malgré sa réputation de don Juan, car on s'accordait à lui reconnaître de l'esprit et un excellent cœur. Depuis des années, il était orphelin; n'ayant ni frère, ni sœur, ni aucun autre parent, sa famille consistait en un vieux domestique et un vieux chien. Le premier de ces deux fidèles avait usurpé peu à peu la place du père et de la mère absens; il tricotait des bas de laine pour son maître, veillait l'hiver à ce qu'il les portât, et, si Valérien prenait, en dépit de tant de précautions, un refroidissement à la chasse, c'était encore Basile qui forçait l'entêté à garder le lit, Basile qui préparait la tisane. Avant tout autre talent, le vieillard possédait celui de débiter des sermons, et son maître lui fournissait mainte occasion de l'exercer. Avait-il perdu quelque grosse somme au jeu, contracté de nouvelles dettes, s'était-il embarrassé d'un duel ou lancé dans une galante aventure, Basile ne manquait jamais de paraître à l'heure de sa toilette de nuit et de se poser au pied du lit avec des lamentations qui eussent éclipsé celles de Jérémie, d'Isaïe et de tous les petits prophètes ensemble.

A deux reprises, Basile avait demandé sans obtenir de réponse : — Eh bien! où en sont les Russes? — Il allait réitérer sa question lorsqu'on frappa tout à coup dehors d'une manière étrange, à la fois insolente et timide. — Entrez! fit le maître. — La porte s'entrebâilla tout juste assez pour livrer passage à un Juif maigre et long qui se présentait de biais. Ses chausses rayées rentraient dans de hautes bottes, le bonnet rond particulier à ceux de sa race et qu'on appelle *yarmourka* couvrait son front bas encadré de deux boucles grasses; son long caftan de laine noire l'enveloppait du reste de façon à ne montrer que son visage jaune au nez crochu et où brillaient deux petits yeux inquiets.

Il resta debout sur le seuil en exhalant un long soupir qui n'était pas achevé lorsque la porte cria de nouveau pour livrer passage à un second Juif; celui-ci, remarquable par un nez en forme de pomme de terre, fut à son tour poussé par un troisième israélite de mine très différente, âgé de vingt-quatre ans à peine, coquet, frisé,

avec un châle rouge noué autour de sa lévite de soie garnie de martre, une barbe splendide, de beaux traits réguliers et ces yeux en amande qui donnent une langueur si pénétrante, presque féminine, aux physionomies orientales. Les nouveau-venus restèrent en soupirant, comme le premier, sur la porte, qui s'ouvrit derechef, toute grande cette fois, mais trop étroite encore pour l'embonpoint d'un individu rond et rouge comme une pomme, le caftan bridé sur un ventre rebondi, la nuque débordante sous de rares cheveux roux, les paupières et les joues bouffies à éclater. Ce dernier Juif ferma enfin la porte, se rangea auprès des autres, et tous, sans prononcer un mot, soupirèrent en chœur, les mains jointes.

M. Kochanski les laissa faire quelque temps, puis il posa son journal sur la table, ralluma sa pipe, et, enveloppant le groupe d'un regard indéfinissable, demanda : — Qu'est-ce que vous voulez?

— Vous souhaiter le bonjour, s'écria l'efflanqué qu'on appelait le *Cracovien*.

— Que Dieu bénisse votre seigneurie, reprit le second Juif.

— Nous venons nous informer de sa santé, ajouta le jeune élégant.

— A quoi bon ces discours, coquins? interrompit Basile, vous voulez tout bonnement de l'argent.

— Qui n'en voudrait? murmura le bellâtre caressant sa pelisse.

— Monsieur Basile a sans doute mal dormi? zézaya Sonnenglanz, l'usurier obèse.

— Enfin que voulez-vous? répéta Valérien.

— Ce que nous voulons? Comment oserions-nous vouloir? Non, nous demandons humblement...

— Quoi? je n'ai pas d'argent.

Les Juifs soupirèrent plus profondément que jamais.

— Si vous ne pouvez nous donner le capital...

— Le capital?.. — Et Valérien éclata de rire. — Disposer d'un capital quelconque, moi?.. Pour qui diable me prenez-vous?

— Nous vous prenons, seigneur, pour un honnête homme, affirma la trogne en pomme de terre, aussi vrai que je m'appelle Abraham Smaragd.

— Je l'espère, répliqua Valérien.

— Si votre seigneurie daignait nous payer seulement les intérêts,... insinua le plus jeune des usuriers.

— Les intérêts, mon cher Weinreb, ricana le vieux serviteur, vous recevrez plutôt le capital!

— Nous n'avons donc, hélas! qu'à mourir de faim!

— Oui, de faim, continua Basile toujours railleur en soulevant le pan de sa pelisse, car, pour ce qui est du froid, je suis bien sûr que

vous ne gèlerez pas, monsieur Weinreb. Combien vous a coûté cette superbe fourrure?

— Monseigneur, nous avions compté sur les intérêts, impossible d'attendre plus longtemps. Nous le regrettons bien, mais les temps sont durs.

— Très durs, interrompit Valérien, c'est pourquoi je ne puis vous donner ni capital ni intérêts. Vous savez en quel état est ma propriété, tout est grevé d'hypothèques, tout tombe en ruines; pour vivre, on fait de nouvelles dettes... Qu'exigez-vous? Dites, vous plaît-il d'aller en justice?

Les créanciers se récrièrent d'une seule voix : — Grand Dieu, en justice! y pensez-vous?..

— Libre à vous de saisir mes meubles...

— Votre seigneurie daigne plaisanter, représenta doucement Sonnenglanz; qui songe à cela, et à quoi bon? Seulement nous nous sommes dit entre nous qu'il n'était pas possible d'attendre davantage, d'autant qu'il y avait un moyen de tout arranger...

— Un moyen?

— De façon que les créanciers fussent satisfaits et que votre seigneurie gardât aussi sa bonne part, ajouta Weinreb en tirant les poils de sa fourrure.

— Par quel miracle? Vous avez perdu la tête.

— Je pourrais vous citer certain propriétaire qui s'est tiré d'embarras avec l'aide de ses créanciers, grâce à un riche mariage.

— Vous voulez me marier!

— Nous marier, nous?.. répéta le vieux Basile en riant comme son maître, jusqu'à ce que les larmes lui vinssent aux yeux.

— Cela ne vaut-il pas mieux que de saisir les meubles?

— Mais je n'ai nulle envie de me marier, assura notre don Juan.

— L'envie vous en viendra, dit Abraham Smaragd; un vieux garçon n'est que la moitié d'un homme, l'époux et l'épouse réunis font l'homme complet, et puis vous aurez des enfans, seigneur; quelle joie, quel orgueil! vous revivrez dans chacun d'eux. Figurez-vous la petite seigneurie vous tendant pour la première fois ses bras mignons hors du berceau, et quand il dira : Papa! oui, quand il dira papa, ce sont là des choses qui ne s'expriment pas! Moi, je ne suis qu'un pauvre Juif, mais pour qui aurais-je travaillé, marchandé, spéculé, couru de ci de là du matin au soir, si ce n'eût été pour mes petits?

— Et peut-être nous réservez-vous déjà une fiancée? demanda Basile brossant toujours l'habit de son maître.

— Avec votre permission, oui, monsieur Basile.

— Qui donc? demanda Valérien, je suis curieux de le savoir.

— Eh bien! à Zborow, il y a une jeune dame de qualité, commença le Cracovien avec assurance.

— Riche, énormément riche, poursuivit Sonnenglanz.

— Deux villages et des bois magnifiques, ajouta Abraham Smaragd.

— Quelle femme! acheva le beau Weinreb, jolie comme un ange!

— Est-ce que vous me parleriez par hasard de la veuve du baron Kasparowitch?.. interrompit Valérien avec vivacité.

— Justement! Mme la baronne...

— Ignorez-vous qu'elle a été danseuse, que le baron...

— Mais il l'avait épousée depuis, fit observer le Cracovien d'un ton conciliant.

— Et c'est cette drôlesse que vous osez me proposer pour femme! s'écria Valérien furieux. — Décrochant un fouet, il s'élança sur les pauvres Juifs, qui fuyaient derrière les tables et les siéges, sautant par la chambre, dans leurs caftans noirs, comme des puces.

— Que Dieu me pardonne! souffla enfin le gros Sonnenglanz hors d'haleine, ce n'était là qu'une plaisanterie.

— Une sotte plaisanterie! fit Valérien en s'arrêtant.

— Que le ciel nous punisse, si jamais nous avons eu l'intention d'offenser sa seigneurie!

— Ainsi soit-il! Pour cette fois j'épargnerai votre échine, mais malheur à vous si vous ne me trouvez pas une plus digne fiancée.

— Nous la trouverons, affirma le chœur des créanciers.

— Bon! quelle fille voudrait de moi pour mari, quels parens m'accepteraient pour gendre?

— Est-ce donc que le soleil ne doit plus briller? insinua Weinreb; un seigneur si beau, si noble, si gracieux...

— Mais ma réputation? ma pauvreté?

— Laissez-nous faire! nous nous arrangerons pour que tout reluise comme de l'or, la maison, la cour, l'intérieur... et la réputation de sa seigneurie. Nous découvrirons la fiancée, nous vous donnerons une dot. Votre seigneurie n'aura rien à faire que de se marier.

— A la bonne heure! C'est convenu.

Une fois sortis, les Juifs, leurs têtes rapprochées les unes des autres, se réjouirent du résultat de leur démarche. — Je n'aurais jamais cru qu'il se rendît si vite! dit Sonnenglanz.

— Ne vous ai-je pas toujours répété que c'était un homme d'honneur? nasilla Smaragd.

— De l'or en barre, jurèrent à l'envi l'un de l'autre Weinreb et le Cracovien, de l'or en barre!

II.

Une semaine s'écoula, puis une autre, et l'étourdi avait tout à fait oublié cet absurde projet de mariage lorsque apparut un beau jour M. Lévi Weinreb éblouissant de la tête aux pieds. Ses boucles noires, ses chausses de satin, sa pelisse, ses bottes, tout brillait, et il souriait, de quel doux sourire!

— Ah çà, qu'apportes-tu? demanda Valérien occupé au moment même à émietter du pain pour les mésanges qui voletaient entre les doubles châssis des fenêtres d'hiver.

— Nous nous sommes partagé la besogne.

— Quelle besogne?

— Eh! mon Dieu, le mariage...

— C'est juste. Où en est-il?

— Je disais que nous nous étions partagé la besogne : Sonnenglanz s'est chargé des dettes, le Cracovien de la dot, Smaragd de la propriété, et votre serviteur de la fiancée.

— Sagement distribué! et quels sont vos succès jusqu'ici?

— Moi, j'ai atteint mon but, dit Weinreb en souriant; j'ai la fiancée.

— C'est déjà quelque chose, mais, je t'en préviens, réfléchis avant de me la nommer.

— Oh! cette fois il n'y a pas à réfléchir, répliqua le jeune Juif avec aplomb. Je vous ai déniché là un parti... ce qui s'appelle un parti, entendez-vous? Jugez-en vous-même, jeune, belle, la pureté même, riche, de bonne famille, spirituelle, savante comme un rabbin, sans défauts... il faut s'agenouiller.

— Et tu la nommes?..

— Vous la connaissez sans doute.

— Son nom, vite...

— Mais... c'est une Allemande... balbutia le Juif en reculant vers la porte.

— Tant mieux! les Allemandes sont plus instruites et surtout meilleures ménagères que les Polonaises.

— C'est une demoiselle de Festenburg! dit enfin Weinreb.

— Quelle idée!

Le Juif avait déjà un pied hors de la chambre.

— Allons! ne te sauve pas, imbécile.

— Vous criez si fort...

— Parce que tu n'as pas le sens commun dans tes choix.

— Vous êtes difficile!

— Ane que tu es! Elle ne voudra pas de moi, c'est un des meilleurs partis de la contrée; d'ailleurs je ne la connais pas du tout.

— En revanche, Weinreb la connaît; laissez-le faire, dans un mois elle sera votre femme sans le secours d'aucune sorcellerie.

— Avant tout, je prétends voir la demoiselle.

— La voilà! s'écria triomphalement l'usurier en fouillant dans sa ceinture. — Il remit une photographie au gentilhomme. — Qu'en dites-vous? Si vous n'êtes pas satisfait, vous avez mauvais goût.

— Une belle fille, j'en conviens, répondit M. Kochanski considérant le portrait, mais il faut que je la voie elle-même; autrement je ne saurais me décider.

— Vous la verrez sur-le-champ, repartit Weinreb avec allégresse.

— Comment? tu l'as aussi sous la main?

— Vous la verrez, mais elle ne doit pas vous voir, sans quoi tout est perdu.

— Pourquoi perdu?

— Comprenez donc; le père est un homme pratique. Il vous observera, il examinera votre propriété quand nous l'aurons mise en ordre, et il dira oui, je vous en réponds; mais pour la demoiselle, c'est bien différent. Elle a beaucoup lu : des romans, des poésies, et demander sa main de prime-saut serait compromettre l'avenir, cette enfant tient nécessairement à ce que vous jouiez avec elle une petite comédie, à moins que vous ne prétendiez vous en tenir à une seule action d'éclat, une action héroïque!

— Qu'entends-tu par là? demanda Valérien en riant de bon cœur.

— Ce que j'entends? J'imagine la demoiselle en traîneau par exemple, les chevaux s'emportent, et vous lui sauvez la vie.

— Si j'attends un pareil accident...

— Ou bien le château de M. de Festenburg brûle, interrompit Weinreb; pourquoi ne brûlerait-il pas?

— Drôle! tu serais capable d'y mettre le feu.

— Croyez-moi, l'occasion se présentera; quant à présent, il suffit que vous voyiez votre future. Tenez, voici des habits de Juif que j'ai apportés pour vous, endossez-les, montez dans mon traîneau, et je vous conduis à Kosciolka, où M. de Festenburg possède un bel étang vis-à-vis de son château. La demoiselle patine volontiers...

— Et tu t'imagines qu'elle patinera pour notre arrivée?

— Je n'imagine rien, gémit Weinreb; ne suis-je pas *faktor* (factotum) de M. de Festenburg? Mlle Hélène m'a demandé de lui rapporter de Lemberg de nouveaux patins qu'elle essaiera naturellement sans retard, et vous verrez la belle personne.., si riche! un ange du ciel!

— Partons!

Lévi Weinreb se mit en devoir de friser et d'habiller M. Kochanski. Lorsque celui-ci fut vêtu de satin noir et de martre, on eût dit un vrai Juif polonais, mais un beau Juif de l'avis de

Weinreb, un Juif presque aussi beau que lui-même. Cette réflexion, bien entendu, fut faite en manière d'*a parte*. — Maintenant, ajouta-t-il tout haut, personne ne reconnaîtrait plus sa seigneurie; c'est un rabbin, un vrai rabbin... Quel homme vous faites! Toutes nos femmes et nos filles, si elles vous voyaient, en auraient la tête tournée.

Valérien se plaisait à lui-même sous ce déguisement. Sans contredire le Juif, il monta donc avec lui dans le traîneau, abrité par une toile tendue, qui bientôt vola sur la route impériale à travers la plaine couverte de neige. — Une course de deux heures fort gaie leur fit atteindre le magnifique château de Kosciolka. A quelques pas brillait sous les rayons du soleil la surface irisée de l'étang. Les petits chevaux maigres s'arrêtèrent; Weinreb mit pied à terre, dépaqueta les patins en clignant de l'œil, et entra dans la maison, pour revenir assez vite le sourire aux lèvres.

Un frôlement de robe se fit alors entendre. Valérien, resté dans le traîneau, regarda par un trou de la couverture en toile; depuis longtemps son cœur n'avait pas battu de la sorte. Une jeune fille de haute taille et du type germain le plus pur venait de sortir du château, elle se dirigeait vers l'étang; on eût dit une valkyrie à la fois svelte et robuste; une robe de soie d'un gris clair moulait ses hanches, et la longue *kazavaïka* de velours bleu garnie de zibeline, serrée autour de la taille, faisait valoir ses formes virginales mieux qu'aucun costume d'Occident; sous le petit bonnet ruisselaient jusqu'à la ceinture les ondes dorées de ses cheveux. Des brodequins du même velours garni de fourrure emprisonnaient un pied bien tourné que, debout sur la glace, elle tendit à Weinreb afin qu'il lui attachât les patins. C'en était trop pour notre don Juan. Se jugeant irrésistible, même avec ses boucles pommadées et son caftan juif, il bondit à l'improviste hors du traîneau et se précipita aux pieds de la jeune fille, qui recula toute surprise.

— Que veut ce Juif? demanda-t-elle.

— Il veut attacher les patins de mademoiselle, répliqua Weinreb, que cet excès de précipitation n'avait pas médiocrement effrayé.

La belle créature haussa les épaules et posa le pied avec un dédain inimitable sur l'homme agenouillé devant elle; lui, le propriétaire de Baratine, le don Juan redouté, n'était en ce moment rien que son escabeau. Après lui avoir livré le second pied avec une égale indifférence, les deux patins étant à leur place, elle le remercia d'un signe de tête hautain, et s'envola comme une déesse de l'Edda.

— Eh bien! qu'en dites-vous? chuchota Weinreb à l'oreille du séducteur émérite, qui, tout éperdu, regardait fuir cette radieuse vision.

— Ce que j'en dis?.. — Il hésita. L'œil du Juif suivit le sien et s'illumina d'un fin sourire. — Elle sera ma femme, elle et nulle autre! s'écria Valérien avec feu.

— Enfin! Dieu soit loué! murmura l'heureux créancier; vous parlez comme un livre. Voici le premier acte de la comédie. Dans un mois la noce!

III.

Le soir du jour où Valérien était allé à Kosciolka et y était tombé amoureux fou, selon l'opinion de Weinreb, les quatre Juifs réunis au cabaret vidaient une bouteille de vin de Hongrie à la santé de M. Kochanski, de Mlle Hélène, du vieux Festenburg et de toute sa maison, mais d'abord à la leur.

Le lendemain, Sonnenglanz se mit à la recherche des nombreux créanciers, et Smaragd à réparer de son mieux Baratine.

Sonnenglanz, considéré comme un modèle d'éloquence pratique par ses bavards coreligionnaires eux-mêmes, traita miraculeusement la question des dettes, s'attachant à satisfaire toutes les parties de telle sorte que chacune d'elles eût un profit réel. Voici comment il s'y prit : nous choisissons pour exemple sa visite au propriétaire Krapolski, lequel réclamait deux mille ducats à Valérien, bien que Sonnenglanz sût pertinemment qu'il n'en avait prêté que mille. Son unique but semble être d'abord de plaindre le vieil avare. — Hélas! lui dit-il avec une sympathie touchante, vous perdrez votre argent. — Fiévreuse inquiétude de Krapolski. — Après de longs préambules : — A votre place, j'accepterais douze cents ducats. — L'Harpagon se débat quelque temps, puis finit par accepter treize cents ducats. Là-dessus Sonnenglanz vient en se rengorgeant retrouver Valérien. — Je lui ai arraché votre billet moyennant quatorze cents ducats, vous en gagnez six cents. — En effet, tous ont gagné à ce marché, l'avare trois cents ducats, Valérien six cents, et le Juif lui-même cent ducats, qui seront payés avec le reste des dettes par la fiancée de M. Kochanski, bien que la pauvre fille ne se doute pas seulement de l'existence de celui-ci, encore moins de sa brûlante passion et du mariage qui, pour les quatre Juifs rusés, est déjà un fait accompli.

L'arrangement de la propriété se fit avec la même rapidité merveilleuse. Malgré le rude hiver polonais, Smaragd travailla sans relâche à la sueur de son front; cinquante manœuvres, paysans, journaliers, maçons, tapissiers, nettoyèrent la cour et les dépendances, rendirent le château habitable, le tout aux frais du Juif, qui ne se contenta pas de réparations, car le salon fut pourvu d'un mobilier neuf, voire d'un piano, les murailles se garnirent de tableaux, on

amena même une charrue à vapeur et une machine à battre le blé. Quatre semaines ne s'étaient pas écoulées que tout le voisinage parlait de cette propriété modèle. Les uns prétendaient que M. Kochanski avait hérité, d'autres que le jeu lui avait été favorable; les paysans se racontaient à voix basse qu'il avait découvert un trésor du temps des guerres tartares. La nouvelle en arriva chez M. de Festenburg, qui ne se douta guère que tout ce remue-ménage s'opérait à son intention. — Une machine à battre le blé! depuis dix ans, il ne rêvait pas autre chose. Une charrue à vapeur! c'était pour lui l'idéal. Le vieux seigneur ne pouvait plus tenir en place; il sortit, sa pipe à la bouche, et rencontra Lévi Weinreb, qui proposait des étoffes à la femme de charge, ancienne nourrice de Mlle Hélène, et aux autres servantes du château. — L'as-tu vue? lui demanda-t-il en tirant une vigoureuse bouffée qui l'enveloppa de nuages.

— Quoi donc, seigneur?

— La machine à battre, parbleu!

— Une machine à battre! ô merveille! Et où l'aurais-je vue, cette machine?

— A Baratine, je suppose.

— Est-ce possible! s'écria le Juif en feignant la plus profonde surprise, les yeux ouverts si larges que leurs prunelles nageaient dans le blanc. Il faut, Dieu me pardonne, que M. de Kochanski soit devenu terriblement riche pour installer chez lui une machine à battre, une vraie...

— Et aussi une charrue à vapeur, interrompit M. de Festenburg.

— Une-ne-char-rue-à-va-peur! bégaya Weinreb.

— Sans doute.

— C'est la fin du monde, dit le Juif, reprenant haleine avec effort; mais M. Valérien peut se donner un pareil luxe mieux que personne avec sa fortune et ses talens. Voilà un homme beau, spirituel, admirable, continua Weinreb en s'échauffant; de l'or pur, un diamant, une perle! une perle!

— Il me semble qu'autrefois tu le jugeais différemment?

— Que Dieu me punisse! s'écria Weinreb en rougissant jusqu'aux oreilles; que la terre s'ouvre pour m'engloutir, moi et mes enfans, si j'ai jamais médit de lui!

— Calme-toi, j'aurai mal entendu.

— Oh! si j'osais parler...

— Jusqu'ici tu n'en avais jamais demandé la permission.

— Si je pouvais parler tout franchement, sans crainte, je dirais : Voilà l'époux qui convient à mademoiselle votre fille. Ou plutôt, si j'étais M. de Festenburg, — à cette pensée, Weinreb redressa la tête, — je ne donnerais mon enfant qu'à lui. Ce serait un couple assorti, deux perles, deux vraies perles!

M. de Festenburg toussa légèrement, signe d'approbation qui suffit à encourager Weinreb. Il prit le vieil Allemand par le bras avec tout le respect possible, et lui dit timidement à l'oreille : — Que penserait sa seigneurie, si je lui proposais d'aller à Baratine faire connaissance avec les machines?

M. de Festenburg toussa de plus belle. Une demi-heure après, son traîneau s'arrêtait devant la seigneurie de Baratine, où l'on était averti déjà de son arrivée.

Valérien accueillit son futur beau-père avec la grâce noble qui lui était naturelle et fit courtoisement les honneurs des *merveilles du monde*, comme Weinreb appelait ses machines agricoles. M. de Festenburg s'étonnait, soupirait, admirait et enviait. Il fut ébloui par les meubles neufs, par les tableaux, goûta le vieux cognac et le précieux tokay, fuma une pipe d'écume de mer, passa par hasard la main sur le velours fin dont son hôte était vêtu, et fut conquis.

Valérien saisit d'emblée le taureau par les cornes. — Vous avez une fille charmante, monsieur de Festenburg.

Le père affecta la modestie de rigueur.

— Sans flatterie, Mlle Hélène est extrêmement belle.

— Passable, passable.

— Si elle est aussi spirituelle, aussi aimable...

— C'est une bonne enfant.

— Je ne l'ai aperçue qu'une fois, de loin, peut-être pour mon malheur.

— Pour votre malheur?..

— Peut-être, répéta Valérien avec émotion, car je crois,... non, je ne le crois pas seulement, je le sais, je le sens, j'aime votre fille.

— Beaucoup d'honneur que vous nous faites, balbutia en s'inclinant M. de Festenburg, d'abord stupéfait.

— Oui, j'aime Mlle Hélène, et je vous demande humblement sa main.

— Mais...

— Ne me mettez pas au désespoir, supplia le possesseur de la machine à battre.

— Écoutez, répliqua M. de Festenburg, vidant un nouveau verre de tokay et se léchant les lèvres, je ne vous le cache pas, vous me plaisez, et aucun refus ne viendra de ma part...

— Je suis donc le plus heureux des hommes! s'écria Valérien. — Il s'était jeté avec élan au cou du vieillard. Celui-ci rayonnait.

— C'est dit, vous avez mon consentement... J'apprécie les choses à un point de vue qui m'est propre; mais ma fille a le sien aussi, entendez-vous? Il faut compter avec elle. — Le père se gratta la tête et lorgna le tokay...

— Bon! j'ai entendu parler déjà des caprices de Mlle Hélène, pures chimères de jeune fille...

— Oh! je ne doute pas que vous ne parveniez à gagner son cœur, dit M. de Festenburg; mais pour Dieu qu'elle ne devine jamais que vous le gagnez avec mon consentement. La partie serait perdue.

— Laissez-moi faire, dit le séducteur, s'armant de son sourire le plus irrésistible.

— J'ai pleine confiance dans vos moyens de plaire, reprit le bonhomme, croyez-moi cependant... Il ne suffit pas qu'Hélène ignore notre entente, il faut que vous paraissiez l'épouser malgré nous, comme dans les romans... Oui, il importe de mettre en action un roman, du premier au dernier chapitre.

— Convenu.

Les deux complices se serrèrent la main.

— Encore une question, ajouta M. de Festenburg. Êtes-vous dévot?

— Dévot?.. Si vous me permettez d'être sincère, je vous répondrai...

— Non, fit en riant le vieillard. Moi aussi, je suis quelque peu libre penseur, mais ma femme... Vous verrez par vos yeux! A moins que vous n'entendiez quotidiennement la messe et que vous n'alliez chaque semaine à confesse, elle sera contre vous...

— Déjà un écueil!..

— Un écueil? allons donc! Plus la mère vous persécutera, mieux vous serez défendu par la fille. Le seul fait que ma femme ait toujours pendu à son tablier certain hypocrite dont elle veut faire notre gendre va vous servir.

— Cette comédie est-elle donc absolument nécessaire? demanda Valérien après réflexion.

— Indispensable, si vous tenez à Hélène.

— Et je puis compter sur votre concours?

— Tout à fait. — M. de Festenburg se frotta les mains. — L'aventure m'amuse d'avance; qu'elle soit complète surtout! N'épargnez rien : clair de lune, échelle de corde, sérénade...

— Vous oubliez le duel avec mon rival.

— Pourquoi ne pas vous mettre à la tête d'une bande de brigands?

— L'idée est ingénieuse : je surprends le château et j'enlève Mlle Hélène.

— Bravo! s'écria M. de Festenburg; j'ai un manteau rouge qu je vous prêterai pour la circonstance.

IV.

Dans une petite salle mollement chauffée déjeunait la famille de Festenburg. Le château de Kosciolka avait appartenu à des starostes,

et on y retrouvait les traces de l'ancienne magnificence polonaise. Alentour étaient rangés des armures, des cottes de mailles, des casques, des drapeaux déchirés, les ailes d'ange des chevaliers de Sobieski (1); ici le portrait d'un général victorieux, là celui d'une dame blonde au bonnet empanaché, qui, d'après la tradition, n'était autre que Marina, l'ambitieuse favorite du faux Démétrius. Devant une table sur laquelle bouillait et chantait le *samovar*, M. de Festenburg, en robe de chambre, lisait le journal; auprès de lui, sa femme, petite et grasse, aux cheveux fades, aux joues rouges comme des brugnons, s'occupait à remplir les tasses, tandis que Mlle Hélène beurrait des tartines avec une poétique langueur. La coupe piquante de sa robe du matin en cachemire blanc, dont les plis flottans bordés de satin bleu de ciel étaient rattachés aux épaules, lui donnait l'air d'une figure de Watteau. Lévi Weinreb, l'élégant factotum de la maison de Festenburg, drapé dans son opulente fourrure, se chauffait au grand poêle vert, les mains étendues.

— Les nouvelles que tu apportes ce matin sont assez maigres, grogna le seigneur.

— J'avais bien encore quelque chose à raconter, répondit Weinreb d'un ton indifférent, mais je ne me le rappelle plus.

— Tu t'en souviendras tout à l'heure, dit la dame.

Hélène cependant fredonnait un air italien.

— J'y suis! s'écria le Juif avec une telle vivacité que Mme de Festenburg en laissa tomber le morceau de sucre qu'elle tenait.

— M'a-t-il fait peur!

— Pardon, c'est que cela m'est revenu... Mlle Hélène désirait un maître d'italien.

— Un maître d'italien?

— Sans doute, expliqua la jeune fille, j'ai besoin de lui pour le chant, pour la musique en général.

— Eh bien! j'ai trouvé ce maître, reprit le Juif en activant le feu.

— Un homme sérieux, j'espère? interrompit la mère prudente.

— Très sérieux, mais encore jeune.

— Cela ne peut nous convenir, murmura le père.

— Très bien dit, appuya la mère.

Le duo de ses parens éveilla l'esprit de rébellion chez Mlle Hélène. — Pourquoi donc? demanda-t-elle un peu excitée; il me semble que c'est mon caractère qui doit vous offrir la garantie nécessaire, non pas l'âge du professeur.

(1) Les chevaliers de Sobieski, le sauveur de Vienne, portaient aux épaules de grandes ailes en plume.

— Est-il né en Italie? demanda M. de Festenburg.

— Sans cela, fit le Juif haussant les épaules, ses doigts toujours étendus vers le feu, oserais-je vous le recommander? Il est en outre de bonne famille, bien élevé, instruit et si malheureux! Allez! il ne songe qu'à son malheur...

— Quel est donc son malheur? demanda M. de Festenburg.

— C'est un secret, dit Weinreb en baissant la voix; sa famille, une famille noble, a été ruinée par la révolution, et maintenant il est forcé de donner des leçons, pauvre brave jeune homme, pour soutenir sa mère et ses sœurs.

— Voilà qui est vraiment beau, s'écria Hélène avec animation. Il faut aider ce digne garçon, et comme on ne peut le faire que d'une seule manière sans l'offenser, je prendrai des leçons de lui, n'est-ce pas, papa?

— Si ta mère y consent, dit le père.

— Puisque ton père le trouve bon, soupira la mère. — Tous deux manquaient de courage devant cette fille résolue, qui se préparait au combat en valkyrie sûre de vaincre.

— J'amènerai donc notre Italien, dit Weinreb en manière de conclusion.

— Soit! grommela le père, un étrange pétillement dans la prunelle.

— Mais bientôt, insista la demoiselle.

— Demain?

— Aujourd'hui de préférence, décida la valkyrie.

Dans l'après-midi en effet, le traîneau de Weinreb s'arrêta devant le château, et le maître d'italien en descendit. A sa vue, M. de Festenburg, qui fumait sa pipe le dos au poêle, se mordit la langue pour ne pas rire, et ne réussit à reprendre contenance qu'en rossant un chien de chasse qui se mit à hurler lamentablement; au milieu du tapage, Valérien Kochanski fut présenté par son créancier inventif sous le nom de Giuseppe Scarlatti à Mme de Festenburg. Une soubrette effarée s'était précipitée dans la chambre d'Hélène : — Ah! qu'il est beau! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Blond? demanda négligemment Hélène, qui arrangeait ses boucles, je hais les blonds.

— Non, non! très brun.

Mlle de Festenburg respira et jeta au miroir un dernier coup d'œil; en passant de chambre en chambre, elle regardait avec satisfaction son reflet voltiger sur les glaces des panneaux. — Il avait suffi, pour que Valérien devînt l'esclave de cette triomphante beauté, qu'il lui attachât ses patins; lorsqu'elle entra au salon dans tout l'éclat d'une toilette étudiée, il crut cependant la voir pour la première fois. Tout confus, il se sentit rougir, et sut à peine répondre

lorsque sa nouvelle élève le salua gracieusement. Hélène ressemblait aux splendides Vénitiennes du Titien et de Véronèse; une robe noire traînante faisait ressortir l'éclat de son teint rose et de ses cheveux d'or, qui échappaient lumineux comme une auréole à une sorte de voile coquettement noué. — Valérien bégaya quelque peu en parlant de sa patrie, de ses malheurs, de sa reconnaissance; mais Weinreb lui vint en aide et aborda le côté pratique de la question. Aussitôt qu'Hélène eut appris le salaire modique demandé pour les leçons, elle dit un mot tout bas à son père, qui sourit; la mère fit une légère grimace, et le prix fut doublé. Le maître remercia, fort embarrassé. — Quand commençons-nous? demanda-t-il.

— Aujourd'hui, si vous voulez, dit M. de Festenburg.

— Non, repartit Hélène, demain; aujourd'hui M. Scarlatti est notre hôte. Il prendra le thé avec nous, et nous parlera de l'Italie, de Garibaldi...

Tout en prenant le thé, la jeune fille et les parens eux-mêmes écoutèrent avec un plaisir visible les récits de Valérien, qui, heureusement pour lui, avait voyagé en Italie et n'hésita jamais une minute à décrire le Grand-Canal ou les Cascine. Il parla aussi de Garibaldi, sous lequel il avait combattu en Sicile, et, mettant à nu son bras musculeux, fit passer certain coup d'épée qu'il avait reçu d'un rival au bois de Boulogne pour un coup de baïonnette suisse. — Dans l'œil bleu d'Hélène étincela une larme. — Cette nuit-là, elle rêva d'une barricade sur laquelle Valérien se dressait debout, la dague au poing. A ses côtés, elle faisait flotter les couleurs italiennes.

V.

Hélène avait choisi à dessein l'après-midi pour sa leçon. Aussitôt qu'elle était terminée, on servait le thé; or il arrivait chaque fois que Valérien, prié de rester, refusait d'abord timidement et finissait par consentir : alors il racontait, illustrant ses récits de pochades spirituelles qu'il savait esquisser à la plume avec beaucoup d'art, ou bien il lisait Dante et l'Arioste, quand il ne chantait pas quelque duo avec Hélène.

M. de Festenburg se réjouissait du tour que prenaient les choses, la mère trouvait le prétendu Italien de plus en plus aimable, et quant à la jeune fille, elle ne se rendait pas compte de ses sentimens; mais, lorsque l'aiguille de la pendule annonçait l'arrivée de Valérien, son cœur battait à coups redoublés. Était-il là, elle changeait de couleur à tout instant. Weinreb ne manquait pas d'entrer pendant la leçon et constatait en observateur sagace les progrès du roman; tandis que la personne du jeune gentilhomme était de jour

en jour mieux appréciée chez les Festenburg, le Juif profitait de chaque circonstance pour rendre un peu de considération au nom de Kochanski.

Le fin matois faisait l'éloge de Valérien à tout propos, et M. de Festenburg lui donnait la réplique de manière à couvrir de confusion l'objet de cet enthousiasme, qui se trouvait présent.

Plus son maître d'italien affectait de réserve et de délicatesse, plus augmentait la bienveillance de Mlle Hélène; elle augmenta au point de se trahir dans un journal intime. Le journal marque une ère nouvelle de la vie d'une jeune fille : en-deçà, il y a l'innocence enfantine, au-delà l'amour; cet amour naît, croît et s'épanouit sans en avoir conscience, et son parfum se dégage comme celui de l'encens. Voici quelques fragmens du journal d'Hélène :

« Depuis qu'il vient ici, ma vie, tant extérieure qu'intérieure, a complétement changé; il me semble toute la journée que le soleil brille au ciel, que les fleurs embaument dans la neige, que le rossignol soupire sous les buissons aux stalactites de glace. Que m'est-il donc arrivé? J'ai rencontré le premier homme qui eût droit à ce nom, un homme dont l'esprit, les connaissances, les talens, m'inspirent du respect. Du respect?.. N'est-ce que du respect? Si je l'aime, l'amour est un sentiment calme, profond et saint; il n'a rien qui trouble ou qui agite. Je ne suis tourmentée que de son absence, et parfois à un tel degré que je lui en veux de n'être pas toujours là.

« Ce qui se passe en lui?.. Il évite de se trouver seul avec moi; mais quand nous sommes tous réunis autour de la table, que le feu pétille dans le poêle, que la bouilloire à thé chante joyeusement, alors il parle en reposant sur moi ses yeux pleins de tendresse. Hier ma main toucha par hasard la sienne, tandis qu'il me montrait le portrait esquissé de cette fille de Chioggia, et ses doigts pressèrent les miens. N'était-ce qu'un effet de mon imagination?..

« Comment décrire ce que j'ai éprouvé aujourd'hui? Quelques heures se sont écoulées depuis, et tout flotte encore devant moi, tant mes sens sont agités à présent même que la grande plaine de neige, les forêts, les villages, les rivières nous séparent. Il me dit,.. non, ce fut moi qui commençai : je lui avais demandé : — Êtes-vous plus content désormais? Vous aviez l'air triste quand vous êtes entré dans notre maison pour la première fois, et il me semble que depuis vous avez changé de visage. — Qui pourrait être triste en votre présence, mademoiselle? Auprès de vous, je ne suis pas l'homme que l'on connaît ailleurs. — Ailleurs comment êtes-vous donc? — Considérez ma position, répondit-il, j'ai tout perdu, patrie, famille, fortune; que suis-je dans votre pays? Un étranger. Qui donc

me connaît? qui donc sait quelque chose de mes antécédens? Trop heureux si l'on ne me prend pas pour quelque aventurier, si l'on ne me traite pas avec méfiance, ou même avec mépris. — Avec mépris? m'écriai-je, qui oserait vous mépriser? — C'est vous qui parlez ainsi,... vous, mademoiselle? — Je vous estime sincèrement, dis-je avec force, car chaque mot partait de mon cœur, et ma sympathie est sans bornes comme ma confiance. — Il ne me laissa pas achever; saisissant ma main, il la pressa contre ses lèvres et prit la fuite, me laissant bouleversée; ses lèvres avaient la fièvre, elles étaient de feu. Comment tout cela finira-t-il? — J'écris là une phrase absurde. Ma pensée plane autour de lui, dans sa pauvre petite chambre, et l'y console comme un ange gardien. A présent je sais,... non, je ne veux rien savoir ni réfléchir à rien, je ne veux rien résoudre. Je me laisserai pousser par le flot. Il est si doux d'être sans volonté! »

Le lendemain du jour où Hélène écrivit cette dernière feuille de son journal, Weinreb vint annoncer que le professeur était malade; en effet, il ne vint pas. A l'heure du thé, Hélène se montra fort distraite; tout à coup elle se leva, courut s'enfermer dans sa chambre et fondit en larmes. Dans la matinée suivante, elle pria M. de Festenburg d'aller prendre lui-même des nouvelles de son maître. Le brave homme ne se le fit pas dire deux fois; il arriva chez Valérien.

— Que veut dire ceci? Votre passion serait-elle déjà éteinte?

— Vous n'en croyez rien, s'écria le jeune homme enchanté; si vous saviez comme je l'aime! c'est pour la première fois de ma vie;... je sens que tout ce qui a précédé n'était que mensonge et jeu frivole. Quel caractère, quel cœur, quel esprit! Au risque de l'affliger, je n'ai pu supporter plus longtemps un doute trop cruel; mon absence doit avoir atteint le but, ce petit chagrin l'aura forcée à se rendre compte de ses sentimens.

— C'est-à-dire que vous pensez revenir aujourd'hui?

— Assurément.

— Alors je vous emmène en voiture.

En apercevant Valérien, Hélène faillit s'évanouir de joie; elle se retint au dossier d'un fauteuil. Lui-même ne put contenir son émotion et baisa tendrement la main de sa bien-aimée, tandis que M. de Festenburg, pour ne rien voir, caressait le chien qui lui faisait fête. — Aussitôt qu'ils furent seuls à leur leçon, Hélène interrompit son maître.

— Vous avez été malade?

— Je le suis encore.

— Vous m'effrayez.

— Je ne veux pas vous tromper; je ne reviendrai plus.

— Vous ne reviendrez plus?.. — Les yeux d'Hélène se gonflèrent de larmes. — Vous ne le voulez pas?.. demanda-t-elle après une pause.

— Je ne le puis.

— Eh bien! partez! partez sur l'heure, s'écria la jeune fille en se levant par un mouvement brusque de fierté offensée.

— Non pas ainsi, mademoiselle, je n'ai pas mérité cela.

— Que demandez-vous donc?

— Votre pitié.

Hélène le regarda avec une expression des plus encourageantes.

— Je suis amoureux.

— Amoureux? — Elle pâlit à ce mot, puis le sang lui empourpra les joues.

— Je suis amoureux d'une femme que je ne pourrai jamais nommer mienne.

— Elle est mariée?

— Non, mais c'est l'unique héritière d'une riche maison; vous comprendrez donc que j'aime sans espoir.

— Pourquoi sans espoir? demanda Hélène rassurée.

— Parce que l'honneur l'exige. Je ne mettrai plus le pied dans la maison.

— Chez nous?

— Oui, chez vous, s'écria Valérien, car vous êtes celle que j'adore et devant qui je plie les genoux...

Au moment même entra Mme de Festenburg, qui venait s'informer de la santé du maître d'italien. Derrière elle marchaient son mari et Weinreb : — Je vous le dis, glapissait ce dernier, et je le dis devant mademoiselle, il n'y a pas de meilleur parti dans tous les environs que M. Valérien Kochanski de Baratine, un propriétaire sans égal, un noble cavalier, la perfection sur terre enfin... Je voudrais qu'il pût m'entendre, l'excellent seigneur.

Hélène jeta au Juif un coup d'œil dédaigneux.

— Ne me parlez pas de votre Kochanski, dit la mère, sa conduite est connue, je désire qu'on ne nomme jamais un pareil roué devant moi.

— Ni devant moi non plus, insista Hélène.

Le Juif haussa les épaules.

Quand Valérien fut près de prendre congé ce soir-là, Mlle de Festenburg disparut du salon. Il se sentit tout oppressé d'inquiétude : — Sans doute j'ai été trop vite, elle m'en veut et ne me permet pas même de lui dire adieu. — De très mauvaise humeur, il monta dans le traîneau de Weinreb; au premier claquement de fouet, les petits chevaux dévorèrent à toute vitesse la vaste étendue de neige. Deux cents pas plus loin, il y avait un bouquet de bouleaux; entre

leurs troncs blancs apparut soudain une forme sombre qui agitait un mouchoir.

Le Juif arrêta ses chevaux. Une dame voilée enveloppée d'une pelisse s'était approchée vivement; elle se découvrit le visage: — Hélène! s'écria Valérien, sautant à terre pour se jeter à ses pieds, Hélène, vous me pardonnez!

— Oui, répondit la jeune fille en lui tendant les bras avec une résolution intrépide, car je vous aime et suis prête à vous suivre partout où vous voudrez, comme votre femme.

Le lendemain, Mme de Festenburg assista à la leçon; était-ce hasard ou méfiance? Quoi qu'il en fût, sa présence impatienta singulièrement sa fille; on le vit bien à la manière dont elle cassa toutes ses plumes, tachant d'encre un tapis magnifique, lardant son cahier de coups de canif et déchirant les feuilles du livre de dialogues. — On servit le thé. — Savez-vous interpréter les songes? demanda tout à coup l'espiègle à Valérien.

Il répondit en souriant : — Peut-être.

— Eh bien! écoutez. Cette nuit j'ai rêvé que je traversais un champ de neige immense et désolé, sans un arbre, sans une chaumière; le vent gémissait, des flocons glacés me fouettaient le visage, je serrais ma pelisse autour de moi et m'enveloppais la tête d'un voile. Soudain devant moi brilla quelque chose comme de l'or; ce n'était pas de l'or, c'était un rayon lumineux, les nuages épais se divisèrent pour laisser le soleil inonder ce triste paysage, la plaine solitaire s'éclaira d'un ton rose, et du rayon doré qui était tombé à mes pieds jaillirent des fleurs de toute sorte, violettes, réséda, giroflées,... oh! comme elles sentaient bon, ces violettes! Que signifie mon rêve?.. Eh bien? Vous ne savez rien dire?..

— Ton rêve, interrompit M. de Festenburg, signifie un bonheur inattendu, le printemps de l'amour au milieu de la neige.

— Quelle idée, s'écria sa femme, de faire entrer des folies semblables dans la tête d'une fille qui déjà rêve jour et nuit!

En rentrant, Valérien dit à Weinreb : — Il me faut des violettes.

— Bon Dieu! des violettes? Où les prendre?

— Où tu voudras, mais il m'en faut pour Mlle de Festenburg.

Weinreb se répandit en lamentations; toutefois le soir même il se rendait chez le comte Skarbek, dont les serres étaient célèbres dans la contrée, pour consulter le jardinier. — Il n'y a d'autre moyen, dit celui-ci, que de les faire venir de Florence.

— Mais elles se flétriront en route.

— Non pas, si elles sont bien emballées et expédiées par grande vitesse.

Weinreb télégraphia donc à Florence. Quelques jours s'écoulèrent, et Valérien, furieux de ce que Mme de Festenburg ne le lais-

sait plus une minute seul avec sa fille, ne pensait guère aux violettes quand le Juif survint, portant sous le bras une boîte qu'il entourait d'autant de soins que si c'eût été un petit enfant.

— Qu'as-tu donc là?

— Des violettes, seigneur, répondit le Juif, riant sous cape. Elles arrivent de Florence.

Valérien ouvrit la boîte en toute hâte; les fleurs semblaient fraîches cueillies ; un parfum délicieux remplit la chambre. — Tu t'es surpassé toi-même; maintenant écoute mon projet.

Le débiteur et le créancier se rapprochèrent l'un de l'autre, et s'entretinrent tout bas.

Pendant la leçon, à laquelle la surveillance maternelle ne fit pas défaut, quelque dépit qu'en pût avoir Mlle Hélène, Weinreb trouva moyen de se glisser dans une chambre virginale au premier étage, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le parc et oublia de la refermer hermétiquement après avoir vaqué au dehors à quelques préparatifs.

Valérien parti, Hélène monta chez elle pour écrire son journal; mais à peine avait-elle tracé deux ou trois lignes qu'un bruit étrange l'effraya. La fenêtre grinçait sur ses gonds; Mlle de Festenburg se leva précipitamment, un cri sur les lèvres. La tête qui apparut était celle de Valérien!

On ne lui demanda pas d'où il venait, on ouvrit la fenêtre toute grande, et un baiser fut échangé avant aucune parole. — Imprudent! comment êtes-vous parvenu à monter? N'avez-vous été aperçu par personne? — Puis avec ferveur Hélène ajouta : — Je suis à vous, rien ne peut nous séparer!

— J'ai grimpé à cette échelle de cordes, dit Valérien.

— Oui, je vois, je comprends, s'écria la jeune fille, dont l'imagination s'exalta d'autant plus, mais à quels périls vous êtes-vous exposé pour pouvoir m'adresser quelques paroles! Une situation aussi dangereuse ne peut se prolonger. Au revoir! au revoir!

— Je ne suis venu que pour vous apporter ces violettes.

La surprise, le ravissement, la firent rougir. — Le printemps de l'amour sous la neige! répéta-t-elle avec délices. Partez,... ce ne sera pas pour toujours... Il faut que nous causions à tout prix. Quand vous serez heureusement descendu, je remonterai l'échelle et,... il le faut,... demain, aussitôt que mes parens seront couchés, elle redescendra.

— Demain...

— A minuit.

Elle le serra sur son cœur, et, s'arrachant non sans regret à cette étreinte, Valérien redescendit. Une fois en bas, il frappa des mains.

L'échelle remontée, la fenêtre refermée, Mlle de Festenburg pressa les violettes sur ses lèvres en répétant les paroles de son père : — Le printemps de l'amour sous la neige!

VI.

De nouveau M. Valérien Kochanski était assis en robe de chambre à prendre son café et à fumer sa pipe, Basile auprès de lui, lorsque reparurent les quatre Juifs aussi rampans que jamais. Ils venaient avec mille circonlocutions s'informer de l'événement qu'ils appelaient « notre mariage. »

— Tout marche à merveille, répondit Valérien.

— Dieu soit loué! chantèrent les créanciers en chœur.

— J'adore Mlle de Festenburg.

— Que le ciel vous en récompense!

— Et Mlle de Festenburg m'aime.

— Qu'elle soit bénie pour cela, elle, ses enfans et ses petits-enfans!

— Êtes-vous satisfaits maintenant?

— Et à quand la noce? demanda Smaragd.

— Bientôt, je suppose.

— Permettez, seigneur, insinua Sonnenglanz, nous pensons qu'il est temps d'agir sérieusement.

— Qu'entendez-vous par là?

— De parler aux parens.

— N'y comptez pas.

— Et comment voulez-vous obtenir la demoiselle, si vous ne la demandez à ses parens?

— Si je la demande à ses parens, répondit Valérien contrefaisant le Juif, je n'obtiendrai pas la demoiselle.

— Ceci devient difficile, grommela le Cracovien.

— Difficile? Pourquoi donc? s'écria Weinreb. Le seigneur enlèvera la demoiselle.

— Il faut que le seigneur enlève la demoiselle, répétèrent les créanciers d'une seule voix.

— Bon! interrompit tout à coup Weinreb, voici M. de Festenburg qui vient là-bas. Que pensera-t-il s'il nous trouve tous chez vous?

— Ne vous mettez pas en peine, répondit Valérien avec aisance.

Presque aussitôt M. de Festenburg descendit de traîneau et entra.

— Je vois, dit-il, que vous êtes en affaires.

— N'importe! répliqua Valérien. Ces gens-là voudraient affermer ma distillerie d'eau-de-vie; mais l'idée m'est venue de la mettre à l'enchère, et depuis une heure ils se disputent comme des corbeaux

sur une proie. Je les écoute et je ris, j'en suis à demi mort. Otez-vous de là, vous autres.

Les Juifs se courbèrent jusqu'à terre en se retirant. — Que Dieu vous éclaire, dit Sonnenglanz de la porte.

— Filez!

— Maintenant à nos affaires, dit M. de Festenburg. Où en êtes-vous avec ma fille?

— Elle est prête à me suivre au bout du monde. Comprenez-vous mon bonheur?

— Et elle vous suivra en effet. Il faut que vous l'enleviez.

— L'enlever! Vous me le conseillez vous-même?

— J'y tiens, répliqua le vieillard, ne fût-ce que pour attraper une fois ma femme; elle bondira de colère.

— Si vous l'ordonnez, beau-père, dit d'un air résigné le don Juan de Baratine, j'enlèverai donc votre fille, mais seulement pour vous faire plaisir.

A minuit, Valérien, jusqu'aux genoux dans la neige, attendait sous la fenêtre de la fille romanesque du trop pratique M. de Festenburg. Quand la sonnerie de l'église du village se fut éteinte, la fenêtre éclairée au dedans s'ouvrit, Hélène rattacha l'échelle de corde, puis se pencha pour tendre la main à son amant. Le courant d'air de la veille si bien préparé par Weinreb lui avait procuré un rhume peu poétique; aussi avait-elle jeté par-dessus son peignoir Watteau une veste de fourrure et sur sa belle tête un baschlik brodé d'or. Lorsque Valérien eut saisi la main qu'elle lui présentait, elle attira la sienne jusqu'à ses lèvres par un mouvement rapide. — Hélène! s'écria Valérien confus et ravi.

— Je t'aime! répondit-elle avec transport.

Valérien enjamba le balcon et ferma la fenêtre. — Nous ne pouvons plus rester ici, poursuivit la jeune fille frémissante, mes parens ne consentiront jamais à notre union; mais je lutterai contre eux, contre le monde entier. Fuyons en Italie.

— Avez-vous réfléchi à ce que vous me proposez, Hélène? fit le don Juan converti. Votre amour est mon plus grand, mon seul bonheur, il est toute ma vie; mais si vous me suivez, si les portes de sa propre maison se ferment à la riche et noble héritière, c'est la pauvreté qui sera notre partage. L'accepterez-vous sans regret?

— Je supporterai tout, sauf d'être séparée de toi.

Valérien se mit à genoux devant elle et baisa le bord de sa robe avec un respect religieux. — Je vous vénère, dit-il; sans vous je ne saurais que devenir, je me tuerais si vous me chassiez.

— Eh bien! il n'y a pas de temps à perdre. Ma mère m'a menacée; elle me destine à un hypocrite que je déteste. Sauvez-moi!

— Je vous enlève! s'écria Valérien.

— Quel bonheur! dit Hélène avec allégresse. J'ai toujours rêvé un enlèvement; je me voyais fuyant de nuit la maison paternelle, je me représentais cette scène : une forêt, une chapelle, le bien-aimé m'attendant avec des chevaux. Je m'élançais sur le mien, un cheval blanc, cela va sans dire, et en route au grand galop!

— Y a-t-il une chapelle dans le voisinage?

— Tout près du bois de Bialobrog.

— A demain!

— J'enlève aujourd'hui Mlle de Festenburg, dit Valérien à Weinreb lorsque celui-ci vint le matin recevoir ses ordres.

— S'il vous arrive malheur, je m'en lave les mains, répondit le Juif.

— Pour une fois, cela ne te fera pas de mal, mais écoute : l'aventure exige que je fasse bonne figure : une pelisse de zibeline me paraît indispensable à un cavalier qui se respecte.

— Il suffit, vous l'aurez.

— Avec cela, un bonnet cosaque de la même fourrure.

— Après?..

— Deux bons chevaux, l'un noir pour moi, l'autre blanc...

— Ne pourrait-il être noir aussi? s'écria le Juif avec humeur.

— Non, il faut un cheval blanc; si tu n'en trouves pas, teins ton cheval noir, je t'en laisse libre.

— Un cheval blanc avec une selle de dame sans doute? soupira Weinreb.

— Cela va sans dire, et tu nous attendras avec les chevaux près de la chapelle, sur la lisière du bois de Bialobrog. Aie soin de faire éclairer cette chapelle.

— Vous voulez vous y marier?

— Non, c'est seulement pour le décor.

— Vous n'avez rien de plus à me recommander?

— Rien.

Le Juif respira. En sortant, il se retourna encore une fois : — Ne vous contenteriez-vous pas vraiment d'un cheval noir?

— Que le diable t'emporte! j'ai dit un cheval blanc.

— Soit!

VII.

Après la leçon et le thé, Valérien ayant quitté Kosciolka, un violent orage éclata dans cet intérieur paisible d'ordinaire. — Cela ne peut durer ainsi, commença Mme de Festenburg en se promenant à grands pas par la chambre.

— Qu'est-ce qui ne peut durer? demanda son mari étonné.

Hélène s'arrêta, la main sur le bouton de la porte.

— Si tu es aveugle, continua la mère s'adressant à M. de Festenburg avec une violence croissante, je vois pour deux, Dieu merci!

— Ceci est vrai, répondit le vieillard, et il bourra flegmatiquement sa pipe.

— Oui, j'ai vu que les choses n'allaient pas comme il convient entre Hélène et cet Italien.

— Ne fait-elle pas de progrès? demanda le père en souriant.

— Au contraire mademoiselle fait des progrès surprenans, ce sont des œillades échangées, des soupirs, des... en un mot cet intrigant...

— De grâce, maman, interrompit la jeune fille, ménagez un homme que ses malheurs doivent rendre respectable...

— Respectable, cet aventurier!

— Je ne demande pas mieux que de respecter M. Scarlatti, si c'est de lui qu'il s'agit, dit à son tour M. de Festenburg; mais je ne me contenterais pas pour gendre d'un inconnu qui n'a ni feu ni lieu.

— Le mieux sera de le congédier poliment, dit Mme de Festenburg encouragée par l'approbation de son époux, et de marier cette évaporée au plus vite.

— A M. Aloys? dit Hélène éclatant de rire. Vous vous trompez, chère maman, je ne consentirai jamais à être la femme de ce sournois.

— Aloys est homme d'honneur, déclara la mère.

— A vos yeux, comme Scarlatti l'est aux miens, vous voyez que nous mesurons très différemment l'honnêteté d'un homme.

— Allons! allons! interrompit M. de Festenburg, je suppose que vous ayez toutes deux tort et raison... Prenons le juste milieu.

— Qui est?..

— Si M. Kochanski...

— Ce don Juan de profession! s'écria Hélène.

— Qu'en sais-tu? Il est pour le moins aussi jeune, aussi beau cavalier, aussi honnête homme que ton Italien, et, continua M. de Festenburg en s'adressant à sa femme, pour les qualités d'un bon propriétaire, il vaut bien ton Aloys; dis donc oui, mon enfant.

— Je dis non! cria Hélène hors d'elle.

— Non? répéta le père avec intention pour exciter l'opiniâtreté de cette tête folle.

— Non! non, mille fois non!

— Réfléchis à la noble existence que tu mènerais, il est installé comme un sultan, il possède une machine à battre...

Hélène interrompit son père en frappant du pied, se boucha les oreilles avec indignation et prit la fuite. Ses parens continuèrent à se disputer dans le salon, puis dans leur chambre à coucher. Ils étaient au lit que les noms d'Aloys et de Valérien, les épithètes d'hypocrite, de débauché, de valet du clergé, de dissipateur et d'imbécile, s'entre-croisaient encore comme autant de bombes.

Pendant ce temps, Hélène achevait ses préparatifs. Un peu avant minuit, elle endossa une grande pelisse et chaussa des bottes fourrées comme en portent les paysannes polonaises, elle prit de l'argent et ses bijoux, laissa sur la table une lettre adressée à ses parens, jeta un regard humide sur le sanctuaire où elle avait rêvé ses rêves d'enfant et où avait grandi cet amour qui l'exilait maintenant de la maison paternelle, puis éteignit la lampe, se glissa dans le corridor et gagna l'escalier. Elle avait le cœur serré, mais résolu. Un chien aboya, elle le fit taire par des caresses; le grincement d'une porte... Hélène était dehors. Sans regarder autour d'elle, indifférente aux intempéries de cette nuit d'hiver, elle marcha précipitamment vers la lumière qui, sur la lisière de la forêt, lui montrait le but de sa course, le but de sa vie.

Valérien était arrivé longtemps avant elle au lieu du rendez-vous. Il y trouva toutes choses comme il les avait ordonnées; sous ses fourrures de zibeline, il avait l'air d'un *voyvode* de la vieille république. Le beau ravisseur renvoya Weinreb, attacha les chevaux à la grille de la chapelle et s'assit sur les marches, au pied d'une croix.

Au coup de minuit, une ombre noire avançant d'un pas élégant et hardi se dessina sur la neige. Valérien courut à sa rencontre, et un long embrassement les réunit. — Me voici, murmura Hélène; prends-moi, prends-moi pour toujours. — Le jeune homme la souleva de ses bras robustes et la mit en selle. — Tout est bien comme je l'imaginais, dit Hélène en extase, la chapelle, le cheval blanc...

Valérien avait enfourché son cheval noir; tous deux partirent à fond de train, la neige volait autour d'eux, et dans le ciel blanc voguait la pleine lune, éclairant à travers un brouillard argenté cette scène romantique.

Après deux heures d'une course effrénée, les fugitifs s'arrêtèrent devant un groupe de bâtimens que précédait une grande grille, des chiens hurlèrent; Valérien tira un coup de pistolet qui retentit dans le silence et fit tressaillir Hélène. Bientôt on entendit des pas étouffés par la neige, et un vieillard vêtu de peaux de mouton vint ouvrir, une lanterne à la main. Il ne prononça pas un mot; Valérien, lui aussi, semblait muet. — Où sommes-nous? demanda

Mlle de Festenburg en regardant autour d'elle tandis que son amant l'aidait à descendre.

— Un peu de patience, dit Valérien, et toutes les énigmes seront résolues.

Tandis que le vieux domestique emmenait les chevaux, Valérien offrit le bras à Hélène pour la conduire par un large escalier couvert de tapis, à travers des galeries ornées de fleurs, dans un boudoir meublé avec goût.

— Dites-moi où nous sommes, répéta Hélène, qui se croyait le jouet d'un songe.

Valérien jeta sa pelisse et son bonnet, aida ensuite Mlle de Festenburg à se débarrasser elle-même de ses fourrures, puis l'invita d'un geste à s'asseoir. — Il marchait de long en large, inquiet, tremblant de tous ses membres; c'était la première fois que don Juan avait peur d'une femme. Le pauvre garçon aimait sincèrement Hélène, et la minute qui allait suivre devait décider de son sort.

— Quel air solennel! dit Hélène.

— Écoutez-moi! répliqua-t-il d'une voix vibrante, c'est l'unique grâce que j'implore, écoutez-moi jusqu'à la fin, puis vous prononcerez si je dois vivre ou mourir.

— N'ai-je pas déjà rendu la sentence? répondit cette charmante fille.

— C'est-à-dire que vous avez suivi un pauvre étranger, que vous voulez partager sa misère, que vous êtes noble et généreuse, une femme telle que je n'en ai jamais rencontré, comme les poètes seuls en savent créer; mais consentirez-vous, me connaissant, à m'appartenir, à moi?

— A qui donc suis-je, si ce n'est à vous?

— A moi,... non pas à l'Italien Scarlatti. Moi aussi, je suis pauvre et pis que cela;... mais je ne suis pas...

— Vous n'êtes pas?..

— Mademoiselle, nous sommes dans la seigneurie de Baratine, et je suis Valérien Kochanski, ce don Juan que vous abhorrez.

— Vous êtes Valérien! — Hélène s'était levée brusquement et se taisait à demi effrayée, à demi surprise, — vous m'avez trompée...

— J'avais entendu parler de votre beauté, de votre esprit, mais aussi de vos goûts romanesques; ma réputation n'est pas des meilleures, ne devais-je pas craindre de m'exposer à un refus en faisant ouvertement ma demande? Vous vous rappelez peut-être le jour où un Juif polonais attacha vos patins; j'avais pris ce déguisement pour vous voir. Dès lors je sentis que je ne pouvais être heureux qu'avec vous. Je me présentai dans votre maison comme un exilé, un pauvre maître d'italien, — je voulais être aimé pour moi-

même, être aimé avec le dévoûment dont un cœur de femme noble et pur est seul capable, vous savez le reste; — ma vie est entre vos mains. Décidez, et si vous devez être impitoyable, je vous en conjure, ne méprisez pas du moins un homme qui, hors de vous, n'a pas une espérance, une émotion, une pensée, à qui est venue par vous la révélation d'une vie nouvelle, et qui, si votre main compatissante l'eût soutenu, aurait pu se relever peut-être. Vous êtes mon juge... J'attends à genoux l'arrêt qui doit me sauver ou me condamner sans retour.

Des larmes coulaient sur les joues basanées de Valérien; Hélène s'en aperçut, ce fut assez; elle le releva doucement, l'attira sur sa poitrine émue, et pleura, elle aussi.

On ne peut rendre la scène qui eut lieu chez les Festenburg lorsque l'enlèvement fut découvert. Mme de Festenburg s'évanouit à plusieurs reprises. Dans l'intervalle, elle vociférait. M. de Festenburg riait de toutes ses forces. — Voilà où t'a conduite ton faux dévot, ton tartuffe, tout ce scandale est ton œuvre, rien que ton œuvre. Ma fille a ma bénédiction.

— Ta bénédiction! tu bénirais son mariage avec un aventurier que personne ne connaît, qui est peut-être un brigand déguisé!

— Bah! je le connais, moi, dit le bonhomme que la rage de sa femme divertissait fort.

— Tu le connais?.. Tu as peut-être des connivences avec lui, avec ce bandit!

— Ce n'est pas un bandit, c'est un honnête propriétaire, possesseur d'une belle machine à battre.

— Une machine à battre?.. Scarlatti?..

— Il ne s'appelle pas Scarlatti.

— Quel est donc son nom?

— Valérien Kochanski, seigneur de Baratine.

— Ah!.. — Nouvelle syncope, dont Mme de Festenburg sortit en criant : — Tu donnes ton enfant à ce prodigue, à ce libertin!..

— Allons! mieux vaut encore un propriétaire qu'un bandit.

Au milieu de ce tapage arriva Valérien, qui ramenait la fugitive dans les bras de sa mère. Cette apparition inattendue produisit un effet magique; Mme de Festenburg s'attacha tout éplorée au cou de sa fille, et, après quelques minutes d'hésitation, bénit le jeune couple à son tour. Trois semaines plus tard, la noce fut célébrée à Kosciolka. Smaragd, Sonnenglanz, Weinreb et le Cracovien furent les premiers à féliciter les nouveaux époux, et Valérien ne douta pas que les souhaits de ceux-là du moins ne fussent sincères.

SACHER-MASOCH.

UN

PRÉCEPTE DE PYTHAGORE

L'EXAMEN DE CONSCIENCE CHEZ LES ANCIENS.

Pythagore et la philosophie pythagoricienne, par M. Chaignet, 2 vol., Paris 1873.

Si la critique contemporaine, par une discussion sévère des textes, et grâce à des méthodes et à des habitudes de précision nouvelles, a fait mieux connaître les doctrines philosophiques de l'antiquité, elle se montre de moins en moins curieuse du détail moral, qui pourtant donne à ces doctrines leur véritable caractère et leur prix. Dans les deux derniers siècles au contraire, c'étaient précisément les maximes, les préceptes qu'on cherchait dans les livres des vieux sages. On leur demandait, non une théorie abstraite et générale, mais, disait-on alors, une nourriture spirituelle. On lisait naïvement Sénèque comme on lisait Nicole. En cela, nos pères, sans être aussi exactement instruits que nous, entraient mieux peut-être dans l'esprit des anciens, dont la philosophie morale prétend surtout servir à la conduite de la vie et remplir le rôle que, dans les temps modernes, s'est réservé la religion. On était tout préparé au XVIIe siècle à lire ainsi les philosophes païens par les habitudes de la méditation pieuse; même les lecteurs les plus profanes se plaisaient aux belles sentences, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de rentrer en eux-mêmes et de se mieux connaître, ce qui était alors le suprême plaisir des délicats.

Aujourd'hui nous sommes loin de ces coutumes, qui nous paraîtraient non-seulement trop graves, mais trop simples. Une certaine ambition d'esprit, mêlée de beaucoup d'indifférence, ne nous laisse de goût que pour les vastes théories où sont résolus les plus grands

problèmes de la nature et de l'homme. Les préceptes surtout nous importunent et nous trouvent rebelles. Je ne sais quel esprit de révolte, que nous portons en tout, se met en garde contre la plus insinuante persuasion. Nous sommes tentés de regarder le philosophe qui moralise comme un indiscret qui entreprend sur notre liberté ombrageuse, ou comme un pédagogue qui semble vouloir nous traiter en enfans. Avons-nous d'ailleurs le temps de goûter les jouissances si lentes de nos pères, et de nous replier sur nous-mêmes au milieu de la vie moderne si active et si dissipée? Tout nous attire au dehors, non-seulement les plaisirs et les affaires, mais aussi les curiosités érudites et les nouveaux devoirs de la science. Notre âme est sans cesse absente de chez elle, et ne ressemble pas mal à la dame de la comédie qui est toujours sortie.

Aussi les historiens de la philosophie ne font-ils aujourd'hui que glisser sur la partie morale des doctrines antiques, peut-être parce que le sujet leur semble ou trop clair ou trop usé. Ce dédain pour les préceptes paraît dans le récent ouvrage de M. Chaignet sur *Pythagore et la philosophie pythagoricienne*, ouvrage du reste très savant, qui fut d'abord un mémoire fort remarqué et couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, et qui renferme tout ce que la science a entassé de renseignemens certains ou vraisemblables sur une école entre toutes célèbre, mais mal connue. Des explications nouvelles, des vues originales ajoutent encore à l'intérêt de cette forte étude, qui n'a que le tort de ne pas faire assez de place aux belles prescriptions de Pythagore; elles méritent pourtant une attention d'autant plus délicate qu'elles ont été souvent mal comprises par les anciens eux-mêmes. Nous voudrions donner ici un seul exemple de ces fausses interprétations antiques, et montrer par là que la critique, si elle voulait en prendre la peine, trouverait encore à s'exercer dans le champ un peu délaissé de la philosophie morale. Il s'agit d'une prescription pythagoricienne sur l'examen de conscience, que le christianisme a plus tard adoptée pour en faire une règle de pratique commune, prescription qui paraît aujourd'hui si simple que les femmes et les enfans la comprennent, et dont le sens, pourtant si manifeste, a échappé dans l'antiquité à de fort bons esprits, même à de grands esprits, et jusqu'à des biographes de Pythagore, qui se croyaient plus ou moins dépositaires de sa doctrine. Sur la foi des anciens qui se sont mépris et ont donné de ce précepte des interprétations erronées, des historiens modernes de la philosophie en France, en Allemagne et ailleurs se sont trompés à leur tour, si bien que l'erreur, de plus en plus accréditée, court encore de livre en livre. Quoiqu'il ne s'agisse que d'un point particulier de la morale, il n'est pas inutile de signaler cette erreur singulière, qui n'a jamais été redressée, et d'épar-

gner ainsi aux futurs historiens de la philosophie une insipide et peu raisonnable redite.

I.

Tout le monde connaît le petit poème gnomique intitulé les *Vers d'or*, qui devait être le manuel, le bréviaire du pythagoricien, et qui renferme la plus pure substance de la morale, la fleur choisie des préceptes de l'école, non sans parfum poétique. Ce poème, attribué par les uns à Pythagore lui-même, par d'autres à Lysis, son disciple, par d'autres encore ou à Philolaüs ou à Empédocle, ne remonte pas sans doute à une si haute antiquité, mais il est certainement antérieur au christianisme, puisque des écrivains qui ont vécu avant notre ère, entre autres le stoïcien Chrysippe, y ont fait quelquefois allusion. Que nous ignorions le nom de l'auteur, que les anciens eux-mêmes l'aient ignoré, il ne faut pas s'en étonner. Souvent des doctrines, des doctrines religieuses surtout, ont produit des livres de pieuse morale écrits par une main inconnue, livres d'autant plus respectés qu'ils sont anonymes, dont le charme et le crédit tiennent au mystère qui les couvre, qui paraissent écrits pour tout le monde précisément parce qu'ils ne portent le nom de personne, et dont les adeptes enfin font leurs plus chères délices, la vérité morale n'étant jamais plus touchante que si elle se présente comme d'elle-même, sans intermédiaire, dans sa simplicité en quelque sorte divine.

Le poème des *Vers d'or*, après avoir tracé en une suite de maximes détachées nos principaux devoirs envers les dieux, envers les hommes, envers nous-mêmes, termine cette série de préceptes par une recommandation entre toutes précise et détaillée, par laquelle il est enjoint de ne pas terminer sa journée sans repasser sur toutes ses actions, sans les juger :

« Ne laisse jamais tes paupières céder au sommeil avant d'avoir soumis à ta raison toutes tes actions de la journée.

« En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je omis de faire de ce qui est ordonné?

« Ayant jugé la première de tes actions, prends-les toutes ainsi l'une après l'autre.

« Si tu as commis des fautes, sois-en mortifié; si tu as bien fait, réjouis-toi. »

Voilà bien l'examen de conscience dans toute sa clarté. Rien n'y manque, ni la surveillance attentive sur soi-même, ni le scrupule moral qui va jusqu'à s'imputer à faute le bien qu'on n'a pas fait, ni le repentir du mal, ni la joie permise du bien. Il n'est personne

aujourd'hui qui, lisant ce passage, n'en comprenne aussitôt le sens. Peut-on même imaginer que ces vers renferment autre chose qu'un précepte sur ce que nous appelons l'examen de conscience? Eh bien! un certain nombre d'anciens sont tombés dans la plus étrange méprise. Ils ont cru qu'il s'agissait ici d'un exercice de mémoire. Ils ont pensé, avec une naïveté qui nous étonne, que Pythagore recommandait à ses disciples de se rappeler tout ce qu'ils avaient fait, vu, dit, entendu, même les choses les plus indifférentes, et qu'il avait eu pour but de leur fortifier l'esprit et d'affermir ainsi leur mémoire, précisément parce qu'il est difficile de ressaisir et de retenir la futile succession des petits événemens journaliers. Ils n'ont pas soupçonné qu'il était parlé ici d'un exercice moral, et s'ils ne l'ont point vu, c'est que la rare délicatesse du précepte ne pouvait être saisie dans sa nouveauté par des hommes actifs qui n'avaient guère le temps de se replier sur eux-mêmes, et qui comprenaient mieux les grands principes de la morale applicable au gouvernement des sociétés que cette morale privée et intérieure.

Aussi le plus grand des philosophes romains, l'auteur du plus beau traité de morale pratique que nous ait laissé l'antiquité, qui connaissait bien tous les systèmes de la Grèce, à qui ne manquait pas la finesse dans l'interprétation des textes, Cicéron, rencontrant la prescription de Pythagore, l'interprète comme pourrait le faire le moins subtil écolier. Dans son traité *de la Vieillesse*, où il vante l'infatigable activité de Caton l'Ancien, il fait dire au vieux censeur par une allusion visible au précepte des *Vers d'or :* « A la manière des pythagoriciens, je rappelle le soir tout ce que j'ai fait, dit ou entendu dans la journée, pour exercer ma mémoire; *Pythagoreorum more, memoriæ exercendæ gratia* (1). » Or sur quoi pouvait porter ici l'examen de Caton? Sur ses récoltes, sur son bétail, sur les esclaves, sur les gronderies qu'il avait faites, sur les profits et les pertes. C'est un exercice de propriétaire attentif qui tient à tout enregistrer dans son esprit, et dont la rigide économie est d'avis que tout est bon à garder, même les souvenirs. Voilà ce que le peu rêveur Caton appelle un examen à la pythagoricienne, et Cicéron ne l'entend pas autrement.

Cicéron du moins ne se pique pas d'en savoir bien long sur ce point de la doctrine pythagoricienne; il n'en parle qu'en passant, avec légèreté sans doute, mais sa phrase échappe au ridicule par sa brièveté. Il n'en est pas ainsi de Diodore de Sicile, qui se croit plus instruit, et qui va nous dire avec une docte puérilité comment il faut entendre le précepte. Pour bien comprendre le passage de Diodore, il faut savoir que dans l'antiquité certaines copies des *Vers*

(1) *De Senectute*, chap. 11.

d'or, comme en témoigne la leçon de quelques manuscrits, portaient qu'il fallait faire l'examen de conscience chaque jour trois fois. On sait que dans l'école de Pythagore les nombres jouaient un grand rôle, et qu'on leur accordait certaines vertus. Du reste le précepte semble avoir été modifié et compliqué avec le temps. Le texte des *Vers d'or* le plus accrédité ne prescrit qu'un examen, celui du soir; mais Porphyre cite deux vers appartenant à une autre rédaction où il est recommandé de faire aussi cet examen le matin. Diodore et Jamblique vont plus loin, et veulent que cette récapitulation des actes remonte jusqu'au quatrième jour. Il y a là bien des incertitudes dans l'interprétation d'un précepte si simple. Peut-être ne faut-il voir dans toute cette confusion qu'une suite d'erreurs greffées les unes sur les autres; peut-être aussi l'école elle-même avait-elle peu à peu surchargé la prescription. C'est l'ordinaire tendance des doctrines morales et religieuses dans la pratique. On est naturellement amené à se dire que, s'il est bon de faire une chose, il sera mieux encore de la faire souvent. Ces détails nécessaires étant fournis, on pourra maintenant mieux comprendre et savourer l'inintelligente explication de l'examen de conscience que donne Diodore de Sicile avec une si plaisante assurance.

« Les pythagoriciens exerçaient leur mémoire avec le plus grand soin, et voici comment ils s'y prenaient. Ils ne sortaient jamais du lit sans avoir repassé dans leur esprit tout ce qu'ils avaient fait la veille, du matin au soir. S'il leur arrivait d'avoir plus de loisir que d'habitude, ils poussaient cet examen commémoratif jusqu'au troisième et quatrième jour précédent, et même au-delà. Ils considéraient cet exercice comme très propre à fortifier la mémoire et à pourvoir l'esprit de beaucoup de connaissances (1). »

Oh! les belles connaissances que devait procurer un pareil examen! Se demander par quel lieu on a passé, qui on a rencontré, ce qu'on a dit à tel ou tel, ce qu'il a répondu, à quelle heure on a mangé, graver dans son esprit cette biographie journalière, la faire remonter jusqu'au quatrième jour, voilà une bien utile occupation, et c'eût été bien la peine de recommander cela en vers et en *vers d'or!* Le plus plaisant, c'est que ce précepte s'adresse non pas au premier venu, mais aux adeptes; c'est de l'enseignement ésotérique qui n'est fait que pour les initiés. Les pythagoriciens, s'ils avaient voulu exercer leur mémoire, n'avaient pas besoin de recourir à ces laborieuses vétilles. Cette école savante, livrée à l'étude de la nature, de Dieu, de l'homme, particulièrement occupée de mathématiques, cherchant des mystères de toute sorte dans les nombres, avait sous la main bien assez de sujets d'études et d'exer-

(1) Diodore, *Fragmens*, l. X, traduction de M. Hœfer.

cices, et il eût été superflu assurément d'ajouter à de sérieuses et difficiles contemplations ces fugitives inanités.

Il se peut que Cicéron et Diodore aient été trompés par les pythagoriciens eux-mêmes, qui à la longue ne comprirent plus la doctrine du maître. Il faut se rappeler que dans leur école on n'écrivait pas, qu'il était même interdit d'écrire, comme il était défendu de révéler la doctrine. Il fallait être initié, et ceux du dehors ne pouvaient guère être instruits des préceptes que par des indiscrétions qui n'étaient pas toujours intelligentes et complètes. De plus, si l'enseignement oral a ses avantages, il a aussi ses inévitables défaillances. Sans doute il est plus touchant, il peut être plus vivant et plus enthousiaste, si le maître a gardé le feu sacré de l'école; mais, si celui-ci est tiède ou faible, la doctrine languit, l'esprit se perd et risque de s'évaporer dans une perpétuelle transmission. La paresse ou l'ignorance d'un seul peut gâter à jamais l'enseignement; une interprétation fausse a les conséquences les plus lointaines. Il est surtout à craindre que les vérités les plus précieuses ne deviennent d'inertes maximes d'où s'est retirée la vie, et que la grâce morale enfermée et pressée dans une formule ne soit comme la fleur de l'herbier, qui garde encore sa fibre extérieure sans suc et sans vertu. Que de fois cela n'est-il pas arrivé dans les doctrines ou religieuses ou profanes! Cet accident devait être assez fréquent dans l'école pythagoricienne, à la fois savante et mystique, dont les prescriptions risquaient dans la suite des temps d'être religieusement répétées sans être comprises. Épictète, citant les vers dont nous nous occupons et recommandant de les mettre en pratique, fait la remarque que des ignorans, des pythagoriciens sans doute, récitaient ce précepte à haute voix, comme on débite le Pœan Apollon (1). Bien des philosophes de cette école devaient ressembler à ce pythagoricien, le maître d'Apollonius de Tyane, à un certain Euxène, qui, selon Philostrate, « savait quelques sentences de Pythagore, comme les oiseaux savent quelques mots qu'ils ont appris, car il y a des oiseaux qui disent : Bonjour! sois heureux! Dieu te garde! mais ils ne savent pas ce qu'ils disent et ils ne souhaitent aucun bien aux hommes, ne pouvant que remuer la langue d'une certaine manière (2). » Ce témoignage finement satirique de Philostrate nous permet de penser que cet Euxène n'était pas seul de son espèce, et qu'il y avait par le monde bon nombre de ces légers rediseurs, plus ou moins bien appris, qui n'avaient plus de la doctrine que le caquet.

Il est difficile et il importe peu d'ailleurs de décider si ce sont

(1) *Entretiens*, l. III, ch. 10.
(2) *Vie d'Apollonius*, l. Ier, ch. 7.

les pythagoriciens qui, pour n'avoir plus compris la prescription du maître, ont répandu une erreur sur l'examen de conscience, ou si ce sont des philosophes étrangers à la doctrine qui n'ont pas démêlé la pratique pythagoricienne. Notre dessein est de montrer seulement que, pour une cause ou une autre, l'erreur a été assez générale et fort durable dans l'antiquité. Nous en trouvons encore la preuve dans les compilations étendues sur la vie et la philosophie de Pythagore que nous ont laissées Porphyre et Jamblique. Comme ces deux platoniciens ne font que résumer des ouvrages antérieurs, on peut en inférer avec vraisemblance qu'ils se sont mépris après plusieurs autres historiens de la philosophie. Nous savons en effet par eux-mêmes qu'ils s'appuient sur des autorités éminentes, entre autres sur les livres de deux péripatéticiens illustres, dont les ouvrages sont perdus, dont l'un, Aristoxène, avait mérité cet honneur qu'Aristote en mourant hésitât s'il lui laisserait la conduite du Lycée ou s'il la donnerait à Théophraste, et dont l'autre, Dicéarque, a été fort vanté par Cicéron. Si donc Porphyre et Jamblique se sont trompés au IIIe et au IVe siècle, eux qui n'ont fait que résumer des écrits anciens, il faut supposer qu'un ou plusieurs de leurs devanciers s'étaient trompés avant eux, et l'erreur dès lors prend plus d'importance non-seulement parce qu'elle est partagée par un plus grand nombre, mais encore parce qu'elle est probablement imputable à de grands philosophes élevés à la sévère école d'Aristote.

Porphyre, ayant à parler de la prescription pythagoricienne, paraît ne pas savoir au juste de quoi il s'agit; il la reproduit en l'expliquant avec une vague sécheresse. Voici sa phrase : « il recommandait surtout deux momens de la journée, l'heure où on se couche, l'heure où on se lève. D'une part, il faut examiner ce qu'on a fait, de l'autre ce qu'on fera; chacun doit se rendre compte des actions faites et bien réfléchir à celles qu'il va faire, et pour cela se réciter à soi-même ces vers (1). » Là-dessus Porphyre cite le texte des *Vers d'or*, mais il passe précisément le vers sur la joie de la conscience et sur le repentir. Cette omission assez étrange, puisqu'il oublie le vers le plus important, semble prouver qu'il n'a point saisi le vrai sens de la prescription, et qu'il n'y voyait qu'un acte de prudence et non un exercice moral. Il est permis de penser que Porphyre, malgré son apparente précision, n'a point pénétré plus avant que Cicéron et Diodore.

Si on peut à la rigueur discuter sur le passage de Porphyre, dont la concision peu nette se prête à des jugemens divers, il n'en est pas ainsi du texte de Jamblique, qui est explicite, et qui, pour être plus clair, va jusqu'à être prolixe. Il semble même que Jamblique,

(1) *Vie de Pythagore*, p. 40, édit. Didot.

résumant les mêmes auteurs que Porphyre, a été sur ce point d'autant plus long que Porphyre avait été plus court, et qu'il se soit piqué de bien faire connaître la prescription pythagoricienne. « Un pythagoricien, dit-il, ne sortait jamais de son lit avant d'avoir repassé dans son esprit tout ce qu'il avait fait la veille. Voici comment il faisait cette récapitulation. Il tâchait de ressaisir d'abord ce que dans sa maison il avait dit, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait ordonné à ses gens en premier, en second, en troisième lieu. Même méthode pour ce qu'il se proposait de faire. Puis, pensant à ce qu'il avait fait hors de sa maison, il se rappelait quelles personnes il avait rencontrées, quelle avait été la première, la seconde, la troisième, quels discours il avait échangés avec celui-ci, celui-là, ce troisième, et ainsi de suite. Il s'efforçait ainsi de se remettre en mémoire tout ce qui s'était passé dans toute la journée, en observant bien l'ordre et la succession des faits et des discours. Si le matin il avait un peu plus de loisir, il poussait cet examen jusqu'au troisième jour. Les pythagoriciens tâchaient d'exercer ainsi leur mémoire, pensant que pour acquérir la science, la prudence et une complète expérience, il n'est rien de tel que la fermeté des souvenirs (1). » Le texte cette fois ne laisse rien à désirer pour la clarté. Si grande est la prétention à l'exactitude dans le détail qu'elle devient comique. Cette longue et déraisonnable explication donnée par un savant philosophe montre suffisamment quel sens inepte les anciens attribuaient souvent au simple et beau précepte de Pythagore.

Il est probable que l'erreur qui faisait de l'examen de conscience un exercice de mémoire doit être imputée au célèbre péripatéticien Aristoxène, qui avait beaucoup écrit sur Pythagore; nous ne prétendons pas que Jamblique a ici directement puisé dans les livres d'Aristoxène, mais il résumait des auteurs qui eux-mêmes avaient beaucoup emprunté au péripatéticien. La méprise de celui-ci a fait fortune sous la recommandation d'un grand nom. Tous ceux qu eurent à écrire sur l'école pythagoricienne, si difficile à bien connaître dans la suite des temps, parce qu'elle était à la fois mystérieuse et dégénérée, durent naturellement s'en référer à un ancien historien de la philosophie qui par le temps où il vécut avait été plus près des sources de la doctrine. Son livre fut sans cesse consulté et résumé. Pendant six siècles, d'Aristoxène à Jamblique, l'erreur courut de livre en livre sans être arrêtée au passage. D'ailleurs la formule était assez exacte, l'interprétation seule était fausse. C'était bien la lettre du précepte, mais sans lumière. S'il est vrai, selon la célèbre comparaison de Lucrèce, que la vérité vol-

(1) *Vie de Pythagore*, ch. XXIX, p. 165.

tige de main en main comme le flambeau des jeux antiques, il peut arriver qu'elle s'éteigne en chemin tout en poursuivant sa course. C'est ainsi que les anciens se sont transmis le lumineux précepte sans s'apercevoir que dès la seconde main le flambeau n'était plus allumé.

Quel que soit le premier auteur de cette erreur si légèrement transmise, encore faut-il se demander comment elle a pu être commise, ne fût-ce qu'une fois, et comment elle a pu être répétée si souvent par des écrivains qui connaissaient le texte si clair des *Vers d'or*, qui y font allusion et vont jusqu'à le citer. Ici il faut se rappeler que les anciens, au temps où il y avait encore une certaine activité politique, où la morale réglait surtout les devoirs du citoyen, n'étaient point faits pour comprendre une prescription qui recommandait une si exacte surveillance de soi-même. Sans doute ils faisaient honneur sans cesse à la fameuse inscription de Delphes : « connais-toi toi-même; » ils l'attribuaient à un dieu, tant le précepte leur paraissait sublime, mais ils l'entendaient dans un sens général, scientifique, ils y voyaient un encouragement à l'étude de l'homme opposée à l'étude de la nature. Il ne pouvait venir à la pensée de ces citoyens actifs qu'une école de philosophie eût imaginé une pratique où l'on devait descendre tous les soirs en soi-même, considérer une à une toutes ses actions, les juger avec scrupule, en jouir, en souffrir, selon qu'elles étaient bonnes ou mauvaises, plus ou moins conformes à la loi morale de la doctrine. Ces sortes de délicatesses intérieures, qui nous paraissent très simples à nous qui les connaissons, pouvaient n'être pas devinées même par des esprits pénétrans qui n'en avaient jamais entendu parler. Ils étaient ainsi naturellement amenés, en présence d'un texte pour eux un peu bizarre, à rapprocher la coutume pythagoricienne d'une coutume qui leur était déjà familière, à prendre le recueillement d'une âme qui se juge pour l'attention d'un disciple qui s'exerce l'esprit. Ne voyons-nous pas autour de nous de pareilles illusions? Chacun rapporte une chose qu'il ne connaît pas à une chose qu'il connaît. Le paysan qui ne voit guère écrire que chez les officiers publics, s'il entre par hasard chez un homme de lettres en train de composer un livre, s'imagine que celui-ci fait un acte notarié ou apure des comptes. Qu'on me permette un souvenir personnel. Un jour que dans les montagnes je lisais un roman sur le bord d'un sentier, les naïves femmes qui passaient ne manquaient pas de me dire : « Vous priez donc toujours? » Pour elles, un livre ne pouvait être qu'un livre de prières. Si, par une pieuse prévention, on voit dans une occupation profane un acte de piété, il peut arriver aussi qu'on voie dans une coutume pieuse un acte profane

et ordinaire, et on comprend dès lors que des historiens de la philosophie, en rencontrant pour la première fois un précepte aussi nouveau que celui de Pythagore, n'en aient pas même soupçonné le sens et la portée, et que, sans y plus penser, ils l'aient assimilé à ce qu'ils voyaient faire autour d'eux, à un exercice de mémoire en usage dans les écoles ou à un acte de prudence familier dans l'économie domestique.

Si on veut être tout à fait équitable pour les anciens, il faut convenir que le texte des *Vers d'or* pouvait prêter à l'illusion. Qu'on se figure en présence de ce texte un homme étranger à la coutume pythagoricienne et le lisant pour la première fois, on comprendra comment il a pu commettre sa méprise, car les mots qui composent le précepte, bien qu'ils soient pour nous d'une parfaite clarté, se plient à une interprétation légère (1). Ainsi les mots : *En quoi ai-je transgressé* (*la loi*)? peuvent se traduire littéralement : *Par où ai-je passé en me promenant? — Qu'ai-je fait?* peut s'appliquer non-seulement à des fautes, mais aux choses les plus indifférentes; — *qu'ai-je omis de ce que je devais faire?* peut être pris dans le sens d'une occasion manquée aussi bien que dans le sens d'un devoir non rempli. Le vers sur le repentir et la joie morale pouvait exprimer un vulgaire regret ou un banal contentement pour une démarche plus ou moins utile; mais comme dès lors le précepte ne valait guère la peine d'être donné, comme il semblait un peu bizarre que Pythagore y eût insisté au point de recommander un pareil examen deux ou trois fois par jour, il a bien fallu prêter à un si grand philosophe une intention raisonnable et précise, et l'on a conclu que ces futiles questions intérieures cachaient un précepte ingénieux sur l'art de fortifier la mémoire.

Cette puérile erreur commise d'abord, à ce qu'il semble, par d'illustres disciples d'Aristote, répétée par de célèbres platoniciens, devenue à la longue assez commune dans l'antiquité, a dû faire fortune dans les temps modernes parmi les traducteurs, les commentateurs, les historiens de la philosophie, qui, sans y regarder de près, se sont naturellement laissé égarer à la suite de ces antiques et respectables autorités. Dans la science, il en est de la succession des témoignages comme d'un convoi sur une grande route; quand l'attelage qui est en tête se détourne du bon chemin, tout le reste se détourne à la file. Déjà au IVe siècle le poète latin Ausone, trompé par la fausse interprétation des Grecs et substituant à l'examen de conscience je ne sais quel exercice qui n'a plus un caractère moral, traduit ainsi le précepte :

Qua prætergressus? quid gestum in tempore? quid non?

(1) Πῇ παρέδην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;

Depuis, les traductions latines des *Vers d'or*, à peu d'exceptions près, sont à côté du sens. Nous croyons pouvoir affirmer, pour avoir fait sur ce point de fastidieuses recherches, qu'à part les traducteurs de Hiéroclès, lesquels ne pouvaient pas se tromper, éclairés qu'ils étaient dans le moment par le commentaire si détaillé et si lumineux de Hiéroclès lui-même, tous les autres, rencontrant le précepte et le vers cité dans divers ouvrages antiques, se sont mépris, — et ces traducteurs ne sont pas les premiers venus, c'est Grotius, c'est Juste Lipse, c'est Ménage et toute une suite de véritables savans. On peut s'étonner que M. Westermann en 1862, dans son édition de Porphyre, qui fait partie de la bibliothèque grecque-latine de M. Firmin Didot, ait encore laissé échapper l'erreur consacrée par le temps. Le grand helléniste M. Cobet, dans son *Diogène de Laerte* publié dans la même collection, est le seul qui, sans toutefois relever l'erreur, n'ait pas versé dans l'ornière, et c'est pour nous un plaisir de le constater. Vit-on jamais un contre-sens à la fois si tenace, si fâcheux, si facile à reconnaître et à éviter? D'autre part, depuis le XVIe siècle, des historiens qui ont touché à l'école de Pythagore, entre autres Brucker, l'auteur si connu d'une *Histoire critique de la philosophie* (1), ne voient pas qu'il s'agit dans les *Vers d'or* d'un examen de conscience; d'autres, se trompant à demi, tout en attribuant un exercice moral à l'école, reconnaissent encore à côté un exercice de mémoire. Ainsi un célèbre critique allemand, mort au commencement de ce siècle, Meiners, en son *Histoire des sciences dans la Grèce*, où il consacre une longue étude à Pythagore, ne craint pas de dire : « Pythagore, en prescrivant à ses disciples de se rappeler ce qu'ils avaient fait,... n'avait pas seulement en vue de leur apprendre à se connaître eux-mêmes et de former les cœurs à la vertu; il voulait encore par là, comme nous l'assurent plusieurs historiens, leur prescrire un excellent exercice pour la mémoire, et voilà pourquoi ces exercices sont regardés aussi comme l'art de la mémoire, selon les pythagoriciens (2). » Meiners vante fort longuement et avec beaucoup de chaleur ce prétendu exercice de mémoire, et, parlant de cette insipide biographie journalière, telle que l'entendent Diodore et Jamblique, il s'écrie avec admiration : « La mémoire des pythagoriciens devait ressembler à une galerie de tableaux. » Chose plus surprenante, Fénelon lui-même, qui aurait dû mieux qu'un autre, comme esprit délicat et comme prêtre, démêler le vrai sens du précepte, Fénelon, dans son *Abrégé des vies des anciens philosophes*, traduit ainsi le passage des *Vers d'or* : « Où as-tu été? Qu'as-tu fait à pro-

(1) T. Ier, p. 1033.
(2) T. II, p. 135.

pos? Qu'as-tu fait à contre-temps? » Fénelon suivait la voie battue par ses devanciers. Peut-être même le pieux archevêque n'a-t-il pas ouvert les yeux, parce qu'il lui répugnait d'admettre que dans une école de philosophie antique et profane on eût déjà trouvé une prescription qui lui paraissait exclusivement chrétienne. Quoi qu'il en soit, personne n'a encore, que nous sachions, mis le doigt sur cette extraordinaire bévue plus de vingt fois séculaire, et c'est pour en faire une bonne fois justice que nous croyons devoir la signaler, avec l'espoir qu'elle n'osera plus reparaître et qu'ainsi ne sera plus défiguré un des plus admirables préceptes de la morale pythagoricienne.

II.

Cependant le précepte pythagoricien, si longtemps méconnu et si mesquinement interprété, n'avait point perdu pour tout le monde son sens véritable, et semble avoir fait obscurément son chemin dans de mystérieuses écoles, puisque nous le voyons reparaître à la lumière, au commencement de l'empire romain, sous Auguste et Tibère. C'était le moment où le despotisme, en arrêtant tout à coup les occupations civiques, éveillait dans les cœurs des ambitions morales d'un genre nouveau. L'âme antique, arrêtée dans son cours naturel, reflua sur elle-même. Ne pouvant plus être citoyen, on voulut être plus homme, et ce fut avec une sorte d'enthousiasme et de sombre ferveur qu'on se resserra dans le domaine de la conscience, sur lequel le pouvoir n'avait point de prise. La philosophie attacha plus de prix à la culture morale et devint presque exclusivement pratique. Par découragement ou pour courir au plus pressé, elle renonça aux hautes spéculations et aux problèmes savans pour ne s'occuper que de l'âme et de la perfection intérieure. Alors tous les philosophes mirent en honneur des exercices moraux inconnus ou oubliés. Pythagoriciens, platoniciens, cyniques, stoïciens, s'empruntèrent mutuellement tout ce qui pouvait servir au règlement de l'âme, et, malgré la diversité de leurs principes, se rencontrèrent facilement dans la morale pratique, où d'ordinaire les dissentimens s'effacent. Le stoïcisme, qui était la doctrine dominante, adopta et recueillit toutes ces prescriptions d'origine diverse; il les célébra par la bouche de ses grands écrivains et les fit siennes, car, dans le monde moral comme dans le monde physique, il y a pour ainsi dire une loi de gravitation qui fait que les doctrines les plus puissantes attirent à elles et retiennent les élémens épars et flottans des doctrines moins consistantes. C'est ainsi que le vieux précepte de Pythagore, sans perdre la marque de son origine, devint avec le temps un précepte stoïcien.

C'est dans un traité de Sénèque qu'on le voit tout à coup paraître, et nous savons par l'auteur lui-même à qui il en est redevable. Il le doit à son maître Sextius, un de ces pythagoriciens nouveaux qui, pour donner à leur doctrine une force romaine, étaient devenus à leur insu, sans le vouloir, et bien qu'ils s'en défendissent, des sages stoïques. On surprend ainsi sur le fait le passage de la prescription pythagoricienne dans la doctrine de Zénon. Pour Sénèque, le précepte est nouveau, et, tout en le célébrant avec une grâce précise, il laisse voir cependant que cette nouveauté salutaire n'est pas encore bien répandue, du moins dans son école. Bien que le tableau que Sénèque a tracé de l'examen de conscience soit fort connu, il faut ici le remettre sous les yeux pour montrer comment sous le despotisme accablant de l'empire on se plaisait à se réfugier en soi-même, à se surveiller, à s'assurer en silence des vertus intérieures, puisque la carrière était fermée aux vertus civiques.

« Nous devons tous les jours appeler notre âme à rendre ses comptes. Ainsi faisait Sextius. La journée terminée, avant de se livrer au repos de la nuit, il interrogeait son âme : « de quel défaut t'es-tu aujourd'hui guérie? quelle passion as-tu combattue? En quoi es-tu devenu meilleur?.. Quoi de plus beau que cette habitude de repasser ainsi toute sa journée! Quel sommeil que celui qui succède à cette revue de soi-même! Qu'il est calme, profond et libre, lorsque l'âme a reçu ce qui lui revient d'éloge ou de blâme, et que, soumise à sa propre surveillance, à sa propre censure, elle informe secrètement contre elle-même! Ainsi fais-je, et, remplissant envers moi les fonctions de juge, je me cite à mon tribunal. Quand on a emporté la lumière de ma chambre, que ma femme, par égard pour ma coutume, a fait silence, je commence une enquête sur toute ma journée, je reviens sur toutes mes actions et mes paroles. Je ne me dissimule rien, je ne me passe rien. Eh! pourquoi craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes, quand je puis me dire : Prends garde de recommencer, pour aujourd'hui je te pardonne (1). » Dans cette charmante confidence, on voit que Sénèque avait reçu directement cette coutume d'un maître pythagoricien, et la complaisance qu'il met à décrire dans le détail l'examen de conscience semble prouver que cet exercice n'était pas encore bien connu, que c'était une occupation d'élite à la portée seulement des philosophes et des sages les plus scrupuleux; mais cet usage, rare d'abord, va se répandre et devenir assez commun parmi les simples amateurs de la philosophie.

En effet, un demi-siècle après Sénèque, un autre stoïcien, le sage pratique par excellence, Épictète, dans ses *Entretiens*, recom-

(1) *De ira*, l. III, ch. XXXVI.

mande souvent l'examen de conscience, et en insistant sur la nécessité de le bien faire, en se moquant de ceux qui le font mal, il laisse voir que le précepte était fort connu, s'il n'était pas toujours bien pratiqué. Plus d'une fois il cite le passage des *Vers d'or* ou bien il se contente d'y faire allusion comme à une prescription dont il suffit de donner les premiers mots pour la faire aussitôt reconnaître. Ces vers, dit-il, il faut les retenir pour les mettre en pratique et non pour les débiter comme une formule consacrée dont on ignore le sens. Bien plus, dans une spirituelle parodie, il nous fait assister à l'examen de conscience du courtisan qui s'est proposé un idéal de bassesse comme un honnête homme se propose un idéal de vertu, qui s'interroge et se gourmande lui-même en voyant que son âme n'est point parfaite encore, c'est-à-dire entièrement conforme aux lois de la servilité. « C'est à cela, dit Épictète, à cela que notre homme applique le précepte de Pythagore. Qu'ai-je omis, se dit-il, en fait de flatterie? Aurais-je par hasard agi en homme indépendant, en homme de cœur? Et s'il se trouve qu'il s'est conduit de la sorte, il se le reproche, il s'en accuse. Qu'avais-tu besoin de parler ainsi? se dit-il, ne pouvais-tu pas mentir? » Cet examen est d'autant plus risible que notre homme emploie dévotement les expressions mêmes des *Vers d'or :* parodie bien piquante, mais qui n'eût pas été comprise, si cette peinture d'un examen de conscience fait à rebours n'avait été une allusion à un usage très connu.

Enfin il nous reste de l'antiquité un admirable examen de conscience, c'est le livre des *Pensées* de Marc-Aurèle. En le lisant, on assiste aux gronderies que se fait l'empereur philosophe, aux encouragemens qu'il se donne à toute heure, le matin dans son lit, au spectacle, au milieu de sa cour, dans les camps en présence de l'ennemi. Il se redit sans cesse sous une forme ou sous une autre : « Regarde au dedans de toi; c'est en toi qu'est la source du bien, une source intarissable, pourvu que tu fouilles toujours. — L'âme se voit elle-même, elle se façonne, elle se fait comme elle veut être. — Quel est l'usage que je fais aujourd'hui de mon âme? Voilà la question que je dois m'adresser à moi-même en toute occasion. » C'est en pratiquant ces maximes sans relâche que Marc-Aurèle nous a laissé non-seulement la peinture de ses nobles scrupules d'homme et de souverain, mais encore la preuve la plus éclatante de l'importance que le précepte pythagoricien avait prise dans l'école stoïcienne.

Le précepte célébré et pratiqué, nous venons de le voir, par les philosophes du portique finit par passer dans l'école platonicienne, où il fut dogmatiquement expliqué avec un subtil enthousiasme. Au ve siècle de notre ère, Hiéroclès, dans Alexandrie, prit pour sujet de

son enseignement public les *Vers d'or* et les commenta avec une minutieuse exactitude et une ferveur nouvelle. En lisant ce commentaire, nous croyons découvrir la cause de l'erreur qui avait si longtemps fait attribuer à Pythagore un exercice de mémoire. En effet, Hiéroclès veut que les disciples, avant de faire l'examen de leurs actions, commencent par se remémorer et par se réciter un à un tous les *vers d'or* qui renferment la liste de nos devoirs, pour s'assurer de point en point que les prescriptions imposées n'ont pas été violées et pour mettre la conscience en état de juger à cette lumière doctrinale la conduite de la journée. C'est un conseil analogue à celui que pourrait donner un directeur chrétien recommandant de repasser d'abord les commandemens de Dieu et ceux de l'église, afin que l'examen soit précis et complet. « Rassemble, dit Hiéroclès, dans ta mémoire tous les préceptes déjà donnés, afin que dans le tribunal de ta conscience, les yeux fixés sur ces lois comme sur des lois divines, tu puisses juger ce que tu as bien ou mal fait, car comment notre raison pourra-t-elle nous gronder sur nos manquemens, nous louer de nos bonnes actions, si elle ne se représente d'abord les lois sur lesquelles nous devons régler notre vie (1) ? » Ce conseil traditionnel sur la récitation préalable des *Vers d'or* a vraisemblablement donné lieu à l'erreur que nous combattons. Quand les non-initiés entendaient dire vaguement que le pythagoricien était astreint à repasser chaque jour dans son esprit toutes les prescriptions morales de la doctrine, et cela, comme dit Hiéroclès, « afin que l'assiduité du souvenir rende infaillible le jugement qu'on doit porter sur soi-même, » ils se figuraient aisément, d'après des renseignemens mal compris, que Pythagore n'avait eu en vue que de cultiver la mémoire de ses disciples. De plus, comme il s'agissait de se rappeler non-seulement les lois, mais aussi les actions qu'on avait faites, sans en oublier une et dans l'ordre même où elles s'étaient accomplies, les mots *mémoire*, *souvenir* et d'autres pareils revenaient souvent, comme on peut le voir dans le commentaire de Hiéroclès, et ces mots répétés pouvaient encore entretenir l'illusion de ceux qui n'étaient pas bien entrés dans la doctrine.

Le chapitre de Hiéroclès n'est pas le froid commentaire d'un érudit qui interprète un texte ancien, c'est l'édifiante explication d'une pratique encore usitée et vivante. On le voit au soin qu'il met à donner le sens moral de chaque mot, à exprimer toute la substance d'un précepte qui lui paraît entre tous salutaire et sacré; on le voit aussi à son enthousiasme, qui se pare d'expressions poétiques. Il veut que l'examen de conscience « soit comme un cantique à Dieu

(1) *Commentaire sur les Vers d'or*, ch. XIX.

avant notre coucher. » Il trouve des mots qui ne sont pas sans éloquence sur le repentir redonnant la santé, sur le bonheur d'une âme qui, se voyant conforme à la loi prescrite, « se couronne elle-même des fruits d'une joie divine. » On s'étonne de rencontrer dans le monde païen, à une si grande distance des sources de la doctrine, une si nette intelligence de la prescription pythagoricienne, une pareille ardeur à la propager, enfin cette délectation dans l'étude et la surveillance de soi-même. Ainsi au ve siècle dans l'école platonicienne on avait retrouvé le sens des vers si platement interprétés par Porphyre et Jamblique, et l'antique précepte, après bien des éclipses, reparut encore une fois dans tout l'éclat de sa raisonnable simplicité et de sa grâce morale.

Le précepte de Pythagore, devenu à la longue stoïcien, puis platonicien, ne manqua pas d'être adopté par le christianisme primitif, qui recueillait volontiers et sans vain scrupule dans la sagesse antique les prescriptions salutaires capables d'assurer la pureté de l'âme. On peut ici se demander si le christianisme n'a fait qu'emprunter le précepte ou s'il l'a transformé en l'adoptant. Au premier abord, il semble qu'il n'y ait aucune différence sur ce point entre la pratique des philosophes et celle des chrétiens, et pourtant les différences sont notables. Selon le christianisme, l'examen de conscience et l'aveu des fautes impliquent une prière pour demander à Dieu la vertu qu'on n'a pas ou qu'on n'a plus. Une pareille demande eût paru aux anciens tout à fait superflue, et la prescription eût été pour eux incompréhensible. Ils pouvaient bien dire çà et là vaguement que la vertu est divine, qu'elle est une inspiration; mais l'idée ne leur venait pas de la demander. Sur ce point, leur langage est souvent des plus explicites. Les anciens laissaient aux dieux le gouvernement du monde, mais ils tenaient à régner sur eux-mêmes et à régner sans partage. Leurs biens, leurs corps étaient livrés au caprice de la Divinité, mais leur âme n'était qu'à eux, et tout l'effort du stoïcisme consistait à s'appartenir. On connaît la prière d'Horace : « Demandons à Jupiter ce qu'il peut donner ou retirer, la vie, la richesse; quant à la paix de l'âme, c'est affaire à moi de me la donner :

Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo (1). »

Cicéron fait dire à un de ses personnages plus formellement encore : « Pour la vertu, personne n'a jamais cru la tenir d'un dieu, *virtutem nemo unquam acceptam deo retulit.* » Il ajoute : « Quel homme a jamais rendu grâce aux dieux de ce qu'il était homme de bien?

(1) *Épîtres*, I, 18, 112.

On les remercie de ce qu'on a des richesses, des honneurs, de la santé; c'est pour en avoir que l'on invoque le très bon, le très grand Jupiter, mais on ne lui demande point la justice, la tempérance, la sagesse (1). » C'est aussi le sentiment qui anime Hiéroclès dans son commentaire philosophique des *Vers d'or*. Il dit et répète avec une visible insistance que « nous sommes juges de nous-mêmes, αὐτὸς ἑαυτόν... notre raison, voilà le gouverneur que Dieu nous a donné, voilà notre précepteur. » Le christianisme a donc arraché l'âme humaine à l'autorité dont jusqu'alors elle avait relevé; il ne l'a plus laissée sous sa propre garde, et en lui faisant sentir le besoin d'un appui divin, en la rendant plus modeste et plus humble, il a enlevé à la conscience les joies orgueilleusement paisibles que l'antiquité goûtait sans remords. Comme nous ne sommes ici qu'un historien des idées morales, nous opposons la coutume pythagoricienne à la coutume chrétienne avec le seul dessein de montrer, ce qui est souvent contesté aujourd'hui, que le christianisme ne s'est pas seulement approprié les prescriptions antiques, mais qu'il les a profondément modifiées, et qu'il a fait connaître à l'âme des besoins et des troubles que les anciens n'avaient point ressentis.

Tandis que l'âme païenne se rend compte à elle-même et demeure son propre juge, l'âme chrétienne se donne un juge qui n'est pas elle et se traduit au tribunal de Dieu. C'est comme un changement de juridiction qui produit en l'accusé des sentimens nouveaux. Le philosophe, si sévère qu'il fût, se traitait toujours en ami, en ami mécontent, si l'on veut, mais en ami, comme le prouvent les passages de Sénèque et de Hiéroclès. Il n'avait point de peine à rentrer en grâce avec lui-même, et quand il se condamnait, son arrêt n'avait rien de formidable. Le chrétien au contraire, devant son juge suprême doublement redoutable parce qu'il est son juge et qu'il est en même temps l'offensé, passe souvent par des inquiétudes inconnues à la sereine antiquité. Selon la gravité de ses fautes ou selon son caractère plus ou moins timoré, il peut parcourir tous les degrés de la crainte et en arriver jusqu'à la terreur et au tremblement. Son examen doit être plus plein d'anxiété, parce qu'à la crainte que lui cause le sentiment de ses crimes s'ajoute encore la crainte de ne pas les connaître tous et de n'avoir fait qu'un aveu incomplet. Quelle ne doit pas être la consternation d'une âme passionnément religieuse qui sent que ses manquemens à la loi sont des offenses, et qui comparaît devant la majesté divine présente et courroucée! Que ce ne soit point là toujours le sentiment des âmes chrétiennes dans l'examen de conscience, on ne fait pas difficulté de le reconnaître; mais qui ne sait, pour l'avoir vu dans l'histoire,

(1) *De natura deorum*, l. III, ch. XXXVI.

que l'examen chrétien peut produire quelquefois des angoisses morales que les anciens ne pouvaient pas même soupçonner?

Il suffit en effet de parcourir l'histoire ecclésiastique et la biographie des saints pour s'assurer que l'examen est devenu souvent un exercice tragique. On y voit des hommes d'une conscience si délicate et si douloureuse, qu'on ne sait s'il faut les admirer ou les plaindre, que le sentiment de leurs fautes les plus légères retient nuit et jour dans les larmes, — quelques-uns qui, se rappelant tous leurs péchés déjà effacés par le repentir et l'absolution, se sentent tout à coup accablés par le souvenir de leurs crimes accumulés, — d'autres, songeant par hasard à quelque circonstance qu'ils ont oubliée dans leur aveu, se regardent comme des coupables qui ont usurpé et frauduleusement surpris leur pardon. Il en est que ni prières, ni veilles, ni jeûnes, ni flagellations ne peuvent apaiser, qui répandent leur honte et leur douleur en soupirs, en cris de désespoir, qui se refusent même aux consolations de ceux qui ont le droit divin de les absoudre, infortunés volontaires qui gémissent sous une pointe autrefois inconnue, qu'on a depuis appelée le *scrupule* (1). Entendu dans le sens religieux, le scrupule est un fait psychologique tout nouveau, une véritable maladie de l'âme qui, selon les temps, a exercé plus ou moins de ravages, qui résiste à tous les remèdes humains et divins, que les plus célèbres directeurs du XVIIe siècle ont en vain essayé de combattre, et dont l'obscure et fuyante malignité, comme on le voit dans les *Lettres spirituelles*, échappait même aux prises d'un Bossuet ou d'un Fénelon, ou renaissait sous leurs plus impérieuses objurgations.

Si l'examen de conscience a eu ses tragédies et ses terreurs condamnées sévèrement par la haute raison des plus grands docteurs de l'église, il a recouru aussi à des pratiques d'une naïveté qui paraîtrait plaisante, si les désirs, quels qu'ils soient, de perfection morale pouvaient faire sourire. Tels sont certains usages peu connus qui, dans les premiers siècles du christianisme, se sont introduits parmi les hommes voués à la vie solitaire ou réunis dans les cloîtres. C'est là qu'on poussa jusqu'à l'extrême la pratique du précepte pythagoricien. Saint Jean, surnommé Climaque, raconte qu'il fut fort étonné un jour que, visitant un monastère, il vit que le prieur portait attaché à son flanc et flottant au bout d'une courroie un objet dont l'usage lui était inconnu. Il apprit que c'était une tablette sur laquelle le prieur inscrivait ses fautes à mesure qu'il les commettait, et que tous les frères avaient un pareil instrument tou-

(1) Il y avait bien chez les païens certains scrupules, mais d'une tout autre nature et qui ne portaient jamais que sur un manquement dans les pratiques extérieures de la religion. Voyez le curieux portrait fait par Plutarque dans son traité *de la Superstition*, ch. VII.

jours sous la main. On n'attendait pas jusqu'au soir pour constater ses péchés et se les rappeler à l'heure du recueillement, on les saisissait au vol pour ne pas les laisser échapper. Le saint, revenu de son étonnement, finit par trouver cet usage fort judicieux, et dit qu'en effet un banquier ne peut pas bien constater tous les soirs ses profits et ses pertes, s'il ne les note pas de moment en moment à mesure qu'ils se produisent (1). Il est même de ces moines qui, par humilité, faisaient collection de leurs tablettes, et à leur mort léguaient à leurs frères une bibliothèque de péchés. Cette pratique, qui consiste à marquer de moment en moment tous les manquemens à la règle a pourtant plus d'un inconvénient, et il est permis de ne pas l'admirer. L'examen de conscience n'est plus la surveillance de la vie; il en devient la principale occupation. D'ailleurs ne risquait-on pas d'inscrire ses fautes avec l'impassibilité d'un greffier qui enregistre un renseignement dont il se servira plus tard, et, le soir venu, pouvait-on éprouver beaucoup de honte et de tristesse pour des crimes qu'on n'aurait pas retrouvés, si on ne les avait inscrits, et qui ne valaient pas la peine qu'on se les rappelât? Ce sont là des procédés où l'on prend la minutie pour de la délicatesse morale, et qui dans tous les cas supposent autant de loisirs que de scrupules.

En franchissant un grand nombre de siècles et en revenant au monde profane, nous devons mentionner Franklin, qui usa d'un moyen analogue à celui de ces moines, mais avec plus de réserve et en ouvrier laborieux. Franklin a d'autant plus le droit de figurer ici que c'est conformément à la prescription des *Vers d'or*, comme il nous l'apprend lui-même, qu'il conçut la pensée de faire un examen journalier de sa conduite, et qu'il établit son tableau si connu avec colonnes verticales pour les jours, horizontales pour les vertus, formant ainsi de petits carrés où il marquait d'un point noir ses fautes à leur place. Après un certain temps, il en faisait le relevé, et, selon que la page était restée plus ou moins blanche, il voyait s'il avait fait plus ou moins de progrès. Son principe ressemble à celui d'Horace : « c'est déjà un commencement de sagesse que d'avoir échappé à la folie, *sapientia prima stultitia caruisse.* » Quant à la méthode de Franklin, elle est exactement celle qui a été recommandée par Épictète : « si tu ne veux pas être enclin à la colère, n'en entretiens pas en toi l'habitude, compte les jours où tu ne te seras pas emporté... Maintenant c'est un jour sur deux, puis ce sera un jour sur trois, et après cela un jour sur quatre (2). »

(1) *L'Échelle du ciel, de l'Obéissance,* ch. 4, traduit par Arnauld d'Andilly.
(2) *Entretiens,* l. II, ch. 18.

L'Américain, sans se livrer à la contemplation méditative d'un pythagoricien, sans avoir même la pieuse inquiétude d'un chrétien, plus sensible à l'utilité qu'à la perfection, tint registre de son âme comme fait un commerçant de ses affaires. Par cela qu'il était plus ennemi de la folie qu'épris de la sagesse, il acquit à la longue des vertus au moyen de petites économies de vices, et avec cette prudence peu ambitieuse il s'enrichit moralement, comme un pauvre se fait un pécule en retranchant sur ses fantaisies et en laissant tomber tous les soirs une pièce de monnaie dans sa tirelire.

Au vieux précepte de Pythagore était réservé un honneur plus surprenant. L'an v de la république française, la secte des théophilanthropes, voulant établir une religion à peu près sans cérémonies et sans pratiques, n'imposa guère d'autre devoir à ses adeptes que l'examen de conscience. On sait que ce nouveau culte ne manqua pas de dévots à Paris et en province, qu'il se célébrait dans les églises alors vacantes, notamment à Saint-Sulpice, appelé *le temple de la Victoire*, et se célébrait non sans appareil. Les autels étaient ornés de fleurs et des fruits de la saison, on chantait à l'unisson des hymnes, les psaumes classiques de Jean-Baptiste Rousseau. Le ministre du culte ou plutôt l'orateur, tout ennemi qu'il fût des ornemens sacerdotaux, se prêtait à revêtir un costume particulier, l'ancienne robe des docteurs, dont on avait seulement changé la couleur noire et triste pour ne pas affliger les yeux par un sombre aspect et pour donner à la morale un air plus séduisant. Ainsi que l'a écrit un fervent adepte, « ce costume est simple et grave, mais, offrant l'heureux mélange du blanc, du rose et du bleu, il repose l'œil plus agréablement et annonce un moraliste aimable. » Ce prédicateur si délicieusement tricolore ne recommandait aux fidèles que deux pratiques également pythagoriciennes, le matin une invocation à la Divinité, d'une prolixité, il est vrai, peu pythagorique, puisque la formule, la même pour tous, renfermait une trentaine de lignes, et le soir un examen de conscience où l'on devait, comme il était dit dans ce nouvel Évangile, « mettre ses vices à la question. » Cet examen était la principale pièce de cette religion peu compliquée et le plus important article de ce fort simple rituel. Ainsi, par une bizarre fortune, le précepte des *Vers d'or*, mal compris pendant des siècles, puis recueilli par les plus grandes doctrines philosophiques, enfin jugé digne de devenir chrétien, parut encore la dernière ressource des candides novateurs, et, dans la ruine universelle des cultes, fut regardé comme l'unique et solide soutien de la morale publique et privée.

Nous avons jugé utile de faire toute l'histoire de ce précepte parce qu'il est beau en lui-même, parce qu'il a été défiguré, et pour

montrer surtout par un exemple comment beaucoup d'autres prescriptions de la même école ont pu être dans le cours des âges dénaturées par de fausses interprétations. De tous les grands systèmes antiques, si le plus mal connu est celui de Pythagore, ce n'est pas, comme on le répète, que les documens nous manquent. Il est peu d'écrivains graves dans l'antiquité qui n'aient eu l'occasion de toucher à une doctrine entre toutes célèbre, et dont l'enseignement était non-seulement scientifique et moral, mais encore religieux et politique. Malheureusement ces documens, quand on les examine et qu'on les compare, paraissent quelquefois ou peu judicieux ou contradictoires. Ce qui nous fait craindre que notre ignorance ne soit sur certains points irrémédiable, c'est que les anciens eux-mêmes semblent avoir beaucoup ignoré. La vie extraordinaire de Pythagore, ses voyages mystérieux, ont été de bonne heure entourés de fables et de légendes, auxquelles l'école elle-même peut-être prêtait les mains pour entretenir de vénérables illusions. De plus, le maître n'ayant rien écrit, sa doctrine a été livrée aux hasards de la tradition orale, confiée à des initiés à qui le silence était imposé comme par une loi. Les symboles du poétique philosophe sont devenus à la longue des énigmes; enfin, l'école étant une sorte d'église fermée, les anciens n'ont pu recueillir que les bruits du dehors et de vagues rumeurs propagées par l'admiration ou par la raillerie, si bien que la critique moderne, déconcertée entre ces témoignages disparates, est quelquefois tentée de prendre un parti extrême, de tout rejeter ou de tout admettre, quand elle ne flotte pas incertaine sans rien décider. Il importe donc dans un pareil système, plus que dans tout autre, de signaler les erreurs et les interprétations inconsidérées, si peu importantes qu'elles puissent paraître, et de dissiper certaines illusions consacrées par le temps. Elles sont nombreuses, ces illusions et ces erreurs, et, pour ne citer que quelques exemples, n'a-t-on pas cru que Pythagore, en imposant la loi du silence, avait ordonné à ses disciples de ne point prononcer une seule parole pendant deux, trois et même cinq ans? Que de fables aussi ont couru sur la communauté des biens dans cette école, sur les abstinences! Si, sur ces points et d'autres encore, on faisait peu à peu ce que nous venons de tenter sur un seul précepte, si on purgeait de tout ce qui lui est étranger la morale de Pythagore, elle nous paraîtrait sans doute plus raisonnable, plus pratique, plus profonde, car il n'est qu'un moyen, qu'un espoir de clarifier une doctrine obscurcie, c'est d'en éliminer ce qui la trouble et de lui faire déposer sa lie.

CONSTANT MARTHA

UN

ROMANCIER ESPAGNOL

PEDRO ANTONIO DE ALARCON.

Poesias serias y humoristicas, Madrid 1870. — *Cosas que fueron*, 1871. — *Novelas*. — *El Sombrero de tres picos*, *la Alpujarra*, 1874.

I.

Si l'Espagne aujourd'hui ne peut citer un romancier de premier ordre, si Fernan Caballero vieilli s'est retiré, laissant au plus digne la place qu'il avait si longtemps occupée et que nul après lui n'est venu remplir, il est cependant plusieurs écrivains qui jouissent là-bas d'une réelle réputation et qui partout ailleurs feraient encore quelque figure. Tel est Pedro Antonio de Alarcon (1), le plus original de tous, sinon le plus châtié. Conteur facile et agréable, où il excelle, c'est dans la nouvelle, le récit familier; en dépit de ses négligences, il plaît, il intéresse; il a ce charme singulier qui rend les défauts moins sensibles et les qualités plus aimables. C'est un talent très personnel, primesautier, fantasque et sérieux à la fois, tout fait d'oppositions et de contrastes, curieux mélange de

(1) Ce nom était déjà connu dans la littérature espagnole. Né au Mexique, mais venu tout jeune en Espagne, Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza compte parmi les auteurs dramatiques les plus distingués du XVIIe siècle. Malheureusement pour lui, cet Alarcon était bossu, et ses rivaux ne se faisaient faute de le railler cruellement de son infirmité. Un journal du temps mentionne en ces termes sa mort, survenue le 4 août 1639 : *est décédé don Juan de Alarcon, poète fameux par ses comédies et par ses bosses*. Bien que le style en ait vieilli, on admire toujours dans ses vers l'élévation des pensées et la délicatesse des sentimens. On ne le joue plus, mais on le lit encore.

chaleur et d'humour, d'esprit et d'enthousiasme. L'homme d'ailleurs ne diffère point de ses œuvres : cœur généreux, tête ardente, le voilà bien tout entier, et sa vie racontée par lui ne serait peut-être ni le moins complexe, ni le moins curieux de ses romans. Il naquit en 1833 à Guadix, petite ville oubliée de la province de Grenade. C'est là qu'il fit ses premières études, dans ce beau pays de l'Andalousie tout plein de poétiques souvenirs, avec ses tours désertes, ses mosquées muettes, ses palais maures tombant en ruines, « ensevelis au milieu des fleurs. » Durant une partie de son enfance, il avait été aveugle. A quatorze ans, il se rendit à Grenade, s'y fit recevoir bachelier et commença ses études de droit. Malheureusement son père n'était pas riche, les charges étaient lourdes à la maison, les enfans nombreux : il lui fallut revenir dans sa ville natale, et là, renonçant au droit pour la théologie, se préparer à entrer dans les ordres; mais on ne décide pas ainsi d'une vocation. Alarcon n'était pas né pour faire un prêtre; déjà au séminaire il se distinguait entre tous par une curiosité d'esprit, une indépendance de caractère, peu compatibles avec la gravité des fonctions sacerdotales. Les idées nouvelles de la révolution française, pénétrant à la suite des soldats de Napoléon jusqu'au fond de la Péninsule, avaient brisé le moule de la vieille société espagnole : nombre de couvens avaient été fermés, les terres mises à l'encan, les livres des bibliothèques vendus à vil prix ou misérablement abandonnés; notre théologien eut ainsi à sa disposition des milliers de volumes, trésor inestimable dont nul autre que lui ne s'inquiétait plus; il y puisa à pleines mains sans méthode et sans choix, passant indifféremment des encyclopédistes aux pères de l'église, de la poésie à la scolastique et de l'histoire à l'alchimie. Beaucoup de ces livres étaient écrits en italien et en français : seul et sans autre guide que le latin, qui lui servait à comparer les textes, il apprit ces deux langues; en même temps, et comme si tant d'alimens divers ne pouvaient suffire à calmer l'ardeur de son esprit, il commençait à écrire et s'essayait dans tous les genres.

On comprend sans peine quel trouble dut jeter dans l'âme du jeune séminariste ce débordement de lectures incohérentes, inutiles les unes, dangereuses les autres. Depuis longtemps déjà il avait renoncé à suivre la carrière ecclésiastique; mais ses parens tenaient bon. Il imagina de fonder à Cadix, en compagnie d'un de ses amis, un recueil littéraire, *l'Écho d'Occident;* à eux deux et sans quitter leur ville natale, ils se chargeaient de fournir à la consommation du numéro hebdomadaire. Chose curieuse à dire, cette publication réussit, et quand au bout de quelques mois, devenu riche grâce à l'argent des souscripteurs, l'enfant terrible déclara qu'il voulait être libre, il fallut bien le laisser partir. Du reste on aurait tort de croire

qu'Alarcon, en quittant le froc, eût fait également bon marché de ses principes religieux. Plus encore que l'Italie, l'Espagne est par excellence une terre de foi. Alarcon, comme ses compatriotes, est toujours resté profondément catholique, et dans tous ses livres on retrouverait la marque de convictions religieuses que n'ont pu affaiblir en lui ni les doctrines raisonnées des philosophes, ni les agitations d'une vie mondaine, partagée entre le travail et le plaisir.

A Grenade, où il vint s'établir après un court séjour dans la capitale, Alarcon se trouva mêlé à une société de jeunes gens qui se réunissaient pour traiter ensemble des questions d'art et de littérature, et dont plusieurs dans la suite se sont fait un nom à côté du sien : Fernandez Jimenez, Manuel del Palacio, Soler. Il avait repris la publication de son journal. C'est alors qu'éclata la révolution de 1854; beaucoup, grisés de mots, d'utopies libérales, saluaient en elle l'avénement de toutes les réformes, au lieu d'y voir ce qu'elle était en réalité, un coup d'état militaire qui rouvrait pour la malheureuse Espagne l'ère des *pronunciamentos*. Avec l'ardeur et l'imprudence naturelle à son âge, Alarcon se lança dans les idées nouvelles, et, comme il ne trouvait pas à Grenade les esprits assez préparés, il partit pour la capitale. La direction d'un journal satirique, *el Latigo* (*le Fouet*), lui fut offerte : cette feuille, de couleur démocratique, soutenue sous main par de grands personnages, était hostile surtout à la reine Isabelle et aux personnes de la famille royale. Tout ce qu'il avait de verve, d'esprit et de talent, Alarcon, surexcité par le danger et fier de se trouver en vue, le mit au service de la cause, cinglant et fouaillant sans pitié, s'attaquant de parti-pris aux hommes et aux choses. Sa témérité ne tarda pas à lui attirer une grave affaire, et il dut se rendre sur le terrain. Lui-même a jugé plus sévèrement que personne cette époque de sa vie. « A vingt et un ans, dit-il, lorsque j'avais à peine un poil de barbe au menton, chevalier errant de la révolution et soldat du scandale, j'ai lutté face à face contre le pouvoir le plus redoutable de mon pays pour me trouver un beau matin de février seul dans un champ désert, ne sachant pas même défendre ma vie et abandonné à la générosité de mon adversaire. » Dégoûté de la lutte, Alarcon laissa là son journal et son parti, et près de dix ans s'écoulèrent, les dix années de sa jeunesse, avant qu'il reprît la plume pour exprimer une idée politique. Cependant le scandale avait été grand autour de son nom. Consacré démagogue par les mille trompettes de la renommée au moment même où il cessait de l'être, il dut porter longtemps la peine de cette gênante réputation.

Un roman bien mené et intéressant, *le Final de Norma*, qui a été traduit en français, signala sa rentrée dans la carrière littéraire. Alors, sans trêve ni répit, durant plusieurs années, Alarcon

travailla à se faire connaître : il écrivit beaucoup, un peu partout; peut-être eût-il mieux fait, dans l'intérêt même de son talent et de sa réputation, de se ménager davantage. Néanmoins plusieurs de ses articles furent très goûtés : on en admirait la grâce, le ton aimable, le tour toujours facile et original. Il avait désormais trouvé sa voie. Être accueilli et fêté partout, briller dans les salons, les journaux, le théâtre, se laisser entraîner par ce tourbillon d'affaires et de plaisirs, de labeurs acharnés et de joies fiévreuses, qui est la vie des grandes capitales, quel beau rêve pour lui, le rêve de son adolescence, alors que, pauvre séminariste, il songeait à Madrid de loin, et soupirait après cet inconnu de gloire et de bonheur! Et cependant, au milieu de tant de distractions, sa pensée se reportait encore vers ses parens, la maison paternelle, son beau ciel andalou chanté par les poètes, et il prenait plaisir à raconter les épisodes de ses jeunes années. Voici les premières pages d'un de ces récits, *la Nuit de Noël du poète*.

« Il y a bien longtemps de cela, — j'avais alors sept ans, — on était en hiver, et le jour déjà commençait à baisser quand mon père me dit d'une voix solennelle : — Pedro, tu ne te coucheras pas ce soir comme les poules; tu n'es plus un petit garçon maintenant, tu prendras place à table avec les grandes personnes; il faut fêter la Noël.

« Non, jamais je n'oublierai le plaisir que me causèrent ces paroles. J'allais enfin me coucher tard! Je laissai tomber un regard de dédain sur mes autres frères, qui, plus jeunes que moi, n'étaient pas admis à pareil honneur, et tout bas je me mis à songer à l'envie et à l'admiration que j'exciterais quand le surlendemain à l'école, devant mes petits camarades, je raconterais les détails de cette fête qui allait être ma première aventure et comme mon début dans la vie.

« Oh! cette nuit de Noël!

« La prière du soir venait de sonner, la prière des morts comme on dit là-bas au village, dans mon petit village à quatre-vingt-dix lieues de Madrid, à mille lieues du monde, en un pli perdu de la Sierra-Nevada.

« Je crois nous voir encore. Un énorme tronc de chêne pétillait au milieu du foyer; la noire et vaste cheminée nous abritait de son manteau; aux deux bouts, se faisant face, étaient mes deux aïeules qui ce soir-là étaient restées à la maison pour présider la cérémonie de famille; après venaient nos parens, puis nous autres, et au milieu de nous les serviteurs, car en ce jour, eux aussi représentaient la maison, et nous devions tous ensemble nous chauffer au même foyer. Seulement, il m'en souvient, les hommes se tenaient

debout, et les servantes accroupies ou agenouillées : par respect pour les maîtres, nul n'eût osé s'asseoir. Au centre du cercle dormaient les chats, les pattes repliées, le dos au feu. Quelques flocons de neige tombaient par le tuyau de la cheminée, la route aimée des fées et des lutins, et le vent qui soufflait au loin nous parlait des absens, des pauvres, des voyageurs allant par les chemins.

« Mon père et ma sœur jouaient de la harpe, et moi, bien malgré eux, je les accompagnais sur un gros tambour que je m'étais fabriqué le soir même avec un pot cassé. Vous connaissez les airs rustiques que l'on chante dans les campagnes à l'occasion de la Noël? A cela se bornait tout notre concert. Les servantes se chargèrent de la partie vocale et entonnèrent des couplets comme celui-ci :

C'est de Noël la nuit bénie,
Demain doit naître le Sauveur;
Apporte-nous du vin, Marie,
Nous voulons boire en son honneur.

« Et tout le monde était en liesse, tous les visages rayonnaient de plaisir; les gâteaux secs en forme de couronne, les biscuits glacés, le pain d'épice, les confitures préparées par les bonnes sœurs, le rossolis, l'eau-de-vie de guignes, passaient de main en main, et l'on parlait de se rendre ensemble à la messe de minuit, d'assister au petit jour à l'adoration des bergers, de faire des sorbets avec la neige qui tapissait la cour, d'aller voir la crèche que nous autres, les petits garçons du village, nous avions installée au bas du clocher... Tout à coup, au milieu de cette allégresse, parvint à mes oreilles le couplet suivant, chanté par mon aïeule paternelle :

La nuit de Noël est venue,
La nuit de Noël va finir;
Nous aussi, nous devrons partir
Pour une contrée inconnue.

« En dépit de l'insouciance naturelle aux enfans, ce couplet me glaça le cœur. En un instant venaient de s'ouvrir devant moi tous les sombres horizons de la vie.

« Ce fut comme un trait de lumière, comme une intuition au-dessus de mon âge, comme un pressentiment miraculeux, un avant-goût des tristesses et des rancœurs du poète, ma première inspiration en un mot. Je vis avec une lucidité merveilleuse la triste destinée de ces trois générations réunies sous mes yeux et qui constituaient ma famille; mes aïeules, mes parens et mes frères me parurent une armée en marche, dont l'avant-garde entrait déjà dans la tombe, tandis que les derniers n'étaient pas encore sortis du berceau. Et ces trois générations composaient un siècle, et tous les

siècles avaient été semblables, et le nôtre disparaîtrait comme les autres et aussi tous après lui.

La nuit de Noël est venue,
La nuit de Noël va finir!

« Ainsi passe le temps; implacable et monotone, le balancier des heures s'agite dans l'espace, et le retour indifférent des choses contraste avec la courte durée de notre voyage ici-bas.

Nous aussi, nous devrons partir
Pour une contrée inconnue.

« Pensée terrible, sentence affreuse qui, subitement entrevue, était pour moi comme le premier avis que me donnait la mort, comme le premier geste qu'elle me faisait du fond des ténèbres de l'avenir!

« Alors défilèrent devant mes yeux mille noëls passées, mille foyers éteints, mille familles qui avaient dîné à la même table et qui n'existaient plus, — d'autres enfans, d'autres joies, d'autres chants perdus pour toujours, — les amours de mes aïeules, leurs anciennes modes, leur jeunesse lointaine, les souvenirs qui devaient les assaillir en ce moment, — l'enfance de mes parens, leur première nuit de Noël en famille, — tous ces bonheurs de ma maison antérieurs à mes sept ans... Puis l'avenir m'apparut, et je vis également défiler devant moi mille autres noëls qui viendraient à leur tour, nous enlevant peu à peu la vie et l'espérance : mes frères qui se disperseraient dans le monde, nos parens qui mourraient avant nous, c'est la loi de la nature, le XIXe siècle remplacé par le XXe, les braises devenues cendres, ma jeunesse évanouie, ma vieillesse et ma mort, l'oubli qui se ferait autour de mon nom, l'indifférence, l'ingratitude avec laquelle mes petits-enfans vivraient de ma vie, riant et jouissant, tandis que les vers profaneraient de leurs morsures la tête où s'agitaient tant de vastes pensées... Je n'y tins plus, un ruisseau de larmes s'échappa de mes yeux; on me demanda pourquoi je pleurais, et, comme je ne le savais pas moi-même, comme je ne pouvais le distinguer bien nettement, comme d'aucune façon je n'aurais pu l'expliquer, on comprit que j'avais sommeil, et on m'ordonna d'aller me coucher.

« Je pleurai alors de plus belle pour ce nouveau motif, et voilà comment coulèrent tout à la fois sur mes joues mes premières larmes de philosophe et mes dernières larmes d'enfant : maintenant, je puis l'assurer, cette nuit d'insomnie où j'entendis de mon lit les bruits d'un festin auquel je n'assistais pas pour être trop enfant encore (comme on le crut alors), ou pour être déjà trop homme (comme je le soupçonne aujourd'hui), cette nuit de Noël fut une des plus amères de ma vie.

« A la fin, je dus m'endormir, car je ne saurais vous dire si, oui ou non, la conversation continua de rouler sur la messe de minuit, l'adoration des pasteurs et le sorbet projeté. »

II.

Comme s'il craignait de s'attarder trop longtemps à ces touchans souvenirs d'enfance, Alarcon prétendit bientôt donner dans Madrid le ton à la critique théâtrale. Il y porta le même caractère ardent et passionné dont il avait fait preuve dans la politique, et, si ses jugemens sévères n'étaient que trop souvent justifiés, sa franchise ne laissa pas de déplaire à plusieurs. Aussi quand, renonçant au rôle d'aristarque, il voulut à son tour aborder le théâtre, il trouva en face de lui la foule des auteurs mécontens qui avaient mérité et obtenu ses critiques. Après quelques représentations orageuses, sa pièce, *l'Enfant prodigue*, drame en trois actes et en vers, disparut de l'affiche. La cabale seule était-elle cause de cet insuccès, ou bien encore le talent d'Alarcon, si délicat, si original, se prêtait-il mal aux exigences de la scène? Toujours est-il qu'à partir de ce jour Alarcon ne voulut plus rien écrire pour le théâtre.

Un événement heureux vint tout à coup changer le cours de ses pensées et fournir à son activité un but plus noble et plus élevé. Vers la fin du mois d'août 1859, à la suite d'outrages graves au pavillon espagnol, la guerre avait été déclarée entre l'Espagne et le Maroc. De tout temps, Alarcon s'est fait remarquer pour son patriotisme; ce sentiment chez lui a toujours passé avant les sympathies politiques ou les idées de parti; il est un des fervens de la gloire et du passé de l'Espagne. Afrique, Mexico, Gibraltar, ces noms, gros de souvenirs, reviennent sans cesse sous sa plume et lui arrachent des accens de colère et de regret.

L'enthousiasme d'ailleurs était général, et l'Espagne entière se levait pour cette croisade contre l'ancien ennemi; il s'engagea comme simple soldat dans le bataillon des chasseurs de Ciudad-Rodrigo. On connaît les détails de l'expédition : les lenteurs du débarquement, les pluies, le choléra, le manque de vivres, les difficultés d'un terrain à demi noyé, les attaques incessantes des peuplades arabes fanatisées, deux grands mois employés à parcourir neuf lieues à peine, les journées de Castillejos et du Cabo-Negro, enfin la prise de Tetuan et le traité de paix inopinément signé sous la pression de l'Angleterre, que les succès de l'Espagne commençaient à inquiéter. Alarcon fit la campagne en brave soldat. Blessé d'un coup de feu dans la sanglante action du 31 décembre (1), il reçut successivement pour prix de sa valeur la

(1) C'est le même soir, à l'ambulance, que M. de Alarcon fit la rencontre d'une de

croix pensionnée de Maria-Isabel-Luisa et celle de don Fernando, que le général en chef O'Donnell lui décerna sur le champ de bataille. Fort heureusement la blessure était légère et lui permit de suivre l'armée. Après l'entrée des troupes à Tetuan, tandis que le général Rios, institué gouverneur, s'occupait d'assainir et d'organiser la ville, établissait un télégraphe, construisait même un chemin de fer, Alarcon de son côté mettait à profit les loisirs de l'occupation, et, en plein empire du Maroc, fondait un journal; à la première occasion, le publiciste avait reparu; il n'avait eu qu'à demander pour l'obtenir l'imprimerie de campagne du général en chef. *L'Écho de Tetuan*, il est vrai, n'eut qu'un numéro, mais ce numéro marquait une date mémorable dans l'histoire de l'Espagne contemporaine. De retour à Madrid au moment où l'armée victorieuse allait marcher sur Tanger, Alarcon, par une habile polémique dans les feuilles les plus connues de la capitale, sut mieux que personne décider l'opinion publique à une paix devenue nécessaire. Il avait déjà fait paraître son *Journal d'un témoin de la guerre d'Afrique*, qui eut un grand succès. Écrit sous la tente, au milieu des pluies, après les marches, après le combat, avec un entrain et une rondeur toute militaire, ce livre est surtout curieux par l'abondance et l'exactitude des renseignemens; on y sent dans le moindre détail, dans la plus simple description, un réel souci de la vérité; aussi est-ce à lui le premier qu'il faudra toujours s'adresser quand on voudra connaître par tous ses côtés cette singulière expédition où le soldat espagnol retrouva un moment sa vieille gloire et son ancienne fortune.

Peu de temps après, Alarcon partait pour l'Italie. Là encore il heurtait à chaque pas mille souvenirs du passé et de la grandeur nationale. Sur cette terre classique, devenue le berceau de l'église et pendant deux siècles arrosée de tant de sang espagnol, le patriote, le chrétien, l'artiste, étaient émus à la fois, et c'est la triple

nos compatriotes dont il nous a tracé le portrait en ces termes : « Voyez-vous cette sainte femme qui va de lit en lit, offrant aux blessés une tisane rafraîchissante qui les soutient et les ranime? Elle leur parle une langue étrangère, mais sa voix mélodieuse, doucement émue, porte avec elle la consolation. Cette femme est une Française, non pas une cantinière ou une sœur de charité, comme on pourrait le croire au premier abord, mais une femme héroïque et désintéressée qui voyage avec son mari, suivant les guerres et les champs de bataille. Elle fut en Crimée, et maintenant elle revient d'Italie. Est-ce un vœu qu'elle a fait? une pénitence qu'elle s'inflige? Le jour, elle marche au milieu des balles, donnant sa tisane aux blessés, aux blessés seulement, et la nuit, dans les ambulances, elle remplit également sa mystérieuse mission. Elle doit avoir une trentaine d'années; sa figure est noble, même belle; elle porte une longue robe brune; elle s'exprime comme une personne distinguée, et tout en elle est doux, affectueux, angélique. Le respect qu'elle inspire n'a d'égal que le soin avec lequel elle se cache et disparaît les jours où l'on n'a plus besoin d'elle. Je ne l'ai vue jamais qu'au milieu du sang et des larmes, prête à soigner, à consoler. »

impression qu'il s'est efforcé de rendre dans son livre *De Madrid à Naples*, où la grandeur de la pensée ne nuit en rien au charme et à la vivacité du récit. A certains momens, la voix s'élève avec le sujet jusqu'à la poésie. Alarcon en effet est un vrai poète, et même il a publié un volume de vers. *Poésies sérieuses et humoristiques*, sous ce titre un peu prétentieux sont comprises des pièces de tous les genres et de tous les tons. A bien regarder cependant, c'est la note amoureuse qui domine ici avec une légère pointe d'ironie familière à l'auteur. Ne va-t-il pas jusqu'à dédier son livre à sa femme, un livre où chaque feuillet amène une réminiscence? Il est vrai qu'il s'en tire assez finement. « C'est pour toi, mon amie, que j'ai réuni ces vers, qui sont comme des fleurs fanées dispersées au vent de l'oubli; je te les offre. Ah! je n'eusse chanté que toi et ton amour, si c'était toi la première que j'avais connue! »

Alarcon, a-t-on dit là-bas, est un poète *subjectif*, il fait de la poésie *autobiographique*; voilà certes de bien grands et terribles mots, et la chose gagnerait à être exprimée plus modestement. Depuis plusieurs années déjà, les Espagnols se sont épris d'un bel amour pour la philosophie allemande et ses plus modernes représentans; des doctrines mêmes, tout porte à croire qu'ils n'ont compris ni peu ni prou; du moins en ont-ils gardé le jargon, dont ils se servent en toute occasion, et là même où il n'a que faire, à propos de poésie par exemple. En d'autres termes, Alarcon dans ses vers se livre à nous tout entier, il nous ouvre son âme, ce qui est encore le meilleur moyen d'arriver à l'âme des autres, il nous fait part de ses joies et de ses tristesses, de ses espérances et de ses déceptions, et cette confession volontaire, moitié larmes, moitié sourire, emprunte au caractère du poète un intérêt tout particulier. Une simple citation suffira pour faire juger du ton de l'ouvrage : « Personne ne meurt d'amour, disent les docteurs de notre siècle; mais quand on a aimé vraiment, c'est l'âme qui meurt d'amour ou c'est l'amour qui meurt, et certes ce doit être bien incommode que de porter toujours dans l'âme un amour mort. »

Les mêmes qualités d'esprit se retrouvent dans un volume d'articles détachés, *Cosas que fueron*, *Choses passées*, et deux volumes de nouvelles choisies par l'auteur entre beaucoup d'autres, car les livres qu'il a publiés formeraient à peine la dixième partie de son œuvre. Ces nouvelles, fort courtes pour la plupart, ont paru d'abord dans des journaux ou des recueils. Cela tient aux conditions mêmes de la publicité en Espagne, où le peuple lit peu de livres; les romans les plus longs se vendent par livraisons séparées. Pour tout dire, le caractère d'Alarcon et la nature de son talent s'accommodaient assez bien de cette production hâtive et quotidienne; nous serions même en droit de lui reprocher un peu trop de précipitation et de

négligence. Ses petits récits d'ordinaire commencent très bien, mais ne finissent pas. L'auteur, on le voit, s'est trouvé séduit par une heureuse idée, et vite il a pris la plume; puis, à mesure qu'il avance, sa main se fatigue, son esprit, toujours inquiet, passe à un autre sujet, et le dénoûment se bâcle tant bien que mal. Ce défaut est commun à tous les Espagnols : ils ont reçu en partage l'esprit, la facilité, une langue admirable, riche autant qu'harmonieuse et souple autant que forte; mais, comme dans les contes de fées, une méchante vieille est venue qui leur a refusé le dernier des dons, celui qui leur eût permis de mettre à profit tous les autres : ils redoutent l'effort et le travail. Du moins Alarcon a-t-il un mérite bien particulier, c'est qu'il voit toujours les choses par leur côté original. Son imagination inépuisable rajeunit jusqu'aux lieux-communs, et, à défaut d'autre ressource, lui fournit sur tout sujet les développemens les plus riches et les plus brillans. L'écueil serait d'en abuser, et il abuse quelquefois; ainsi dans sa façon de couper le récit, de s'adresser au lecteur, de donner cours à l'improviste à ses réflexions personnelles : il tombe alors dans le *procédé*. Le style chez Alarcon est bien en rapport avec les idées; il est varié, plein d'éclat, mais surtout clair et précis, légèrement *afrancesado*, comme on dit en Espagne, non sans une nuance de reproche; en effet, Alarcon s'est beaucoup occupé de la littérature française, et l'on relèverait dans ses écrits plus d'une expression et d'un tour de phrase empruntés à nos bons auteurs. Ce n'est pas qu'il ignore rien des finesses ou du maniement de son idiome natal; mais il veut avant tout rendre exactement sa pensée, et pour cela il passera au besoin par-desus toutes les règles et toutes les défenses de la syntaxe. Les deux morceaux suivans sont tirés de son premier livre de nouvelles.

BONNE PÊCHE.

La guerre de la succession venait de finir : couvert de gloire et de blessures, mais sans un maravédis en poche, comme il arrivait alors à presque tous les héros, le noble baron de Mequinenza rentra dans son castel démantelé afin de s'y reposer des dures fatigues des camps et d'y manger en paix les maigres revenus attachés à son titre.

Deux mots sur le guerrier et deux aussi sur sa gentilhommière.

Don Jaime de Mequinenza, baron de Mequinenza, qui avait servi comme capitaine dans les armées du petit-fils de Louis XIV, était à cette époque un homme de trente-cinq ans, grand, beau, hardi, entreprenant, peu lettré, mais loquace à l'extrême et prisant fort les jolies filles. Ajoutez à cela qu'il était orphelin, garçon, unique

héritier de sa race, et vous aurez une idée complète de notre hidalgo aragonais.

Quant au château, c'était tout le portrait de son maître, à la solidité près, s'entend; mais pour ce qui est de l'abandon, de la misère et de la fierté, vive Dieu! il ne le cédait à personne. Figurez-vous (et je dis *figurez-vous* parce qu'il s'est effondré depuis lors), figurez-vous ce singulier manoir, moitié bâti, moitié taillé dans les flancs d'une roche que d'un côté baignent les eaux de l'Èbre, et qui de l'autre s'appuie à une montagne dont la cime va se perdre dans les nues.

Au pied de cette roche, il y avait une douzaine de maisons et de chaumières habitées par les vassaux du baron, autrement dit par les cultivateurs des quatre arpens de terre qui constituaient ses états. Du hameau au manoir, on s'élevait par quinze rampes successives qui aboutissaient à un fossé profond pourvu de son pont-levis. Une saignée faite à l'Èbre, à une demi-lieue environ du château-fort, alimentait d'eau ce fossé, et, convertie en un torrent furieux, courait de nouveau se précipiter dans le fleuve.

Accrochée également au flanc inaccessible de la montagne, séparée du château par cette chute d'eau, et comme lui surplombant au-dessus de l'Èbre, était une autre roche plus petite couronnée par une cabane et un étroit verger, sorte de jardin suspendu, établi là par la main audacieuse de l'homme. Une large planche de noyer reliait en manière de pont le château et la cabane, et, s'il était impossible d'arriver au premier, le tablier du pont-levis une fois levé, il devenait plus impossible encore de parvenir jusqu'à la seconde sans le secours de la planche.

Sur la roche seigneuriale, nous l'avons déjà dit, vivait don Jaime de Mequinenza; il nous reste à ajouter que l'autre roche, la roche feudataire, était habitée par un simple pêcheur d'anguilles, alors en train de faire fortune, grâce à l'ingénieuse idée qu'il avait eue d'établir sa demeure en ces parages déserts et redoutés.

Damien, ainsi se nommait le pêcheur, avait imaginé de suspendre à même le petit pont un vaste filet en forme de nasse; l'eau de la cascade passait aisément au travers des mailles, mais aussi toutes les anguilles qui, entraînées par le courant, se voyaient forcées de sauter le pas pour retourner à l'Èbre, leur berceau, demeuraient prises aux rets de Damien, et celui-ci tout aussitôt partait les vendre dans les villages circonvoisins à un prix d'autant plus modique qu'il lui en avait moins coûté pour les prendre. Et maintenant, puisque nous connaissons topographiquement le théâtre de notre histoire, passons à des détails plus intimes.

Nous avons dit que Damien faisait fortune avec ses pêches miraculeuses; mais nous avons oublié de dire que Damien malgré tout

n'avait jamais un sou vaillant. C'est que Damien, comme beaucoup d'autres hommes, avait commis la sottise de se marier avec une jeune fille fort gentille, fort gracieuse et fort amie de la toilette, une coquette en un mot, une coquette d'instinct.

Carmela, diminutif amoureux de Carmen, Carmelita, comme il l'appelait lui-même, était une jouvencelle de ce pays, qui ne savait pas lire et n'en sentait pas le besoin, mais qui aurait pu tenter saint Antoine en personne, si le pieux anachorète n'eût été secouru de la grâce de Dieu. C'est vous dire qu'elle avait pour elle toute la grâce du diable.

Elle était blonde, comme il arrive toujours en pareil cas, petite de corps, rondelette, et avec cela plus svelte qu'un jonc et souple comme l'osier. De la ceinture en haut, c'était merveille! Quelle taille, quelles épaules, quelle gorge! Et quelle tournure, quelle démarche, quel tour de tête! Blanche comme la neige, colorée comme un soir de mai, saine comme l'air de ces hauteurs, amoureuse comme une tourterelle en cage, avec un sourire, un regard, des mains, des bras potelés, et une robe, et une petite jupe, et des chevilles mignonnes à faire rêver du paradis!

Ah! Carmen, Carmela, Carmelita! que devait faire le pauvre Damien, sinon t'adorer et te cacher tout au haut d'un rocher, là où tu étais défendue du monde par un vrai château féodal, où personne ne pouvait te rendre visite le jour sans que tout le hameau s'en aperçût, et toute la vallée et tous les alentours, ni rôder la nuit autour de ta cabane, sauf à distance et de 1,500 pieds plus bas!

Mais, comme les jeunesses d'un pareil mérite s'aiment elles-mêmes quand elles n'ont pas qui les aime (et tout aussi bien quand elles ont quelqu'un), il arriva que Carmen, quoiqu'elle vécût toute seule et sans être vue de personne que de son mari, dépensait le prix de toutes les anguilles de l'Èbre en tabliers, basquines, bagues, boucles d'oreilles et autres colifichets. Une vraie petite-maîtresse de la tête aux pieds!

Pénétrée peut-être de sa haute mission dans le monde, Carmela se parait tous les jours comme pour aller au bal, et s'asseyait à la porte de sa chaumière. C'est là que la voyaient les moineaux, les fleurs du jardin et les cieux... sans plus; mais elle attendait tranquille l'heure de sa destinée. Le château, unique voisin de la cabane, se trouvait complétement désert, — nous nous rapportons à l'état des choses antérieur au retour de don Jaime de Mequinenza, — et de la vallée on ne distinguait la femme du pêcheur que comme une grosse fleur aux couleurs éclatantes suspendue sur la pente de l'abîme. C'est donc par la route de l'air que devait arriver l'amant que Carmelita attendait en grande toilette, à supposer que

Carmelita désirât en effet avoir un amant. — Mais alors, allez-vous dire, Carmela n'aimait pas son mari. — Eh! que sais-je? Tout ce que je puis assurer, c'est qu'elle était fort gentille et qu'elle vivait fort seule, car Damien passait la majeure partie du temps à vendre ses anguilles dans les environs.

D'ailleurs il lui avait défendu de descendre au hameau durant ses absences, et elle obéissait aveuglément à son mari,... parce que Dieu le commande ainsi, et encore parce qu'une aussi charmante dame ne pouvait guère se commettre avec de grossiers paysans. — Vous me direz que Damien, lui aussi, était un grossier paysan, et partant je semble avouer qu'il ne plaisait pas à Carmelita. — Eh bien! non, il ne lui plaisait pas.

Et comment donc aurait-il pu lui plaire, malpropre et mal vêtu qu'il était, avec ses mains calleuses, labourées d'épines, son teint brûlé, tanné par le soleil et les pluies, empestant la marée à quinze pas de distance, à elle surtout si belle, si élégante, fière et pimpante comme une Madrilène? Il est vrai que, si le pauvre pêcheur était fort mal attifé, c'est que sa jolie épouse l'était beaucoup mieux; il est vrai que, si le mari avait travaillé moins pour ménager ses mains, la femme aurait dû travailler davantage et gâter les siennes; il est très vrai enfin qu'avec ce poisson qui sentait si mauvais on payait ces savons de luxe qui sentaient si bon! Mais à quoi sert de raisonner avec une femme et surtout avec une femme de dix-neuf ans, aussi fraîche, aussi légère, aussi charmante que les sept couleurs de l'arc-en-ciel? Ah! la reconnaissance est un sentiment trop sérieux pour une jeune femme, et la justice une idée trop incommode pour une imagination riante. La vertu s'épure au creuset du malheur, et Carmelita était très heureuse.

Tout cela signifie ou veut signifier que la belle enfant s'enamoura de don Jaime de Mequinenza dès que le bruit courut par le village que le jeune seigneur allait rentrer vainqueur dans son château.

Don Jaime revint en effet, et comme il l'aimait déjà en imagination, s'il est permis de parler ainsi, M. le baron n'eut qu'à voir Carmela pour s'en éprendre éperdument.

Damien en attendant pêchait des anguilles. Toutefois, depuis que le baron de Mequinenza était rentré au château, une vague inquiétude agitait l'âme du jaloux; si enraciné que fût en son cœur, comme chez tous les membres de sa famille, le respect qu'il portait à son seigneur et maître, il ne pouvait s'empêcher de penser que don Jaime était bien amoureux et sa femme bien gentille, et qu'entre le château et la cabane il y avait moins de distance qu'entre la cabane et le hameau, surtout en tenant compte du susdit petit pont.

Aussi Damien, prétextant un rhumatisme à la jambe droite, avait-

il pris avec lui un jeune garçon qui allait vendre les anguilles dans le voisinage, et lui-même ne quittait plus la cabane qu'à de fort rares intervalles et pour peu de temps.

A vrai dire, ses craintes n'étaient pas trop mal fondées. Don Jaime et Carmelita étaient déjà fatigués de correspondre par le télégraphe, comme on dirait aujourd'hui; ils étaient fous l'un de l'autre et l'autre de l'un, ainsi qu'il est naturel entre gens qui se regardent et ne se parlent pas. L'amour platonique leur devenait à charge, la distance odieuse, le petit pont... facile à traverser, et ils attendaient avec anxiété une absence de Damien pour avoir un rendez-vous. Tout cela, ils se l'étaient dit par signes.

C'était un beau soir de mai, un très beau soir, ma foi! Les deux époux jouissaient des derniers rayons du soleil couchant à la porte de leur cabane. Ce soleil, qui se couchait il y a un siècle et demi, est le même que vous connaissez tous. Aussi nous ne le décrirons pas. Nous dirons seulement que ce soir-là il s'enfonçait derrière les montagnes avec une lenteur et une majesté toute particulière, comme s'il pensait ne devoir plus revenir jamais. C'était un de ces momens augustes où il semble que le temps se soit arrêté, une de ces fêtes de la nature dont l'histoire ne parle pas, une de ces journées splendides et solennelles où l'on s'imagine que le monde est arrivé pour la première fois à l'apogée de sa beauté, et que tout le temps antérieur a été pour lui une période d'adolescence, comme tout le temps qui va suivre sera un dépérissement, une décadence, une vieillesse pénible aboutissant au néant.

Carmela et Damien contemplaient en extase ce soleil, dont les derniers feux teignaient l'horizon d'une couleur prophétique. Si inculte et grossière que fût leur nature, tous deux sentaient alors, — en vertu sans doute de l'excitation morale où ils étaient arrivés, — que le coucher du soleil ne devait pas leur être ce soir-là aussi indifférent que les autres jours, et par cela même que leur intelligence bornée ne leur permettait pas de se rendre compte de ce qu'ils éprouvaient ni d'analyser les sombres pressentimens qui agitaient leur âme, à mesure que le soleil disparaissait à l'horizon, leur trouble, leurs angoisses augmentaient; ils se taisaient, craignant de trahir leurs secrètes pensées, n'osant pas même lever les yeux.

Entre les deux criminels, entre l'épouse qui méditait la trahison et le mari jaloux qui projetait l'assassinat, s'était établi un accord tacite et comme une complicité inavouée, à ce point que ni l'un ni l'autre ne songeait à s'étonner d'un silence si long et si singulier.

Lorsqu'enfin le soleil eut complétement disparu, tous deux respirèrent avec force comme après une longue et pénible tâche. C'en était fait; leur résolution était prise. Ils se regardèrent sans plus de crainte ni de réserve. Damien leva les yeux vers le château et

salua avec assurance le baron de Mequinenza, qui tenait les siens fixés sur Carmelita; celle-ci de son côté salua le gentilhomme de l'air du monde le plus naturel. Damien, qui l'avait vue, étira en souriant sa jambe malade, et, se tournant vers sa femme : — Décidément, dit-il, je suis tout à fait bien; je vais faire un tour au village pour voir si je parviens à faire rentrer quelques pièces blanches qui me sont dues; j'y passerai la nuit, et demain matin de bonne heure je viendrai relever les filets et ramasser le poisson. Allons, adieu, Carmelita.

— Adieu, Damien, dit Carmelita sans autre émotion.

Jamais les deux époux ne s'étaient séparés ainsi; mais ils ne s'arrêtèrent pas à cette observation. Damien prit son chapeau, un gros bâton qui lui servait de canne, traversa le pont de noyer et descendit la pente en côtoyant les douves du château. Le soleil dorait encore au loin la crête d'une haute montagne.

Huit heures après, le soleil était de retour à la porte de la cabane. Toute la tristesse, tout le sérieux avec lequel il s'était couché la veille avait été pure plaisanterie. Il se trouvait là de nouveau, plus allègre que jamais, rouge comme un flambeau allumé, s'élevant dans le ciel avec la même indécision que s'il faisait le voyage pour la première fois, et répandant la vie et la gaîté partout où pénétraient ses rayons. L'eau étincelait, les poules caquetaient, les brumes de l'Èbre se déchiraient comme un voile de gaze, les moineaux voletaient plus hardis, et troupeaux et bergers s'agitaient au fond des vallées.

C'était en effet le même soleil qui, durant ces huit heures d'absence, avait traversé l'océan, marqué midi en Amérique, servi de dieu aux peuplades idolâtres de la Mer-Pacifique, éclairé nombre de mariages en Chine, brûlé les déserts de l'Indoustan, baisé les pierres du saint-sépulcre, sonné l'heure de la mort pour quelques Grecs modernes, et maintenant, comme un curieux, il venait savoir ce qui pouvait être advenu de ces deux pêcheurs du Haut-Aragon qu'il avait laissés la veille au soir assis devant la porte de leur cabane.

Quant à Damien, nous pouvons dire que lui aussi se trouvait ce matin plus content que la veille, s'il faut en juger du moins par l'allure alerte et joyeuse dont il grimpait les rampes du château, suivi des autres pêcheurs du village, tous en chœur chantant à tue-tête la plus vilaine chanson du pays. Ils parvinrent au pont-levis, qui était déjà baissé, traversèrent les cours du château encore endormi, et arrivèrent à l'esplanade, située en face de la cabane de Damien.

— La cascade fait bien du bruit, dit un des pêcheurs.

— Mais le petit pont? demanda Damien.

— Tiens, c'est vrai... Voyez, voyez, il s'est effondré, et par les deux bouts encore; il n'en reste plus trace.

— Comment cela s'est-il fait? Une planche en noyer si large et si solide! Bon, il faudra que j'en achète une autre aujourd'hui, repartit Damien avec un mouvement d'épaules. Allons, garçons, aidez-moi à relever cette paire de nasses avant qu'il soit plus tard. — Et, reprenant l'air interrompu, il commençait à tirer les filets.

— Diable! comme ça pèse! s'écria un pêcheur.

— Eh! eh! tu as fait là un joli coup; deux cent cinquante livres pour le moins, dit un second. Bonne pêche!

— Je le crois, ajouta un autre, il aura pêché la poutre du pont.

Damien sourit.

— Tu dis que le tien pèse là-bas, cria un autre pêcheur qui tirait de l'eau le second filet; eh bien! celui-ci ne pèse pas moins, trois cents livres, j'en jurerais.

— C'est une couple de quartiers de rocs qui se sont pris dans les mailles, dit un envieux.

Damien devenait sombre, inquiet, des gouttes de sueur perlaient sur son visage.

— Comment? l'un autant que l'autre? murmurait-il tout bas. — Et, s'aidant tant bien que mal des assises du pont, il franchit la cascade et se dirigea vers sa cabane.

Le premier filet commençait à paraître en dehors de l'eau. Il contenait en effet la poutre de noyer, pas tout entière, il est vrai, mais une moitié seulement bien exactement coupée. Le pont avait été scié pendant la nuit.

Les pêcheurs n'étaient pas encore revenus de leur surprise, quand ils reculèrent tout à coup avec des cris d'effroi. A ces cris répondit de la cabane une plainte sourde, horrible, déchirante, et Damien apparut sur le seuil, les cheveux hérissés, le regard stupide, riant d'un rire étrange, comme un être privé de raison. Les pêcheurs avaient vu au fond du premier filet le cadavre de don Jaime.

Dans la cabane, Damien n'avait rencontré personne, le lit de Carmelita n'était pas même défait, mais son corps se trouvait au fond du second filet avec la seconde moitié de la poutre de noyer.

— Elle aussi! je n'en voulais pas autant. Elle aussi! bonne pêche! cria Damien de toute la force de ses poumons, et il courut s'enfermer dans la cabane.

Quand la justice entra pour le prendre, elle le trouva armé d'une scie qui se coupait la main droite, et criait sans relâche avec d'horribles éclats de rire : — Bonne pêche!

Il était fou.

LE CORNET A PISTONS.

— Maître Basile, jouez-nous un petit air, nous allons danser.

— Oui, oui, maître Basile, jouez-nous du cornet à pistons.

— Joaquin apprend la musique. Qu'on aille chercher pour maître Basile le cornet de Joaquin.

— Allons, c'est bien; nous jouerez-vous quelque chose, maître Basile?

— Non, mes enfans.

— Comment, non?

— J'ai dit non.

— Et pourquoi?

— Je ne sais pas jouer.

— Vous ne savez pas! Oh! quel hypocrite! c'est pour se faire prier.

— Bah! bah! nous connaissons bien que vous avez été musicien de première classe au régiment.

— Et que personne jusqu'ici n'a joué comme vous du cornet à pistons.

— Et qu'on vous a entendu à la cour.

— Et que vous avez une pension.

— Allons, maître Basile.

— Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai joué du cornet à pistons, j'ai même été un virtuose, comme vous dites maintenant; mais il est vrai aussi que, voici quinze ans et plus, j'ai fait cadeau de mon instrument à un pauvre, et depuis lors je n'ai plus même fredonné une note.

— Quel dommage! un si grand musicien!

— Mais ce soir vous allez bien jouer, n'est-ce pas? Ici, à la campagne, tout est permis.

— Aujourd'hui surtout, le jour de ma fête.

— Bravo! bravo! voilà l'instrument.

— Oui, jouez-nous une valse.

— Non, une polka.

— Une polka, allons donc, un fandango.

— Oui, oui, un fandango, la danse nationale.

— Je le regrette beaucoup, mes enfans, je ne puis jouer.

— Vous si aimable!

— Si complaisant!

— C'est votre petit-fils chéri qui vous le demande.

— Et votre petite-nièce.

— Laissez-moi, au nom du Dieu puissant, j'ai dit que je ne jouais pas.

— Mais pourquoi?

— Parce que je l'ai juré.

— A qui?

— A moi-même, à un mort, à ta pauvre mère, ma fille.

A ces mots prononcés d'une voix émue, tous les visages se couvrirent subitement d'un voile de tristesse. — Oh! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour apprendre la musique! poursuivit le vieillard.

— L'histoire, l'histoire! s'écrièrent les jeunes gens, contez-nous cette histoire.

— En effet, dit maître Basile, c'est toute une histoire. Écoutez donc.

Et, s'asseyant sous un arbre, tandis qu'une foule de jeunes têtes curieuses faisaient cercle autour de lui, il raconta en ces termes comment il avait appris le cornet à pistons. C'est ainsi que Mazeppa, le héros de lord Byron, assis également sous un arbre, raconte un soir à Charles XII la terrible histoire de ses leçons d'équitation; mais écoutons maître Basile.

« Il y a vingt-trois ans bientôt, l'Espagne était en proie à la guerre civile; don Carlos et Isabelle se disputaient la couronne, et les Espagnols, partagés en deux camps, versaient leur sang dans cette lutte fratricide.

« J'avais un ami lieutenant de chasseurs au même bataillon que moi, l'homme le plus capable que j'aie connu; nous avions été élevés ensemble, ensemble nous étions sortis du collége. Nous nous étions trouvés mille fois sur le même champ de bataille, luttant l'un près de l'autre, et nous voulions tous deux mourir pour la liberté; il était même, si l'on veut, plus libéral que moi.

« Par malheur, mon ami Raymond fut victime d'une injustice, d'un abus d'autorité, d'un de ces actes d'arbitraire que parfois à l'armée commettent les supérieurs et qui dégoûtent le plus honnête homme de la carrière la plus honorable; dès ce moment, l'officier résolut d'abandonner ses soldats, l'ami de quitter son ami, le libéral de passer aux rebelles, le subordonné de tuer son colonel. A Dieu le père lui-même, Raymond n'aurait pas pardonné une injustice.

« Toutes mes instances furent inutiles pour le dissuader de son projet; c'était chose décidée : il changerait le shako pour le béret, lui qui pourtant détestait mortellement les carlistes.

« Nous nous trouvions pour le moment dans la province des Asturies, à trois lieues de l'ennemi. La nuit que Raymond avait choisie pour déserter était arrivée, une nuit froide, pluvieuse, apportant avec elle les sombres pensées; on devait se battre le lendemain. Vers minuit, Raymond entra dans ma tente, je commençais à m'endormir.

« — Basile, murmura-t-il à mon oreille.

« — Qui est là?

« — C'est moi, adieu!

« — Tu pars déjà?

« — Oui, adieu! — Et il me prit le bras. — Écoute, continua-t-il, si demain, comme on l'attend, il y a une bataille, et si nous nous rencontrons...

« — Je sais, nous sommes amis.

« — Bien; nous nous embrassons et nous continuons à nous battre, chacun de notre côté. Moi, je mourrai sûrement, car je ne veux pas quitter la place avant de m'être vengé du colonel. Quant à toi, Basile, ne t'expose pas trop. La gloire, vois-tu, c'est fumée.

« — Et la vie?

« — Oui, tu as raison, deviens commandant, reprit Raymond en haussant la voix; la solde, voilà qui est plus sérieux,... du rhum, du tabac, de belles filles... Hélas! tout est bien fini pour moi.

« — Grand Dieu! quelle idée as-tu donc, lui dis-je tout bouleversé. Nous nous sommes déjà tous deux tirés de plus d'un mauvais pas.

« — Eh bien! fixons-nous un lieu où nous retrouver après le combat.

« — Où tu voudras.

« — Dans l'ermitage de Saint-Nicolas, à une heure de la nuit; celui qui n'y sera pas, c'est qu'il n'aura pu, c'est qu'il sera mort. Est-ce convenu?

« — Parfaitement. Adieu donc.

« — Adieu.

« Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, puis Raymond disparut dans les ténèbres de la nuit.

« Comme nous le craignions ou plutôt comme nous l'avions prévu, les rebelles nous attaquèrent le lendemain. L'action fut chaude et dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au soir. Une seule fois dans la mêlée je pus apercevoir mon ami Raymond; sa tête était coiffée du petit béret carliste; on l'avait déjà nommé commandant, il avait tué notre colonel. Quant à moi, je n'eus pas autant de bonheur, je fus fait prisonnier par l'ennemi.

« C'était une heure du matin, l'heure de mon rendez-vous avec Raymond. Je me trouvais enfermé dans une chambre qui nous servait de prison, au milieu d'un petit village occupé alors par les carlistes. Je m'informai de Raymond.

« — C'est un vaillant, me répondit-on, il a tué un colonel, mais il doit être mort.

« — Comment cela?

« — Eh oui, il n'est pas encore revenu.

« Oh! je souffris bien cette nuit! Une espérance me restait pour-

tant. Raymond sans doute m'avait attendu à l'ermitage, et voilà pourquoi on ne l'avait point revu.

« Comme il doit être inquiet de ne m'avoir pas trouvé au rendez-vous! pensais-je tout bas. Il me croit tué à coup sûr; mais au fait suis-je si loin de ma dernière heure? Les carlistes fusillent tous leurs prisonniers; c'est demain que je dois mourir. Il est vrai que Raymond reviendra auparavant... Et si je meurs aujourd'hui... Mon Dieu, mon Dieu, ma tête se perd.

« C'est au milieu de ces réflexions que le jour m'apparut. Un aumônier entra dans ma prison; tous mes compagnons dormaient.

« — Il faut mourir! m'écriai-je en voyant le prêtre.

« — Oui, répondit-il avec douceur.

« — Quoi! déjà?

« — Non, dans trois heures.

« Une minute après, mes compagnons étaient réveillés; mille cris, mille sanglots, mille blasphèmes, firent retentir les échos de la prison.

« Un homme qui va mourir s'attache d'ordinaire à une idée fixe et ne la quitte plus. Cauchemar, fièvre ou folie, c'est ce qui m'arriva. L'idée de Raymond s'empara de mon esprit : je le voyais vivant, je le voyais mort, tantôt luttant dans la mêlée, tantôt m'attendant à l'ermitage. J'étais sourd, muet, insensible, idiot enfin.

« On m'enleva mon uniforme d'officier, et on me mit un bonnet et une capote de soldat; puis je marchai à la mort avec mes vingt compagnons. De ce nombre, un seul devait échapper au supplice comme musicien; les carlistes faisaient grâce de la vie aux musiciens parce que ces pauvres diables n'étaient guère à craindre dans les combats, et aussi parce qu'ils voulaient eux-mêmes former des corps de musique pour leurs bataillons.

« — Et vous étiez musicien, maître Basile, c'est ce qui vous a sauvé, s'écrièrent les jeunes gens tout d'une voix.

« — Non, mes enfans, reprit le vétéran, je n'étais pas musicien.

« Les carlistes s'alignèrent en bataille, un peloton se détacha, le peloton d'exécution, et l'on nous plaça par devant. J'avais le numéro dix, je devais donc mourir le dixième; alors je pensai à ma femme et à ma fille, à ta mère et à toi, mon enfant.

« L'exécution commença. Comme j'avais les yeux bandés, je ne voyais pas mes compagnons; je voulus compter les décharges pour savoir quand viendrait mon tour, mais avant la troisième détonation je perdis le compte.

« Ah! ces coups de fusil, je les entendrai toujours! Ils me semblaient résonner au loin, bien loin, à mille lieues, et tout à coup éclater dans ma tête.

« Les détonations se succédaient cependant.

« — A moi maintenant, me disais-je. Les balles sifflaient, et j'étais vivant.

« Pour le coup, voilà mon tour, c'est fini... Je sentis qu'on me prenait par les épaules, qu'on me secouait, qu'on me parlait à l'oreille. Je tombai, je ne pensai plus, puis je rêvai que j'étais mort fusillé...

« Le rêve durait-il encore? J'étais couché dans une chambre, celle même qui nous avait servi de prison. Je ne voyais rien.

« Je portai la main à mes yeux pour en retirer le bandeau, et je reconnus que j'avais les yeux libres, grands ouverts, mais la prison était pleine de ténèbres. J'entendis alors sonner une cloche et je me pris à trembler : c'était la prière du soir.

« Il est neuf heures, pensai-je, mais à quel jour sommes-nous? Une ombre plus épaisse que celle qui m'entourait se pencha sur moi, cette ombre avait une forme humaine.

« Mes lèvres murmurèrent inconsciemment un nom, le nom que je répétais sans cesse dans mon cauchemar : Raymond.

« — Que veux-tu, me dit une voix qui s'élevait de mon côté.

« — Mon Dieu! m'écriai-je, est-ce toi, Raymond? Tu vis encore?

« — Oui.

« — Et moi?

« — Toi aussi.

« — Où suis-je alors? A l'ermitage? J'ai donc rêvé? Je n'étais pas prisonnier.

« — Non, Basile, tu n'as pas rêvé, je vais tout te dire. Hier, dans la mêlée je frappai le colonel, j'étais vengé; puis la fureur m'aveugla et je tuai, je tuai jusqu'à la nuit, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul *christino* dans la plaine; quand la lune se leva, j'étais très fatigué et je me souvins de toi; alors je dirigeai mes pas vers l'ermitage de Saint-Nicolas dans l'intention de t'attendre. Il était dix heures du soir, le rendez-vous était pour une heure; la nuit d'avant je n'avais pas fermé les yeux, je m'endormis.

« A une heure, je me réveillai en poussant un cri; je regardai autour de moi et me trouvai seul. Deux heures, trois heures, quatre heures sonnèrent; tu ne paraissais pas. Sans doute tu étais mort; cette pensée me désespérait.

« Le jour parut enfin. Je quittai l'ermitage et me dirigeai vers ce village où se trouvaient réunis mes nouveaux frères d'armes. Tous croyaient que j'étais resté sur le champ de bataille; on m'accueillit à bras ouverts, on me combla d'éloges et de distinctions, puis tout à coup en causant j'appris que vingt et un prisonniers allaient le matin même être fusillés.

« Un pressentiment traversa mon âme. Basile serait-il parmi eux?

Je courus; le peloton d'exécution était déjà formé, j'entendis tirer quelques coups, la fusillade commençait.

« Je te cherchai des yeux, mais je ne voyais plus, la douleur m'aveuglait. A la fin, je t'aperçus : tu allais mourir fusillé, il ne manquait plus que deux numéros pour arriver à toi. Que faire? J'étais fou. Je poussai un cri, je te saisis dans mes bras, et d'une voix déchirante, désespérée, je m'écriai :

« — Oh, pas celui-là, mon général, pas celui-là.

« Le général, qui présidait à l'exécution et qui déjà me connaissait pour ma conduite de la veille, m'adressa la parole. — Quoi donc, est-il musicien?

« Ce mot fut pour moi ce que serait pour un aveugle la clarté du jour aperçue tout à coup; je restai ébloui. — Musicien! m'écriai-je, oui, oui, mon général;... musicien, un grand musicien. Toi cependant, tu étais tombé sans connaissance.

« — Et de quel instrument joue-t-il? demanda le général.

« — De quel instrument?.. De... du... oui, c'est juste, c'est cela... du cornet à pistons.

« — Vous manque-t-il un cornet à pistons? poursuivit le général en s'adressant au chef de musique.

« La réponse tarda cinq secondes, cinq siècles pour moi.

« — Oui, général, précisément, dit enfin le chef de musique.

« — Alors qu'on tire cet homme des rangs et que l'exécution continue sans retard.

« Je te relevai bien vite, et, te prenant entre mes bras, je te portai jusqu'ici.

« Raymond n'avait pas encore fini de parler, je ne fis qu'un bond et je lui sautai au cou, pleurant, riant tout à la fois.

« — Je te dois la vie, m'écriai-je.

« — Pas tout à fait, répondit Raymond.

« — Comment donc?

« — Sais-tu jouer du cornet à pistons?

« — Moi? non.

« — Eh bien! te voilà frais.

« En effet, mes enfans, j'étais subitement devenu froid comme un marbre.

« — Et la musique, poursuivit Raymond, connais-tu la musique?

« — Un peu, fort peu, tu sais bien, ce qu'on nous a appris au collége.

« — Bien peu alors, ou, pour mieux dire, rien. Tu es perdu sans ressource, et moi-même avec toi; on me prendra pour un traître, on dira que j'ai voulu tromper. Avant quinze jours, le corps de musique dont tu dois faire partie sera organisé.

« — Quinze jours!

« — Ni plus ni moins, et comme tu ne joueras pas du cornet à pistons, à moins que Dieu ne veuille faire un miracle en ta faveur, on nous fusillera tous les deux.

« — Te fusiller! m'écriai-je. Toi? Pour moi, pour moi qui te dois la vie? Oh! non, ce n'est pas possible, le ciel ne le voudrait pas. Dans quinze jours, je saurai la musique, et je jouerai du cornet à pistons.

« Raymond se mit à rire.

« Que vous dirai-je, mes enfans? En quinze jours, oh! puissance de la volonté, en quinze jours y compris les nuits, car je ne me donnais pas un seul instant de repos même pour dormir, en quinze jours j'appris à jouer.

« Raymond et moi sortions dans la campagne, et nous passions ensemble toute la journée avec un musicien d'un village voisin qui venait me donner des leçons.

« Mais s'échapper? allez-vous dire. S'échapper n'était pas possible; j'étais toujours prisonnier, et l'on me gardait de près. Raymond ne voulait pas partir sans moi.

« Je ne parlais plus, je ne pensais plus, je ne mangeais plus; je n'avais plus qu'une seule idée, la musique, le cornet à pistons.

« Je voulus apprendre et j'appris. Muet, j'aurais parlé; paralytique, j'aurais marché; aveugle, j'aurais vu : c'est que je voulais, la volonté vient à bout de tout. Vouloir, c'est pouvoir. Je voulais, voilà le grand mot, je voulais, et je réussis. Enfans, retenez bien cette vérité.

« Donc je sauvai ma vie;... mais je devins fou. Durant trois ans entiers, mes doigts ne quittèrent pas l'instrument. *Do, re, mi, fa, sol, la, si, do;* le monde n'allait pas plus loin pour moi. Ma vie se passait à souffler, Raymond ne m'abandonnait pas.

« J'émigrai avec lui en France, et je continuai à jouer du cornet à pistons. Tout le monde se pressait sur mes pas pour m'entendre; j'étais un prodige, une merveille. Le cornet à pistons semblait vivre sous mes doigts; il gémissait, priait, soupirait, rugissait; il imitait l'oiseau, la bête féroce, même la voix humaine; mon poumon était de fer.

« Deux ans encore s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, Raymond vint à mourir; la vue de son corps inanimé me rendit la raison. Je pris mon instrument, j'essayai de jouer, je ne savais plus...

« Et maintenant voulez-vous danser, mes enfans? »

III.

C'est par des récits de ce genre, d'un style sobre et facile à la fois, qu'Alarcon marquait sa place entre les nouvellistes contempo-

rains. Cependant la réputation croissante du jeune écrivain, son talent, ses relations même ne lui permettaient guère de rester plus longtemps en dehors de la politique, où tous les partis cherchaient à l'attirer. Le général O'Donnell, chef de l'*Union libérale*, était alors au pouvoir; Alarcon l'avait connu en Afrique et inclinait vers ses idées; par un sentiment de délicatesse des plus honorables, il attendit la chute du ministère avant de se déclarer pour lui; il fit alors en faveur de l'*Union libérale* deux brillantes campagnes dans les colonnes de *la Epoca* et de *la Politica*. Candidat à la chambre, les persécutions mesquines du gouvernement le désignaient d'avance aux suffrages des électeurs : il fut en 1865 choisi comme représentant par les habitans de Guadix, ses concitoyens, et dans ce pays où les hommes diserts abondent, où l'éloquence semble chez tous un don naturel, dès qu'il parut à la tribune, il s'y fit remarquer par l'ampleur et l'énergie de sa parole. Depuis lors d'ailleurs il a siégé aux cortès à plusieurs reprises. La révolution de 1868 éclata : Alarcon, qui venait d'être exilé à Burgos pour son opposition, joua un certain rôle dans le mouvement; puis, comme le gouvernement provisoire l'avait nommé plénipotentiaire auprès la cour de Suède, il préféra occuper sa place de représentant. La guerre carliste, l'avénement et la chute du roi Amédée, l'insurrection communaliste de Carthagène, le désordre des finances et la désorganisation de l'armée, tant de malheurs, tant de ruines accumulées en si peu de temps, lui donnèrent à réfléchir; l'expérience l'avait, comme bien d'autres, guéri de ses illusions fondées sur l'accord des partis ou le talent pratique des républicains espagnols. Aussi, quand tout récemment Alphonse XII rentrait à Madrid, il adhéra des premiers à la restauration, et lui, qui constamment avait refusé tout titre et toute place du gouvernement, il crut cette fois pouvoir accepter une charge de conseiller d'état.

Cependant depuis quelque temps déjà, comme pour oublier les déboires et les soucis de la politique, Alarcon était revenu à ses anciens travaux. C'est l'année dernière qu'a paru *el Sombrero de tres picos* (*le Tricorne*), sorte d'histoire villageoise admirablement contée. La scène se passe dans la province de Grenade, vers le commencement de ce siècle, aux environs d'une petite ville, la ville de Guadix très probablement; le tricorne, c'est celui que portaient alors les hauts personnages, les *autorités*, avec le manteau rouge et la petite épée, celui que portait le grand-père de l'auteur lui-même et dont il s'était amusé tout enfant, sans aucun respect pour cette relique de famille. Il faut voir dès le début Alarcon s'égayer avec son sujet. « Bienheureux temps, s'écrie-t-il, où notre pays vivait dans la paisible et tranquille possession de toutes les toiles d'araignées, de toute la poussière, de toutes les mites, de tous les

respects, de toutes les croyances, de toutes les traditions, de tous les usages et de tous les abus sanctifiés par les siècles! Bienheureux temps où il y avait dans la société humaine variété de classes, de sentimens et de coutumes! Bienheureux temps, dis-je,... pour les poètes spécialement qui trouvaient une légende, un conte, une comédie, un drame, une nouvelle, une saynète, un intermède, un mystère ou une épopée à chaque coin de rue, au lieu de cette prosaïque uniformité et de ce réalisme insipide que nous a donnés la révolution française! Bienheureux temps! »

Il était donc un corrégidor, le possesseur du tricorne en question; oubliant le précepte de l'Écriture qui nous défend de convoiter l'âne ou la femme du voisin, il devint amoureux, mais amoureux fou, de dame Frasquita la meunière, une vraie beauté campagnarde, forte, fraîche, la main leste, ne détestant pas le mot pour rire, honnête avec cela, adorable enfin. Aidé d'un mauvais drôle d'alguazil, son âme damnée, il fait, sans forme de procès, arrêter le mari, et frauduleusement s'introduit au moulin. Tel est le fond du récit dans sa simplicité première; l'auteur évidemment s'est inspiré d'une légende du pays, et lui-même l'avoue en toute humilité; mais quelle richesse de détails, quelle variété d'épisodes, quelle dépense de malice et de bonne humeur! Il y a là des imbroglios, des chassés-croisés, des scènes de bastonnade à rajeunir tout le théâtre de la foire. La situation parfois est bien un peu tendue; le meunier outragé dans son honneur, — il le croit du moins, — ne parle rien moins que d'exiger la peine du talion, œil pour œil, dent pour dent; la *corregidoresse* est gentille, elle aussi, et l'on tremble un moment pour l'imprudent magistrat. Heureusement tout s'arrange, et chaque caractère est si bien tracé, chaque personnage si amusant, le dénoûment enfin si moral, — car l'un et l'autre mari en sont quittes pour la peur et rentrent chacun chez soi, — qu'il faudrait être plus rigoriste qu'on n'est généralement au-delà des monts pour savoir mauvais gré au conteur de son audace.

La Alpujarra, qui suivit de près le *Sombrero*, est une œuvre toute différente. On appelle de ce nom la région comprise par le versant méridional de la Sierra-Nevada qui des sommets glacés du Mulhacen, au-dessus de Grenade, va par une série d'échelons se perdre dans la mer. C'est là que, sous le règne de Philippe III, les derniers Morisques se soulevèrent de désespoir, et protestèrent les armes à la main contre l'inique décret qui les chassait du pays; c'est là, dans ces gorges étroites, aux pentes de ces montagnes, qu'ils furent poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, et forcés enfin de se rendre pour que leurs misérables restes, victimes de convoyeurs avides, allassent périr de détresse

et de faim sur les côtes inhospitalières d'Afrique, — faute odieuse, crime impolitique dont la blessure saigne encore au cœur de l'Espagne. En diligence au départ, à cheval ensuite, Alarcon a visité et étudié sous tous ses aspects cette intéressante contrée, si peu connue des Espagnols mêmes. Son livre est un résumé de souvenirs, de réflexions, de croquis, d'observations de tout genre, sans que l'unité pourtant y ait à souffrir de la variété. Il va, lâchant la bride à sa fantaisie, entremêlant l'histoire et la légende, la botanique et la poésie. Ici, vers la fin surtout, le ton est plus ému que dans aucun autre de ses ouvrages, la note ironique moins accentuée. C'est qu'Alarcon, lui aussi, est un des fils du pays; ces pauvres Morisques, injustement persécutés, bannis de cette terre qu'ils avaient pendant tant de siècles fécondée de leur peine et arrosée de leurs sueurs, ces honnêtes cultivateurs, ces travailleurs infatigables, ce sont pour lui des compatriotes, des amis, des frères; en dépit des différences de religion ou de la raison d'état, il se sent pris pour cette race proscrite d'une immense pitié, et quand, au cours de son voyage, il revoit les lieux où jadis elle a tant souffert, il ne peut retenir ses larmes. Une sombre description des cérémonies de la semaine sainte dans la Sierra-Nevada termine le récit. Plusieurs, en Espagne même, ont trouvé que l'abondance des pieux détails, des invocations, des prières, les protestations de foi et d'orthodoxie sans cesse renouvelées, donnaient aux derniers chapitres une couleur un peu trop dévotieuse : du moins ne peut-on y méconnaître une grande richesse de style en même temps qu'un véritable accent de conviction.

Aujourd'hui Alarcon est un homme d'une quarantaine d'années, au front découvert, aux traits énergiques, au regard profond et intelligent. Grave fonctionnaire et père de famille, espérons cependant qu'il saura trouver des loisirs et que la politique ne lui fera plus négliger les lettres, auxquelles il doit tant. Ses dernières œuvres marquent un progrès dans sa manière : la composition est déjà plus sévère, le sujet bien mieux étudié. On parle aussi d'un nouveau roman de lui, *le Scandale*, qui doit paraître sous peu; on en signale le caractère profondément moral et religieux. Qu'Alarcon cependant évite de s'engager trop avant dans cette voie; à ne plus traiter que les hautes questions, peut-être perdrait-il quelque chose de cette originalité charmante qui fait le meilleur de son talent. Moins indulgent pour lui-même, plus soucieux du détail, qu'il conserve avant tout ses qualités heureuses d'agrément et de bonne humeur; il n'aura point alors à regretter ses succès d'autrefois, et son âge mûr aura tenu tout ce que promettait sa jeunesse.

L. Louis-Lande.

L'INSTRUCTION SUPÉRIEURE

EN SUÈDE

Au temps de Goethe et de Schiller, quand brillait cette illustre pléiade d'écrivains qui ont marqué l'âge d'or de la littérature germanique, on savait nous rendre justice en Allemagne. Les grands esprits d'alors étaient impartiaux : beaucoup d'entre eux aimaient la France, tous admiraient son génie. Aujourd'hui, orgueilleux de leurs triomphes comme aux plus glorieuses époques de notre histoire nous ne l'avons jamais été, les Allemands s'enivrent de leurs propres louanges, et n'ont que du mépris pour qui n'a pas eu le bonheur de naître entre l'Oder et le Rhin. S'ils daignent s'occuper de la France, c'est pour faire un parallèle blessant entre nos vices et leurs vertus, nos faiblesses et leurs grandeurs, notre ignorance et leur science. Sur ce dernier point surtout, l'orgueil de nos voisins n'a plus de bornes. L'éloge de la science allemande est un lieu-commun qui alterne dans leur bouche avec l'éloge de la vertu ou de la bravoure allemande. A les entendre, il semble que les Français, peuple léger et vaniteux, n'ont pas reçu en partage la puissance intellectuelle nécessaire pour se livrer aux profondes recherches, *gründliche Forschungen*, dont les savans allemands sont si fiers. Pour apprécier ce que valent ces allégations, il suffit de jeter un coup d'œil en arrière sur l'histoire de notre pays. Ceux qui seraient tentés de croire à l'infériorité de la race latine et particulièrement française verront que jusqu'à la fin du siècle dernier la France tenait le premier rang en Europe, aussi bien pour les sciences que pour la littérature. La décadence des hautes études ne dérive pas de causes essentielles et irrémédiables : les travaux de nos savans d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui apportent au contraire la preuve

manifeste des aptitudes scientifiques de l'esprit français. Où trouverait-on à un plus haut degré la précision de la pensée, la rigueur de la méthode, la lucidité dans l'expression? Ce n'est donc point au mérite intrinsèque du génie allemand qu'il faut attribuer la supériorité actuelle de l'Allemagne, c'est plutôt à l'excellente organisation de l'enseignement universitaire en ce pays, ainsi qu'à la situation économique et sociale dans laquelle il se trouve.

Le grand ennemi des hautes études en France, c'est la tendance pratique et utilitaire qui domine de plus en plus dans la société moderne. Avec le développement de l'industrie et du commerce, la richesse publique s'est prodigieusement accrue. Avec l'accroissement de la richesse, la vie matérielle a renchéri et le luxe singulièrement augmenté. De là la préférence que l'on accorde aux carrières lucratives. Pour se vouer à la science pure, il faut une ardeur et une absence d'ambition dont bien peu sont capables; il faut de plus être dans une situation de fortune indépendante. Les chaires des facultés ne sont pas assez largement rétribuées pour exercer une bien puissante attraction sur l'esprit des jeunes gens. Elles sont du reste peu nombreuses et données pour la plupart à des élèves de l'École normale qui ont commencé par professer dans les lycées : c'est là un stage qui ne plaît pas à tout le monde. Ajoutez à ces considérations qu'il n'y a en France qu'une ville où l'on puisse travailler : c'est Paris, celle où la vie matérielle coûte le plus.

Bien différente est la situation en Allemagne : grâce à l'ancien morcellement de ce pays, la province ne s'est pas éclipsée devant la capitale. Nombre de petites villes paisibles offrent à l'étudiant des ressources suffisantes pour le travail, et lui présentent pour l'avenir la perspective d'une chaire à l'université, position sociale très estimée, susceptible même de devenir un jour assez lucrative par le talent de celui qui l'occupe. Aussi le nombre des jeunes gens qui s'adonnent à l'étude des lettres et des sciences est-il considérable. Tous ne deviennent pas des professeurs de génie : j'en appelle aux rares Français qui ont étudié en Allemagne; mais de loin en loin il surgit de la foule un homme qui rend service à la science et honore son pays. Que peut-on souhaiter de plus? Comme résultat de cette accumulation de travail, une multitude de livres nouveaux voient le jour chaque année : les journaux d'outre-Rhin en publient orgueilleusement la statistique. Ce sont pour la plupart des ouvrages médiocrement écrits, mal composés, pleins de redites et de pédantisme; mais parfois il apparaît un de ces chefs-d'œuvre d'érudition ou de science qui ont illustré les noms des Bopp, des Mommsen, des Müller, des Helmholz et de tant d'autres. Il suffit qu'il y ait quelques élus parmi beaucoup d'appelés. Ce n'est jamais que

par le fait d'un petit nombre d'hommes d'élite que la science et la civilisation progressent; la multitude suit de loin.

Cet ensemble de conditions favorables à la culture intellectuelle se rencontre au même degré dans les états scandinaves. Ces royaumes du nord, trop peu étudiés en France et pourtant si dignes de nos sympathies, sont les pays de l'Europe où l'instruction est le plus universellement répandue dans toutes les couches de la population, et ils ont depuis deux siècles produit nombre d'hommes éminens, qui se sont illustrés dans toutes les branches des connaissances humaines. Sans parler de Linné ou de Berzelius, dont les noms n'appartiennent pas moins au monde entier, qui les admire, qu'à la Suède, leur patrie, sans parler non plus de ces laborieux déchiffreurs des vieilles inscriptions runiques, dont les travaux ont jeté tant de lumière sur les origines de la race scandinave, on pourrait, parmi les contemporains, citer des savans du premier mérite, comme l'historien Munk, de Christiania, mort il y a quelques années, l'anthropologiste Nilsson, de Lund, ou le philologue Madvig, de Copenhague. Les universités, non moins florissantes que celles de l'Allemagne, sont de brillans foyers d'où la science rayonne sur le pays tout entier. Le goût des hautes études est si répandu chez les Scandinaves que presque tous les jeunes gens appelés à une situation un peu élevée commencent par mener pendant quelques années la vie d'étudiant. Dispersés ensuite dans les carrières variées de la vie pratique, ils y apportent un fonds de solide instruction et de connaissances qui, une fois acquises, ne se perdent plus. Il en est de même en Allemagne et en Angleterre, et, bien qu'à Oxford ou à Cambridge l'équitation et le canotage occupent la première place dans les études, les Anglais les plus sérieux ne tiennent pas pour perdu le temps qu'ils ont passé à l'université.

C'est là ce qui nous manque le plus. En France, l'enseignement supérieur n'existe pour ainsi dire pas, au moins hors de Paris. On se contente d'avoir *fait ses classes;* les dix années qu'on passe sur les bancs du collége ne sont qu'un long entraînement pour arriver au baccalauréat, qui marque la fin des études théoriques. Parmi les facultés, celles de droit et de médecine sont les seules où l'on travaille, parce qu'elles ouvrent la porte de carrières enviées. Les facultés de théologie, si brillantes en Allemagne, ne sont plus chez nous qu'une expression administrative, et cela au grand détriment de l'instruction du clergé. Quant aux facultés des lettres et des sciences, la plupart végètent sans parvenir à grouper autour d'elles des étudians sérieux. D'éminens professeurs voient leurs cours désertés, à moins qu'abandonnant le terrain purement didactique, ils ne prennent le parti d'attirer le public en l'amusant.

L'urgence d'une réforme s'impose à tous. Les uns voient le remède dans un retour aux anciennes universités supprimées par la révolution, les autres dans la liberté de l'enseignement supérieur. Quoi qu'il advienne des projets soumis à l'assemblée nationale, il est probable que nous verrons renaître en France des centres d'études plus ou moins semblables à ceux qui existent à l'étranger. A ce titre, il ne saurait être indifférent d'étudier les institutions universitaires des différentes contrées de l'Europe. Les universités d'Allemagne et d'Angleterre, grâce à de récens travaux, sont aujourd'hui bien connues; celles des états scandinaves ne méritent pas moins de l'être. En Suède particulièrement, il y a ceci de remarquable que, tandis que le Danemark et la Norvége calquaient absolument les hautes écoles allemandes, Upsal et Lund conservaient leurs institutions spéciales, dans lesquelles on peut discerner encore de lointaines réminiscences de l'université de Paris, la première et la mère de toutes les autres.

I.

Dès l'âge héroïque de l'histoire scandinave, Upsal apparaît comme la capitale religieuse des Suédois. La tradition populaire et la littérature des *sagas* ont perpétué le souvenir de ce merveilleux temple d'Odin où les peuplades riveraines du lac Mälar venaient célébrer en commun leur culte. L'ancienne ville était assise sur l'emplacement du village appelé aujourd'hui le vieil Upsal (Gamla Upsala), dont l'église, fondée sur les assises du temple païen, s'élève au pied des trois grands tumulus qui, suivant la légende, sont les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freya. Quand le christianisme eut remplacé la religion nationale, les nouveaux convertis s'empressèrent de brûler le sanctuaire du dieu détrôné; mais Upsal devint la métropole catholique de la Suède du nord. Il en est presque toujours ainsi quand une religion succède à une autre : le peuple, qui n'aime point à rompre avec les vieux usages, continue d'offrir ses hommages au dieu nouveau, au lieu même où il était accoutumé d'aller adorer l'ancien.

La science étant au moyen âge l'apanage exclusif du clergé, Upsal devait être la ville savante du royaume par cela même qu'elle en était la métropole religieuse. Avant l'université, elle possédait une école *cathédrale* où l'on enseignait le latin; cependant les jeunes gens désireux d'une instruction un peu étendue étaient dans la nécessité de l'aller demander aux pays étrangers. Paris attirait un assez grand nombre d'étudians scandinaves : un riche Suédois nommé And acheta même au XIIIe siècle une maison située rue Ser-

pente pour loger gratuitement douze de ses compatriotes les moins fortunés. Un collége suédois existait aussi à Rome. Cette situation se prolongea jusqu'au jour où le président (*förestandare*) Stenon Sture, qui administra quelques années le royaume pendant la période de troubles et de guerre qui suivit l'union de Calmar jusqu'à l'avénement de Gustave Vasa, fonda l'*Academia upsaliensis*, solennellement inaugurée le 21 septembre 1477. Catholique pendant un demi-siècle, puis luthérienne après que l'édit de Vesteraas eut enlevé la Suède à l'influence des pontifes de Rome, la nouvelle académie fit peu parler d'elle avant le XVIIe siècle. A cette époque, elle reçut de Gustave-Adolphe de riches dotations qui lui permirent d'appeler des professeurs étrangers et des savans illustres, et le roi Charles X lui imposa des statuts qui demeurèrent en vigueur jusqu'en 1852, — au moins dans leurs parties essentielles.

Vers le même temps, le gouvernement suédois donnait deux rivales à l'université d'Upsal. La première, l'académie d'Aabo en Finlande, fondée en 1640 par la reine Christine, passa en 1809 sous la domination russe, et fut transférée à Helsingfors, où elle a conservé la langue et les usages de l'ancienne métropole au milieu des Finnois et des Slaves. La seconde est l'université de Lund, créée en 1666 par le roi Charles X, au moment où une guerre heureuse contre le Danemark venait d'ajouter à ses états les trois belles provinces de Scanie, Halland et Blékingie : il s'agissait d'arracher les nouvelles conquêtes à l'influence intellectuelle de Copenhague, dont elles ne sont séparées que par un bras de mer étroit. Comme Upsal, Lund était une ville antique, célèbre dans l'histoire du nord. Située à une faible distance de l'Oeresund, avec lequel elle communique par un petit cours d'eau navigable autrefois, dit-on, pour les barques légères des pirates northmans, *Lundinum Gothorum*, Londres des Goths, comme on l'appelait au moyen âge, avait été une importante place de commerce. Avec le christianisme, elle devint le siége d'un archevêché. Aujourd'hui c'est une petite cité de 10,000 à 11,000 âmes qui, n'était l'université, ne se distinguerait guère des autres stations du chemin de fer de Malmoe à Stockholm. Le but politique que poursuivait le roi Charles X fut pleinement atteint : malgré la proximité de leur ancienne capitale, les provinces annexées s'assimilèrent de plus en plus au royaume de Suède, dont elles font aujourd'hui partie intégrante au même titre que l'Uppland ou la Dalécarlie. Le patois des paysans de Scanör et de Falsterbo est le seul vestige auquel on pourrait reconnaître de nos jours que les Danois colonisèrent jadis les deux rives de l'Oeresund, et y régnèrent pendant de longs siècles.

Les deux universités de la Suède, quoique ayant un passé bien

différent, sont organisées d'une façon presque identique par les *statuts* de 1852. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs qu'une réforme radicale ait été opérée à cette époque. Comme tous les peuples de sang germanique, les Suédois entourent d'un respect presque superstitieux les usages qui ont reçu la consécration du temps : on s'est borné à rajeunir ce qui était trop suranné et à mettre les vieilles institutions en harmonie avec les idées modernes.

Le plus haut magistrat universitaire est le *chancelier*, nommé par le roi sur la proposition du *consistorium academicum majus*. La liberté de l'enseignement supérieur n'existe donc pas en Suède, puisque le chef des universités est en définitive un fonctionnaire public; mais, si l'autorité est au sommet, il règne partout la plus large indépendance. L'état n'exerce qu'un droit de contrôle, l'administration et la direction lui échappent. Le mode de nomination du chancelier prouve déjà combien les susceptibilités des universités sont ménagées, et en fait le roi sanctionne toujours le choix du consistoire, pourvu que ce choix porte sur un homme qui, par sa situation sociale autant que par sa notoriété littéraire ou scientifique, soit digne du poste d'honneur auquel il est appelé. Tel était en 1873 le comte Hamilton, ancien ministre plénipotentiaire, et membre de l'académie suédoise.

Le chancelier peut exercer ses fonctions pour les deux universités simultanément, et par conséquent résider à Stockholm en se bornant à faire quelques visites d'inspection. Au-dessous de lui, un droit de surveillance est conféré à l'évêque de Lund et à l'archevêque d'Upsal (on sait que l'église suédoise a conservé la hiérarchie catholique malgré la réforme), qui portent le titre de *pro-chanceliers*. De ce qu'un haut dignitaire ecclésiastique occupe ainsi une place importante dans l'administration universitaire, il ne faudrait pas conclure que la liberté de penser n'existe pas en Suède. Dans les pays qui ont une religion d'état, une église établie aussi fortement constituée que les états scandinaves, on trouve le clergé mêlé à tout, les évêques et les pasteurs étant véritablement des fonctionnaires; mais l'exemple de l'Angleterre prouve que la liberté scientifique n'est point incompatible avec des sentimens religieux bien entendus. On enveloppe d'un grand respect tout ce qui touche à l'église nationale, et celle-ci ne s'ingère point dans les sciences profanes.

L'administration effective de l'université appartient au *recteur*, assisté des professeurs réunis en conseil sous sa présidence. Dans l'ancienne université de Paris, le recteur était nommé par les facultés et par les délégués des quatre nations qu'on appelait les *intrants*. Au moyen âge, quand la théorie des universaux passionnait

les esprits, au XVIe siècle, lorsque la prononciation de *quisquis* et de *quanquam* divisait le monde savant en deux camps ennemis, les élections universitaires donnaient lieu fréquemment à des scènes de violence, tant le titre de recteur était honoré et recherché! En Suède, le principe de l'élection a été supprimé. Chaque professeur est recteur à son tour pendant une année : aussi le rectorat a-t-il beaucoup perdu de son ancien éclat; on a même abandonné l'appellation pompeuse de *rector magnificus* usitée en Allemagne.

L'assemblée générale des professeurs, réunis sous la présidence du recteur, forme le *consistorium academicum majus*, de qui relève l'administration générale de l'université. Quand le consistoire veut discuter des questions de finances ou prendre des mesures concernant les bibliothèques et les autres collections scientifiques, il appelle à lui le trésorier ou le bibliothécaire. Le *consistorium academicum minus*, comité de professeurs nommés par l'assemblée générale, est chargé d'exercer les pouvoirs disciplinaires que la loi confère à l'université sur les étudians, — pouvoirs qui d'ailleurs ont été beaucoup restreints.

Les revenus des universités suédoises consistent principalement en redevances seigneuriales, dîmes, loyers d'immeubles affermés, intérêts de capitaux, etc., à quoi l'état ajoute une subvention de 183,000 couronnes (1) pour Upsal et 126,000 pour Lund. Les frais d'examen et d'inscriptions sont si minimes que les Suédois peuvent presque se glorifier d'avoir établi la gratuité de l'enseignement supérieur. En 1871, l'université d'Upsal a dépensé 375,000 couronnes, celle de Lund 261,000. En somme, la Suède consacre chaque année à la haute instruction 636,000 couronnes, environ 890,000 francs, pour une population qui ne dépasse pas 4,200,000 habitans. Dans la même proportion, la France devrait dépenser 8 millions de francs; au lieu de cela, un rapport officiel de 1868 constate que les dépenses de l'enseignement supérieur, déduction faite des recettes correspondantes, n'excédaient pas alors 221,000 francs!

Les quatre facultés d'autrefois existent encore à Upsal et à Lund: jusqu'à présent, on n'a pas senti le besoin de dédoubler la faculté des arts qui, sous le nom de *filosofiska fakultet*, comprend tout ce qui n'est ni théologie, ni droit, ni médecine. On voit qu'il faut entendre le mot de philosophie dans sa plus large acception, comme au temps d'Anaxagore ou de Thalès de Milet. Chaque professeur est alternativement et pendant une année doyen de la faculté à laquelle il appartient. Les facultés fixent elles-mêmes l'ordre et le sujet des

(1) La couronne de Suède, qui a remplacé l'ancien *rixdaler*, vaut 1 franc 40 centimes de notre monnaie.

cours sans avoir besoin d'en référer au département de l'instruction publique à Stockholm. Elles font subir les examens, et sont compétentes pour faire des propositions au roi en vue de remplir les chaires vacantes.

A côté des professeurs titulaires nommés ainsi par le gouvernement, mais sur présentation, les facultés suédoises comptent un nombre assez considérable de professeurs adjoints (*adjuncter*) nommés par le chancelier. Les premiers reçoivent un traitement d'environ 6,600 francs; toutefois, pour les professeurs de théologie, le traitement est remplacé par les revenus d'une cure de la ville ou de la banlieue, dans laquelle ils sont suppléés pour le service quotidien par des vicaires. Les adjoints n'ont que la moitié du traitement des professeurs : ils ne peuvent être ni doyens, ni membres des consistoires académiques; leur rôle est à peu près celui des agrégés de nos facultés de droit. Un certain nombre de chaires sont dues à la générosité de riches particuliers désireux de faire passer leur nom à la postérité en l'attachant à une fondation utile : telle est à Upsal la chaire d'éloquence et de statistique (union assez bizarre), créée en 1709 par le conseiller d'état Skytte. Le titulaire, qui est aujourd'hui l'éloquent professeur Svedelius, « un des dix-huit de l'Académie suédoise, » habite une maison léguée à cet effet, ainsi que l'indique une inscription gravée sur la muraille.

Au-dessous des professeurs et au-dessus des étudians, dans une situation intermédiaire, se placent les *docenter*, qui correspondent aux *privat-dozenten* de l'Allemagne. Ce sont des jeunes gens qui, après avoir subi certains examens, obtiennent de la faculté la permission d'enseigner à leur tour sans recevoir aucun traitement de l'état. Ils font ainsi une sorte de stage pour arriver à devenir adjoints, puis professeurs. Grâce à ces trois classes de professeurs, le personnel enseignant en Suède est beaucoup plus considérable que dans nos facultés françaises. Il y avait à Upsal, en 1873, 34 professeurs titulaires, 27 adjoints, 46 *docenter*, et à Lund 28 professeurs titulaires, 21 adjoints et 12 *docenter*, — en tout 107 professeurs à Upsal et 61 à Lund! Il faut aller dans les grandes universités d'Allemagne pour retrouver de pareils chiffres, qui sont singulièrement éloquens.

II.

J.-J. Ampère, qui visita les pays scandinaves vers la fin de la restauration et passa quelque temps à Copenhague, qualifie d'effrayant le programme des connaissances exigées pour suivre les cours de l'université danoise. Ce qui était vrai alors à Copenhague

ne l'est pas moins aujourd'hui à Upsal et à Lund. Le titre de citoyen académique n'est donné qu'à la suite d'examens difficiles qui couronnent les études classiques.

L'enseignement secondaire est libre à peu près comme en France, c'est-à-dire que des établissemens privés font concurrence aux lycées de l'état (*elementarläroverk*). Ces lycées ne sont d'ailleurs que des colléges d'externes (l'internat semble aux Suédois quelque chose de monstrueux), dont on peut suivre les classes presque gratuitement. La bifurcation est établie aussi largement que possible : sur neuf classes, la première seule est commune, on bifurque à la deuxième, — la huitième en notre langage. Après s'être élevés de classe en classe avec un examen à chaque échelon, les élèves subissent, soit dans la section littéraire, soit dans la section scientifique, une épreuve définitive qui leur ouvre la porte des universités. L'université était autrefois juge des candidats qui demandaient à suivre ses cours : elle doit aujourd'hui accepter tous les jeunes gens qui ont subi l'examen de sortie dans un collége de l'état. Les colléges ont acquis par là ce qu'on appelle le droit de *dimission*, privilége qui a été aussi accordé par le gouvernement à cinq ou six établissemens privés présentant des garanties suffisantes. On a ainsi débarrassé les villes universitaires de la foule des *preliminaristes* ou *examinandi* qui attendaient parfois plusieurs années avant d'être admis à la dignité d'étudiant. Les examens de sortie sont subis devant les professeurs mêmes du lycée, sous la surveillance de *censores* nommés par l'état. Dans une étude publiée ici même, M. Bréal a montré les avantages de ce système, qui est aussi celui de l'Allemagne (1).

L'immatriculation à l'université confère le titre de citoyen académique; autrefois elle enlevait complétement l'étudiant à la juridiction de droit commun pour le soumettre à celle de l'université. Ce privilége, peu en harmonie avec les idées de notre temps, a été restreint en 1852, si bien qu'il n'en reste plus qu'un droit d'infliger aux étudians quelques peines disciplinaires. L'expulsion temporaire ou définitive peut être prononcée pour punir la paresse ou pour réprimer certains délits, comme l'ivresse ou l'inconduite : encore faut-il que ces délits aient été commis dans la ville ou dans un rayon d'un mille, sinon l'autorité judiciaire est seule compétente. L'immatriculation donne le droit de suivre les cours et de travailler dans les bibliothèques, collections scientifiques et laboratoires universitaires.

Les étudians immatriculés à Upsal en 1873 étaient au nombre

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1873.

de 356. Le nombre total des « citoyens académiques » étant de 1,500 à 1,600, le temps moyen des études est d'environ cinq ans. A Lund, les étudians ne sont pas plus de 500 à 600. L'admission des femmes à l'université, tolérée depuis longtemps surtout dans la faculté de médecine, a été autorisée en 1873 de la manière la plus libérale dans toutes les facultés.

Au moyen âge, les étudians faisaient volontiers bande à part. A Paris surtout, peu mêlés au reste de la population, ils étaient souvent en rixe avec elle : que de fois ne voit-on pas dans notre histoire des luttes entre les *escholiers* et les Parisiens ensanglanter la capitale! Dès le XIIIe siècle, la reine Blanche était obligée de sévir contre ces *artiens* belliqueux et vagabonds, dont parle le vieux Rutebœuf, qui

> Au lieu de haires, hauberts vestent
> Et boivent tant qu'ils s'entestent.

Les étudians vivaient alors en communauté dans les colléges. Cependant cette réclusion ne leur était pas imposée : ceux qu'on appelait les *galoches* ou les *martinets* étaient libres et vivaient à leur guise; mais ils ne furent jamais qu'à l'état d'exception. Les colléges, dont le nombre alla jusqu'à 29 au XVIIIe siècle et dont plusieurs ont survécu aux grandes percées qui ont transformé la montagne Sainte-Geneviève, les colléges avaient été fondés, pour la plupart, par les générosités des particuliers ou des villes : ils s'ouvraient en général aux jeunes gens de la même province; plusieurs avaient des ressources suffisantes pour offrir une hospitalité absolument gratuite. Groupés en outre suivant leur origine, les étudians formaient les *quatre nations* de France, Angleterre, Normandie et Picardie. A la suite de la guerre de cent ans, pendant laquelle le rôle de l'université de Paris ne fut pas toujours irréprochable, la *nation d'Angleterre* prit le nom de *nation d'Allemagne*. Les *procureurs* des nations se joignaient aux doyens des facultés pour représenter l'université dans les cérémonies officielles.

Il est curieux et intéressant de rechercher dans les pays étrangers ce que sont devenues les institutions empruntées jadis à la France : l'on y voit à quoi elles auraient abouti chez nous, si les bouleversemens, si fréquens dans le cours de notre histoire, n'en avaient entravé ou arrêté le développement régulier. La tradition de la vie en commun s'est perpétuée chez les étudians anglais jusqu'à nos jours; mais entre les anciens colléges de Paris, tristes maisons d'aspect monacal, et les splendides palais d'Oxford et de Cambridge, il n'y a pas une moindre distance qu'entre le pauvre *artien*, qui suivait les leçons de la rue de Fouarre assis sur une botte

de paille, et le riche pensionnaire de *Christ Church Collége*, qui assiste à un cours entre deux parties de chasse. — L'université de Copenhague possède aussi quelques colléges : les étudians pauvres y sont logés gratuitement et reçoivent une petite pension mensuelle qui leur permet de vivre : le plus important est le *Regentsen*, vieil édifice en brique, souvent célébré dans les chansons populaires de la jeunesse danoise. Beaucoup d'Islandais y sont admis.

En Suède, les étudians logent dispersés dans la ville; mais on retrouve parmi eux des associations formées entre les enfans de la même province, qui portent encore le nom français de *nations* en souvenir de leur origine parisienne. Cette institution, archaïque à nos yeux, est si profondément entrée dans les mœurs que tout fait supposer qu'elle vivra longtemps encore. Elle repose d'ailleurs sur une idée juste et vraie, sur le patriotisme provincial, sentiment qui se meurt en France, mais qui s'est conservé très vif en Suède, sans préjudice pour l'amour de la grande patrie.

Tout étudiant est tenu de faire partie d'une nation : la loi lui ordonne, après qu'il a été immatriculé au secrétariat de l'université, de se faire inscrire parmi ses compatriotes, ses *landsmän*. Cette obligation légale marque immédiatement la différence qui sépare les nations suédoises des associations d'étudians en Allemagne. Celles-ci, qu'on appelle des *corps*, portent quelquefois aussi des noms de provinces, mais elles ne remplissent pas un rôle sérieux et ne poursuivent pas un but élevé : de la bière et des duels, c'est tout ce qu'elles peuvent offrir à leurs membres. Les étudians allemands qui travaillent fréquentent peu les *corps* et méprisent les casquettes aux couleurs variées qui en sont les drapeaux : ils vont au cours en chapeau, dussent-ils être confondus avec de vulgaires *philister!* Les *bursche* qui composent un même *corps* tiennent leurs séances dans une salle de brasserie où des pots à bière s'alignent sur les tables, tandis que des trophées d'épées et des râteliers de pipes tapissent la muraille. C'est là qu'on se rassemble le soir pour boire, fumer et chanter. Pour les grandes fêtes, on convoque le ban et l'arrière-ban des anciens membres, qui viennent se joindre aux nouveaux : le *kneip* dure pendant la nuit tout entière. C'est alors que reparaît le vieux Germain de Tacite, qu'une couche de civilisation dissimule sous l'Allemand moderne. La bière coule à flots, les lourds pots de grès s'entre-choquent, la fumée obscurcit l'air, les toasts se succèdent avec des *hoch* gutturaux, les chants retentissent, tandis que le président, en grand costume, frappe la table de sa longue flamberge. On songe au paradis d'Odin, à cet enviable séjour du Walhalla, où, pour parler comme Rabelais, « ce n'est que éternité de beuverye et beuverye de éternité! » Ajoutez

à cela la manie des duels : de *corps* à *corps*, on vit sans métaphore à couteaux tirés. Ce sont des querelles de casquettes : on se provoque sans raison, presque sans se connaître, pour le brutal plaisir de se battre. Les champions désignés des *corps* ennemis arrivent au petit jour au lieu du rendez-vous, et là, tout cuirassés de façon à ne laisser que le visage exposé aux coups, ils dégaînent leurs rapières et se taillent dans les joues et le nez de longues estafilades, qu'ils promènent ensuite fièrement dans la ville. Quel *philister* ou quelle *philisterin* pourrait contenir son admiration en voyant passer, escorté d'un énorme boule-dogue et coiffé d'une petite toque brodée d'or, un *bursche* orné de lunettes, emblème de la science, et couvert de balafres, marques de son courage? Quand, malgré toutes les précautions, un pauvre étudiant est tué en duel, on lui fait des funérailles pompeuses; tous ses *comilitones* l'accompagnent jusqu'au cimetière; les bourgeois sont partout aux fenêtres, et au retour on se console en chantant le traditionnel

Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus!

Rien de commun entre ces *corps* et les *nations* d'Upsal. Nous sommes ici en présence d'une institution qui, grâce au sérieux et à la gravité du caractère suédois, exerce une action véritablement utile sur les études et sur la vie universitaire. Dans un très beau discours sur ce sujet, M. Svedelius disait, en répétant les paroles d'un vieil évêque de son pays : « Quand les parens envoient leur enfant à l'académie (c'était le nom reçu il n'y a que cinquante ans), c'est comme s'ils le jetaient à la mer. Ils ne savent pas si les bons vents et les vagues paisibles le ramèneront au rivage, ou si les tempêtes l'entraîneront dans l'abîme. » Cet appui dont il a besoin, le jeune étudiant le rencontrera dans la société de ses compatriotes. Il trouvera auprès des anciens de sages conseils. L'esprit de corps le soutiendra, et au besoin le pouvoir disciplinaire donné à ses pairs l'arrêtera. Voilà ce que tout le monde pense en Suède.

Les *nations* sont à Upsal au nombre de treize. La plupart rappellent les noms des anciennes provinces historiques, qui ont fait place à de nouvelles divisions administratives dans la géographie officielle : ce sont les nations de Uppland, Gestricie et Helsingie, Ostrogothie, Westrogothie, Sudermanie et Nerike, Westmannie et Dalécarlie, Smaaland, Wermland, Norrland, Gothland; les trois autres portent des noms de villes : Stockholm, Gothembourg, Kalmar. Chaque nation forme une petite république qui organise elle-même les détails de sa constitution, sauf à se conformer à certaines règles établies par la loi. Les statuts de la nation de Gothembourg, que je résumerai brièvement, pourront donner une idée assez exacte de

ce que sont ces sortes de règlement. Outre les membres honoraires, qui sont des professeurs de l'université ayant fait partie autrefois de l'association, les *landsmän* (mot à mot les nationaux) se divisent en trois classes. Les nouveau-venus sont appelés *recentiores* jusqu'à ce qu'un vote de leurs camarades les fasse passer au rang de *juniores*. Ceux-ci peuvent ensuite, par un nouveau vote, être élevés à la dignité de *seniores*. Le stage dans la première classe est d'au moins un an, et de deux ans dans la seconde. Le pouvoir souverain appartient à l'assemblée générale de la nation : dans les votes, les *recentiores* ont un suffrage, les *juniores* en ont deux et les *seniores* trois. Tous les fonctionnaires de la nation sont électifs et annuels. Le pouvoir exécutif appartient au *premier curateur*, qui convoque les assemblées générales et les préside. Il est choisi parmi les plus anciens des *seniores*, et souvent parmi les *docenter*, dont il a été parlé plus haut, et qui, bien que faisant partie du corps enseignant, ne cessent pas d'appartenir à leur nation. Les autres magistrats élus sont le second curateur, chargé des affaires de finances, le bibliothécaire et un quatrième fonctionnaire appelé familièrement le *magister bibendi*, préposé à l'organisation des fêtes. Un droit de surveillance est conféré à un *inspector*, choisi par la nation parmi les professeurs titulaires de l'université, avec approbation du consistoire académique.

C'est surtout par la distribution des *stipendia* et la délivrance des certificats que la nation devient un rouage important dans le mécanisme universitaire. Chaque nation possède en plus ou moins grande abondance des capitaux qui lui ont été légués à charge d'en répartir les revenus entre les étudians pauvres : quelques-unes doivent des fortunes considérables aux donations accumulées pendant plusieurs siècles. Ces subventions, accordées par le premier curateur sur l'avis conforme des *seniores*, permettent à beaucoup de jeunes gens sans fortune de faire les longues études qui conduisent au professorat et aux autres carrières libérales, et l'appui réciproque que se donnent ainsi les *landsmän* développe entre les enfans de la même province un vif sentiment de solidarité. Enfin un comité, présidé par le premier curateur, délivre un certificat de travail et de bonne conduite aux étudians qui veulent subir un examen devant l'université. Chacun est jugé par ses pairs. Pas de certificat, pas d'examen. On conçoit quelle puissance un droit aussi important confère aux autorités de la nation. Toutefois, en cas de refus, le requérant peut en appeler à l'assemblée générale de la société. Hâtons-nous d'ajouter que, dans la pratique, il est assez rare que le certificat ne soit pas accordé : un refus ne pourrait être motivé que sur une faute grave dont on craindrait que l'é-

clat ne compromît la bonne réputation de l'association. Le certificat portait autrefois des mentions variées qui pouvaient susciter des récriminations et des jalousies. Depuis quelques années, on a simplifié les notes, il n'y a plus de mention au-dessus de *bien*; la conduite est qualifiée de satisfaisante, assez ou médiocrement satisfaisante, et le travail est indiqué comme bon, assez bon ou médiocre.

Les étudians de la même nation ont la jouissance d'un *lokal* plus ou moins opulent, où ils se réunissent comme dans un cercle. Le moins qu'ils y trouvent est une grande salle pour les assemblées générales et les fêtes, une bibliothèque, un cabinet de lecture où l'on reçoit, outre les principales publications périodiques de la Suède, des journaux et revues d'Allemagne, d'Angleterre et de France. Certaines nations sont fort riches : celle d'Ostrogothie par exemple possède au milieu de la ville d'Upsal une maison, on devrait dire un château, entouré d'un jardin où, pendant les quelques semaines de l'été, la nature septentrionale revêt toutes ses splendeurs : beaux et grands arbres, parterres de fleurs et vertes pelouses où se dressent çà et là de ces blocs de granit couverts d'inscriptions runiques qui sont l'ornement habituel des parcs du nord. La salle des fêtes de la nation de Vermland et Dalécarlie est une vaste galerie de tableaux où l'on peut voir les portraits des hommes marquans de ces deux provinces. Le plus connu est le fameux Rydbek, auteur de l'*Atlantica*, colossal ouvrage d'érudition que tout le monde admire de confiance; mais je n'ai jamais rencontré personne qui l'ait lu jusqu'au bout. Au fond de la salle est une statue de marbre de Byström, une *Iduna*, l'Hébé scandinave, qui paraît étendre sa protection sur ses jeunes adorateurs. Outre les réjouissances patriotiques et les fêtes particulières, dans lesquelles les toasts alternent avec les chants nationaux, les nations ont souvent des représentations théâtrales et des concerts. On n'a pas oublié le succès des chœurs d'étudians upsaliens à l'exposition universelle de 1867. Le goût de la musique est inné chez les Scandinaves; outre un certain nombre de compositeurs de talent, la Suède possède d'inappréciables trésors de cette ravissante musique populaire, dont quelquefois de lointains échos se sont fait entendre jusqu'à Paris. Les *folksvisor* (chansons populaires) tiennent une grande place dans les concerts de Stockholm et d'Upsal. Ces mélodies douces, mélancoliques et langoureuses qui accompagnent des paroles gaies ou des hymnes patriotiques sont en quelque sorte l'image du caractère national des hommes du nord et en particulier des Suédois, chez lesquels un extérieur doux, calme, réservé, presque triste, n'exclut ni la gaîté ni le plus mâle courage.

Les nations, pour penser aux vivans, n'oublient pourtant pas les morts. Si l'on parcourt le cimetière d'Upsal, on rencontre des mo-

numens de granit noir qui marquent le petit coin de terre réservé aux membres d'une même nation. Les *landsmän* que la mort a surpris loin de leur famille reposent sous de paisibles ombrages, et leurs successeurs entretiennent leurs tombes.

A Lund, le lien des nations m'a paru être moins intime qu'à Upsal; les étudians, qui d'ailleurs sont beaucoup moins nombreux, forment une grande association dite *Société académique*, où ils trouvent tout ce que les nations leur pourraient offrir. Fondée en 1830, la Société académique (*Academiska Föreningen*) a construit un vaste et bel édifice de brique, qui s'élève au milieu de la ville, en face de la statue de Tegner et de la vieille cathédrale. Les solennités universitaires se tiennent dans une magnifique *aula* centrale; dans les étages supérieurs sont de petites chambres qu'on loue pour un prix modique aux étudians pauvres. — A Upsal, il existe une association analogue, mais à qui les nations font une redoutable concurrence. Le *Corps des étudians* (*Studentkaaren*) délivre aussi des *stipendia*; il est représenté par une assemblée de tous les curateurs des nations, qui nomment l'un d'eux pour président.

Ce sont ces délégués qui représentent officiellement les étudians vis-à-vis des autres universités, ce sont eux qui préparent ces fêtes périodiques qui réunissent alternativement à Copenhague, à Christiania, à Lund et à Upsal la jeunesse universitaire scandinave. L'objet de ces réunions est de resserrer les liens qui unissent tous les Scandinaves, et de développer entre les trois royaumes-frères (*broderrigerne*) le sentiment d'une solidarité que la langue, sinon l'histoire, peut justifier. On peut dire en effet que les idiomes des Danois, des Suédois et des Norvégiens ne sont que des dialectes d'une même langue, qu'on peut désigner du nom de langue scandinave, de même qu'en parlant de la langue grecque on comprend les dialectes ionien, dorien et attique; mais historiquement, si les Scandinaves sont frères, il faut convenir qu'ils ont été le plus souvent des frères ennemis. Ce n'est que de notre temps que leurs relations réciproques ont pris un caractère de cordialité véritable. Le panslavisme et le pangermanisme, — deux spectres, dont le second est devenu une douloureuse réalité, — sont les prototypes du scandinavisme. Toutefois les difficultés sont ici plus grandes qu'ailleurs, car chaque état a ses prétentions bien arrêtées; aucun d'eux n'a pris sur les deux autres une influence comparable à celle de la Prusse en Allemagne, ou même de la Russie sur les Slaves. Causez avec un Norvégien dont l'ombrageux patriotisme ne place rien au-dessus de la « vieille Norvége, » avec un Suédois qui parlera avec émotion de l'époque où Gustave-Adolphe, avec 6,000 hommes, a

fait trembler le saint-empire romain, avec un Danois qui dira qu'au temps de Valdemar le Grand la Baltique était un lac danois, — et vous arriverez bientôt à penser qu'un Scandinave n'acceptera jamais l'union des trois royaumes qu'à la condition que son pays soit le premier dans la confédération. Il y a en outre un précédent peu encourageant : l'union de Calmar, qui fut suivie d'un siècle de guerre civile et de troubles. Jusqu'à présent d'ailleurs, le scandinavisme n'existe qu'à l'état de rêve et seulement dans l'esprit des lettrés. C'est un sentiment savant fondé sur des considérations philologiques et anthropologiques peu accessibles à la foule : c'est affaire aux étudians et aux professeurs, et matière de toasts!

III.

Les professeurs suédois, comme ceux des universités allemandes, ne font pas ce qu'à proprement parler nous appelons des cours; ils évitent d'improviser, ils lisent. Leurs leçons sont appelées *föreläsningar*, mot dans lequel on reconnaît l'allemand *vorlesung*, qui signifie lecture à haute voix. Une pareille méthode exclut l'éloquence professorale, si répandue en France depuis que les illustres professeurs de la restauration, les Cousin, les Guizot, les Villemain, les Saint-Marc Girardin, ont mis ce genre à la mode. Notre enseignement y gagne d'être singulièrement plus attrayant; mais peut-être y perd-il un peu de sa valeur didactique.

Les professeurs suédois *lisent* quatre fois par semaine, les adjoints deux fois. Quant aux *docenter*, leur enseignement consiste en des leçons particulières, pour lesquelles un certain nombre d'étudians se groupent et se cotisent. A côté des cours, les étudians trouvent toutes les ressources possibles pour le travail personnel. A Upsal surtout, la bibliothèque est magnifique, et elle est tenue au courant de toutes les publications importantes des pays étrangers; 150,000 volumes et 7,000 manuscrits sont classés dans les vastes rayons de la *Carolina rediviva :* c'est là que l'on conserve le célèbre *Codex argenteus*, traduction de la Bible en vieux gothique par l'évêque Ulphilas, le plus ancien monument de la langue germanique. Derrière la bibliothèque, sur une colline, s'élève, entouré de verdure, un grand laboratoire, vrai temple élevé à la chimie, tout à fait digne de la patrie de Berzelius. La plupart des cours se font au *Gustavianum*, et plusieurs autres établissemens scientifiques s'ouvrent aux divers exercices universitaires. A Lund, lors de la fondation de l'université, les professeurs enseignèrent pendant plusieurs années dans l'église : vers 1680, on affecta à cette destination un vaste édifice appelé alors du nom de son ancien propriétaire *palatium vinstrupianum*, aujourd'hui le *Lundagaard*.

Les nations à Upsal ont aussi des bibliothèques et parfois même des collections scientifiques qui peuvent servir à l'étude. Autrefois les *landsmän* se réunissaient souvent en conférences pour lire et discuter en commun. Les anciens faisaient subir des examens d'essai aux nouveaux, il y avait entre eux des *disputations* en latin ou en suédois. Ces usages sont maintenant perdus. Les étudians qui se livrent aux mêmes études forment des sociétés dites scientifiques (*Vetenskapliga föreningar*) qui ont des bibliothèques et des salles de travail. Upsal compte treize associations de ce genre, et Lund dix. L'une d'elles, — à Upsal, — désignée sous le nom français de *Société des langues modernes*, a pour but d'exercer ses membres à parler les langues vivantes. Aucune de ces sociétés n'est consacrée à ce qui fait chez nous l'objet de la plupart des réunions de jeunes gens : l'art de bien dire, l'éloquence. Telle est la différence des caractères des deux races : le Français, héritier de ces Gaulois à la parole brillante dont parle César, ne se contente pas d'exprimer sa pensée; il veut la bien exprimer, il veut parler avec chaleur, entraîner, convaincre. Dans les pays scandinaves, il n'y a pas d'avocats, sinon auprès d'un très petit nombre de juridictions supérieures. Au parlement, on converse et on discute gravement; on est souvent verbeux, mais l'éloquence est un don exotique infiniment rare. On essaya, il y a trente ans, d'organiser à Upsal une conférence pour l'improvisation ou au moins pour l'exercice de la parole (*för fria föredrag*) : elle ne dura que deux ans. J'ai sous les yeux une page où le professeur Svedelius déplore l'abandon où l'art oratoire est tombé dans son pays, et pourtant la langue suédoise, si belle et harmonieuse, serait singulièrement propre à l'éloquence.

Telles sont les ressources offertes aux étudians qui se préparent à subir les examens universitaires, — sujet aride sur lequel on nous pardonnera de ne pas trop insister. On a vu qu'en Suède la bifurcation est établie sur de larges bases dans l'enseignement secondaire. A l'université, il y a une règle inverse : avant de se renfermer dans une spécialité, tous les étudians doivent faire un stage dans la faculté de philosophie pour compléter leur instruction générale. La première épreuve à laquelle ils sont soumis est un thème latin (c'était autrefois une dissertation) destiné à prouver leur connaissance de cette langue; puis ceux qui doivent étudier plus tard le droit, la médecine ou la théologie subissent, toujours devant la faculté de philosophie, un examen dont les matières sont une préparation générale aux études spéciales qu'ils entreprendront ensuite. Cet examen, purement oral, mais fort sérieux, est appelé selon les cas *medico-philosophicum* (portant sur la botanique, la zoologie, la chimie, la physique, les mathématiques, le latin), ou *juridico-philosophicum* (histoire, statistique, philosophie théorique

et pratique, mathématiques), ou enfin *theologico-philosophicum* (latin, grec, hébreu, histoire, philosophie théorique et pratique).

Le principe de la publicité des examens oraux, qui est la meilleure garantie de justice, mais qui présente aussi ses dangers, est tempéré en Suède par une institution tout à fait particulière : ce qu'on appelle les *tentamina*. Les étudians qui connaissent bien l'une des matières de l'examen demandent au professeur compétent à être interrogés sans publicité. Le professeur se rend compte, en faisant un grand nombre de questions, du niveau exact des connaissances du candidat et lui donne une note. Arrive le jour de l'examen public et officiel : le candidat n'est plus interrogé que pour la forme, parfois même il ne l'est pas du tout; les examinateurs lui donnent les notes dont il a été jugé digne dans le *tentamen*. Il ne faut pas toutefois laisser écouler un temps trop long entre le *tentamen* et l'*examen :* la note *laudatur* (très bien) vaut pendant une année, un simple *approbatur* vaut pendant six mois. Si l'on attend davantage, il faut courir les chances de l'examen public. Le professeur reste pourtant libre dans tous les cas d'interroger sérieusement, s'il a des doutes dans l'esprit; mais en fait le candidat est à peu près assuré de conserver sa note. Les grades académiques que l'on peut acquérir dans chaque faculté sont ceux de *candidat*, *licencié* et *docteur*.

Les études médicales peuvent s'achever dans les universités, mais la plupart des étudians, après avoir pris le grade de *candidat*, viennent travailler à Stockholm. Il existe en cette ville une école de médecine, l'institut Carolin, qui pour les cliniques et les dissections présente plus de ressources que les facultés d'Upsal ou de Lund, Stockholm ayant une population douze ou quinze fois plus considérable que Lund ou Upsal. Dix ans environ après leur entrée à l'université, les étudians en médecine deviennent *licenciés* et sont autorisés, comme tels, à exercer leur profession. Pour devenir docteur, il faut soutenir une thèse; mais souvent le roi ou même la faculté dispense de cette formalité.

Dans la faculté de droit, il y a deux lignes à suivre. Les étudians qui aiment le droit pour lui-même ou bien qui ont l'ambition de succéder un jour à leurs professeurs peuvent subir des épreuves théoriques, au moyen desquelles ils s'achemineront vers le doctorat en devenant successivement candidats et licenciés; mais la plupart étudient le droit dans un intérêt purement pratique et pour s'ouvrir certaines carrières. Ceux-ci subissent des examens professionnels (*embetsexamina*) au nombre de deux : les aspirans à la magistrature se soumettent à des épreuves écrites et orales sur le droit civil et criminel, militaire, maritime, la procédure, etc.; les

aspirans à la diplomatie ou à l'administration sont interrogés sur l'économie politique, le droit des gens, le droit public suédois, le droit administratif et les parties les plus importantes du droit civil. Le droit romain, qui occupe une si grande place dans les études juridiques en France, est réservé pour l'enseignement purement théorique.

Il y a également deux voies à suivre dans la faculté de théologie : l'une conduit au doctorat par la science pure; l'autre est choisie de préférence par les jeunes gens qui se destinent au ministère ecclésiastique. Ceux-ci passent successivement deux examens, l'un de *théologie pratique*, l'autre de *théologie théorique*. Au nombre des épreuves sont des sermons prononcés par les postulans devant leurs juges. Au sortir de l'université, il ne manque plus que l'ordination canonique pour faire de l'étudiant un pasteur. La faculté de théologie remplace donc le séminaire dans la formation des jeunes prêtres : de même que le clergé protestant en France, le clergé de Suède se recrute exclusivement parmi des hommes préparés par de fortes études aux graves fonctions qu'ils auront à remplir; aussi exerce-t-il sur la société tout entière une légitime et salutaire influence.

La faculté de philosophie est de beaucoup la plus importante : plus des deux tiers des étudians en font partie. Cet empressement s'explique par plusieurs motifs : les uns font un stage de deux ou trois ans avant d'entrer dans une des trois facultés spéciales; d'autres travaillent en vue du professorat, pour gagner un grade qui les mette en mesure d'obtenir une chaire dans un lycée; enfin le goût de l'étude attire et retient à l'université nombre de jeunes gens qui, sans avoir en vue une carrière précise, complètent longuement leur instruction. Ajoutez à cela que beaucoup se plaisent à la vie d'étudiant et ne sont nullement pressés de la voir finir; il n'est pas rare de rencontrer à Upsal des hommes de trente-cinq ans et plus portant encore la petite casquette blanche qui distingue les citoyens académiques, et cela ne paraît point trop extraordinaire. Quant aux professeurs, la faculté de philosophie à Lund en compte 39 et à Upsal 73. Il est vrai que tous n'enseignent pas régulièrement : un grand ouvrage à achever, un voyage scientifique en France ou en Allemagne, sont les causes les plus ordinaires qui les enlèvent à leurs cours. Ainsi à Upsal, pendant le semestre de printemps 1873, — l'année universitaire se divise en deux semestres, dits d'automne et de printemps, — 58 professeurs seulement sur 73 étaient en activité; sur ce nombre, 21 ont fait des leçons correspondant aux cours de nos facultés des sciences, et 37 des leçons que nous nommerions littéraires. On voit que nous sommes loin des facul-

tés françaises. Parmi ces nombreux professeurs, il est vrai, sont compris des *docenter* qui n'ont pas une grande expérience de l'enseignement; mais il ne faut pas oublier que l'ardeur avec laquelle un jeune savant fait part à ses auditeurs des notions qu'il vient lui-même d'acquérir peut souvent compenser les avantages d'une longue pratique.

Presque toutes les branches des connaissances humaines figurent au programme des cours d'Upsal : d'une part, les mathématiques pures et appliquées, la physique, la chimie, l'astronomie, les sciences naturelles; d'autre part, la philosophie, l'histoire universelle, la philologie comparée, les langues orientales, les langues classiques et les plus importans idiomes de l'Europe moderne. Au nombre de ces derniers est le *provençal*, non pas le provençal de Bertrand de Born, — il n'y a pas une université allemande où l'on ne l'enseigne, — mais le provençal moderne qu'on parle de nos jours à Avignon et à Arles, la langue des *félibres*. M. Hagberg, auteur d'un intéressant travail sur *la Résurrection de la littérature provençale*, et qui a fait un long séjour dans le midi de la France, expliquait en 1873 à ses élèves le deuxième chant de *Mireille*. Assurément un pareil enseignement ne saurait s'adresser à un public nombreux; mais n'est-ce pas un phénomène tout à l'honneur du peuple suédois que quelques-uns s'y intéressent?

Parmi les langues anciennes, dont l'étude est poussée très loin dans le nord, il faut compter le *norrois*, antique idiome des Eddas et des Sagas, encore aujourd'hui parlé en Islande. C'est par patriotisme que les efforts des savans se tournent vers les recherches historiques et préhistoriques de nature à éclairer les origines de leur pays. Chez beaucoup de Scandinaves, en Danemark et en Norvége plus encore peut-être qu'en Suède, l'amour des antiquités nationales est devenu une nouvelle religion. Nous pouvons difficilement concevoir avec quel soin et quelle ardeur on rassemble les débris souvent informes du passé, outils de silex, armes rouillées, bijoux, fibules, grossiers ustensiles de ménage. Tous les objets ayant un intérêt archéologique quelconque, si minime soit-il, doivent être offerts en vente à l'état par celui qui en fait la découverte : des lois sévères défendent de les garder ou de les vendre à des particuliers. Ils sont classés dans les collections publiques, dont quelques-unes sont devenues de magnifiques musées. C'est en comparant ces débris plus ou moins mutilés avec les renseignemens que fournit l'ancienne littérature islandaise que les savans scandinaves sont arrivés, l'imagination aidant, à reconstituer la civilisation de leurs premiers ancêtres. Les études d'archéologie préhistorique n'ont nulle part été poussées si loin, et c'est un service rendu à la science générale et

non-seulement à l'histoire locale. La langue norroise, instrument de première nécessité pour ces sortes de travaux, est enseignée aujourd'hui dans les écoles secondaires; elle fait même partie des connaissances exigées pour l'admission à l'université de Christiania, et il est probable qu'il en sera bientôt de même en Suède. On étudiera le vieux scandinave à côté du grec et du latin comme langue classique. Il s'est même trouvé en Danemark un homme d'une haute intelligence, Grundtvig, à la fois historien, théologien et poète, sorte de réformateur religieux dont les doctrines ont été adoptées par une importante fraction de la population danoise, qui a soutenu avec éloquence la cause du norrois contre le latin et le grec, et proposé de substituer à Homère et à Virgile, comme modèles offerts à la jeunesse, les Sagas et les Eddas. Pour Grundtvig et ses partisans, il importe avant tout de donner une instruction et une éducation nationales et purement scandinaves. Ces ardens patriotes n'ont pas assez d'invectives contre le droit romain et toute la *latinerie*, oubliant que sans l'influence de la civilisation latine ils seraient encore à l'âge de pierre, vivant de chasse et de pêche dans ces grossiers villages dont les *kjökkenmäddinger* marquent aujourd'hui la place. Heureusement ces exaltés sont en minorité, même dans le « vieux Danemark, » leur patrie, et n'ont aucune action sur la Suède, où le grundtvigianisme ne compte presque pas d'adhérens. Le pays par excellence des savans en *us* n'aurait garde de dédaigner les études grecques et latines, qui ont illustré un si grand nombre de ses enfans.

Quoi qu'il en soit, l'ancienne langue scandinave est en grande faveur à Upsal, et une ordonnance royale du 16 avril 1870, qui apporte quelques modifications aux examens de la faculté de philosophie, l'a inscrite au programme de l'examen de *candidat*. Cet examen, écrit et oral, porte sur la philosophie, l'histoire, le latin, le norrois et les mathématiques (ou l'une des sciences naturelles), comme matières obligatoires : l'étudiant peut être interrogé en outre sur tout ce dont il aura fait la demande. Comme on le voit, l'examen de candidat est encore une épreuve d'un caractère général, c'est quelque chose comme notre licence ès-lettres avec une légère addition scientifique. Avant 1870, on donnait ce nom à un examen plus difficile, mais moins général, à la suite duquel on pouvait aspirer directement à la maîtrise (*magisterium*) en philosophie : il n'y avait donc que deux grades académiques dans la faculté de philosophie, *candidature* et *maîtrise* ou doctorat. La réforme de 1870 a consisté à intercaler entre ces deux grades celui de *licencié* en instituant une nouvelle épreuve pour laquelle les *candidats* doivent se spécialiser selon leurs aptitudes et leurs goûts. Au moyen

âge, il n'était pas difficile de tout embrasser : à l'époque de la renaissance, il y avait encore des hommes qui, comme Pic de La Mirandole, possédaient l'ensemble des connaissances de leur temps. De nos jours, les sciences déjà connues ont pris une extension immense, et des sciences nouvelles, comme la linguistique et la géologie, sont venues s'ajouter aux anciennes; dès lors il devient nécessaire de restreindre le champ de ses études, si l'on ne veut pas perdre sa peine en un travail stérile. En France, on a tenu compte de cette nécessité dans les concours d'agrégation, et aussi pour la licence ès-sciences, qui a été dédoublée. En Suède, l'examen de la licence se présente aux candidats sous sept formes différentes : la loi leur permet de choisir entre sept groupes formés parmi les sciences exactes et les belles-lettres. L'examen consiste en la présentation d'un travail écrit sur un sujet laissé au choix du candidat, et en interrogations orales.

Reste le doctorat, ce titre si envié dans tous les pays germaniques. Pour devenir docteur en philosophie, — *philosophiæ magister*, — le licencié doit soutenir une thèse à peu près comme en France. La soutenance était autrefois une brillante solennité universitaire à laquelle les assistans prenaient part avec ardeur : le *respondens* peut maintenant encore choisir deux *opponentes* pour l'appuyer dans son argumentation; mais les seuls juges sont le doyen de la faculté et un professeur désigné par lui. Une fois la thèse admise, il faut encore attendre la promotion solennelle, qui n'a lieu que tous les trois ans. Depuis le commencement du siècle dernier, cette cérémonie s'est renouvelée périodiquement à Upsal, comme les jeux qui marquaient chez les Grecs le renouvellement des olympiades. Les vieux usages se sont presque intégralement conservés : les *promovendi*, revêtus du costume traditionnel et couronnés de lauriers, entrent en procession dans la cathédrale, entendent le discours du *promotor* et prêtent un serment en latin qui contient une profession de foi très nette en faveur de l'église suédoise : c'est sans doute pour ne pas violenter les consciences que le recteur accorde fréquemment à ceux qui en font la demande l'autorisation de se soustraire à la solennité publique et leur délivre le diplôme en particulier.

Le nombre des docteurs en philosophie promus tous les trois ans à Upsal est de 90 à 100, et pour les deux universités de 120 à 130, Un pareil chiffre, pour une population si peu considérable, montre combien l'instruction supérieure est en faveur en Suède. Il en est ainsi du reste depuis longtemps : l'érudition et la haute science sont d'ancienne tradition dans le nord scandinave; il y a juste cent ans, les promotions triennales étaient déjà si considérables à Upsal

qu'une ordonnance essaya de limiter à 75 le nombre des maîtres en philosophie qui pourraient être promus en même temps; mais cette restriction demeura lettre morte, et le maximum fut vite dépassé. C'est sous les règnes de Gustave-Adolphe et de Christine que les savans suédois commencèrent à faire parler d'eux; en même temps l'université upsalienne, qui avait subi une longue éclipse pendant le XVIe siècle, était réorganisée, et faisait ses premiers pas dans la brillante carrière qu'elle devait parcourir. C'est l'époque où Messenius publiait sa *Scandia illustrata*, où les frères Petrus et Olaus Magni composaient leurs vastes ouvrages sur l'antique histoire scandinave. Un peu plus tard, Rudbeck, étendant le champ de ses recherches mythologico-historiques, enfantait sa vaste *Atlantica*. Tout en protégeant les savans nationaux, les souverains de la Suède attiraient à eux les étrangers illustres. Descartes mourut à Stockholm. Saumaise et Naudé, deux érudits français, furent appelés par la reine Christine. Sous Charles XI, l'Allemand Puffendorf, le rival de Grotius et l'un des fondateurs de la science du droit des gens, occupa une chaire à l'université alors naissante de Lund. Au XVIIIe siècle, une grande intelligence semble avoir concentré en soi tout le génie scientifique de la Suède : Linné, le père de la botanique. En même temps l'influence française s'affermissait de plus en plus. Déjà Stockholm comptait une académie des sciences et une autre qui correspond à notre Académie des inscriptions et belles-lettres; Gustave III, prince éclairé et ami aussi ardent des choses de France qu'il allait devenir ennemi déclaré de notre révolution, fonda en 1786 une académie suédoise à l'imitation de l'Académie française. Pourtant cette époque, sans doute à cause d'un engouement mal raisonné pour le goût français, n'a pas laissé d'œuvres littéraires durables; parmi les écrivains contemporains de Gustave III, on ne trouve guère à citer que Bellman, le joyeux chansonnier de Stockholm. Une réaction puissante marqua le commencement de notre siècle : le signal fut donné par un professeur à Upsal, Atterbom. Les *phosphoristes*, ainsi appelés du nom de leur journal le *Phosphorus*, allèrent puiser leurs inspirations aux sources alors peu explorées des antiquités scandinaves. Ils renouvelèrent ainsi leur littérature, jusque-là condamnée à la stérilité; ils eurent même une influence considérable en répandant parmi le peuple le goût de l'histoire nationale, ce qui est le plus grand aliment du patriotisme. Les grands écrivains d'alors furent Tegner, évêque de Vexiö, longtemps professeur à Lund, Franzen, évêque, lui aussi, à Hornösand en Norrland, et enfin le Finlandais Runeberg, le plus grand poète de langue suédoise, le chantre national de la triste Suomi. Tous aujourd'hui sont morts, à l'exception du dernier, et

n'ont pas été remplacés. Des romans, dont beaucoup dans le genre honnête et tempéré de Mme Bremer, et quelques pièces de théâtre, c'est tout ce que produit pour le moment la Suède littéraire. La palme de la littérature en Scandinavie appartient actuellement aux Norvégiens, peuple jeune et plein de séve. Dans les sciences au contraire, la Suède n'a rien à envier à personne ; Berzelius est mort depuis vingt-cinq ans, mais il a fait école, et dans toutes les branches des connaissances humaines on trouve des savans de grand mérite qui sont l'honneur de leur patrie.

Des hautes régions universitaires, l'instruction descend par degrés dans les différentes couches de la population. En se répandant, elle perd de sa profondeur; mais on la rencontre encore jusque dans les chalets des paysans. A Upsal et à Lund, on forme des hommes qui en formeront d'autres au-dessous d'eux, et ainsi de suite jusqu'au maître d'école de village qui apprend à l'enfant à épeler les lettres de l'alphabet. Il n'est personne dans le royaume de Suède qui n'ait reçu les bienfaits de l'enseignement primaire, et cela malgré la difficulté des communications et la dispersion des habitans, qui pouvaient paraître des empêchemens insurmontables. Seules quelques parties de la Scanie sont peuplées comme la France et l'Italie; il y a telle commune dans le Norrland aussi étendue qu'un duché d'Allemagne. On a multiplié le nombre des instituteurs, créé des écoles mutuelles et organisé des écoles ambulatoires dont le maître se déplace quand les élèves ne peuvent aller jusqu'à lui; bref, on a résolu le grand problème de l'instruction obligatoire, qui passionne les esprits chez nous, mais que nous n'avons pas osé encore aborder sérieusement.

La situation prospère de l'instruction publique à tous ses degrés est la meilleure preuve de l'excellence de l'organisation scolaire en Suède. Il n'est pas inutile de tourner un instant ses regards vers ce pays à un moment où la France aborde en tâtonnant des projets de réforme de l'enseignement supérieur, et n'a que trop besoin de guides et de modèles. Assurément il faut se garder des emprunts précipités et d'une imitation servile. La plupart des états possèdent des institutions traditionnelles, appropriées aux mœurs, au caractère, aux usages locaux, inapplicables partout ailleurs que sur le sol où elles ont pris naissance et se sont lentement développées; mais à côté de ces plantes délicates, qui, transplantées au loin, périraient infailliblement, il s'en rencontre d'autres qui sont de tous les temps et de tous les lieux; c'est parmi ces dernières que l'on peut utilement choisir.

GEORGE COGORDAN.

LE RÔLE DES VENTS

DANS LES CLIMATS CHAUDS

Climats et endémies, esquisses de climatologie comparée, par M. le Dr A. Pauly; Paris 1874.

Pendant bien des siècles, l'humanité s'est laissée vivre et mourir, courbant la tête sous les fléaux envoyés par le ciel sans se demander jamais s'il était permis et possible de se défendre contre l'ange exterminateur. Peu à peu cependant, le sentiment de la responsabilité collective des sociétés se développe, on commence à lutter, à s'aider soi-même; les législateurs devinent l'importance des prescriptions sanitaires et leur donnent une base solide en les rattachant aux croyances religieuses. Toutefois la science de l'hygiène publique ne date que d'hier. La météorologie, qui est le vrai fondement de l'hygiène rationnelle, est elle-même une science très moderne, et elle s'est longtemps confinée dans une stérile étude des variations locales de la température et de la pression de l'air. Elle n'est devenue féconde qu'en s'élargissant en surface pour constituer la science des climats, et cette extension méthodique est malheureusement encore trop récente. Depuis près d'un siècle, la météorologie a travaillé sans méthode et sans plan, s'acharnant sur des minuties, entassant des montagnes de chiffres dont on ne tirait aucun parti. Par habitude et pour se conformer à l'usage, on enregistrait jour par jour des phénomènes qui n'ont au fond aucune signification précise et dont la connaissance ne nous sert à rien parce que les données indispensables pour les interpréter nous manquent, — besogne vaine, travail ingrat! Aujourd'hui les météorologistes sont débordés par les matériaux d'observations qui attendent une discussion sérieuse, et le jour où l'on se décide enfin à coordonner les faits péni-

blement accumulés, on s'aperçoit combien il en faut rabattre des illusions qu'on nourrissait sur la précision des chiffres et sur la valeur des données obtenues. Que de travail perdu parce qu'on a oublié d'éclairer sa lanterne! On aura beau prendre des moyennes pendant dix ans, beaucoup d'observations inexactes ne donnent pas une moyenne exacte.

Il est triste de dire qu'il en va de même de la statistique en général. Pour arriver à des conclusions qui intéressent l'hygiène publique, il faut rapprocher les données climatériques des chiffres relatifs au mouvement de la population. Or la comptabilité humaine est presque partout aussi mal tenue que le sont les registres météorologiques, et les documens administratifs forment un chaos disparate où il n'est point aisé de suivre le fil d'une recherche tant soit peu délicate. Chaque fois que de savans hygiénistes ont voulu puiser dans ces documens, ils ont été découragés par les lacunes et les contradictions des chiffres. « Il n'y a, dit M. le docteur Ricoux dans un travail récent sur l'*Acclimatement des Français en Algérie*, il n'y a aucune unité dans l'établissement des cadres statistiques fournis par l'administration. Tel modèle a été imposé pendant plusieurs années, puis tout d'un coup on en commande la suppression; on essaie une nouvelle combinaison, le plus souvent sans raison apparente, — car il est une chose qui, plus encore que ces changemens continuels, déroute et complique inutilement les difficultés, c'est le manque de méthode. »

Malgré leur imperfection, les documens qu'on possède déjà méritent d'être compulsés et d'être soumis à une discussion approfondie, ne fût-ce que pour reconnaître par où pèche le procédé suivi jusqu'à présent. Dans tous les pays, de vagues notions sur les rapports mystérieux qui existent entre la santé des habitans et les conditions du sol et de l'atmosphère se sont formées peu à peu et se transmettent comme des articles de foi; les chiffres même incomplets que fournit la statistique peuvent servir dès à présent à contrôler ces données empiriques, à les confirmer, à les éclairer ou bien à les rectifier. L'histoire d'ailleurs nous renseigne jusqu'à un certain point sur la constitution médicale du climat des diverses contrées par la facilité qu'elles offrent à la colonisation; la prospérité des animaux domestiques, aussi bien que l'état de santé des habitans, est un indice qui prouve la salubrité d'un pays. Malheureusement l'aspect du tableau change souvent sous l'action modificatrice de l'homme, et il s'ensuit que les données de cette nature n'ont qu'une valeur très relative. Ainsi la vague terreur que nous inspirent les climats chauds est loin d'être justifiée d'une manière générale; on peut rencontrer sous les tropiques des climats éminemment salubres, et il est important de connaître les conditions de cette apparente anomalie qui semble mettre telle région à l'abri des maladies endémiques.

C'est surtout à nos médecins militaires, familiarisés par de nombreuses expéditions avec les climats les plus divers, et obligés de contrôler les états sanitaires sur de grandes masses d'hommes, que nous devons d'intéressantes recherches sur la valeur hygiénique des climats du globe, et de ces recherches il se dégage déjà un certain nombre de principes, de vues générales, qui pourront servir de base à la science qui s'appellera la *climatologie comparée*. Il faut citer en première ligne à cet égard l'important ouvrage que M. le docteur Pauly, médecin en chef de l'hôpital militaire d'Oran, vient de publier sous ce titre : *Climats et endémies*. M. Pauly n'a étudié que les climats des contrées chaudes, mais il en a fait une étude approfondie. Partout il a constaté des différences manifestes de salubrité entre des lieux de la même zone très voisins l'un de l'autre, aussi bien pour des points isolés que pour de larges surfaces. En cherchant la raison de ces contrastes, il a découvert une liaison des plus intimes entre la salubrité d'un pays et les conditions naturelles qui en assurent la ventilation. Son travail roule tout entier sur l'importance extrême de la configuration du relief du sol, en tant que cette configuration favorise ou bien entrave la libre circulation des vents.

En effet, les grandes plaines et les plateaux étendus sont généralement très salubres; beaucoup d'îles montagneuses des zones tropicales le sont aussi quand les montagnes y forment un massif central plus ou moins arrondi en cône. Au contraire, les plaines littorales étroites où se dressent les crêtes d'une chaîne côtière, — comme le rivage brésilien de Rio à Bahia, ou les côtes atlantiques de l'Amérique centrale, — sont des contrées infestées par la malaria. La même remarque s'applique à certaines îles barrées dans leur longueur par une muraille de montagnes élevées, comme Madagascar, Java, Sumatra, quand ces montagnes, au lieu d'être parallèles aux vents généraux (alizés ou moussons), se trouvent placées en travers de ces courans. C'est ainsi que s'explique aussi l'insalubrité d'une foule de points des riches contrées qui forment le littoral de la Méditerranée. Les côtes de cette mer sont hérissées de chaînes de montagnes, et les contre-forts qui s'en détachent y créent une série de bassins encaissés où un petit fleuve arrose des plaines toujours fertiles. « Dans chacun de ces petits bassins, dit M. Pauly, ont germé, comme sur un sol fécond, des sociétés politiques autonomes, des républiques jalouses de leur indépendance; c'est là que furent ces villes de Sparte, Smyrne, Tarse, dont la prospérité et la richesse ont été si grandes; dans tous ces bassins cependant la malaria a été un obstacle permanent, un ennemi dompté quelquefois, mais toujours vivant, et prêt à recommencer les hostilités... Cette endémie, réduite presqu'à rien par la savante agriculture des anciens, a reparu de toutes parts sur les rives de la Méditerranée à la suite de l'invasion des barbares aux IVe

et ve siècles, et surtout à la suite de la conquête musulmane aux VIIe et VIIIe siècles. » L'islamisme a donc été un fléau pour ces belles contrées même au point de vue de l'état sanitaire (1).

On arrive ainsi à reconnaître que les climats se classent, comme les habitations, en salubres et insalubres, suivant l'apport plus ou moins large d'un air pur, riche en oxygène, par les courans généraux de l'atmosphère, facilités ou gênés par la configuration du sol. Le régime des vents, la hauteur et la direction des montagnes paraissent jouer ici un rôle capital. Cette conclusion est confirmée par l'étude spéciale des grandes endémies des pays chauds : fièvres intermittentes et rémittentes ou fièvres de malaria, choléra, fièvre jaune.

Ces maladies endémiques semblent affecter une distribution géographique qui rappelle vaguement celle des familles végétales. Sur tel point, on les voit fréquentes et graves : ainsi se présentent sur la côte du Brésil les grands arbres de la forêt tropicale. Ailleurs les endémies sont rares et bien moins sérieuses, tout comme on voit s'éclaircir la végétation dans les *campos* de l'intérieur, où les arbres sont remplacés par de gracieux arbustes. Enfin dans quelques lieux privilégiés des pays chauds ces maladies disparaissent tout à fait pour de longues périodes d'années. Quoique entouré d'une végétation luxuriante et éloigné de quelques kilomètres seulement des foyers de malaria, le voyageur parvenu dans une de ces oasis est à l'abri comme dans le port le plus sûr. En somme, les endémies ne s'étendent point comme un manteau sur de vastes régions; elles sont réparties par bandes étroites, laissant entre elles des surfaces indemnes qui sont parfois très considérables; même dans les pays les plus malsains, il existe des espèces d'îles de refuge où l'immunité peut être absolue.

Ces contrastes d'ailleurs se lisent à première vue sur la physionomie des habitans. Pendant ses pérégrinations en Algérie, le docteur Pauly a été souvent frappé de voir se succéder à de très courts intervalles les signes d'influences locales tout opposées : ici des faces amaigries, d'une pâleur terreuse, là des apparences de santé et de force, sans que rien dans la nature du sol vînt expliquer ces différences profondes entre des lieux très voisins. Ainsi la plaine de Mina est infestée par les fièvres, tandis que le poste de Zemmorah, situé, il est vrai, à un niveau supérieur, en est exempt; mais d'autres postes beaucoup plus élevés, comme celui de Sebdou, sont des nids de fièvres. De ces inégalités bizarres se ressentent nécessairement les troupes campées sur divers points de l'Algérie. « Je me rappellerai toujours, dit M. Pauly, le triste aspect des

(1) On a cru longtemps que les fièvres décrites dans les *Épidémies* d'Hippocrate étaient des fièvres typhoïdes; nos médecins militaires, en découvrant sur les côtes de la Grèce et de l'Algérie les fièvres rémittentes des contrées chaudes, ne se doutaient pas d'abord qu'ils avaient affaire à la maladie si bien étudiée par l'école de Cos.

zouaves rentrant à Mostaganem, en juillet 1868, de leur camp du Merdja, dans la plaine du Riou, et celui des zouaves qui passèrent à Oran en juillet 1870, venant de Magenta (El-Haçaïba) et allant s'embarquer pour la campagne contre la Prusse. La malaria avait imprimé profondément son empreinte sur ces figures amaigries, pâles d'une pâleur jaune-verdâtre, comme celle des malades en proie à une dégénérescence organique avancée, et sur la démarche de ces troupes, qui révélait un grand épuisement de forces, — tandis que chaque fois que j'ai vu des troupes revenant des plateaux d'El-Arricha, derrière Sebdou, ou bien des plaines du Sersou, derrière Tiaret, j'ai été frappé de l'air de vigueur et de l'allure décidée des hommes, dont la figure, hâlée et brûlée même par le soleil, avait un teint basané sans doute, mais révélant une aussi parfaite santé que celui de nos plus robustes paysans de France. »

Des anomalies tout aussi étranges, des inégalités tout aussi tranchées dans la faculté réceptive des localités pour les influences endémiques se remarquent lorsqu'on étudie la répartition du choléra ou celle de la fièvre jaune dans les contrées chaudes. Le concours d'une chaleur tropicale et de pluies abondantes, qui suscite une luxuriante végétation sous les latitudes de l'Amérique centrale, est certainement une condition d'insalubrité par excellence, et l'on connaît la violence des épidémies qui visitent ces pays. Pourtant dans la mer des Antilles on peut citer divers points où, malgré ces conditions climatériques si défavorables, la salubrité est parfaite et incontestable : la Barbade, Saint-Christophe, l'île Monserrat, Névis, et, sous une latitude voisine, les Bermudes. Inversement Tschudi et d'autres voyageurs ont trouvé dans les Andes du Pérou des localités, cachées dans les gorges et au fond d'étroites vallées, qui, malgré une altitude de 3,000 mètres, étaient des foyers de malaria.

Le fait qui nous donne la clé de ces énigmes, c'est que les foyers de miasmes sont presque toujours des bassins encaissés dont la configuration a pour conséquence la stagnation des couches d'air, tandis que les points d'une salubrité exceptionnelle paraissent être ceux qui sont en tout temps balayés par les vents. Un des exemples les plus frappans parmi ceux que M. Pauly invoque à l'appui de sa thèse, c'est l'épidémie cholérique qu'on a vue naître en 1868 dans l'est de la province d'Oran, autour de Mascara, et qui s'est éteinte sur place après avoir frappé une centaine d'Européens et fait quarante-sept victimes. Au commencement de l'automne, plusieurs cas isolés de choléra grave avaient été déjà signalés à l'hôpital de Mascara, lorsqu'une véritable épidémie se déclara au camp de l'Oued-Fergoug, au sein de l'atelier n° 5 des condamnés aux travaux publics, qui était occupé au barrage de l'Habra. Ce camp était établi sur un petit plateau entouré de tous côtés par des montagnes qui lui donnent l'aspect d'un entonnoir. Les rayons

du soleil y créent, le jour, une chaleur étouffante; la nuit, cette vallée de l'Habra se remplit de brumes froides émanées du lit de la rivière, et qui accusent d'une manière palpable la stagnation de l'air. Bien qu'on s'empressât de lever le camp, l'hôpital de Mascara fut bientôt tellement encombré de malades qu'il fallut installer une ambulance spéciale pour les cholériques sur un plateau aéré à 2 kilomètres de la ville. On parvint à en sauver la moitié; vers la fin de septembre, l'épidémie disparut spontanément comme elle était née.

La côte orientale de l'Espagne doit être rangée parmi les zones où se révèle le mieux cette intime connexité des causes climatériques générales et des endémies. Les chaînes qui abritent le littoral, du cap de Tarifa aux Pyrénées, y créent des bassins à température presque tropicale, de véritables serres chaudes où viennent très bien les palmiers et la canne à sucre. Cette zone méditerranéenne est dans tout son parcours un long foyer d'endémie; les fièvres y règnent habituellement avec plus ou moins d'intensité, et, lorsque des circonstances météorologiques particulières viennent s'ajouter à ces dispositions locales, on voit surgir des calamités comme la terrible épidémie de fièvre jaune qui a décimé la population de Barcelone en 1821. Barcelone est située dans une gorge basse fermée de trois côtés par de hautes montagnes et ouverte seulement à l'est, du côté de la mer; or pendant l'épidémie de 1821 les vents, presque toujours très faibles, ont constamment soufflé du sud. Ici encore on peut signaler des exceptions qui confirment la règle. Quand la fièvre jaune éclatait en 1828 à Gibraltar, qui est abrité derrière un rocher de 1,300 pieds de haut contre les vents du large, la ville voisine de Tarifa, malgré l'état fâcheux de ses égouts, fut épargnée, grâce à l'active ventilation qu'y produisent en tout temps les brises qui viennent de la mer.

Les exemples de l'insalubrité des lieux encaissés abondent; l'Algérie malheureusement en fournit beaucoup. La garantie d'une situation sanitaire favorable, c'est, selon M. Pauly, la *hauteur relative,* ou le fait de ne pas être dominé par les localités immédiatement voisines. C'est la condition indispensable du libre essor des vents. Cette hauteur relative qui garantit l'immunité contre les endémies causées par des miasmes n'a nullement besoin d'être accompagnée d'une hauteur absolue considérable. Les archipels polynésiens et australiens nous présentent une foule de terres basses à fleur d'eau dont la salubrité est merveilleuse parce que les vents alizés ou les vents généraux d'ouest y règnent presque chaque jour de l'année. Ces îles ont souvent des montagnes centrales, mais ces montagnes n'arrêtent point le jeu des vents, qui ont dans les mers du sud une puissance remarquable. Les plaines de la Plata et du Paraguay, si célèbres par leur salubrité, ne s'élèvent qu'à une faible hauteur au-dessus du niveau de la mer, mais dans ces im-

mensités rien ne gêne la circulation des vents. Ce sont les vents ici, bien plutôt que les saisons, qui règlent les mouvemens du thermomètre, et la force motrice qu'ils possèdent est accusée par les déplacemens violens des eaux du grand estuaire de la Plata.

La salubrité de toute la portion de l'Amérique méridionale située en dehors des tropiques résulte des témoignages les plus divers. Il en est déjà question dans les *Lettres édifiantes* des pères jésuites des XVIIe et XVIIIe siècles. « Nous sommes arrivés ici à travers mille dangers, écrit le père Chomé de Corrientes; nous subissons les plus dures épreuves, couchant sur la terre nue, à l'ardeur du soleil comme à la fraîcheur des nuits. Cependant nous sommes arrivés en bonne santé. Nos pères, malgré leurs fatigues, parviennent ici à un âge très avancé. Il y a à Corrientes bon nombre de ces saints vieillards dont la vieillesse est si grande qu'on est obligé de les porter à l'église et de les rapporter. » Cette longévité est en effet un des traits caractéristiques des indigènes de ces heureuses contrées. Sans parler d'une négresse qui est morte à Cordova vers la fin du siècle dernier à l'âge de cent quatre-vingts ans, Dobrizhoffer cite des hommes dépassant la centaine qui « montent des chevaux fougueux comme des enfans de douze ans, » et il ajoute que les femmes vivent encore plus longtemps que les hommes, n'étant pas tuées à la guerre. Les fièvres sont extrêmement rares dans cette partie de l'Amérique, même sur des points où les eaux stagnantes, les lagunes et les marais sont répandus, enfin dans des localités dont la température annuelle est très supérieure à celle du midi de l'Europe et même d'Alger. D'après Martin de Moussy, dans ces régions, l'Européen n'est exposé à aucune de ces maladies qui rendent si dangereux les premiers temps du séjour dans les contrées tropicales, et les travaux de défrichement ne produisent pas ces fièvres si graves qui accompagnent ailleurs les premiers essais d'agriculture. Le tempérament des immigrans se modifie fort peu, on n'y subit pas l'effet qu'amène à la longue le séjour de la zone torride : ils ne pâlissent point, ne brunissent que légèrement, et conservent la plénitude de leurs forces. La salubrité des provinces argentines, résultat d'un climat maritime à courans atmosphériques constans et puissans, va de pair avec une fertilité sans égale; on sait quelle est la richesse des pampas en bétail de toute sorte. Aussi l'immigration y porte des flots chaque jour plus épais de population. Malheureusement l'extension de la grande ville européenne sous ces basses latitudes y a créé la malaria urbaine et développé sur les côtes des foyers d'insalubrité.

L'importance capitale du rôle dévolu aux vents comme purificateurs de l'atmosphère devient surtout sensible par les contrastes que présentent des régions placées en apparence dans des conditions climatériques tout à fait semblables. De part et d'autre, on trouve les pluies tropi-

cales, les forêts vierges aux arbres enserrés par des réseaux de lianes, un humus épais enrichi par les débris des vieux troncs et des plantes herbacées, un soleil assez ardent pour faire mûrir le café, le sucre et le cacao, et pourtant d'un côté règnent les fièvres et le choléra, comme sur les îles et les côtes de la mer des Antilles, tandis que de l'autre on a le climat délicieux et vivifiant des îles de la mer du Sud, telles que les Viti, Tonga-Tabou, Taïti, les Samoa, etc. « Là, dit M. Pauly, comme dans les pays les plus sains de l'Europe, l'immigrant européen n'a rien à redouter du climat ni du sol : il peut défricher la terre et travailler de ses propres bras sans avoir besoin de recourir au travail de l'esclave ou des coulies, ainsi qu'il est forcé par le climat de le faire aux Antilles. Là, au lieu de perdre rapidement ses forces et de se sentir dominé par une atmosphère intoxicante, l'Européen se sent vivre avec bonheur dans un air éminemment salubre, et là sa santé ne dépend plus que de sa conduite et de sa valeur morale. »

La salubrité exceptionnelle de la plupart de ces îles est d'ailleurs attestée par la facilité avec laquelle les animaux domestiques importés d'Europe y multiplient. On peut affirmer que rien ne témoigne d'une manière aussi décisive en faveur du climat d'un pays chaud que la prospérité des animaux domestiques en général, et en particulier des races bovines, des moutons et des chevaux. Ces animaux, dont l'existence est liée si intimement à la fortune des sociétés humaines, ne réussissent bien que dans les pays sains. Là où des troupeaux de bœufs se multiplient avec rapidité en conservant une peau fine, luisante, une grande agilité des mouvemens, on peut être certain que la malaria n'existe pas. Dans les *Sunderbunds* des bouches du Gange, au delta du Niger, sur les côtes du Choco dans la Nouvelle-Grenade, à Chagres, Carthagène, les races bovines n'apparaissent plus qu'en échantillons clair-semés et dans un état déplorable. Au contraire, aux îles Sandwich, il a suffi de laisser quelques couples de bœufs et de chevaux errer dans les savanes de la Grande-Havaï pour y créer des troupeaux considérables, qui constituent aujourd'hui une très grande richesse pour ces îles, et qui rivalisent avec ceux des pampas de la Plata. Ces troupeaux vivent sur les savanes herbeuses qui couvrent une grande partie des Sandwich, des Mariannes, des Carolines, de la Nouvelle-Calédonie, et ces savanes elles-mêmes naissent sous l'influence des vents alizés. Ce sont ces courans constans qui apportent dans ces parages cet air à la fois humide, frais et stimulant qui crée les prairies. Dans les pays tropicaux où les alizés sont intermittens et coupés par des calmes, la forêt vierge est épaisse et l'air croupissant : c'est ce qui se voit sur les côtes du Brésil où la Serrado-Mar arrête les brises du large et empêche la ventilation du pays. Là où l'alizé passe librement, on voit la forêt s'éclaircir; l'air et la lumière pénètrent dans les massifs, la savane herbeuse apparaît, la vie animale

est puissamment stimulée, et les familles humaines prospèrent sans effort. La côte du Brésil devient en effet plus salubre en remontant vers l'équateur, et la malaria disparaît complétement à la hauteur de Pernambuco; c'est qu'au nord de Rio la Serra-do-Mar s'abaisse, le pays s'ouvre aux vents du large et se déploie en plaines verdoyantes qui rappellent les campagnes de l'Angleterre.

Au reste dans l'hémisphère sud les vents généraux, alizés et vents d'ouest, sont beaucoup plus constans et plus puissans que les vents de l'hémisphère nord. Quand les grands clippers de l'Australie entrent dans les régions de ces *braves vents d'ouest* (*brave west winds*), ils font jusqu'à 150 milles et plus par jour, tandis que dans l'Atlantique les vents d'ouest ne produisent qu'un maximum de 100 milles. Cette puissance d'impulsion se retrouve dans les alizés du sud-est, dont le domaine a d'ailleurs une largeur de 3,000 kilomètres, tandis que la zone des alizés du nord-est n'a pas 2,000 kilomètres de largeur. Enfin dans les mers du sud la proportion des calmes est beaucoup plus faible que dans celles de l'hémisphère nord. Maury résume ces faits en comparant la vitesse qui entraîne l'atmosphère dans l'hémisphère sud à la marche d'un train express, tandis que dans l'hémisphère nord l'air ne marche qu'avec la vitesse d'un train omnibus, train pour lequel il y a des gares nombreuses et des temps d'arrêt. La rapidité et la constance de la circulation atmosphérique dans cet hémisphère presque entièrement couvert par les eaux paraissent donc être les conditions déterminantes de la salubrité des terres australes (1). Quand la malaria apparaît dans ces parages, on trouve toujours soit des centres d'aspiration ou des zones de calme, comme à Java et dans la partie nord de l'Australie, soit des obstacles à la propulsion du vent, tels que des chaînes de montagnes, comme à Madagascar. Dans ces cas, l'impulsion des courans atmosphériques se ralentit, et ils perdent leurs propriétés vivifiantes. A la Plata, c'est dans les vallées du Tucuman, de Salta, de Jujuy, ravines profondes dominées par de puissans contre-forts des Andes, que l'on rencontre les fièvres; mais la vaste plaine nivelée où sont contenus les territoires du Chaco, de Corrientes, de Cordova, de Buenos-Ayres, comme les plaines ondulées qui constituent une partie de l'Uruguay, des missions du Paraguay, et des provinces brésiliennes de Parana, de Minas-Géraès, de Rio-Grande-do-Sul, sont d'une salubrité parfaite.

L'Australie offre la même salubrité dans ses immenses plaines intérieures, ce n'est qu'au-delà du tropique, dans la partie nord de ce vaste

(1) La salubrité relative des contrées tropicales de l'hémisphère sud ressort aussi des tableaux statistiques de Boudin, qui prouvent que la mortalité des Européens dans ces régions est supérieure non-seulement à celle des régions tropicales de l'hémisphère nord, mais encore à celle des *pays tempérés* de l'Europe. (Armand, *Traité de climatologie générale*, 1873.)

continent, qu'apparaissent les marais et la malaria; mais c'est aussi là que se trouvent des zones de calmes et des centres d'aspiration qui s'étendent jusqu'à l'archipel malais. M. A. Grisebach, dans son livre intitulé *la Végétation du globe* (1), fait remarquer que la zone des calmes équatoriaux se reconnaît sur divers points des continens, où l'échauffement du sol permet à des couches d'air chargées de vapeur de prendre un mouvement ascensionnel. Un de ces centres d'aspiration se trouve au nord de l'Amazone, entre le Rio-Negro et le pied des Andes. Là règnent des vents irréguliers, des calmes avec dépression barométrique, et des pluies continuelles; là les forêts vierges sont inextricables, l'air stagnant, l'homme sans force, le climat pernicieux. Plus à l'est, la vallée de l'Amazone, qui est en réalité une immense plaine à pente presque insensible, balayée par le souffle constant des alizés, se couvre de savanes, et le climat est très sain.

C'est dans l'Amérique centrale que se trouvent rapprochées les zones les plus complétement différentes au point de vue de la salubrité; on y voit, tout à côté les uns des autres, des foyers redoutables d'endémies et des régions parfaitement habitables malgré le climat équatorial. Toute la côte orientale ou atlantique, depuis la Véra-Cruz jusqu'à l'isthme de Panama, est tristement célèbre par son insalubrité, tandis que les plateaux intérieurs du Nicaragua et du Costa-Rica, dont l'altitude moyenne est sensiblement la même que celle du rivage atlantique, et qui ont aussi la même température moyenne, peuvent être rangés parmi les régions les plus propres à la colonisation.

Le versant atlantique de l'Amérique centrale n'est qu'une bande étroite de plaines horizontales et fangeuses qui longent le pied de la cordillère, laquelle par une pente abrupte s'élève brusquement à quelques milliers de mètres. C'est « l'enfer des terres chaudes; » la montagne le sépare des heureuses régions de l'intérieur, doucement inclinées vers le Pacifique et couvertes de cultures et de villages. La chaleur et l'humidité donnent à cette bande d'alluvions de la côte une fertilité sans égale; mais un climat meurtrier en éloigne l'émigrant européen. Au milieu de ces magnifiques forêts aux aromes pénétrans, il respire la mort. Il règne dans cette zone une torpeur indéfinissable, une tendance à la vie passive, contre laquelle il faut réagir à tout prix lorsqu'on veut échapper à l'ennemi qui vous guette, car dans ces pays toute attaque de fièvre est grave ou mortelle. C'est la conséquence de la stagnation de l'air. Les vents régnans du nord-est sont arrêtés par le rempart de la cordillère, et cet obstacle suffit pour vicier l'air de la côte, comme sur d'autres rivages également plats et surplombés par des massifs montagneux (le Choco dans la Nouvelle-Grenade, certaines plages de Madagascar, la côte de Batavia, etc.).

(1) *La Végétation du globe, esquisse d'une géographie comparée des plantes*, par A. Grisebach, traduit par P. de Tchihatchef, Paris 1875; Th. Morgand.

Cette insalubrité des côtes a été le grand obstacle à la construction de la voie ferrée de l'isthme de Panama. A peine débarqués à Chagres, les terrassiers irlandais employés aux travaux de ce chemin de fer perdaient non-seulement le teint frais qui distingue leur race, mais l'appétit et la force musculaire; ils furent presque tous exterminés par la maladie. Les nègres des Antilles eux-mêmes souffrirent beaucoup des atteintes du climat et se retirèrent en foule. Les Chinois, attirés par la promesse d'une paie très élevée, succombaient par centaines, on en vit beaucoup se suicider pour échapper aux souffrances de la maladie; ils allaient s'asseoir, à la chute du jour, sur les sables de la baie, à la marée basse, et là, les yeux fixés sur l'horizon, se laissaient noyer par le flot. Le chemin de fer de Panama a coûté 500,000 francs par kilomètre, et, dit-on, une vie d'homme par traverse posée sur la voie. On avait d'abord songé à prendre pour point de départ du chemin de fer de l'isthme le magnifique port de Porto-Bello; mais ce port est complétement fermé par une ceinture de hauteurs qui empêchent les vents du large d'y renouveler l'air corrompu par les miasmes des marais voisins, et il en résulte une mortalité si effrayante qu'on a dû renoncer aux avantages exceptionnels qu'offrait une pareille tête de ligne. Aspinwall, sur la même côte, a également une réputation d'insalubrité des mieux fondées. « Les immigrans qui ont pu résister, dit un voyageur, montrent des visages jaunes, amaigris, l'aspect de ruines ambulantes; seuls les yeux brillent d'un vif éclat, celui du feu de la fièvre et du feu de la spéculation. Tout se vend si cher à Aspinwall que le moindre débitant a bientôt fait fortune, quand la fièvre ne vient pas arrêter son essor. » A Carthagène, sur la même côte encore, la transpiration que provoque une chaleur étouffante donne aux habitans la couleur livide des malades, leurs mouvemens sont sans vigueur, leur voix faible et traînante. C'est de là que l'amiral anglais Vernon ramena en 1741 une armée que les fièvres avaient réduite au dixième de l'effectif. « Au mouillage près de l'île Roatan, sur la côte de Honduras, dit Lind, les vaisseaux mouillent dans un bassin tellement abrité par de hautes montagnes, qu'il est inaccessible aux vents. L'air stagnant devient si funeste qu'après l'avoir respiré quelques jours on est attaqué subitement de vomissemens violens, de maux de tête, de délire, et qu'en moins de deux ou trois jours on voit le sang dissous sortir par tous les pores. Il est probable que l'eau de mer se putréfierait promptement en de tels lieux, si son mouvement n'était entretenu par les courans du large. »

Les faits de ce genre prouvent d'une manière évidente le danger de la stagnation de l'atmosphère, et la contre-épreuve est fournie par la salubrité bien démontrée des bas plateaux de l'intérieur. Celle des plateaux élevés du Guatemala, du Honduras, de San-Salvador, s'explique aisément par leur altitude considérable; mais pour rendre compte de la salubrité du Nicaragua et du Costa-Rica on ne voit que l'influence bien-

faisante des vents du nord-est qui balaient ces plaines, dont le niveau, en plusieurs points, n'excède pas 40 mètres. Ici, les alizés, après avoir soufflé sur les plaines et les grands lacs, s'échappent librement à travers les vastes percées qui interrompent la cordillère du Pacifique. Si cette chaîne formait une muraille continue comme celle de la côte atlantique, l'atmosphère du bassin intérieur, au lieu d'être sans cesse vivifiée par des courans actifs, offrirait probablement la torpeur malsaine qui rend la côte atlantique si insalubre. Les nombreuses portes ouvertes au vent tout le long du Pacifique sont la cause des courans si constans dont l'existence est attestée par les voyageurs qui ont visité les régions de l'intérieur; ces courans suscitent sur les lacs Nicaragua et Managua une houle puissante, et y donnent lieu à un ressac non moins violent que celui de l'Océan. Aussi un voyageur contemporain, M. P. Lévy, n'hésite-t-il pas à déclarer que le climat du Nicaragua est un des plus sains de tous ceux qu'on peut trouver sous la zone torride (1).

L'influence néfaste des calmes sous les basses latitudes est confirmée par l'étude des saisons du Sénégal. Lorsqu'on veut se faire une idée exacte du climat de cette région, il faut recourir à l'excellent ouvrage que vient de publier M. le docteur Borius, qu'un long séjour dans nos colonies a familiarisé avec les maladies des Européens dans les pays chauds (2). Au Sénégal, où le soleil passe au zénith deux fois par an, l'année se divise en deux saisons parfaitement tranchées. La première, de décembre à la fin de mai, est la *saison sèche*, elle est fraîche et agréable sur le littoral (à Saint-Louis et Gorée), et saine surtout pour l'Européen; elle permettrait l'acclimatement, si elle n'alternait pas avec une saison éminemment chaude, humide et malsaine, l'été tropical, qui dure de juin à novembre, et qui a reçu le nom assez mal choisi d'*hivernage* dans le sens de mauvaise saison. Le commerçant qui peut aller passer cette saison en Europe résiste longtemps au climat sénégambien. Dans l'intérieur, la saison sèche n'est douce que pendant les trois premiers mois, auxquels succède une période de chaleurs intolérables qui rendent le séjour de l'intérieur du pays presque aussi dangereux que pendant l'hivernage. Dans la saison sèche dominent les vents de nord-est, vents secs qui dessèchent les marais. L'hivernage amène « une humidité prononcée, des calmes nombreux, des vents faibles et variables, une température moyenne élevée à oscillations faibles, une dépression barométrique sensible, des pluies, des orages, l'inondation

(1) P. Lévy, *Notas sobre la republica de Nicaragua*, Paris 1873.

(2) *Recherches sur le climat du Sénégal*, par M. A. Borius, Paris 1875; Gauthier-Villars. — L'auteur résume dans son livre vingt années d'observations de toute sorte faites par les médecins et les pharmaciens de la marine qui ont habité ce pays, et il y joint les résultats d'une expérience personnelle de cinq années, ainsi que les précieuses données fournies par les frères de Ploërmel.

des cours d'eau, un mauvais état sanitaire des Européens. » Pendant cette saison, tout le monde est plus ou moins atteint, la maladie est l'état habituel des Européens, et la mortalité très considérable.

Le calme fréquent de l'air en Algérie, l'indécision, la variabilité et la faiblesse des vents, les brumes et les brouillards qui en sont la conséquence, voilà probablement aussi quelques-unes des causes principales de l'insalubrité de certaines régions de notre colonie. Il faut ajouter que les vents continentaux du sud, à faible tension électrique, les vents *négatifs*, comme on dit, semblent exercer une action fâcheuse qui se manifeste par des troubles de l'innervation et prédispose aux maladies endémiques. Le reboisement des hauteurs serait un remède contre l'influence de ces vents sahariens et en même temps contre la sécheresse habituelle de l'air.

« Les vents maritimes généraux, alizés et vents d'ouest, dit M. Pauly, doivent leurs propriétés vivifiantes, selon toute probabilité, à leur passage comme vents d'évaporation sur les mers. Ils se chargent ainsi de vapeur d'eau et d'électricité positive; leur invisible vapeur d'eau les rend aptes à créer cette bénignité de l'atmosphère, cette douceur du fond de l'air inconnue aux climats plus beaux, mais moins sains, de la Méditerranée, de l'Orient et de l'Inde, dont la formule, surtout pour les deux premiers climats, est : *soleil ardent et air froid,* ou au moins *très frais*. Ces climats doivent évidemment cette âpreté de l'air à la rareté des vapeurs aqueuses. » Quant à l'électricité positive dont les vents d'ouest sont chargés, M. Pauly pense qu'elle en explique la richesse en ozone, constatée par divers observateurs. Or on sait quelle action stimulante la présence de l'ozone, de cet oxygène à l'état actif, exerce sur la santé générale. Il paraîtrait d'ailleurs, d'après les recherches que M. Jacolot a faites pendant la campagne de la *Danaé,* que la rapidité des vents eux-mêmes suffit pour augmenter l'ozone de l'air.

Les propriétés oxydantes de l'ozone se manifestent par une plus rapide combustion des débris organiques abandonnés à l'air libre, et c'est en ce sens que les vents chargés d'ozone sont des vents salubres; mais c'est probablement surtout par des effets mécaniques de dispersion et de transport que les vents généraux sont appelés à purifier les couches d'air viciées. Quelle que soit l'idée qu'on se fasse de la nature des miasmes qui produisent les épidémies, — que ce soient des spores d'une algue, des germes d'infusoires ou de simples exhalaisons du sol, que chaque maladie ait son miasme particulier ou qu'une même forme morbide puisse résulter d'une atmosphère contaminée par des causes diverses, — il est certain que de puissans courans atmosphériques, en balayant le sol, renouvellent l'air et enlèvent les principes délétères. En tout cas, il est hors de doute que les calmes prolongés sont un danger pour les villes où s'accumulent sans cesse des gaz méphitiques; ce dan-

ger existe également dans les pays chauds quand les terres d'alluvion sont défrichées ou quand les débordemens des rivières laissent exposées au soleil des couches de limon riches en débris organiques (1).

Les recherches de M. le général Morin, celles de M. Le Blanc et de M. le docteur F. de Chaumont sur la ventilation établissent la nécessité d'une circulation active de l'air pour les malades comme pour les personnes saines. On peut admettre que l'air d'une pièce de capacité moyenne, habitée par une seule personne, peut être maintenu à un degré suffisant de salubrité, s'il est renouvelé une fois par heure; si la pièce est occupée par plusieurs personnes, le renouvellement complet de l'air doit avoir lieu cinq ou six fois, dans certains cas huit ou neuf fois par heure. Pour les casernes angl ises, où l'espace cubique alloué à chaque homme est de 17 mètres cubes, le volume d'air nouveau à introduire est fixé à 85 mètres cubes par heure et par tête, c'est-à-dire que l'air doit être renouvelé cinq fois par heure; chez nous, la proportion normale n'étant que de 10 ou 12 mètres cubes, la ventilation devrait être beaucoup plus énergique encore, tandis qu'elle est malheureusement presque toujours tout à fait insuffisante (2). Tous les hygiénistes sont aujourd'hui d'accord pour poser en principe qu'il faut fournir de l'air pur en aussi grande quantité que possible aux hôpitaux, aux ambulances, aux casernes, aux écoles et aux ateliers, et faciliter la circulation atmosphérique dans les quartiers populeux. C'est dans cette voie que se trouve la véritable prophylaxie contre toutes les maladies infectieuses. Des faits très curieux prouvent même que la simple exposition à l'air peut être un moyen de guérison.

On peut citer à cet égard les résultats étonnans obtenus par un médecin de l'armée anglaise, Robert Jackson, vers la fin du siècle dernier. Les malades atteints de fièvres ou de dyssenteries rebelles étaient placés par cet habile praticien sur des charrettes ou des voitures découvertes, promenés ainsi par tous les temps et souvent au milieu de la confusion d'une retraite précipitée. Le jour, au grand soleil, les malades étaient abrités par des rameaux feuillus; mais la nuit ou par les temps couverts ils étaient absolument exposés à l'air libre, sans souci de la pluie et de la rosée. Jackson a vu ainsi des malades désespérés sortir guéris de cette épreuve héroïque, et cela dans des momens où ils étaient privés de remèdes et de soins. Ce moyen du transport à l'air libre (*gestation in open air*) est recommandé surtout pour les cas graves. Le général Félix Douay

(1) Il s'ensuit d'ailleurs que des vents trop faibles peuvent devenir des agens de propagation des épidémies. L'excellent rapport de M. Barth sur les épidémies de choléra constate que les courans d'air avaient une influence réelle sur la propagation du mal à de courtes distances; on le voyait apparaître dans les villages sous le vent d'une localité infectée.

(2) *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, séance du 4 août 1873.

en a fait l'épreuve au Mexique, lorsqu'un jour il fut obligé d'emmener sur des cacolets un certain nombre de chasseurs atteints de fièvre typhoïde; on s'attendait à les voir succomber avant la fin du jour, et, à la grande surprise du médecin en chef, M. le docteur Houneau, ils furent tous guéris. Le traitement des malades à l'air libre a toujours donné les plus heureux effets en temps d'épidémie, et M. Pauly a même réussi à guérir des attaques de choléra en forçant les malades à marcher longtemps au grand air. Quand l'énergie ou le courage manquait au malade, deux camarades le prenaient chacun par un bras et le promenaient malgré lui. Tel qui vacillait et laissait tomber sa tête au début retrouvait peu à peu une allure plus animée, voyait ses crampes et ses vertiges le quitter et les couleurs renaître sur ses joues pâlies. Dans ce cas, la fraîcheur de l'air chargé de rosée ou de pluie était même une condition d'un succès très prompt. « La faiblesse des malades est d'ailleurs, dit M. Pauly, bien souvent un obstacle qu'on peut vaincre avec une patience suffisante. »

De tels faits prouvent, sur une petite échelle, l'influence bienfaisante et le rôle capital des larges courans d'air pur. Malheureusement nous ne pouvons pas doter une contrée des vents qui lui font défaut. Il faudra éviter les coins du globe où l'air croupit, immobile et malsain. Cependant là encore le pouvoir de l'homme peut s'exercer dans certaines limites; il n'est presque pas de climat qu'il ne puisse modifier soit en mal, soit en bien. Le travail, le travail agricole surtout, et dans les villes l'emploi des nombreux moyens d'assainissement (égouts, squares, etc.), voilà ce qu'il faut pour combattre les influences délétères qui tendent à rendre le climat malsain; mais la sagesse politique, la paix, des capitaux, sont nécessaires pour les mettre en œuvre. L'anarchie, la guerre et les haines sociales entraînent le trouble du travail et deviennent ainsi des causes de déchéance pour la salubrité d'un pays. L'Amérique du Sud fournit bien des preuves à l'appui de ces vérités. Pendant longtemps la guerre civile a été permanente dans la Plata; aussi a-t-on négligé complétement tout ce qui touche à l'hygiène publique. De grandes villes comme Montevideo et Buenos-Ayres, où l'on a la prétention de vivre à l'européenne, ont été bâties sans aucun souci des organes nécessaires à la vie des grandes cités, sans égouts et sans aqueducs; on y boit l'eau des citernes, qui reçoivent les infiltrations du sol. Les tanneries et les *saladeros*, où l'on égorge les bœufs par milliers, se sont installées aux portes des villes, infectant le sol par le sang des animaux abattus et par la putréfaction des dépouilles. Aussi depuis 1850 le choléra et la fièvre jaune ont fait leur apparition dans le bassin de la Plata, et des épidémies graves ont décimé la population des villes. Ce n'est que depuis peu d'années que Buenos-Ayres et Montevideo ont commencé à prendre les mesures de salubrité dont l'urgence venait d'être démon-

trée par l'épidémie de 1871. Ce sont évidemment les causes d'infection urbaine qui ont modifié la constitution médicale de ces climats, autrefois si salubres, et il ne faut pas s'étonner que des villes comme Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Lima, la Nouvelle-Orléans, soient des foyers de maladies typhiques depuis qu'elles sont devenues des fourmilières humaines où l'espace, l'air et l'eau sont distribués avec une déplorable parcimonie.

D'un autre côté, l'abandon des travaux agricoles a eu également une influence néfaste sur ces climats : des rivages qui étaient couverts de villes, de villages et de cultures soignées à l'époque de l'arrivée des Espagnols sont aujourd'hui très insalubres et envahis par des forêts à peu près désertes. On a supposé, pour expliquer ces changemens, que les Indiens possédaient à l'égard de la malaria une résistance bien plus grande que n'en montrent les émigrans européens de nos jours. Cependant nous savons que les fièvres se sont établies, au déclin de l'empire romain, dans la Sicile, dans le Péloponèse, dans l'Asie-Mineure, et il ne vient à l'esprit de personne d'en chercher la raison dans une diminution de la force de résistance de la race grecque ou latine. On sait aussi que la malaria naît et disparaît dans les pays chauds avec les grands bouleversemens comme l'invasion des barbares au ve siècle ou la conquête arabe au vn^e^ siècle; de nos jours, nous en constatons l'apparition dans un district à la suite de la rupture d'une écluse, du curage d'un étang, de la formation d'une barre à l'embouchure d'une rivière, et personne ne songe à voir là un symptôme de la dégénérescence des habitans. La vérité, c'est qu'un rapport des plus intimes existe partout, et surtout dans les pays chauds, entre le sol et l'atmosphère ; le travail de l'homme, en déchirant les flancs de la terre par la culture, en l'aérant par les labours, en y semant des plantes herbacées annuelles à la verdure rapide et vivace, et, — chose essentielle, — en régularisant le régime des cours d'eau, finit par créer une atmosphère plus salubre. C'est ainsi qu'il est permis d'espérer que le développement de l'agriculture pourra sensiblement améliorer le climat de notre colonie africaine, où la terre arable abonde, où le soleil est des plus généreux, où il ne manque qu'une atmosphère plus riche en ozone et en vapeur d'eau. En couvrant le pays de végétation à feuilles tendres comme celles des céréales, du coton, de la vigne, en reboisant les hauteurs, en multipliant les irrigations, on serait sûr d'apporter au climat du Tell algérien d'heureux changemens et d'atténuer dans une forte mesure les inconvéniens qui résultent du voisinage du Sahara et de l'insuffisance de la ventilation naturelle.

R. Radau.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1875.

Que se passe-t-il donc depuis quelques jours en Europe? quels souffles étranges ont traversé l'atmosphère? On dirait en vérité qu'il y a par instans des épidémies de mauvais bruits, des contagions de panique.

La veille encore, les gens paisibles du continent, et ils sont nombreux, vivaient dans une certaine quiétude, sans penser à mal; le lendemain l'alarme est partout sur la foi d'une correspondance adressée de Paris à un journal étranger. Le *Times* a lancé sa lettre à « sensation,» et voilà les imaginations en éveil! Les moindres faits sont interprétés avec une curiosité fiévreuse. Les intentions des gouvernemens deviennent des énigmes qu'on interroge passionnément. Le voyage de l'empereur de Russie à Berlin prend tout à coup les proportions d'un événement qui doit décider des prochaines destinées du monde. Le congé pris récemment par M. l'ambassadeur d'Allemagne à Paris est nécessairement rapproché de l'entrevue des souverains et d'un certain nombre d'autres indices. Tous les élémens de la situation européenne sont analysés, décomposés. Les augures se regardent, et au même instant, sans qu'on sache trop pourquoi, de toutes les capitales, de Londres et de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Rome, revient l'invariable et irritante question : que se passe-t-il donc? S'est-il produit quelque circonstance inconnue qui puisse expliquer ces agitations d'opinion et donner le prétexte, à demi plausible, de complications nouvelles? Tout cela ne serait-il au contraire que l'artifice de politiques qui, par passion, par calcul ou par intérêt, s'occupent à rassembler des nuages, à laisser voir les signes de mystérieuses et inévitables tempêtes? Il faut en prendre son parti, c'est un peu le résultat d'une situation générale où l'opinion reste facilement accessible à ces mouvemens d'inquiétude et de susceptibilité nerveuse, parce qu'elle sait bien que les événemens qui se sont accomplis n'ont pas laissé l'Europe dans les conditions les

plus favorables de tranquillité et de sécurité. La dernière campagne entreprise par les journaux allemands contre la réorganisation toute simple de la France n'était point certes de nature à dissiper ces malaises; elle était trop coordonnée, trop systématique pour ne pas donner à croire que ces polémiques traduisaient sous une forme particulière des arrière-pensées et des préoccupations peu rassurantes. La correspondance du *Times*, dont l'origine n'est pas difficile à démêler, n'a été, à tout prendre, que le dernier mot de ces polémiques; elle a montré brusquement, avec une certaine crudité hardie, que tout n'allait pas pour le mieux en Europe, qu'il pouvait y avoir des points noirs dans les rapports de la France et de l'Allemagne. Soit, on peut signaler les points noirs, si l'on veut; est-ce à dire que cette fantasmagorie, qui étourdit l'Europe depuis deux ou trois semaines, cache des combinaisons obscures et redoutables, ou, pour appeler les choses par leur nom, un danger imminent de guerre? C'est ici que l'exagération des commentaires dépasse la réalité. Les nouvellistes « à sensation » n'y réfléchissent pas; on ne se lance pas ainsi par caprice, sans raison, sans prétexte, dans une guerre qui après tout ne répondrait pas plus aux intérêts de l'Allemagne qu'aux intérêts de la France, et qui serait sûrement, visiblement aujourd'hui une violence faite à tous les sentimens de l'Europe. La meilleure manière de dissiper ces fantômes, c'est de les regarder en face en se disant que, même dans des circonstances où tout est possible, il y a cependant encore une limite dans tout ce qui constitue une situation.

D'où viendrait la guerre à l'heure où nous sommes? Ce n'est point à coup sûr la France qui offre un prétexte par ses actes, par les dispositions qu'elle témoigne, par le caractère de sa politique. On aurait beau s'évertuer, on ne trouverait que la paix dans les besoins et les désirs de notre pays. La France a été éprouvée par la guerre, elle a subi, sans importuner le monde de ses plaintes, les rigueurs qui lui ont été infligées. Depuis qu'elle a signé le traité de Francfort, elle n'a manqué à aucune de ses obligations, et la meilleure preuve, c'est qu'on n'a pas eu à lui rappeler ses engagemens. L'indemnité, elle l'a payée jusqu'au dernier centime, capital et intérêts. La rupture avec des provinces qui étaient une partie d'elle-même, elle l'a subie. L'assemblée a tout voté à peu près sans discussion, le gouvernement a tout exécuté sans subterfuge. S'il y a un exemple de loyauté dans la soumission à la mauvaise fortune, c'est celui qu'a offert notre pays, et en exécutant strictement jusqu'au bout ce qu'elle avait promis la France a su depuis quatre ans avoir le courage de la réserve et de l'abstention dans les affaires du monde. Ce n'est pas qu'elle se désintéresse de tout ce qui touche des nations dont elle a été l'amie quelquefois utile; elle n'a pas voulu qu'on pût la soupçonner de se mettre à la poursuite d'alliances qui se re-

nouent par la force des choses, par la communauté des intérêts, non par un artifice de diplomatie remuante. Toutes les fois que s'est présentée une occasion où pouvaient se produire des froissemens, des difficultés, nous nous sommes tenus à l'écart. Lorsque l'an dernier le cabinet de Berlin, avec un zèle qui n'a pas été absolument récompensé, s'est donné tant de peine pour acquérir un droit de patronage en Espagne et pour provoquer la reconnaissance du gouvernement du général Serrano, notre ministre des affaires étrangères n'a certes rien fait pour contrarier ces combinaisons. Lorsque l'Allemagne s'est engagée dans la lutte religieuse qu'elle poursuit, le gouvernement français s'est employé et il s'emploie encore à décourager des manifestations qui seraient peu conformes à sa politique, dangereuses pour nos intérêts nationaux. Lorsque des souverains se sont réunis avec l'intention avouée de traiter exclusivement entre eux les plus sérieuses questions européennes, peut-être même des questions qui nous touchaient, est-ce qu'il y a eu dans notre pays une marque de mauvaise humeur? La France s'est tenue pour satisfaite, sachant que ce qui pouvait sauvegarder la paix de l'Europe était une garantie pour elle. La France, sans rien demander, sans rien rechercher, n'a cessé de témoigner ses dispositions amicales et confiantes à l'Angleterre, à la Russie, à l'Autriche. Avec l'Italie, elle est allée plus loin, elle a supprimé spontanément pour le bien des deux nations tout ce qui pouvait être un prétexte d'ombrage. Avec l'Allemagne elle-même, elle a montré une telle réserve que, lorsque récemment des journaux d'outre-Rhin ont voulu faire un dossier contre nous en se servant des intempérances de notre presse, ils n'ont trouvé que des extraits insignifians de quelques journaux inconnus ou dénués de toute importance. Le procès est tombé sous le ridicule d'une accusation saugrenue.

C'est qu'en effet la France n'a depuis quatre ans qu'une seule pensée, une préoccupation dominante : s'abstenir de tout ce qui pourrait l'entraîner dans des complications extérieures où elle n'a que faire, pour se concentrer sur elle-même. Est-ce par là qu'elle peut être accusée de se montrer agressive? Quoi de plus simple cependant? La France a eu pendant la dernière guerre son organisation militaire brisée, ses forteresses démantelées; elle a perdu ses frontières, ses défenses, son matériel, qui a été pris ou ruiné. Elle s'occupe tout simplement aujourd'hui de reconstituer ses forces; elle fait ce que font la plupart des puissances européennes, grandes ou petites, qui n'ont pas subi les mêmes épreuves, et cette réparation, elle ne la poursuit nullement avec cette hâte fiévreuse dont on l'accuse. Elle a échelonné ses dépenses, de telle façon qu'elle ne peut se passer de temps, et c'est une véritable plaisanterie de représenter la création d'un quatrième bataillon par régiment comme le signe de préméditations belliqueuses, comme le préliminaire d'une prochaine entrée en campagne! Pour bien

des années, notre pays a besoin de travail, et on ne fera croire ni à la France ni à l'Europe elle-même que c'est nous qui, après des malheurs si grands et encore si récens, pouvons songer à troubler une paix aussi nécessaire pour nous que l'ordre intérieur. Ce serait une erreur égale de supposer la France uniquement occupée de fourbir ses armes ou de la croire follement agitée de ces craintes que les correspondances étrangères lui attribuent. La vérité est que, pour elle, la paix est un acte de raison et de réflexion qui ne ressemble ni à une abdication ni à une faiblesse, pas plus que le recueillement de la Russie après 1856 n'était une faiblesse ou une abdication.

Ce n'est donc pas de la France, même pour cette revanche dont on nous accuse de nourrir la pensée, ce n'est pas de notre pays certainement que peut venir aujourd'hui un signal de guerre. Est-ce l'Allemagne qui prendrait l'initiative? Après tout, il faudrait une cause ou un prétexte, et, à défaut d'une cause saisissable, il faudrait au moins un intérêt pressant, impérieux. Où est cet intérêt? Que des Allemands aient vu avec une certaine surprise mêlée de dépit et d'amertume la promptitude avec laquelle la France s'est reprise à la vie, c'est possible, on nous fait cette confidence, et on dit aussi qu'en présence du rétablissement imprévu de nos forces des militaires de Berlin expriment tout haut le regret que la victoire de 1870 n'ait point été poussée plus loin. A leurs yeux, la paix de Francfort aurait été insuffisante, la France se relève trop vite, elle est trop riche, trop prospère; d'ici à quelques années, si l'on n'y prend garde, elle se retrouvera aussi forte qu'autrefois, elle aura refait son organisation militaire, et alors elle pourra engager avec des chances nouvelles la guerre de revanche qu'elle médite sans cesse. Mieux vaudrait en finir tout de suite, sans plus attendre, se jeter de nouveau sur la France avec ou sans prétexte, et la réduire à l'impuissance pour longtemps! C'est un raisonnement assez soldatesque que peuvent se permettre tout au plus des militaires enivrés de succès. Le peuple allemand et les politiques qui le dirigent n'en sont pas là, nous le supposons. Ainsi voilà deux nations puissantes qui ont été en lutte, celle qui a été vaincue a subi toutes les conditions, elle a payé ce qu'on lui a demandé, elle a rempli jusqu'au bout les engagemens les plus rigoureux, elle s'interdit jusqu'à une apparence d'hostilité : n'importe, il serait permis de rouvrir la guerre contre elle sous prétexte qu'elle n'a point été assez abattue et qu'elle pourrait un jour ou l'autre devenir dangereuse! A ce prix-là, quelle est la nation qui ne serait pas menacée? quelle indépendance serait à l'abri?

L'Allemagne est certainement la première intéressée à désavouer des idées qui la rendraient immédiatement suspecte à l'Europe entière. En définitive, elle a besoin de la paix comme tout le monde. Elle a réalisé par une étonnante fortune une œuvre nationale qu'elle osait à peine

rêver il y a dix ans. Ce qu'elle a commencé par une victoire des armes, elle est obligée de l'achever par la politique, par des efforts persévérans, et certes personne ne songe à la troubler dans son travail d'unification. Que gagnerait-elle à la guerre? Elle se promettrait d'être encore une fois victorieuse, c'est possible; elle ne risquerait pas moins tout ce qu'elle a fait dans une grosse aventure. Si elle poussait la France à la dernière extrémité, elle n'espérerait pas sans doute réussir sans combat, elle serait exposée à rencontrer une résistance désespérée, peut-être même plus sérieuse qu'en 1870, et, au bout du compte, la guerre est toujours la guerre, elle a des chances pour ceux qui savent les mériter. Une lutte qui se prolongerait ou qui prendrait certaines proportions entraînerait l'Allemagne dans des complications dont elle ne pourrait mesurer les conséquences, et, tout bien pesé, il n'est point impossible que les politiques allemands n'apprécient les avantages de la paix un peu mieux que les militaires impatiens qui ne rêvent que batailles, dont on nous a si bizarrement exposé les théories et les plans de conquête.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une guerre comme celle dont on parle ne se ferait pas de l'aveu de l'Europe, qui se sentirait profondément atteinte. L'Allemagne a de vieilles et traditionnelles relations qu'elle a su renouer ou entretenir. Elle a fait l'alliance des trois empereurs dont elle se sert selon les circonstances. Il n'est pas moins vrai que, si elle se fait craindre, selon le mot de M. de Moltke, elle ne se fait pas aimer; elle cause un certain malaise par ses entraînemens de prépotence, par ses tentatives auprès de l'Italie, en Belgique, et le jour où, sans une raison décisive, elle se lancerait dans une guerre nouvelle qui ne serait plus qu'une guerre pour la conquête et la domination, l'Europe se demanderait nécessairement où doit s'arrêter cette puissance qu'aucune considération ne retient; elle songerait au lendemain. L'Autriche aurait cette fois le droit de s'inquiéter pour ses provinces allemandes ; le Danemark risquerait fort d'être encore diminué ; la Hollande se trouverait compromise dans sa sûreté et son indépendance; l'Angleterre se sentirait directement menacée; l'Italie ne serait point à l'abri, et la Russie elle-même serait plus ou moins exposée dans sa situation maritime, dans son ascendant politique. Toutes les nations considéreraient l'Allemagne comme une ennemie possible; elles se retrouveraient devant une résurrection du système napoléonien. Ce serait la perspective que rouvrirait une guerre nouvelle arbitrairement déchaînée. Aussi serait-il impossible d'admettre que l'Europe, si désorganisée qu'elle soit, restât indifférente devant une crise qui affecterait si sérieusement sa sécurité en remettant tout en question. Elle s'inspirerait d'un vieux sentiment de solidarité, elle serait infailliblement conduite à mettre en commun ses craintes et ses prévoyances, à organiser la ligue de la préservation, de sorte que tout se réunit pour réduire à leurs vraies proportions ces

chances de conflit, grossies par les divulgations intéressées et les paniques irréfléchies.

Tout concourt à détourner, à rendre impossible ou du moins bien invraisemblable une guerre que la France ne veut pas, que l'Allemagne ne pourrait entreprendre que par un emportement d'ambition, que l'Europe réprouverait, et, s'il fallait un dernier effort pour en finir avec des alarmes exagérées, le voyage du tsar à Berlin achève de dissiper les nuages. L'empereur Alexandre n'a pu certainement que se faire l'organe des inquiétudes européennes; il a nécessairement profité de son intimité avec la cour de Prusse, même de sa déférence affectueuse envers son oncle, l'empereur Guillaume, pour fortifier les dispositions pacifiques. Croire qu'il pouvait aller à Berlin pour se prêter à des combinaisons menaçantes, fût-ce au prix d'avantages plus spécieux que sûrs pour la Russie, c'eût été une étrange méprise. La visite de l'empereur Alexandre au moment présent, dans les circonstances que traverse l'Europe, était naturellement, forcément une visite d'intervention conciliante, et tout semble en effet aujourd'hui révéler un apaisement dont les signes commencent à paraître de toutes parts, qui a du reste été publiquement constaté ces jours derniers en plein parlement anglais par une communication ministérielle. Le sous-secrétaire d'état du *foreign office,* M. Bourke, en déposant la correspondance échangée entre l'Allemagne et la Belgique, a déclaré que les nouvelles arrivées de Berlin étaient de nature à dissiper toutes les appréhensions et à rassurer complétement sur le maintien de la paix de l'Europe. On remarquera que, volontairement ou involontairement, M. Bourke n'a point laissé entrevoir un doute sur les dispositions qui régnaient à Paris.

C'est peut-être pour le moment la fin de cette échauffourée de correspondances alarmantes et de paniques. Les fantômes s'évanouissent, la paix reste comme le premier des biens, comme une victoire de la raison qui ne coûte rien à personne. Si des ébranlemens de ce genre infligés à l'opinion universelle ne sont pas sans péril, si, en représentant une situation sous des couleurs imprudemment assombries, on s'est exposé à créer le mal qu'on exagérait ou qu'on supposait, cette crise de quelques jours n'est point après tout sans quelque compensation, elle peut avoir ses avantages pour tout le monde. Elle a été peut-être tout d'abord pour l'Europe une occasion de s'interroger, de chercher à se reconnaître, de se demander ce que pouvaient lui conseiller ses intérêts et sa prévoyance. La visite de l'empereur Alexandre à Berlin, visite toute naturelle et habituelle, mais marquée cette fois d'un certain caractère exceptionnel, a été sans nul doute une manifestation de cette sollicitude générale. A-t-elle été la seule expression des préoccupations des cabinets? Nous ne nous faisons aucune illusion. L'Europe est depuis bien des années profondément désorganisée, elle a de la peine à se dé-

gager du désarroi où les événemens l'ont laissée, à renouer les traditions d'une entente sérieuse, d'une action collective; mais enfin n'a-t-elle pas donné cette fois d'une façon quelconque une forme à une inquiétude que la marche ou l'apparence des choses devait lui suggérer? N'y a-t-il pas eu un échange d'impressions, des communications adressées à Berlin et ailleurs? L'Angleterre, pour tout dire, est-elle restée absolument impassible et muette? Il n'est point impossible que l'émotion des gouvernemens ne se soit traduite d'une certaine manière. Les cabinets n'ont pas l'habitude de dire ce qu'ils font, surtout quand ils veulent réussir dans des circonstances particulièrement délicates. S'il y a eu quelque chose, il est bien certain que cela a été fait avec tous les ménagemens nécessaires, avec une prudente réserve. Ce ne serait pa moins une nouveauté caractéristique et rassurante, si cette petite tempête soulevée à la surface de l'Europe avait eu pour effet de conduire les cabinets à se rapprocher, à témoigner avec plus ou moins d'ensemble qu'ils ne sont point indifférens à tout ce qui peut mettre en doute la paix du monde.

La crise, qui s'apaise par degrés, peut avoir eu ce premier résultat; elle en a un autre, elle est en vérité un avertissement qui peut avoir son utilité pour tous les pays, pour tous les gouvernemens, pour toutes les politiques. Que les Allemands, après avoir rempli l'air de leurs menaces et de leurs accusations, s'efforcent de rejeter sur la France la responsabilité de ces troubles d'opinion dont l'Europe se plaint, qu'ils aillent jusqu'à essayer de donner le change en attribuant au gouvernement français des correspondances faites avec les discours qui se tiennent à Berlin ou ailleurs, c'est un jeu qui ne trompe personne, dont ils sont les premiers à savoir le secret. Ce qui vient de se passer est de nature à les éclairer et à leur montrer que tout n'est pas permis même aux victorieux, que toutes les tactiques ne réussissent pas. Déjà ils ont pu éprouver qu'il y a des procédés de diplomatie, des tentatives hardies, des velléités de domination qui choquent un sentiment universel, qui risquent d'échouer devant la tranquille et ferme modération d'un petit pays comme la Belgique. Ils se tromperaient étrangement s'ils croyaient pouvoir abuser de la victoire au point de prétendre dicter des volontés ou dompter toutes les résistances. M. de Bismarck le sait mieux que tout autre, lui qui disait récemment avec une certaine bonne humeur à un Français : « Je crois que, vous et nous, nous faisons des frais de coquetterie avec l'Italie, et finalement il est bien possible que l'Italie ne fasse que ce qu'elle voudra. » Eh bien! les Allemands ont besoin de se faire une politique qui respecte toutes les indépendances, de s'accoutumer à laisser chaque pays faire ce qu'il voudra et de ne pas paraître toujours prêts à saisir toutes les occasions d'agiter l'Europe par leurs prétentions ou leurs polémiques provocatrices. Ils ont une puissance qui

est certes de nature à satisfaire l'orgueil d'un grand peuple. Cela peut leur suffire, il nous semble; ils n'ont aucun droit de surveillance sur ceux qui ne leur donnent aucun grief, qui n'ont d'autre tort aux yeux des malveillans que de garder une foi inviolable en leur pays, de travailler dans leur liberté et leur indépendance à la réparation de leurs propres désastres.

La France, elle aussi, cela est bien certain, peut prendre sa part des avertissemens des dernières crises. Toute cette agitation, si exagérée qu'elle ait pu être, lui rappelle la nécessité de mesurer sans cesse ses actes, son langage, toute sa conduite politique. Qu'on nous comprenne bien : la France n'a point à se faire un rôle qui serait peu digne d'elle, elle n'a ni à prodiguer les démonstrations, ni à s'effacer, ni à se cacher pour accomplir ce que le sentiment de ses intérêts lui inspire; elle n'a point certes à pousser la modération jusqu'à des sacrifices d'indépendance ou de dignité. On ne le lui demande pas, que nous sachions, et elle ne s'y résignerait pas aussi facilement qu'on le croit; mais elle a, elle aussi, à se faire ce que nous appellerons la politique de sa situation, et c'est ici que les derniers incidens sont pleins de lumières pour l'opinion comme pour le gouvernement. Il faut bien se dire avec la franchise d'hommes dévoués à leur pays qu'aujourd'hui, dans les conditions qui nous ont été faites, il n'y a plus de place pour les déclamations vaines, pour les fantaisies individuelles, pour les inspirations de parti. Il faut oser s'avouer que tout ce qu'on fait se lie à un ensemble de choses dont on n'est pas maître, que discussions inopportunes, actes, manifestations, excentricités, peuvent avoir leurs conséquences. Les partis extrêmes sont toujours naturellement ceux qui se montrent les plus disposés à l'oublier; ils ne voient qu'eux-mêmes et ne s'inspirent que de leurs passions et de leurs fantaisies. Il est bien clair qu'avec un sentiment plus sérieux des choses le conseil municipal de Paris aurait évité cette sotte affaire de la présidence, qui n'a point à coup sûr la gravité qu'on lui a donnée, mais qui pouvait être mal interprétée et surtout exploitée par les ennemis de la France. Il est bien sûr qu'avec plus de respect pour les intérêts et la situation de notre pays des hommes qui se croient des conservateurs, qui font des pèlerinages de dévotion à Rome, n'iraient point offrir au pape les secours de la France, dont ils ne disposent point heureusement, et n'obligeraient pas le saint-père à leur donner des conseils de prudence. Oui, il est bien évident que ceux qui agissent ou qui parlent ainsi ne consultent ni les circonstances ni les intérêts de leur pays, et qu'ils se permettent des excentricités qui ne sont que des manifestations sans valeur, mais dont peuvent abuser ceux qui connaissent peu la France ou ceux qui ne lui prodiguent pas leurs sympathies. On le voit par le dernier exposé des motifs des lois religieuses récemment proposées au parlement de Berlin :

la France et Rome sont représentées avec affectation comme solidaires, comme la double personnification de la politique ultramontaine et cléricale. On donne des armes aux Allemands, voilà tout.

Ce serait aux partis sincères, aux partis qui mettent le patriotisme au-dessus de tout, de faire en quelque sorte la police autour d'eux, de réprimer ces excentricités; mais, il faut aussi en convenir, tout cela n'arriverait pas, s'il y avait un gouvernement s'inspirant résolûment de la situation, parlant à l'opinion, au pays comme à l'assemblée, donnant l'impulsion et la direction,au lieu de se laisser aller à des gaucheries que nous ne voulons pas relever, ou à des confusions et des contradictions qui montrent qu'il n'est pas toujours lui-même à l'abri des perplexités et des incertitudes de conduite. Le ministère est certes composé d'hommes sérieux dont la présence aux affaires est une garantie; il doit rester au pouvoir, d'autant plus qu'il serait difficilement remplacé. Il serait bon seulement qu'il se perdît un peu moins dans les minuties administratives, qu'il coordonnât les affaires selon leur importance, qu'il devînt en un mot un vrai gouvernement, réglant pour ainsi dire la marche du pays. C'est M. Littré qui rappelait récemment ce mot de Richelieu : « les Français ne sont pas indisciplinables; pour leur faire garder une règle, il ne faut que le vouloir fortement; mais le mal est que jusqu'ici les chefs n'ont pas été capables de la fermeté requise en telle occasion. » Ces paroles, chacun des membres du gouvernement devrait les avoir sur son bureau et les relire tous les matins. Un gouvernement, voilà ce dont nous avons besoin; il est indispensable dans des circonstances où tout devrait concorder, où il faudrait faire servir tous les ressorts de notre politique intérieure à la sûreté et à l'affermissement de notre situation extérieure. Il serait aussi bien nécessaire à ce moment où l'assemblée vient de se retrouver à Versailles, et va se mettre à compléter l'organisation constitutionnelle sous l'impression croissante, partout visible, d'une dissolution prochaine dont il ne restera plus bientôt qu'à fixer la date irrévocable.

Depuis que la France fait des révolutions et des expériences, elle a véritablement tout épuisé. Elle a multiplié les lois sur toutes ces questions de la presse, du système électoral, de l'organisation intérieure, qui s'agitent encore aujourd'hui. On dirait qu'après chaque crise publique elle est réduite à recommencer, à refaire ce qu'elle a déjà essayé sous toutes les formes. Elle plie sous l'héritage de dix régimes différens, entre lesquels il y en a qui n'ont profité ni à sa liberté ni à sa gloire, et il y en a aussi qu'elle regrette, qu'elle envie peut-être. Assurément si, tout compensé, il y a une époque favorable dans l'histoire politique de la France, c'est cette période qui va du lendemain du premier empire à la catastrophe de février 1848. Trente-quatre années qui ne sont sans doute exemptes ni d'agitations ni de réactions, qui sont souvent

troublées par les violences de partis, par les rivalités et les ambitions, mais où il y a la générosité des idées, la chaleur des convictions, la séve des talens!

C'est l'époque où sous la forme de la monarchie constitutionnelle un régime de garanties libérales a été le plus près de devenir une réalité définitive, et si cette réalité n'a été qu'un rêve de trente-quatre ans, ceux qui ont eu un rôle dans la grande période parlementaire peuvent en dire les raisons. Ils peuvent montrer ce qu'ont été ces régimes de la restauration, du gouvernement de 1830, qui en réunissant tout ce qui devait les faire durer, en assurant au pays la paix et la possibilité de tous les progrès libéraux, ont disparu à dix-huit années d'intervalle dans des crises à peu près semblables. Les *Mémoires* de M. Odilon Barrot qu'on publie aujourd'hui ont le mérite d'ajouter une page de plus à cette histoire toujours profondément instructive; ils peignent l'homme et le temps. Avocat du parti libéral sous la restauration, combattant de 1830, préfet de Paris après juillet, député, chef d'opposition pendant le règne de Louis-Philippe, ministre de quelques heures au 24 février 1848, président du conseil d'état depuis 1870, M. Odilon Barrot s'est trouvé mêlé à tout; il a été, à vrai dire, un des éminens personnages de son époque moins par le pouvoir qu'il a eu l'occasion d'exercer que par l'autorité morale de son caractère et de son talent.

C'est à coup sûr un des hommes qui ont déployé dans la vie publique le plus d'honnêteté, d'élévation de sentimens et de droiture, c'est aussi un de ceux qui ont eu le plus de naïveté et d'illusions. Conservateur, il l'a été quand il a fallu, lorsqu'il est devenu un moment président du conseil après 1848. Au fond, c'est l'ami de Lafayette, le chef d'opposition dans toute sa candeur. Il semble né pour ce rôle, auquel il a été fidèle avec honneur, qu'il continue avec une sorte d'ingénuité jusque dans ses *Mémoires*. M. Odilon Barrot a eu la singulière et triste fortune d'accompagner le roi Charles X à Cherbourg en 1830, et de ne pouvoir sauver la couronne du roi Louis-Philippe le 24 février 1848. Il raconte ce qu'il a fait à ces deux époques, les mêlées parlementaires auxquelles il a pris part dans l'intervalle, les crises ministérielles, les conflits d'ambitions. Les portraits qu'il trace ne sont pas sans malice, les scènes qu'il décrit sont représentées d'une manière un peu sommaire. Partout dans ces pages se retrouve ce mélange d'illusions et de droiture qui est l'originalité de l'homme, qui caractérise le chef d'opposition persuadé qu'il ne s'est jamais trompé, que, si on l'avait écouté, tous les malheurs auraient pu être conjurés. M. Odilon Barrot était de ceux qui ne changent pas, qui sont immuables dans leurs idées et dans leur rôle. Même après les déceptions, dans le silence du second empire, il ne peut se détacher de ses vieilles impressions en reprenant tous ses discours d'autrefois sur la presse ou sur le jury, sur les incompatibilités parlementaires ou sur

l'adjonction des capacités : grandes questions qui sont un peu passées de mode aujourd'hui. Assurément il y avait bien de l'aveuglement et d'étroits préjugés chez ceux qui résistaient aux plus simples réformes au risque d'enfermer la monarchie constitutionnelle dans un cadre trop inflexible, et il y avait aussi bien de l'imprévoyance chez ceux qui contribuaient sans le vouloir à déchaîner des passions qu'ils seraient impuissans à contenir au jour du péril. Les événemens se sont chargés de concilier tous ces vieux différends, et ce qui est essentiel aujourd'hui, c'est moins de refaire le passé que de l'éclairer des erreurs et des fautes aussi bien que des grands spectacles du libéralisme d'autrefois.

Il y a un pays qui, lui aussi, a eu sa période libérale, qui a connu jusqu'à un certain point les avantages d'un régime constitutionnel, et tous les mécomptes des révolutions, des guerres civiles, qui peut s'instruire par sa propre histoire : c'est l'Espagne. Où en est aujourd'hui cette restauration du jeune roi Alphonse XII qui date déjà de près de cinq mois? Elle n'a eu aucune peine à s'établir, à être acceptée par le pays, qui l'a considérée comme un gage de pacification; la difficulté pour elle est de prendre son caractère et son équilibre, de s'organiser politiquement et de triompher de l'insurrection carliste. Jusqu'ici c'est une question d'influence qui s'agite dans une sorte d'obscurité à Madrid, autour du jeune roi. Évidemment la politique de M. Canovas del Castillo est de rallier le plus possible tous les élémens libéraux, de rattacher à la monarchie nouvelle, avec les anciens modérés, tous ceux qui ont participé à la révolution de 1868 et au gouvernement du roi Amédée. La plupart de ceux-ci, M. Sagasta comme le général Serrano et bien d'autres, ont fait acte d'adhésion au roi Alphonse, et au premier abord rien ne semblerait plus simple que de s'entendre sur une politique de conciliation libérale. Ce serait assez simple en effet, s'il n'y avait les passions, les rivalités, les ambitions personnelles, les rancunes qui rendent le problème épineux même pour un homme expert et habile comme le président du conseil. M. Canovas del Castillo ne semble pas se décourager, il reste maître de la situation; mais autour de lui c'est une véritable bataille ou pour mieux dire un inextricable fouillis d'intrigues. Ralliés au roi Alphonse, les libéraux de la révolution de 1868 ne sont pas précisément d'accord entre eux sur la politique qu'ils doivent suivre, sur les conditions du concours qu'ils peuvent offrir au gouvernement. Ils ont des réunions, des conférences; au fond, les questions personnelles ont toujours la première place dans ce travail intime qui semble se poursuivre pour rapprocher tous les élémens libéraux dont la fusion pourrait être une force pour le gouvernement. Les modérés de leur côté, les anciens modérés réactionnaires s'efforcent de défendre le terrain, d'exclure tous les élémens libéraux, de pousser la monarchie nouvelle à rompre avec tous ceux qui ont coopéré plus ou moins aux

événemens depuis 1868; ils se servent de tout pour rétablir leur influence; ils font assez imprudemment intervenir le nom de la reine Isabelle; ils tâchent d'intéresser la princesse des Asturies à leur cause, et ils laissent croire que la sœur du roi leur est favorable; ils exploitent au profit de leur parti l'arrivée récente à Madrid du nonce du pape, Mgr Simeoni, qui a été déjà reçu par le roi. Les modérés ne réussissent pas absolument sans doute, ils pèsent sur le gouvernement et ils l'embarrassent en l'obligeant à se défendre contre des influences de réaction dont il sent le danger.

Le meilleur moyen d'en finir avec ces conflits intimes serait de faire appel au pays, de rassembler des cortès. C'est évidemment toujours le programme de la royauté restaurée et de son principal ministre, M. Canovas del Castillo; mais avant tout il faut rétablir la paix, réduire l'insurrection carliste, et malheureusement, tandis que les partis s'agitent à Madrid, la guerre ne semble pas près de finir dans le nord. Les carlistes, il est vrai, sont loin d'être en progrès, ils semblent assez ébranlés et menacés de voir tarir leurs ressources. La tentative de Cabrera, sans avoir un succès immédiat et décisif, a été pour la cause du prétendant une épreuve sérieuse, et des bandes dissidentes se sont même déjà formées, dit-on, dans les provinces basques. La paix est le vœu des populations. Les carlistes ont néanmoins encore assez de forces pour prolonger la guerre, et les généraux de l'armée constitutionnelle sont plus souvent sur le chemin de Madrid que dans leur camp. Tout se borne pour le moment à des travaux de retranchement en Navarre, à des canonnades assez inutiles contre les positions carlistes autour d'Estella, à des engagemens qui ne décident rien. La guerre, par le fait, en est toujours au point où la laissait, il y a un an, le malheureux général Concha, le vaillant chef dont quelques officiers de l'armée espagnole viennent de raviver le souvenir dans une *relation historique* de la campagne de l'année dernière devant Bilbao et autour d'Estella. Concha avait le feu militaire et l'expérience de la guerre. Aurait-il réussi du premier coup, s'il n'avait pas trouvé la mort du soldat devant l'ennemi? On ne peut le dire. Toujours est-il que l'œuvre qu'il avait entreprise et qu'il aurait pour sûr conduite sérieusement reste à terminer après un an. C'est là surtout ce dont on devrait s'occuper à Madrid. La pacification définitive des provinces du nord serait le couronnement de la restauration du mois de janvier et la garantie la plus sûre pour la monarchie libérale en Espagne.

CH. DE MAZADE.

UN DRAME BIBLIQUE.

The Tower of Babel, a poetical drama, by Alfred Austin, London 1874; Blackwood.

Le nombre est petit en tous pays des écrivains qui se sont essayés avec un égal succès en prose et en vers. M. Forgues avait déjà signalé

aux lecteurs de la *Revue* le mérite poétique de M. Alfred Austin, lorsqu'un volume de critique, *the Poetry of the Period,* vint révéler sous un aspect nouveau ce remarquable talent. Depuis, revenant à ses travaux de prédilection, M. Austin a publié successivement les deux premières parties d'une sorte de trilogie qui, complétée cette année, paraîtra tout entière sous le titre de *la Tragédie humaine,* et enfin cette œuvre hardie qui tentait depuis longtemps son imagination : *the Tower of Babel.* Nous redoutons un peu en France les sujets empruntés à la Bible, qui inspire trop souvent d'une manière banale et uniforme nos voisins d'Angleterre : les citations, les commentaires de l'Ancien-Testament nous laissent froids; mais, pas plus que lord Byron, dont il semble avoir pris cette fois les *Mystères* pour modèles, M. Austin n'aspire au rôle de prédicateur, il ne fait pas étalage non plus de haute érudition sémitique; peu lui importe de donner à ses personnages des idées et des sentimens qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler anachronismes. Ils sont humains comme ceux de *Caïn* ou de *Ciel et Terre,* leurs passions appartiennent à tous les temps et à tous les pays. Une idée très moderne se dégage même de cette vieille histoire de la confusion des langues : les aspirations contraires, les utopies insensées, les ambitions folles, les égoïsmes féroces, la rage de savoir dont nous sommes possédés, le spectacle de son siècle enfin a dû emporter M. Austin vers ce berceau du monde, témoin de la première révolte et du premier naufrage. Ce qui reste immuable, éternel, c'est l'amour. L'esprit n'est pas plus hostile à la chair que la chair n'est hostile à l'esprit; l'un est la flamme, l'autre l'aliment de ce feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre. Pour prouver cette vérité, qui n'a rien d'ascétique, le héros de M. Austin, Afraël, n'hésite pas à descendre sans retour de l'éther où il plane glorieux; il s'en consolera dans les bras d'une mortelle. Ajoutons ici que l'adversaire déclaré des mièvreries de Tennyson a rompu plus résolûment que jamais avec une bonne partie de l'école anglaise contemporaine, trop disposée à réduire les scènes et les figures épiques aux proportions du tableau de genre.

Le rideau se lève sur la plaine de Sennaar devant les tentes d'Aran, le principal instigateur de la tour. Noëma, femme de ce dernier, fait répéter à son jeune fils avant l'heure du repos la prière des cœurs soumis et dociles, elle tremble que l'exemple d'un orgueil effréné n'empoisonne cette jeune âme, et met ses soins à l'en garantir. Le petit Irad s'endort, sa mère reste en contemplation devant les sereines beautés du soir. Elle sent, à mesure que le crépuscule radieux de l'Orient succède aux feux du soleil, quelque chose d'elle-même se mêler au bruit des eaux de l'Euphrate, au ciel transparent, aux étoiles silencieuses, et finit par oublier dans le recueillement de son extase tout ce qui est du monde. Soudain de l'étoile la plus brillante jaillit une étincelle; le corps lumineux ne s'évanouit pas dans sa course rapide à travers le firma-

ment, il prend à mesure qu'il descend une forme ailée; c'est un esprit, il est nu et n'en a pas de honte, car sa beauté surhumaine est impalpable, quoique visible. Noëma attend sans crainte, perdue dans une muette adoration. — Quelle étoile est celle-ci? demande Afraël. — Et répondant à ses questions, l'humble femme lui fait avec simplicité les honneurs de la terre.

Pour l'esprit, tout est nouveau; il ne compte pas, comme Cédar, parmi les anges préposés à la garde du trône de Jéhovah et ignore même si ceux-ci existent; tout ce que lui apprend Noëma des mystères de la vie terrestre, tout ce qu'il voit et devine de cette aimable créature lui fait croire qu'il est plus près de Dieu qu'il ne l'a jamais été. Un sentiment indéfinissable l'empêche d'affronter la vue d'Aran; il s'envole quand arrive l'époux qui demande à manger, à boire, à dormir. Aran n'est qu'un homme, — un homme rude et grossier. Ce qu'il espère dérober aux dieux le jour où il donnera l'assaut à leur repaire, c'est la richesse et la permanence des plaisirs qu'il est en état de concevoir. Il veut surtout exercer sa force, et la seule jouissance de tourmenter un tyran, de le faire passer du dédain qui blesse son orgueil à la colère, contre laquelle on peut entrer en lutte, suffirait à l'animer. Libre aux femmes de souffrir et de mourir sous le joug; il se soucie peu qu'un esprit oisif vienne amuser de chimères la cervelle vide de celle qui lui appartient, pourvu que ce ne soit pas là quelque espion du camp ennemi délégué pour surveiller son œuvre. Devant cette dédaigneuse condescendance, Noëma se rappelle que l'esprit n'a pas méprisé son sexe, mais qu'il a souhaité au contraire d'être un homme parce qu'elle était femme. Elle aspire à le revoir, ne redoutant pas l'amour de deux ailes et d'une voix, et cet amour spirituel à peine entrevu lui fait haïr cependant et redouter le seul contact de son brutal époux.

Le second acte s'ouvre par une scène de la plus profonde originalité. Avant le lever du soleil, la multitude des travailleurs s'agite comme une fourmilière humaine à tous les étages de la tour. Tandis qu'ils montent la brique, les femmes mêlent le bitume, et le chant triste des esclaves courbés sous le fouet s'élève au milieu du tumulte d'un labeur incessant. Ce chant désespéré qui n'exprime que le désir d'en finir avec une vie de souffrance, la certitude accablée de gagner en vain le ciel pour leurs maîtres, ne trompe pas le soupçonneux Aran. Il devine la haine et la soif de vengeance sous cette feinte résignation, les maîtres sont aux esclaves ce que Dieu est aux maîtres. Il ne faudrait pas renverser le suprême tyran pour être ensuite détrôné soi-même!

Son égoïsme indigne Korah, le poète, l'enthousiaste, qui croit à la perfectibilité des hommes, et qui n'approuve un combat contre l'orgueil du ciel qu'à la condition de hâter le règne de l'égalité sur la terre.

Sidon, le philosophe, un stoïque déjà, méprise les rêves et les pa-

roles vaines. Selon lui, la terre n'est qu'un hochet livré aux caprices des dieux qui s'amusent à exercer leur force contre elle, de même qu'ils s'amusent à faire souffrir les hommes pour voir ce qu'ils vont faire. Notre patience seule les désarme en déjouant leur cruelle curiosité. La patience, voilà donc la tour que rien ne renverse. Peleg, le prêtre, juge aussi que cette vertu est bonne; mais que serait-elle sans la prière et la fumée des holocaustes? Il propose de dédier la tour au Très-Haut par un sacrifice offert sur le dernier étage; peut-être quelques-uns des fardeaux qui pèsent sur la créature seront-ils allégés en échange.

Ces discours font sourire Eber l'astrologue. Tandis que le prêtre se courbe dévotement sur les entrailles et le sang des victimes, lui, il a levé la tête pour compter la lente procession des étoiles, il a lu dans le ciel, qu'il mesure à son gré, l'ordre et une immuable discipline : les nuages seuls sont capricieux, étant nés de la terre; mais au-dessus d'eux il y a une loi à laquelle nos vœux ni nos libations ne sauraient rien changer. S'il se réjouit pour sa part de voir s'élever de plus en plus ces audacieuses spirales, c'est qu'ils le portent de plus en plus près des astres inaccessibles qui sont comme l'alphabet de la science. Grâce à eux, tout pourra être prévu, même un second déluge; mieux vaut les interroger que perdre son temps dans la prière, la seule chose au monde qui soit complétement inutile.

Sur ce dernier point, Aran s'entend avec l'astrologue, dont les laborieuses veilles lui faisaient jusque-là hausser les épaules. Aran est un chef pratique, il promet à la foule joyeuse vie, d'abondantes moissons, le miel, l'huile et le vin, la fin de toute maladie, des troupeaux nombreux, mille délices : ce sont là des aspirations à la portée de tous; aussi la foule l'acclame-t-elle, et il n'a pas de peine à la faire rire des fantaisies de Korah, qui, demandant la liberté pour les esclaves, permettra sans doute aussi aux agneaux de défendre leurs toisons, aux enfans d'échapper à la verge et aux femmes de se croire égales à leurs seigneurs. Pendant que la logique et le bon sens parlent par la bouche d'Aran, que les esclaves continuent leur travail avec des chants plus tristes que des larmes, les amours d'Afraël et de Noëma se déroulent par un contraste heureux. Leurs entretiens rappelleront inévitablement au lecteur français les premières et sublimes pages de *la Chute d'un ange*, mais avec des différences essentielles pourtant. Un jeune olympien épris d'une nymphe des bois ne tiendrait pas des discours plus enflammés que ceux de Cédar écartant le feuillage pour embrasser de ses regards Daïdah endormie; cet amant idéal est humainement passionné, dévoré à la fois de désirs et de remords. Rien de chaste au contraire comme les entretiens d'Afraël avec la jeune mère qui lui ouvre le sanctuaire de sa vie intime en s'étonnant des affinités qu'elle découvre entreelle-même et cet être supérieur. Afraël ne tombera pas,

c'est lui qui élèvera Noëma. Au troisième acte, nous les voyons tous deux flotter dans les airs, où les ailes de l'esprit soutiennent la foi de la femme. Il l'a appelée, et il a cru. Éblouie, elle se livre au pouvoir du divin amour qui l'emporte vers les étoiles; mais, même en ce moment, le poids de ses sollicitudes l'entraîne de nouveau vers la terre, où elle souffre, où elle est opprimée. En vain Afraël la conjure-t-il d'habiter avec lui dans l'espace sa tente d'azur, elle est mère; le devoir est en bas, elle tient à sa servitude, et descend la reprendre. Afraël, de son côté, semble gagné par la contagion de la chair. Il sent qu'il ne peut retourner au ciel, si Noëma n'y reste avec lui, car, loin d'elle, il n'est plus qu'un étranger, un exilé partout; cependant il la quitte, car elle l'exige. L'aube les sépare.

Tandis que Noëma se blesse à l'incrédulité de son époux, qui prend pour les divagations de la folie le récit du voyage nocturne qu'elle vient de faire, Afraël prête l'oreille aux voix mystérieuses de l'espace, qui lui apprennent que l'amour peut, comme il le voudrait, réduire ses ailes en cendre et faire de lui un habitant de la terre. Il s'élance vers le remède qui le délivrera de priviléges devenus pour lui autant de supplices : sa forme insaisissable, son immortalité. Les voix fraternelles le rappellent et pleurent; il ne les écoute pas, il ne croit point déchoir et sent qu'il va gagner au lieu de perdre à l'échange; mais, pour que cette transformation s'accomplisse, il faut d'abord que l'enchanteresse elle-même y consente, et Noëma, esclave, prétend respecter ses chaînes. Elle appartient à un maître qu'elle ne peut aimer, du moins le servira-t-elle fidèlement jusqu'au bout. Ses bras se refusent à enlacer la forme suppliante de l'esprit qui lui demande de faire tomber ses attributs glorieux; que ces ailes, qu'elle ne peut se résoudre à briser, l'enveloppent plutôt une dernière fois et la ravissent au-dessus d'elle-même, et puis adieu jusqu'à ce que la mort l'affranchisse!

Ce quatrième acte est composé avec beaucoup d'art; à côté de scènes d'amour auxquelles on ne saurait reprocher qu'un excès de raffinement dans l'expression des plus subtiles délicatesses du cœur, il y a des situations vraiment épiques : la scène du sacrifice par exemple, où le prêtre et l'utopiste, obéissant à des sentimens divers, se réunissent pour soulever les esclaves contre leurs tyrans, l'un au nom de Dieu, l'autre au nom de leurs droits, — la révolte des travailleurs exaltés par l'éloquence de Korah et sourds aux conseils plus sensés, mais moins persuasifs de Sidon, le philosophe. Point de compromis! La bataille se termine à l'avantage d'Aran; son succès cependant n'est pas définitif; soit accident de la nature, soit intervention divine, une tempête effroyable va éclater; elle n'effraiera guère le superbe, qui juge que l'ennemi outragé répond à son défi. Il est prêt. — Où est sa pique? — Noëma n'est pas là pour la lui apporter. L'héroïque effort qui l'a séparée de l'es-

prit, à jamais peut-être, une fois accompli, elle est tombée dans un évanouissement d'où les clameurs mêmes de la tempête sont impuissantes à la tirer; mais le petit Irad accourt, son père l'emmène faire acte d'homme en assistant au moins à la lutte qui s'engage, lutte formidable entre le ciel qui tonne et la terre qui s'ébranle. Tous les étages de la tour sont chargés de combattans; Eber seul, sans armes, surveille l'orage; Peleg exhorte le peuple à demander grâce, le front dans la poussière. Sidon recommande comme toujours d'opposer le calme à la violence; il attend que les élémens s'apaisent. Korah veut entamer des pourparlers avec le ciel. La présence d'Aran, suivi de son jeune fils, rend à tous le courage, le choc des boucliers succède aux cris d'effroi et sert d'accompagnement au tonnerre : musique pour musique.

Intrépide et confiant jusqu'au bout, Aran blasphème encore, tandis que la foudre frappe le sommet de la tour et fait rouler les pans de murs chargés d'hommes sur la multitude réunie à la base. Peleg et Sidon sont restés parmi les morts : — Vous voyez ce que valaient les prières de celui-ci, dit Aran en repoussant le prêtre du pied. Ciel stupide! ne pas savoir reconnaître ses amis! Et toi aussi, Sidon, la belle conclusion, ma foi, de tes argumens! Prêtre et philosophe frappés du même coup aveugle : voici qui est plaisant! — Nouveau coup de tonnerre, nouvel écroulement, l'astrologue tombe à son tour. Korah veut élever la voix, Aran le perce de sa pique, l'envoyant seul vers cet avenir dont il a trop parlé. Ses légions ont autre chose à faire! Les nuages défiés se sillonnent d'éclairs et grondent avec plus de fureur, la terre se fend. Irad, qui malgré son épouvante a d'abord gardé le silence, jette un cri qui retentit jusqu'à l'esprit attentif dans les airs aux péripéties du combat. Il saisit l'enfant de Noëma et le rapporte à sa mère. Aran a voulu le frapper, mais la pointe de sa pique n'a rencontré que l'éclair et le chef des rebelles tombe foudroyé. Sa mort décide de la déroute générale. L'orage s'apaise.

Le cinquième acte ne s'arrête pas à l'embrassement qui fait de l'esprit un homme et des nouveaux époux un même être plus parfait que les anges. Nous assistons à l'adoption d'Irad par Afraël, qui, nouvel Adam, devient avec une nouvelle Ève le père d'une race nouvelle, maîtresse du secret qui fait descendre le ciel sur la terre pour ceux qui en sont dignes. Le bienheureux couple émigre vers la contrée que l'esprit a autrefois saluée du haut des cieux comme la plus belle de toutes et que M. Austin aime comme sa patrie d'élection, la nourrice de son génie; c'est aux purs descendans d'Afraël et de Noëma qu'il a dédié cette œuvre d'une exécution évidemment difficile, mais que soutient d'un bout à l'autre un souffle de vraie poésie.

TH. BENTZON.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

un
uis-
faire
rmi-
ages
sur-
dans
ne à
mer
fils,
ffroi

ndis
de
Si-
les
stu-
pelle
s du
erre,
er la
nt il
s se
end.
cri
com-
oulu
et le
éné-

l'es-
que
ouvel
mal-
ni en
sprit
es et
gé-
cette
bout
.